



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

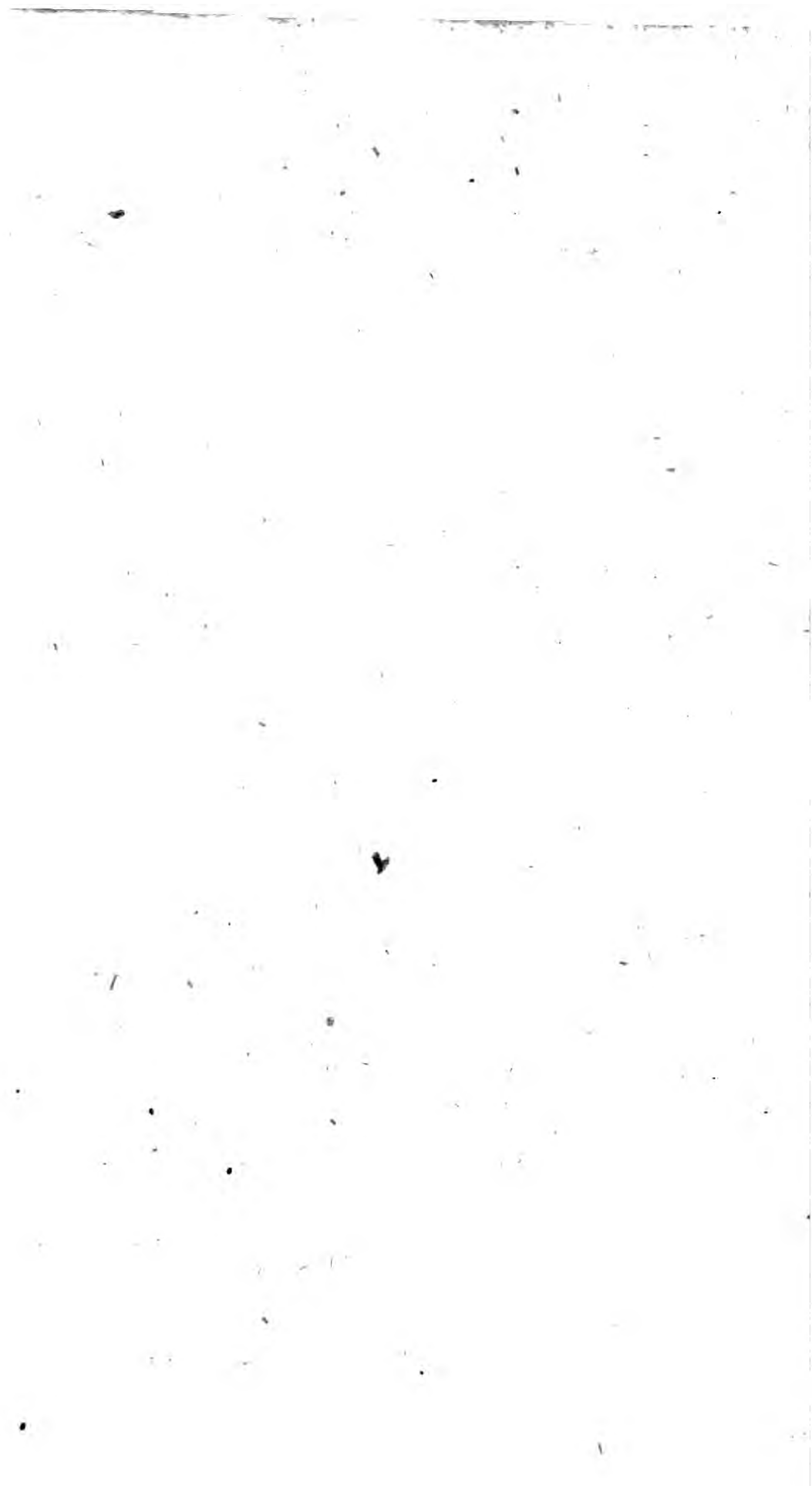




VI. 1785/1(64)

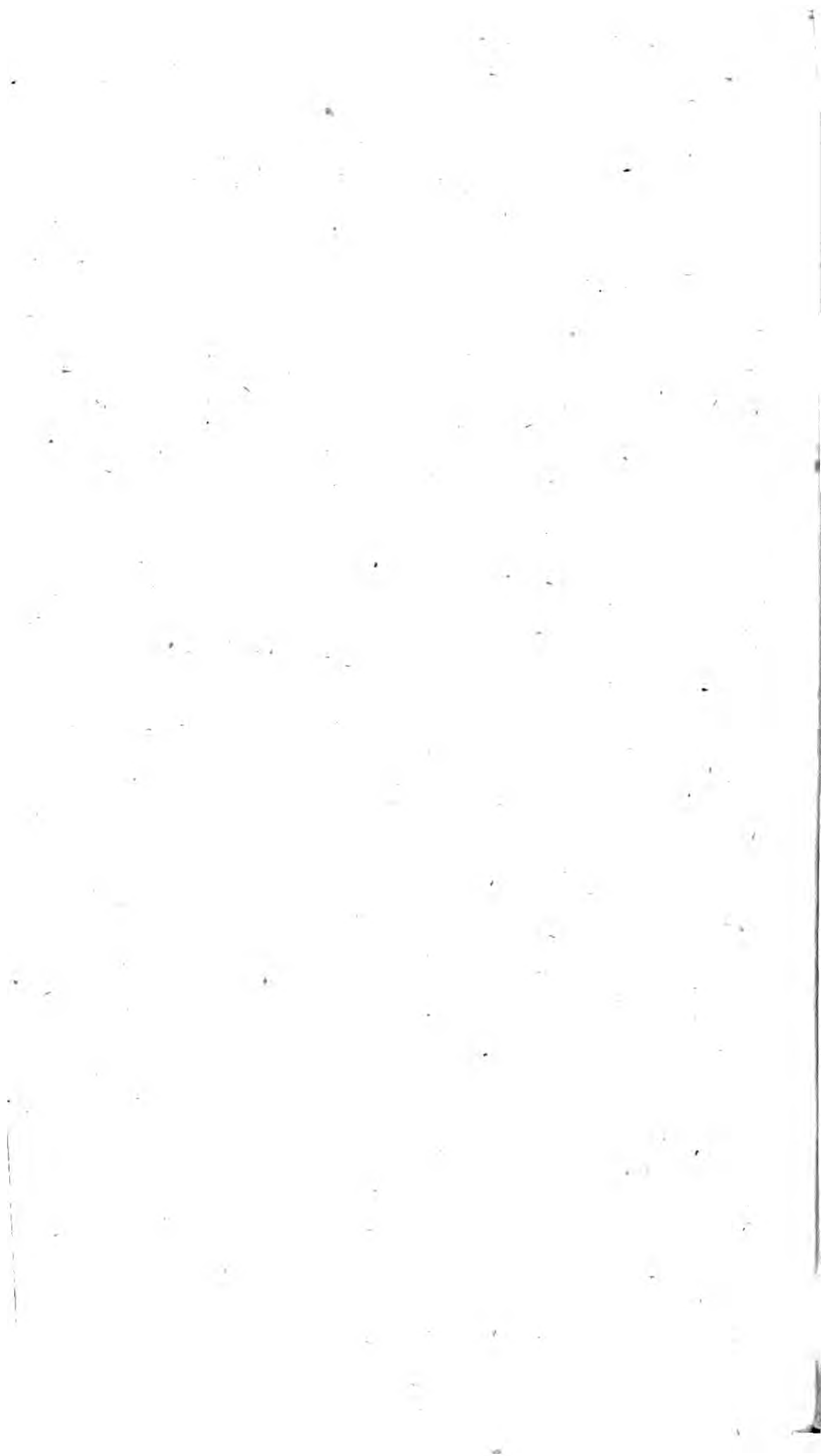


~~S. 106~~









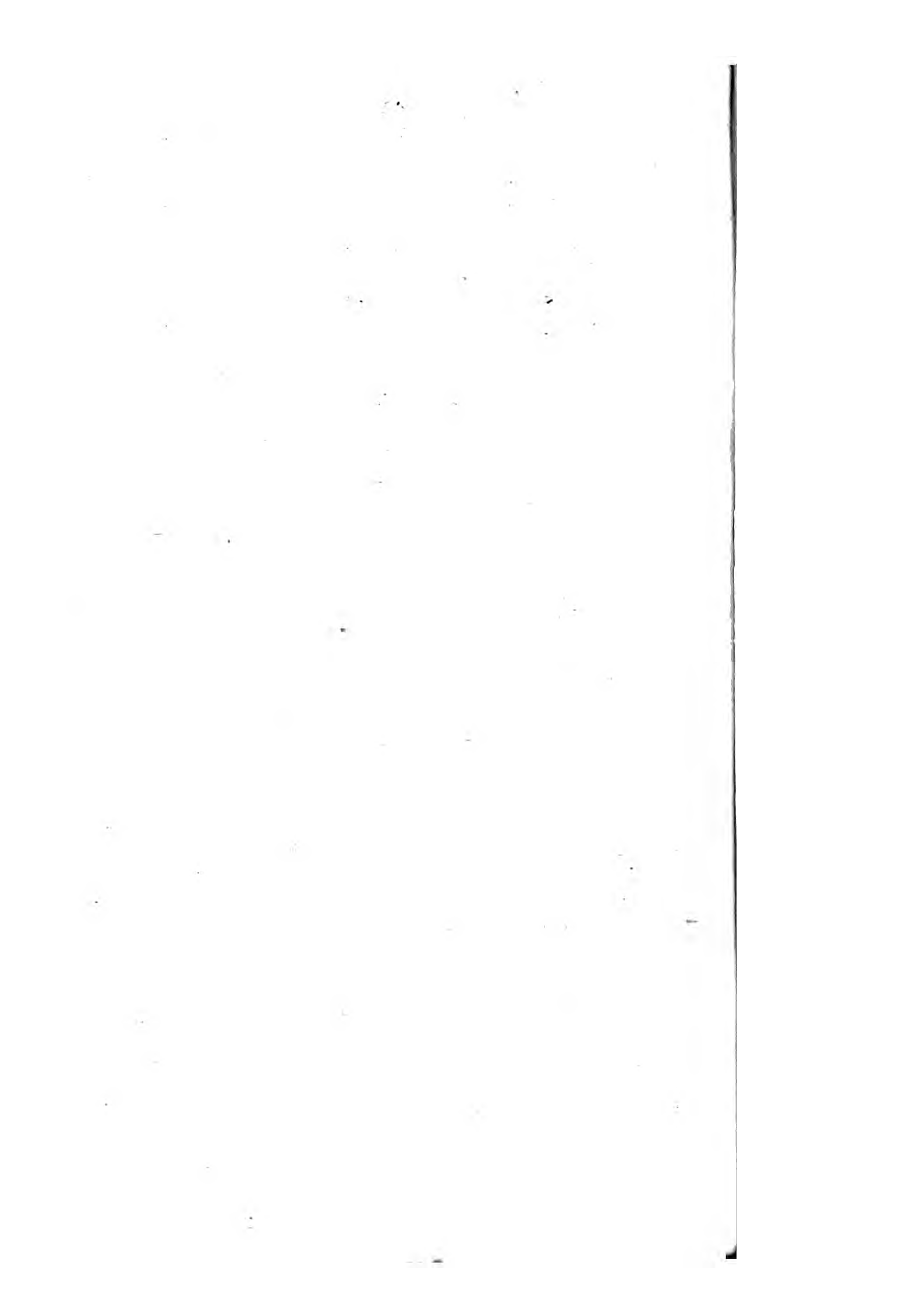
O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.





O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

TOME SOIXANTE-QUATRIÈME.

64

---

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-  
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.



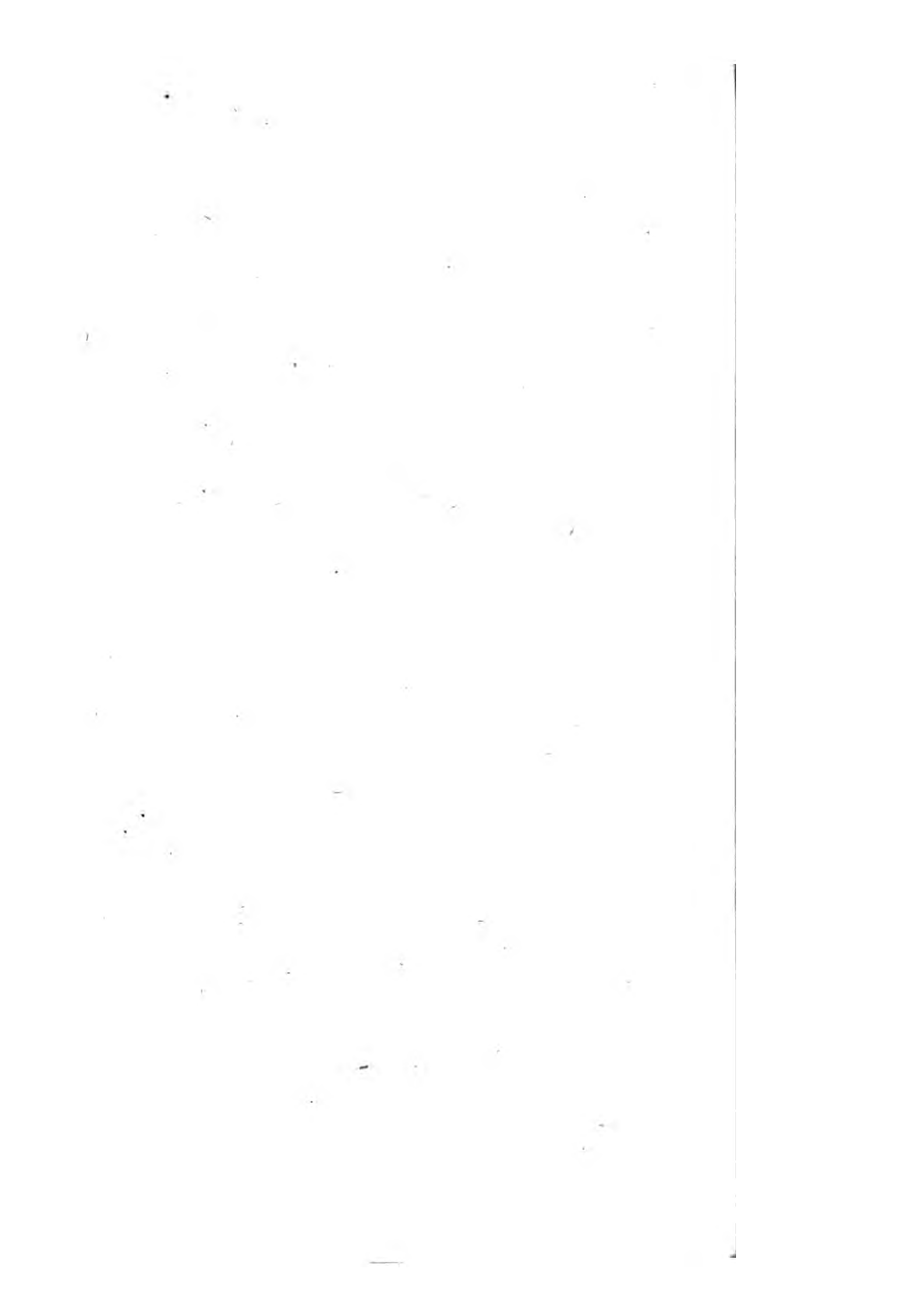


M E L A N G E S

L I T T E R A I R E S .

*Mélanges littér.* Tome IV.

\*A



# AUX AUTEURS

## DU NOUVELLISTE DU PARNASSE.

MESSIEURS,

ON m'a fait tenir à la campagne où je suis, près de Kenterbury, depuis quatre mois, les lettres que vous publiez avec succès en France depuis environ ce temps. J'ai vu dans votre dix-huitième lettre des plaintes injurieuses que l'on vous adresse contre moi, sur lesquelles il est juste que j'aie l'honneur de vous écrire, moins pour ma propre justification que pour l'intérêt de la vérité.

Un ami, ou peut-être un parent de feu M. de *Campistron*, me fait des reproches pleins d'amertume et de dureté de ce que j'ai, dit-il, insulté à la mémoire de cet illustre écrivain, dans une brochure de ma façon, et que je me suis servi de ces termes indécens, *le pauvre Campistron*. Il aurait raison, sans doute, de me faire ce reproche, et vous, Messieurs, de l'imprimer, si j'avais en effet été coupable d'une grossièreté si éloignée de mes mœurs. C'est pour moi une surprise également vive et douloureuse de voir que l'on m'impute de pareilles sottises. Je ne fais ce que c'est que



#### 4 AUX AUTEURS DU NOUVELLISTE

cette brochure, (\*) je n'en ai jamais entendu parler. Je n'ai fait aucune brochure en ma vie : si jamais homme devait être à l'abri d'une pareille accusation, j'ose dire que c'était moi, Messieurs.

Depuis l'âge de seize ans, où quelques vers un peu fatiriques et par conséquent très-condamnables, avaient échappé à l'imprudence de mon âge et au ressentiment d'une injustice, je me suis imposé la loi de ne jamais tomber dans ce détestable genre d'écrire. Je passe mes jours dans des souffrances continues de corps qui m'accablent, et dans l'étude des bons livres qui me console; j'apprends quelquefois dans mon lit, que l'on m'impute à Paris des pièces fugitives que je n'ai jamais vues, et que je ne verrai jamais. Je ne puis attribuer ces accusations frivoles à aucune jalousie d'auteur; car qui pourrait être jaloux de moi? mais quelque motif qu'on ait pu avoir pour me charger de pareils écrits, je déclare ici, une bonne fois pour toutes, qu'il n'y a personne en France qui puisse dire que je lui aie jamais fait voir, depuis que je suis hors de l'enfance, aucun écrit fatirique en vers ou en prose; et que celui-là se montre, qui puisse seulement avancer que j'aie jamais

(\*) Lettre d'un spectateur français au sujet d'*Inès de Castro*.

applaudi un feul de ces écrits , dont le mérite confifte à flatter la malignité humaine.

Non-seulement je ne me fuis jamais servi de termes injurieux , foit de bouche , foit par écrit , en citant feu M. de *Campistron* , dont la mémoire ne doit pas être indifférente aux gens de lettres ; mais je me fuis toujours révolté contre cette coutume impolie qu'ont prise plusieurs jeunes gens , d'appeler par leur simple nom des auteurs illustres qui méritent des égards.

Je trouve toujours indigne de la politesse française , et du respect que les hommes se doivent les uns aux autres , de dire *Fontenelle* , *Chaulieu* , *Crébillon* , *la Motte* , *Rouffseau* , &c. et j'ose dire que j'ai corrigé quelques personnes de ces manières indécentes de parler , qui font toujours insultantes pour les vivans , et dont on ne doit se servir envers les morts , que quand ils commencent à devenir anciens pour nous. Le peu de curieux qui pourront jeter les yeux sur les préfaces de quelques pièces de théâtre que j'ai hasardées , verront que je dis toujours le grand *Corneille* , qui a pour nous le mérite de l'antiquité ; et que je dis M. *Racine* et M. *Despréaux* , parce qu'ils font presque mes contemporains.

Il est vrai que dans la préface d'une tragédie adressée à milord *Bolingbrocke* , rendant compte

## 6 AUX AUTEURS DU NOUVELLISTE

à cet illustre anglais des défauts et des beautés de notre théâtre, je me suis plaint avec justice que la galanterie dégrade parmi nous la dignité de la scène; j'ai dit et je le dis encore, que l'on avait applaudi ces vers d'Alcibiade, indignes de la tragédie.

Hélas ! qu'est-il besoin de m'en entretenir ?  
Mon penchant à l'amour, je l'avouerai sans peine,  
Fut de tous mes malheurs la cause trop certaine :  
Mais, bien qu'il m'ait causé des chagrins, des soupirs,  
Je n'ai pu refuser mon ame à ses plaisirs ;  
Car enfin, Amintas, quoi qu'on en puisse dire,  
Il n'est rien de semblable à ce qu'il nous inspire.  
Où trouve-t-on ailleurs cette vive douceur,  
Capable d'enlever et de calmer un cœur ?  
Ah ! lorsque, pénétré d'un amour véritable,  
Et gémissant aux pieds d'un objet adorable,  
J'ai connu dans ses yeux timides ou distraits,  
Que mes soins de son cœur avaient troublé la paix ;  
Que par l'aveu secret d'une ardeur mutuelle,  
La mienne a pris encore une force nouvelle ;  
Dans ces tendres instans j'ai toujours éprouvé  
Qu'un mortel peut sentir un bonheur achevé.

J'aurais pu dire avec la même vérité, que les derniers ouvrages du grand *Corneille* sont indignes de lui, et sont inférieurs à cet

Alcibiade; et que la Bérénice de M. Racine n'est qu'une élégie bien écrite, sans offenser la mémoire de ces grands hommes. Ce sont les fautes de ces écrivains illustres qui nous instruisent : j'ai cru même faire honneur à M. de Campistron, en le citant à des étrangers à qui je parlais de la scène française; de même que je croirais rendre hommage à la mémoire de l'inimitable Molière, si, pour faire sentir les défauts de notre scène comique, je disais que d'ordinaire les intrigues de nos comédies ne sont ménagées que par des valets; que les plaisanteries ne sont presque jamais dans la bouche des maîtres; et que j'apportasse en preuve la plupart des pièces de ce charmant génie, qui, malgré ce défaut et celui de ses dénouemens, est si au-dessus de Plaute et de Térence.

J'ai ajouté qu'Alcibiade est une pièce suivie, mais faiblement écrite : le défenseur de M. de Campistron m'en fait un crime; mais qu'il me soit permis de me servir de la réponse d'Horace :

*Nempè incomposito dixi pede currere versus  
Lucili : quis tam Lucili fautor ineptè est  
Ut non hoc fateatur ?*

On me demande ce que j'entends par un style faible : je pourrais répondre le mien.

## 8 AUX AUTEURS DU NOUVELLISTE

Mais je vais tâcher de débrouiller cette idée, afin que cet écrit ne soit pas absolument inutile, et que ne pouvant par mon exemple prouver ce que c'est qu'un style noble et fort, j'essaye au moins d'expliquer mes conjectures, et de justifier ce que je pense en général du style de la tragédie d'Alcibiade.

Le style fort et vigoureux, tel qu'il convient à la tragédie, est celui qui ne dit ni trop ni trop peu, et qui fait toujours des tableaux à l'esprit sans s'écarter un moment de la passion.

Ainsi *Cléopâtre* dans *Rodogune* s'écrie :

Trône, à t'abandonner je ne puis consentir ;  
Par un coup de tonnerre il en vaut mieux fortir.  
. . . . .  
Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge.

Voilà du style très-fort et peut-être trop.  
Le vers qui précède le dernier :

Il vaut mieux mériter le fort le plus étrange,

est du style le plus faible.

Le style faible, non-seulement en tragédie, mais en toute poésie, consiste encore à laisser tomber ses vers deux à deux, sans entre-mêler de longues périodes et de courtes, et sans varier la mesure ; à rimer trop en épithètes ;

à prodiguer des expressions trop communes ; à répéter souvent les mêmes mots ; à ne pas se servir à propos des conjonctions qui paraissent inutiles aux esprits peu instruits , et qui contribuent cependant beaucoup à l'élégance du discours.

*Tantum series , juncturaque pollent !*

Ce sont toutes ces finesses imperceptibles qui sont en même temps , et la difficulté et la perfection de l'art.

*In tenui labor ; at tenuis non gloria.*

J'ouvre dans ce moment le volume des tragédies de M. de *Campistron* , et je vois à la première scène de l'*Alcibiade* ,

Quelle que soit pour nous la tendresse des rois ,  
Un moment leur suffit pour faire un autre choix.

Je dis que ces vers sans être absolument mauvais sont faibles et sans beauté.

*Pierre Corneille* ayant la même chose à dire , s'exprime ainsi :

Et malgré ce pouvoir dont l'éclat nous séduit ,  
Sitôt qu'il nous veut perdre , un coup-d'œil nous détruit.

Ce *quelle que soit* de l'*Alcibiade* fait languir le vers : de plus , *un moment leur suffit pour*



## 10 AUX AUTEURS DU NOUVELLISTE

*faire un autre choix*, ne fait pas, à beaucoup près, une peinture aussi vive que ce vers :

Sitôt qu'il nous veut perdre, un coup-d'œil nous détruit.

Je trouve encore :

Mille exemples connus de ces fameux revers. . . .

Affaiblit notre empire, et dans mille combats. . . .

Nous cache mille soins dont il est agité. . . .

Il a mille vertus dignes du diadème. . . .

Le fort le plus cruel, mille tourmens affreux.

Je dis que ce mot *mille* si souvent répété, et surtout dans des vers assez lâches, affaiblit le style au point de le gâter; que la pièce est pleine de ces termes oisifs qui remplissent négligemment l'hémistiche des vers; je m'offre de prouver à qui voudra, que presque tous les vers de cet ouvrage sont énervés par ces petits défauts de détail qui répandent leur langueur sur toute la diction.

Si j'avais vécu du temps de M. de *Campistron*, et que j'eusse eu l'honneur d'être son ami, je lui aurais dit à lui-même ce que je dis ici au public; j'aurais fait tous mes efforts pour obtenir de lui qu'il retouchât le style de cette pièce, qui serait devenue avec plus de soin un très-bon ouvrage. En un mot, je lui



aurais parlé, comme je fais ici, pour la perfection d'un art qu'il cultivait d'ailleurs avec succès.

Le fameux acteur qui représenta si longtemps *Alcibiade*, cachait toutes les faiblesses de la diction par les charmes de son récit ; en effet, l'on peut dire d'une tragédie comme d'une histoire : *Historia quoquo modo scripta, benè legitur ; et tragœdia quoquo modo scripta, benè representatur* ; mais les yeux du lecteur sont des juges plus difficiles que les oreilles du spectateur.

Celui qui lit ces vers d'Alcibiade,

Je répondrai, Seigneur, avec la liberté  
D'un Grec qui ne fait pas cacher la vérité,

se ressouvient à l'instant de ces beaux vers  
de Britannicus :

Je répondrai, Madame, avec la liberté  
D'un soldat qui fait mal farder la vérité.

Il voit d'abord que les vers de M. Racine sont pleins d'une harmonie singulière qui caractérise en quelque façon *Burrhus*, par cette césure coupée, *d'un soldat, &c.* au lieu que les vers d'Alcibiade sont rampans et sans force ; en second lieu, il est choqué d'une

## 12 AUX AUTEURS DU NOUVELLISTE

imitation si marquée ; en troisième lieu , il ne peut souffrir que le citoyen d'un pays renommé par l'éloquence et par l'artifice , donne à ces mêmes Grecs un caractère qu'ils n'avaient pas.

Vous allez attaquer des peuples indomptables,  
Sur leurs propres foyers plus qu'ailleurs redoutables.

On voit par-tout la même langueur de style. Ces rimes d'épithètes , *indomptables* , *redoutables* , choquent l'oreille délicate du connaisseur , qui veut des choses et qui ne trouve que des sons. *Sur leurs propres foyers plus qu'ailleurs* , est trop simple , même pour la prose.

Je n'ai trouvé aucun homme de lettres qui n'ait été de mon avis , et qui ne soit convenu avec moi que le style de cette pièce est en général très-languissant. J'ajouterai même que c'est la diction seule qui abaisse M. de *Campistron* au-dessous de M. *Racine*. J'ai toujours soutenu que les pièces de M. de *Campistron* étaient pour le moins aussi régulièrement conduites que toutes celles de l'illustre *Racine* ; mais il n'y a que la poésie du style qui fasse la perfection des ouvrages en vers. M. de *Campistron* l'a toujours trop négligée ; il n'a imité le coloris de M. *Racine* que d'un pinceau timide ; il manque à cet auteur , d'ailleurs

judicieux et tendre, ces beautés de détail, ces expressions heureuses qui font l'ame de la poésie, et font le mérite des *Homère*, des *Virgile*, des *Tasse*, des *Milton*, des *Pope*, des *Corneille*, des *Racine*, des *Boileau*.

Je n'ai donc avancé qu'une vérité, et même une vérité utile pour les belles-lettres; et c'est parce qu'elle est vérité qu'elle m'attire des injures.

L'anonyme ( quel qu'il soit ) me dit, à la suite de plusieurs personnalités, que je suis un très-mauvais modèle; mais au moins il ne le dit qu'après moi: je ne me vante que de connaître mon art et mon impuissance. Il dit ailleurs ( ce qui n'est point une injure, mais une critique permise ) que ma tragédie de *Brutus* est très-défectueuse. Qui le fait mieux que moi? C'est parce que j'étais très-convaincu des défauts de cette pièce, que je la refusai constamment un an entier aux comédiens. Depuis même je l'ai fort retouchée; j'ai retourné ce terrain où j'avais travaillé si longtemps avec tant de peine et si peu de fruit. Il n'y a aucun de mes faibles ouvrages que je ne corrige tous les jours dans les intervalles de mes maladies. Non-seulement je vois mes fautes, mais j'ai obligation à ceux qui m'en reprennent; et je n'ai jamais répondu à une critique qu'en tâchant de me corriger.

## 14 AUX AUTEURS DU NOUVELLISTE

Cette vérité que j'aime dans les autres, j'ai droit d'exiger que les autres la souffrent en moi. M. de *la Motte* fait avec quelle franchise je lui ai parlé, et que je l'estime assez pour lui dire, quand j'ai l'honneur de le voir, quelques défauts que je crois apercevoir dans ses ingénieux ouvrages. Il serait honteux que la flatterie infectât le petit nombre d'hommes qui pensent. Mais plus j'aime la vérité, plus je hais et dédaigne la satire qui n'est jamais que le langage de l'envie. Les auteurs qui veulent apprendre à penser aux autres hommes, doivent leur donner des exemples de politesse comme d'éloquence, et joindre les bienséances de la société à celles du style. Faut-il que ceux qui cherchent la gloire courent à la honte par leurs querelles littéraires, et que les gens d'esprit deviennent souvent la risée des fots!

On m'a souvent envoyé en Angleterre des épigrammes et de petites satires contre M. de *Fontenelle*; j'ai eu soin de dire, pour l'honneur de mes compatriotes, que ces petits traits qu'on lui décoche ressemblent aux injures que l'esclave difait autrefois au triomphateur.

Je crois que c'est être bon français de détourner, autant qu'il est en moi, le soupçon qu'on a dans les pays étrangers, que les Français ne rendent jamais justice à leurs contemporains. Soyons justes, Messieurs; ne

craignons ni de blâmer, ni surtout de louer ce qui le mérite ; ne lisons point Pertharite, mais pleurons à Polyeucte. Oublions, avec M. de *Fontenelle*, des lettres composées dans sa jeunesse ; mais apprenons par cœur, s'il est possible, les Mondes, la préface de l'Histoire de l'académie des sciences, &c. Disons, si vous voulez, à M. de *la Motte*, qu'il n'a pas assez bien traduit l'Iliade, mais n'oublions pas un mot des belles odes et des autres pièces heureuses qu'il a faites. C'est ne pas payer ses dettes que de refuser de justes louanges. Elles sont l'unique récompense des gens de lettres ; et qui leur payera ce tribut, sinon nous qui, courant à peu-près la même carrière, devons connaître mieux que d'autres la difficulté et le prix d'un bon ouvrage ?

J'ai entendu dire souvent en France que tout est dégénéré, et qu'il y a dans tout genre une disette d'hommes étonnante. Les étrangers n'entendent à Paris que ces discours, et ils nous croient aisément sur notre parole ; cependant quel est le siècle où l'esprit humain ait fait plus de progrès que parmi nous ? Voici un jeune homme de seize ans (\*) qui exécute en effet ce qu'on a dit autrefois de M. *Pascal*, et qui donne un traité sur les courbes qui ferait honneur aux plus grands

(\*) M. *Clairault*.

16 AUX AUT. DU NOUVELLISTE, &c.

géomètres. L'esprit de raifon pénètre fi bien dans les écoles, qu'elles commencent à rejeter également et les absurdités inintelligibles d'*Aristote*, et les chimères ingénieufes de *Descartes*. Combien d'excellentes hiftoires n'avons-nous pas depuis trente ans? Il y en a telle qui fe lit avec plus de plaifir que *Philippe de Commines*; il eft vrai qu'on n'ofe l'avouer tout haut, parce que l'auteur eft encore vivant; et le moyen d'eftimer un contemporain autant qu'un homme mort il y a plus de deux cents ans!

*Ploravere fuis non respondere favorem  
Speratum meritis.*

Perfonne n'ofe convenir franchement des richesses de fon fiècle. Nous fommes comme les avares qui difent toujours que le temps eft dur. J'abufe de votre patience, Messieurs; pardonnez cette longue lettre et toutes ces réflexions au devoir d'un honnête-homme qui a dû fe juftifier, et à mon amour extrême pour les lettres, pour ma patrie, et pour la vérité.

Je fuis, &c.



## A M. L E F E V R E,

SUR LES INCONVENIENS ATTACHÉS  
A LA LITTÉRATURE. (1)

1732.

VOTRE vocation, mon cher *le Fèvre*, est trop bien marquée pour y résister. Il faut que l'abeille fasse de la cire, que le ver à soie file, que M. de *Réaumur* les disèque, et que vous les chantiez. Vous ferez poète et homme de lettres, moins parce que vous le voulez, que parce que la nature l'a voulu. Mais vous vous trompez beaucoup, en imaginant que la tranquillité sera votre partage. La carrière des lettres, et surtout celle du génie, est plus épineuse que celle de la fortune. Si vous avez le malheur d'être médiocre, (ce que je ne crois pas) voilà des remords pour la vie. Si vous réussissez, voilà des ennemis : vous marchez sur le bord d'un abyme, entre le mépris et la haine.

(1) Cette lettre paraît écrite en 1732; car en ce temps l'auteur avait pris chez lui ce jeune homme, nommé M. *le Fèvre*, à qui elle est adressée. On dit qu'il promettait beaucoup, qu'il était très-savant, et faisait bien des vers : il mourut la même année.

Mais quoi, me direz-vous, me haïr, me persécuter, parce que j'aurai fait un bon poëme, une pièce de théâtre applaudie, ou écrit une histoire avec succès, ou cherché à m'éclairer et à instruire les autres !

Oui, mon ami, voilà de quoi vous rendre malheureux à jamais. Je suppose que vous ayez fait un bon ouvrage, imaginez-vous qu'il vous faudra quitter le repos de votre cabinet pour solliciter l'examineur. Si votre manière de penser n'est pas la sienne ; s'il n'est pas l'ami de vos amis ; s'il est celui de votre rival ; s'il est votre rival lui-même, il vous est plus difficile d'obtenir un privilège, qu'à un homme qui n'a point la protection des femmes d'avoir un emploi dans les finances. Enfin, après un an de refus et de négociations, votre ouvrage s'imprime ; c'est alors qu'il faut ou assoupir les *Cerbères* de la littérature, ou les faire aboyer en votre faveur. Il y a toujours trois ou quatre gazettes littéraires en France et autant en Hollande ; ce sont des factions différentes. Les libraires de ces journaux ont intérêt qu'ils soient satiriques ; ceux qui y travaillent servent aisément l'avarice du libraire et la malignité du public. Vous cherchez à faire sonner ces trompettes de la Renommée ; vous courtisez les écrivains, les protecteurs, les abbés, les docteurs, les colporteurs : tous



vos soins n'empêchent pas que quelque journaliste ne vous déchire. Vous lui répondez ; il réplique ; vous avez un procès par écrit devant le public , qui condamne les deux parties au ridicule.

C'est bien pis si vous composez pour le théâtre ; vous commencez par comparaître devant l'aréopage de vingt comédiens , gens dont la profession , quoiqu'utile et agréable , est cependant flétrie par l'injuste , mais irrévocable cruauté du public. Ce malheureux avilissement où ils sont les irrite ; ils trouvent en vous un client , et ils vous prodiguent tout le mépris dont ils sont couverts. Vous attendez d'eux votre première sentence ; ils vous jugent ; ils se chargent enfin de votre pièce. Il ne faut plus qu'un mauvais plaisant dans le parterre pour la faire tomber. Réussit-elle , la farce qu'on appelle *italienne* , celle de la foire , vous parodient ; vingt libelles vous prouvent que vous n'avez pas dû réussir. Des savans qui entendent mal le grec et qui ne lisent point ce qu'on fait en français , vous dédaignent ou affectent de vous dédaigner.

Vous portez en tremblant votre livre à une dame de la cour ; elle le donne à une femme de chambre qui en fait des papillotes ; et le laquais galonné qui porte la livrée du

luxe, insulte à votre habit qui est la livrée de l'indigence.

Enfin, je veux que la réputation de vos ouvrages ait forcé l'envie à dire quelquefois que vous n'êtes pas sans mérite; voilà tout ce que vous pouvez attendre de votre vivant: mais qu'elle s'en venge bien en vous persécutant! On vous impute des libelles que vous n'avez pas même lus, des vers que vous méprisez, des sentimens que vous n'avez point. Il faut être d'un parti, ou bien tous les partis se réunissent contre vous.

Il y a dans Paris un grand nombre de petites sociétés ou préside toujours quelque femme, qui dans le déclin de sa beauté fait briller l'aurore de son esprit. Un ou deux hommes de lettres sont les premiers ministres de ce petit royaume. Si vous négligez d'être au rang des courtisans, vous êtes dans celui des ennemis, et on vous écrase. Cependant, malgré votre mérite vous vieillissez dans l'opprobre et dans la misère. Les places destinées aux gens de lettres sont données à l'intrigue, non au talent. Ce sera un précepteur qui par le moyen de la mère de son élève, emportera un poste que vous n'oserez pas seulement regarder. Le parasite d'un courtisan vous enlèvera l'emploi auquel vous êtes propre.

Que le hafard vous amène dans une compagnie où il fe trouvera quelqu'un de ces auteurs réprouvés du public, ou de ces demi-favans qui n'ont pas même affez de mérite pour être de médiocres auteurs, mais qui aura quelque place ou qui fera intrus dans quelque corps; vous fentirez par la fupériorité qu'il affectera fur vous, que vous êtes juftement dans le dernier degré du genre humain.

Au bout de quarante ans de travail, vous vous réfolvez à chercher par les cabales ce qu'on ne donne jamais au mérite feul; vous vous intriguez comme les autres pour entrer dans l'académie françaife, et pour aller prononcer d'une voix caffée à votre réception, un compliment qui le lendemain fera oublié pour jamais. Cette académie françaife eft l'objet fecret des vœux de tous les gens de lettres; c'eft une maîtrefse contre laquelle ils font des chansons et des épigrammes jufqu'à ce qu'ils aient obtenu les faveurs, et qu'ils négligent dès qu'ils en ont la poffeffion.

Il n'eft pas étonnant qu'ils défirent d'entrer dans un corps où il y a toujours du mérite, et dont ils efpèrent, quoiqu'affez vainement, d'être protégés. Mais vous me demanderez pourquoi ils en difent tous tant de mal jufqu'à ce qu'ils y foient admis, et pourquoi le public qui respecte affez l'académie des sciences

ménage si peu l'académie française ? C'est que les travaux de l'académie française sont exposés aux yeux du grand nombre, et les autres sont voilés. Chaque français croit savoir sa langue, et se pique d'avoir du goût; mais il ne se pique pas d'être physicien. Les mathématiques seront toujours pour la nation en général une espèce de mystère, et par conséquent quelque chose de respectable. Des équations algébriques ne donnent de prise ni à l'épigramme, ni à la chanson, ni à l'envie; mais on juge durement ces énormes recueils de vers médiocres, de complimens, de harangues, et ces éloges qui sont quelquefois aussi faux que l'éloquence avec laquelle on les débite. On est fâché de voir la devise de l'*Immortalité* à la tête de tant de déclamations, qui n'annoncent rien d'éternel que l'oubli auquel elles sont condamnées.

Il est très-certain que l'académie française pourrait servir à fixer le goût de la nation. Il n'y a qu'à lire ses remarques sur le *Cid*; la jalousie du cardinal de *Richelieu* a produit au moins ce bon effet. Quelques ouvrages dans ce genre seraient d'une utilité sensible. On les demande depuis cent années au seul corps dont ils puissent émaner avec fruit et bienfaisance. On se plaint que la moitié des académiciens soit composée de seigneurs qui

n'affistent jamais aux assemblées, et que dans l'autre moitié il se trouve à peine huit ou neuf gens de lettres qui soient assidus. L'académie est souvent négligée par ses propres membres. Cependant, à peine un des quarante a-t-il rendu les derniers soupirs que dix concurrens se présentent; un évêché n'est pas plus brigué; on court en poste à Versailles; on fait parler toutes les femmes; on fait agir tous les intrigans; on fait mouvoir tous les refforts; des haines violentes sont souvent le fruit de ces démarches. La principale origine de ces horribles couplets, qui ont perdu à jamais le célèbre et malheureux *Rouffseau*, vient de ce qu'il manqua la place qu'il briguait à l'académie. Obtenez-vous cette préférence sur vos rivaux? votre bonheur n'est bientôt qu'un fantôme. Effuyez-vous un refus? votre affliction est réelle. On pourrait mettre sur la tombe de presque tous les gens de lettres :

Ci-gît, au bord de l'Hippocrène,  
 Un mortel long-temps abusé.  
 Pour vivre pauvre et méprisé,  
 Il se donna bien de la peine.

Quel est le but de ce long sermon que je vous fais? est-ce de vous détourner de la route de la littérature? non. Je ne m'oppose point à la destinée; je vous exhorte seulement à la patience.

## A U X A U T E U R S

DE LA BIBLIOTHEQUE RAISONNÉE,

*Sur l'incendie de la ville d'Altena.*

1 7 3 2.

**L'**EXTREME difficulté que nous avons en France de faire venir des livres de Hollande, est cause que je n'ai vu que tard le neuvième tome de la Bibliothèque raisonnée; et je dirai en passant que, si le reste de ce journal répond à ce que j'en ai parcouru, les gens de lettres sont à plaindre en France de ne le pas connaître.

A la page 469 de ce neuvième tome, seconde partie, j'ai trouvé une lettre contre moi, par laquelle on me reproche d'avoir calomnié la ville de Hambourg dans l'Histoire de *Charles XII.*

Depuis quelques jours, un hambourgeois, homme de lettres et de mérite, nommé *M. Richey*, m'ayant fait l'honneur de me venir voir, m'a renouvelé ces plaintes au nom de ses compatriotes.

Voici



Voici le fait, et voici ce que je suis obligé de déclarer.

Dans le fort de cette guerre malheureuse qui a ravagé le Nord, les comtes de *Steinbock* et de *Welling* généraux du roi de Suède, prirent, en 1713, dans la ville de Hambourg même, la résolution de brûler Altena, ville commerçante, appartenante aux Danois, et qui commençait à faire quelque ombrage au commerce de Hambourg.

Cette résolution fut exécutée sans pitié, la nuit du 9 janvier. Ces généraux couchèrent à Hambourg cette nuit-là même; ils y couchèrent, le 10, le 11, le 12 et le 13, et datèrent de Hambourg les lettres qu'ils écrivirent pour tâcher de justifier cette barbarie.

Il est encore certain, et les Hambourgeois n'en disconviennent pas, qu'on refusa l'entrée de Hambourg à plusieurs Altenois, à des vieillards, à des femmes grosses, qui y vinrent demander un refuge; et que quelques-uns de ces misérables expirèrent sous les murs de cette ville, au milieu de la neige et de la glace, consumés de froid et de misère, tandis que leur patrie était en cendres.

J'ai été obligé de rapporter ces faits dans l'Histoire de *Charles XII*. Un de ceux qui m'ont communiqué des mémoires, me marque très-positivement dans une de ses lettres

que les Hambourgeois avaient donné de l'argent au comte de *Steinbock* pour l'engager à exterminer Altena, comme la rivale de leur commerce. Je n'ai point adopté une accusation si grave : quelque raison que j'aie d'être convaincu de la méchanceté des hommes, je n'ai jamais cru le crime si aisément ; j'ai combattu efficacement plus d'une calomnie ; et je suis le seul qui ait osé justifier la mémoire du comte *Piper* par des raisons, lorsque toute l'Europe le calomniait par des conjectures.

Au lieu donc de suivre le mémoire qu'on m'avait envoyé, je me suis contenté de rapporter, *qu'on disait* que les Hambourgeois avaient donné secrètement de l'argent au comte de *Steinbock*.

Ce bruit a été universel et fondé sur des apparences : un historien peut rapporter les bruits aussi-bien que les faits ; et quand il ne donne une rumeur publique, une opinion, que pour une opinion, et non pour une vérité, il n'en est ni responsable ni répréhensible.

Mais lorsqu'il apprend que cette opinion populaire est fautive et calomnieuse, alors son devoir est de le déclarer, et de remercier publiquement ceux qui l'ont instruit.

C'est le cas où je me trouve. M. *Richey* m'a démontré l'innocence de ses compatriotes. La Bibliothèque raisonnée a aussi très-solidement



repouffé l'accufation intentée contre la ville de Hambourg. L'auteur de la lettre contre moi est feulement répréhenfible, en ce qu'il m'attribue d'avoir dit pofitivement que la ville de Hambourg était coupable; il devait diftinguer entre l'opinion d'une partie du Nord, que j'ai rapportée comme un bruit vague, et l'affirmation qu'il m'impute. Si j'avais dit en effet: *La ville de Hambourg a acheté la ruine de la ville d'Altena*, je lui en demanderais pardon très-humblement, perfuadé qu'il n'y a de honte qu'à ne fe point rétracter quand on a tort. Mais j'ai dit la vérité, en rapportant un bruit qui a couru; et je dis la vérité, en difant qu'ayant examiné ce bruit, je l'ai trouvé plein de fauffeté.

Je dois encore déclarer qu'il régnaît des maladies contagieufes à Altena dans le temps de l'incendie; et que fi les Hambourgeois n'avaient point de lazarets, (comme on me l'a affuré) point d'endroit où l'on pût mettre à couvert et féparément les vieillards et les femmes qui périrent à leur vue, ils font très-excufables de ne les avoir pas recueillis; car la confervation de fa propre ville doit être préférée au falut des étrangers.

J'aurai très-grand foin que l'on corrige cet endroit de l'Hiftoire de *Charles XII*, dans la nouvelle édition commencée à Amfterdam;

et qu'on le réduise à l'exacte vérité dont je fais profession , et que je préfère à tout.

J'apprends aussi que l'on a inféré dans des papiers hebdomadaires , des lettres aussi outrageantes que mal écrites du poëte *Rouffeau* , au sujet de la tragédie de *Zaïre*. Cet auteur de plusieurs pièces de théâtre , toutes sifflées , fait le procès à une pièce qui a été reçue du public avec assez d'indulgence ; et cet auteur de tant d'ouvrages impies me reproche publiquement d'avoir peu respecté la religion dans une tragédie , représentée avec l'approbation des plus vertueux magistrats , lue par monseigneur le cardinal de *Fleuri* , et qu'on représente déjà dans quelques maisons religieuses. On me fera bien l'honneur de croire que je ne m'avilirai pas à répondre à cet écrivain.

## A UN PREMIER COMMIS.

20 juin 1733.

PUISQUE vous êtes, Monsieur, à portée de rendre service aux belles-lettres, ne rognez pas de si près les ailes à nos écrivains, et ne faites pas des volailles de basse-cour de ceux qui en prenant l'effor pourraient devenir des aigles; une liberté honnête élève l'esprit, et l'esclavage le fait ramper. S'il y avait eu une inquisition littéraire à Rome, nous n'aurions aujourd'hui, ni *Horace*, ni *Juvénal*, ni les œuvres philosophiques de *Cicéron*. Si *Milton*, *Dryden*, *Pope*, et *Locke* n'avaient pas été libres, l'Angleterre n'aurait eu ni des poètes ni des philosophes: il y a je ne fais quoi de turc à proscrire l'imprimerie; et c'est la proscrire que la trop gêner. Contentez-vous de réprimer sévèrement les libelles diffamatoires, parce que ce sont des crimes; mais tandis qu'on débite hardiment des recueils de ces infames calottes, et tant d'autres productions qui méritent l'horreur et le mépris, souffrez au moins que *Bayle* entre en France, et que celui qui fait tant d'honneur à sa patrie n'y soit pas de contrebande.

Vous me dites que les magistrats qui régissent la douane de la littérature se plaignent qu'il y a trop de livres. C'est comme si le prévôt des marchands se plaignait qu'il y eût à Paris trop de denrées : en achète qui veut. Une immense bibliothèque ressemble à la ville de Paris, dans laquelle il y a près de huit cents mille hommes ; vous ne vivez pas avec tout ce chaos ; vous y choisissez quelque société, et vous en changez. On traite les livres de même ; on prend quelques amis dans la foule. Il y aura sept ou huit cents mille controversistes, quinze ou seize mille romans, que vous ne lirez point ; une foule de feuilles périodiques, que vous jetterez au feu après les avoir lues. L'homme de goût ne lit que le bon ; mais l'homme d'Etat permet le bon et le mauvais.

Les pensées des hommes sont devenues un objet important du commerce. Les libraires hollandais gagnent un million par an, parce que les Français ont eu de l'esprit. Un roman médiocre est, je le fais bien, parmi les livres, ce qu'est dans le monde un sot qui veut avoir de l'imagination. On s'en moque, mais on le souffre. Ce roman fait vivre, et l'auteur qui l'a composé, et le libraire qui le débite, et le fondeur, et l'imprimeur, et le papetier, et le relieur, et le colporteur, et le marchand

de mauvais vin , à qui tous ceux-là portent leur argent. L'ouvrage amuse encore deux ou trois heures quelques femmes avec lesquelles il faut de la nouveauté en livres , comme en tout le reste. Ainsi , tout méprisable qu'il est , il a produit deux choses importantes , du profit et du plaisir.

Les spectacles méritent encore plus d'attention ; je ne les considère pas comme une occupation qui retire les jeunes gens de la débauche ; cette idée serait celle d'un curé ignorant. Il y a assez de temps , avant et après les spectacles , pour faire usage de ce peu de momens qu'on donne à des plaisirs de passage , immédiatement suivis du dégoût. D'ailleurs on ne va pas aux spectacles tous les jours ; et dans la multitude de nos citoyens , il n'y a pas quatre mille hommes qui les fréquentent avec quelque assiduité.

Je regarde la tragédie et la comédie comme des leçons de vertu , de raison , et de bienfaisance. *Corneille* , ancien romain parmi les Français , a établi une école de grandeur d'ame ; et *Molière* a fondé celle de la vie civile. Les génies français formés par eux appellent du fond de l'Europe les étrangers qui viennent s'instruire chez nous , et qui contribuent à l'abondance de Paris. Nos pauvres sont nourris du produit de ces ouvrages , qui

nous soumettent jusqu'aux nations qui nous haïssent. Tout bien pesé, il faut être ennemi de sa patrie pour condamner nos spectacles. Un magistrat qui, parce qu'il a acheté cher un office de judicature, ose penser qu'il ne lui convient pas de voir *Cinna*, montre beaucoup de gravité et bien peu de goût.

Il y aura toujours dans notre nation polie de ces ames qui tiendront du Goth et du Vandale ; je ne connais pour vrais Français que ceux qui aiment les arts et les encouragent. Ce goût commence, il est vrai, à languir parmi nous ; nous sommes des sybarites lassés des faveurs de nos maîtresses. Nous jouissons des veilles des grands hommes qui ont travaillé pour nos plaisirs et pour ceux des siècles à venir, comme nous recevons les productions de la nature ; on dirait qu'elles nous sont dues : il n'y a que cent ans que nous mangions du gland ; les *Triptolèmes* qui nous ont donné le froment le plus pur, nous sont indifférens ; rien ne réveille cet esprit de nonchalance pour les grandes choses, qui se mêle toujours avec notre vivacité pour les petites.

Nous mettons tous les ans plus d'industrie et plus d'invention dans nos tabatières et dans nos autres colifichets, que les Anglais n'en ont mis à se rendre les maîtres des mers, à



faire monter l'eau par le moyen du feu , et à calculer l'aberration de la lumière. Les anciens Romains élevaient des prodiges d'architecture pour faire combattre des bêtes ; et nous n'avons pas su depuis un siècle bâtir seulement une salle passable , pour y faire représenter les chefs - d'œuvre de l'esprit humain. Le centième de l'argent des cartes suffirait pour avoir des salles de spectacles plus belles que le théâtre de *Pompée* ; mais quel homme dans Paris est animé de l'amour du public ? On joue , on soupe , on médit , on fait de mauvaises chansons , et on s'endort dans la stupidité , pour recommencer le lendemain son cercle de légèreté et d'indifférence. Vous , Monsieur , qui avez au moins une petite place dans laquelle vous êtes à portée de donner de bons conseils , tâchez de réveiller cette léthargie barbare ; et faites , si vous pouvez , du bien aux lettres qui en ont tant fait à la France.

AU PERE TOURNEMINE, JESUITE.

1735.

MON TRÈS-CHER ET REVEREND PERE,

**J'**AI toujours aimé la vérité, et je l'ai cherchée de bonne foi. C'est ce témoignage que je me rends à moi-même, qui m'enhardira toujours à ne me pas croire indigne de votre commerce et de votre amitié.

J'attends de la bonté de votre cœur, et de l'amour que vous avez en connaissance de cause pour les vérités que je cherche, que vous voudrez bien répondre à ma lettre par quelques instructions, et communiquer mes doutes à vos amis.

Je fais que vous êtes un peu paresseux d'écrire; mais vous ne l'êtes ni de penser, ni de rendre service. Daignez donc dicter une réponse. J'en ai trop besoin pour que vous la refusiez. Je ne me plaindrai point ici des injustices que j'ai effuyées, et des cris du parti janséniste. On s'est cru obligé de me sacrifier pour quelque temps. Il n'est pas étonnant que des gens qui font DIEU si cruel



Ils le soient eux-mêmes. Il ne s'agit ici que de quelques propositions sur lesquelles je vous conjure de m'éclairer, et de me faire savoir le sentiment de ceux de vos pères qui s'adonnent à la philosophie.

1°. Je voudrais savoir si vos philosophes qui ont lu attentivement *Newton*, peuvent nier qu'il y ait dans la matière un principe de gravitation qui agit en raison directe des masses, et en raison renversée du carré des distances : il ne s'agit pas de savoir ce que c'est que cette gravitation ; je crois qu'il est impossible de connaître jamais aucun premier principe. Mais DIEU a permis que nous puissions calculer, mesurer, comparer avec certitude. Or il me paraît qu'on peut être aussi certain que la matière grave selon les lois des forces centripètes, qu'il est certain que les trois angles d'un triangle quelconque sont égaux à deux droits.

2°. On a regardé comme impie cette proposition : *Nous ne pouvons pas assurer qu'il soit impossible à DIEU de communiquer la pensée à la matière.* Je trouve cette proposition religieuse, et la contraire me semble déroger à la toute-puissance du Créateur. Ceux qui me condamnent, me reprochent de croire l'âme mortelle. Mais quand même j'aurais dit, *l'âme est matière*, cela serait bien éloigné de dire, *l'âme périt.*

Car la matière elle-même ne périt point. Son étendue , son impénétrabilité , sa nécessité d'être configurée et d'être dans l'espace , tout cela et mille autres choses lui demeurent après notre mort. Pourquoi ce que vous appelez *ame* ne demeurerait-il pas ? Il est certain que je ne connais ce que j'appelle *matière* , que par quelqu'une de ses propriétés. Je connais même ces propriétés très-parfaitement. Comment puis-je donc assurer que DIEU tout-puissant n'a pu lui donner la pensée ? DIEU ne peut pas faire ce qui implique contradiction ; mais il faut je crois être bien hardi pour dire que la matière pensante implique contradiction.

Je suis bien loin de croire que je puisse affirmer que la pensée est matière. Je suis bien loin aussi de pouvoir affirmer que j'ai la moindre idée de ce qu'on appelle *esprit*.

Je dis simplement qu'il me paraît aussi possible que DIEU fasse penser la substance étendue , qu'il me paraît possible que DIEU joigne un être étendu à un être immatériel.

Dans le doute , ce qui me fait pencher vers la matière le voici :

Je suis convaincu que les animaux ont les mêmes sentimens et les mêmes passions que moi ; qu'ils ont de la mémoire ; qu'ils combinent quelques idées. Les cartésiens les appelleront

machines qui ont des passions, qui gardent vingt ans le souvenir d'une action, et qui ont les mêmes organes que nous. Comment les cartésiens répondront-ils à cet argument-ci?

DIEU ne fait rien en vain; il a donné aux bêtes les mêmes organes de sentimens qu'à moi; donc si les bêtes n'ont point de sentiment, DIEU a fait ces organes en vain.

Les cartésiens ne peuvent éluder la force de ce raisonnement, qu'en disant que DIEU n'a pu faire autrement les organes de la vie des bêtes, qu'en les faisant conformes aux nôtres. Ils me répondront que DIEU m'a donné une ame pour flairer par mon nez et pour ouïr par mes oreilles, et que le chien a un nez et des oreilles, seulement parce que cela était nécessaire à sa vie.

Or cette réponse est bien méprisable; car il y a des animaux qui n'ont point d'oreilles, d'autres n'ont point de nez, d'autres sont sans langue, d'autres sans yeux: donc ces organes ne sont point nécessaires à la vie; donc ce sont des organes de sentimens; donc les bêtes sentent comme nous.

Maintenant, pourra-t on affurer qu'il soit impossible à DIEU d'avoir donné le sentiment à ces substances nommées *bêtes*? non, sans doute; donc il n'est pas impossible à

DIEU d'en avoir autant fait pour nous. Or il est vraisemblable qu'il en a agi ainsi pour les bêtes ; donc il n'est pas hors de vraisemblance qu'il en ait agi ainsi pour nous.

Je viens aux pensées de M. *Pascal*. Je remarquerai d'abord que je n'ai jamais trouvé personne en ma vie qui n'ait admiré ce livre , et que depuis trois mois plusieurs personnes prétendent qu'ils ont toujours pensé que ce livre était plein de faussetés.

Mais venons au fait. Ma grande dispute avec *Pascal* roule précisément sur le fondement de son livre.

Il prétend que pour qu'une religion soit vraie , il faut qu'elle connaisse à fond la nature humaine , et qu'elle rende raison de tout ce qui se passe dans notre cœur.

Je prétends que ce n'est point ainsi qu'on doit examiner une religion , et que c'est la traiter comme un système de philosophie ; je prétends qu'il faut uniquement voir si cette religion est révélée ou non , et qu'ainsi il ne faut pas dire : les hommes sont légers , inconstants , pleins de désirs et d'impuissance ; les femmes accouchent avec douleur , et le blé ne vient que quand on a labouré la terre ; donc *la religion chrétienne doit être vraie*. Car toute religion a tenu et peut tenir le même langage.

Mais il faut au contraire dire si la religion chrétienne a été révélée; alors nous verrons la vraie raison pourquoi les hommes sont faibles, méchants; pourquoi il faut semer, &c.

Mon idée est donc que le péché originel ne peut être prouvé par la raison, et que c'est un point de foi. Voilà pourtant ce qui a soulevé contre moi tous les jansénistes.

A U M E M E.

1735.

MON TRÈS-CHER ET REVEREND PERE,

**L'**INALTERABLE amitié dont vous m'honorez, est bien digne d'un cœur comme le vôtre; elle me sera chère toute ma vie. Je vous supplie de recevoir les nouvelles assurances de la mienne, et d'assurer aussi le père *Porée* de la reconnaissance que je conserverai toujours pour lui. Vous m'avez appris l'un et l'autre à aimer la vertu, la vérité, et les lettres. Ayez aussi la bonté d'assurer de ma sincère estime le révérend père *Brumoy*. Je ne connais point le père *Moloni*, ni le père

*Rouillé* dont vous me parlez ; mais s'ils sont vos amis , ce sont des hommes de mérite.

J'ai lu avec beaucoup de plaisir le poëme latin que vous m'avez envoyé ; et je regrette toujours que ceux qui écrivent si bien dans une langue étrangère et presque inutile , ne s'appliquent pas à enrichir la nôtre. Je fais mes complimens à l'auteur ; et je souhaite , pour l'honneur de la nation , qu'il veuille bien faire dans une langue qu'on parle , ce qu'il fait dans une langue qu'on ne parle plus ; c'est un de vos mérites , mon cher père , de parler notre langue avec noblesse et pureté ; c'est à un homme qui pense et qui parle comme vous , à faire l'oraison funèbre de feu M. le maréchal de *Villars* ; le panégyriste est digne du héros. J'ai toujours été très-attaché à tous les deux ; et je vous supplie instamment de vouloir bien m'envoyer cet ouvrage.

Vous plaignez l'état où je suis ; je ne suis à plaindre que par ma mauvaise santé ; mais je supporte avec patience les maux réels que me fait la nature : à l'égard de ceux que m'a faits la fortune , ce sont des maux chimériques. Je suis si loin d'être malheureux , que j'ai refusé il y a trois semaines une place chez un souverain d'Allemagne , avec la valeur de dix mille livres d'appointement ; et je n'ai refusé cette place que pour vivre en France

avec



avec quelques amis , ne présumant pas qu'on ait la barbarie de me persécuter ; et si on l'avait, je vivrais ailleurs heureux et tranquille.

A l'égard des réponses que vous avez bien voulu faire à mes questions philosophiques , je vous avoue qu'elles m'ont bien étonné , et que j'attendais tout autre chose.

1°. Je ne vous ai point demandé s'il y a dans la matière un principe d'attraction et de gravitation ; mais je vous ai demandé si ce principe commençait d'être un peu généralement connu parmi les savans de votre ordre , et si ceux qui ne l'admettent pas encore y font quelques objections vraisemblables.

Là dessus vous me répondez *qu'un corps pèse sur un autre , quand il en pousse un autre , &c.* Ce qui me fait juger que ni vous ni ceux à qui vous avez montré les réponses , n'avez pas encore daigné vous appliquer à lire les principes de M. *Newton* ; car ce n'est nullement de corps poussé dont il s'agit : la question est de savoir s'il y a une tendance , une gravitation , une attraction du centre de chaque corps , les uns vers les autres , à quelque distance prodigieuse qu'ils puissent être. Cette propriété de la matière , découverte et démontrée par le chevalier *Newton* , est aussi vraie qu'étonnante ; et la moitié de l'académie des sciences , c'est-à-dire , ceux qui n'ont pas cru

indigne de leur raison d'apprendre ce qu'ils ne savaient pas, commencent à reconnaître cette vérité dont toute l'Angleterre, le pays des philosophes, commence à être instruite. A l'égard de notre université, elle ne fait pas encore ce que c'était que *Newton*. C'est une chose déplorable qu'il ne soit jamais sorti un bon livre des universités de France, et qu'on ne puisse seulement trouver chez elles une introduction passable à l'astronomie, tandis que l'université de Cambridge produit tous les jours des livres admirables de cette espèce; aussi ce n'est pas sans raison que les étrangers habiles ne regardent la France que comme la crème fouettée de l'Europe.

Je souhaiterais que les jésuites, qui ont les premiers fait entrer les mathématiques dans l'éducation des jeunes gens, fussent aussi les premiers à enseigner des vérités si sublimes, qu'il faudra bien qu'ils enseignent un jour, quand il n'y aura plus d'honneur à les connaître, mais seulement de la honte à les ignorer.

Ce que vous me dites à propos du mouvement, (qui n'est point certainement essentiel à la matière) prouve bien encore que ni vous ni vos amis, n'avez pas daigné lire, ou n'avez pas présentes à l'esprit les vérités enseignées par ce grand philosophe; car,



encore une fois , il ne s'agit pas ici du mouvement ordinaire des corps , mais du principe inhérent dans la matière , qui fait que chaque partie de la matière est attirée et attire en raison directe de la masse , et en raison doublée et inverse de la distance. Ni *M. Newton*, ni aucun homme digne du nom de philosophe, n'ont dit que ce principe soit essentiel à la matière ; ils le regardent seulement comme une propriété donnée de DIEU , à l'être si peu connu que nous nommons *matière*. Ce que vous dites que le mouvement est une des preuves de l'existence de DIEU , ne fait encore rien au sujet ; à moins que ce ne soit un secret soupçon que vous ayez , que ceux qui ont le mieux démontré la Divinité, soient les indignes et abominables ennemis de DIEU , dont ils sont en effet les plus respectables interprètes : mais je ne vous soupçonne pas d'une idée si injuste et si cruelle ; vous êtes bien loin de ressembler à ceux qui accusent d'athéisme quiconque n'est pas de leur avis. Ayez la bonté maintenant de revenir à cette question. DIEU *peut-il communiquer le don de la pensée à la matière , comme il lui communique l'attraction et le mouvement ?* On répond hardiment que cela est impossible à DIEU ; et on se fonde sur cette raison , que celui qui juge aperçoit un objet indivisiblement ;

donc la pensée est indivisible, &c. ; et on appelle cela une démonstration : ce n'est pourtant qu'un paralogisme bien visible, qui suppose ce qui est en question.

La question est de savoir si DIEU a le pouvoir de donner à un corps organisé la puissance d'apercevoir un morceau de pain et de sentir de l'appétit en le voyant ? Vous dites : „ Non , „ DIEU ne le peut ; car il faudrait que le „ corps organisé aperçût tout le pain : or „ la partie A du pain ne frappe que la partie A „ du cerveau , la partie B que la partie B ; „ et nulle partie du cerveau ne peut recevoir „ tout l'objet. „

Voilà ce qu'assurément vous ne pourrez jamais prouver ; et vous ne trouverez aucun principe duquel vous puissiez tirer cette conclusion , que DIEU n'a pu donner à un corps organisé la faculté de recevoir à la fois l'impression de tout un objet. Vous voyez que mille rayons de lumière viennent peindre un objet dans l'œil ; mais par quelle raison assurerez-vous que DIEU ne peut imprimer dans le cerveau la faculté de sentir ce qui est sensible dans la matière ?

Vous avez beau dire , la matière est divisible ; ce n'est ni comme divisible , ni comme étendue qu'elle peut penser ; mais la pensée doit lui être donnée de DIEU , comme DIEU

lui a donné le mouvement et l'attraction, qui ne lui sont pas essentiels et qui n'ont rien de commun avec la divisibilité. Je fais bien qu'une pensée n'est ni carrée, ni octogone, ni rouge, ni bleue; qu'elle n'a ni quart, ni moitié: mais le mouvement et la gravitation ne sont rien de tout cela et cependant existent. Il n'est donc pas plus difficile à DIEU d'ajouter la pensée à la matière, que de lui avoir ajouté le mouvement et la gravitation.

Je vous avoue que plus je considère cette question, et plus je suis étonné de la témérité des hommes qui osent ainsi borner la puissance du Créateur, à l'aide d'un syllogisme.

Vous croyez que les mots *je* et *moi*, et ce qui constitue la personnalité est encore une preuve de l'immatérialité de l'âme. N'est-ce pas toujours supposer ce qui est en question? Car qui empêchera un être organisé qui pense, de dire *je* et *moi*? Ne serait-ce pas toujours une personne différente d'un autre corps, soit pensant, soit non-pensant?

Vous demandez d'où viendrait l'idée de l'immatérialité à un être purement matériel? je répons, de la même source d'où vient l'idée de l'infini à un être fini. Vous parlez après cela d'*Aristote* et d'un enfant qui raisonne sur sa poupée; les deux comparaisons ne sont que trop bien assorties: *Aristote*, en fait

de saine philosophie , n'était qu'un enfant ; est-il possible que vous puissiez citer un homme qui n'a jamais mis que des paroles à la place des choses ? A l'égard de l'enfant et de sa poupée , quel rapport cela peut-il avoir avec la question présente ? J'avais dit qu'il faudrait connaître à fond la matière pour oser décider que DIEU ne la peut rendre pensante ; et il est très-vrai que nous ne savons ce que c'est que matière et ce que c'est qu'esprit ; et là-dessus vous me dites que les esprits forts pour se tirer d'affaire , répondent qu'ils n'ont aucunes idées de matière , ni d'esprit , ni de vertu , ni de vice.

Que font-là , je vous prie , les vertus et les vices ? DIEU en fera-t-il moins le législateur des hommes quand il aura fait penser leur corps ? un fils en devra-t-il moins le respect à son père ? devra-t-on être moins juste , moins doux , moins indulgent ? l'ame en fera-t-elle moins immortelle ? fera-t-il plus difficile à DIEU de conserver à jamais les petites particules auxquelles il aura attaché le sentiment et la pensée ? Qu'importe de quoi votre ame soit faite , pourvu qu'elle use bien de la liberté que DIEU a daigné lui accorder ? Cette question a si peu de rapport à la religion , que quelques pères de l'Eglise ont conçu autrefois DIEU et les anges comme corporels.

Mais on ne vous assure point que l'ame soit matérielle. On assure seulement qu'il est très-possible à DIEU de l'avoir rendue telle ; et je ne vois pas qu'on puisse jamais prouver le contraire.

Pour deviner ce qu'elle est réellement , on ne peut avoir que des vraisemblances ; et la saine philosophie demande que dans des questions où l'on n'a que de la vraisemblance à espérer , on ne se flatte point de démonstrations.

On dit donc : Il est très-vraisemblable que les bêtes ont du sentiment, et qu'elles n'ont point une ame spirituelle , telle qu'on l'attribue à l'homme. Nous avons tous de commun avec les bêtes , organes , nourriture , propagation , besoins , désirs , veille , repos , sentiment , idées simples , mémoire ; nous avons donc quelques principes communs qui opèrent tout cela en nous et en elles ; car *frustrà fit per plura , quod potest fieri per pauciora.*

Pourquoi notre supériorité ne consisterait-elle pas dans une faculté d'avoir et de combiner des idées , poussée beaucoup plus loin dans nous qu'elle ne l'est dans les animaux , et surtout dans l'immortalité que DIEU fait le partage des hommes , et n'a pas fait le partage des bêtes ?

Cette supériorité n'est-elle pas suffisante ? et faut-il encore que notre orgueil nous empêche de voir tout ce que nous avons de conforme avec elle ? Je supplie qu'on lise, sur cette matière, le chapitre de l'étendue des connaissances humaines de M. *Locke*, dernière édition de l'Essai sur l'entendement humain. Si ce qu'a dit ce sage et modéré philosophe ne satisfait pas, rien ne satisfera.

Lorsqu'on a une fois expliqué les raisons sur lesquelles on a appuyé son sentiment, et qu'on a bien lu les raisons de son adversaire ; si on ne change pas d'opinion, on doit au moins conserver toujours une disposition à se rendre à de nouvelles raisons quand on en sentira la force.

C'est, je vous jure, mon très-cher père, la manière dont je me conduis ; j'ai cru fort longtemps qu'on ne pouvait prouver l'existence de DIEU que par des raisons à *posteriori*, parce que je n'avais pas encore appliqué mon esprit au peu de vérités métaphysiques que l'on peut démontrer.

La lecture de l'excellent livre du docteur *Clarke* m'a détrompé ; et j'ai trouvé dans ses démonstrations un jour que je n'avais pu recevoir d'ailleurs. C'est encore lui seul qui me donne des idées nettes sur la liberté de l'homme ; tous les autres écrivains n'avaient

fait



fait qu'embrouiller cette matière. Si jamais je trouve quelqu'un qui puisse me prouver de même, par la raison, la spiritualité et l'immortalité de l'ame, je lui aurai une obligation éternelle, &c.

A U M E M E.

*En réponse à une lettre que ce jésuite avait publiée dans le journal de Trévoux.*

1735.

**L'**ESTIME et la respectueuse amitié que j'ai eues pour vous, depuis mon enfance, m'avaient inspiré de m'adresser à vous pour avoir la solution de quelques-uns de mes doutes. Non-seulement vous m'avez répondu avec autant d'esprit que de bonté, mais vous avez rendu votre réponse publique, et vous l'avez même fortifiée de raisons et d'instructions nouvelles. L'obligation que je vous ai est devenue celle de tous les hommes qui cultivent leur raison.

C'est pour leur satisfaction autant que pour la mienne, que je prends la liberté de vous

*Mélanges littér. Tome IV. \* E*



demander encore de nouveaux éclaircissémens , avec la confiance d'un disciple qui s'adresse à son maître.

Il s'agit de savoir si M. *Locke* , en examinant les bornes de l'entendement humain , ( sans aucun rapport à la foi ) a eu raison de dire qu'il est possible à DIEU de donner la pensée à la matière. La question n'est pas de savoir si la matière pense par elle-même ; ce sentiment est rejeté par M. *Locke* , comme absurde. Il ne s'agit pas non plus de savoir si notre ame est spirituelle ou non ; le point de la question est uniquement de voir si nous avons assez de connaissance de la matière et de la pensée pour oser affirmer cette proposition : DIEU ne peut communiquer la pensée à l'être que nous appelons matière. Vous tenez avec beaucoup de philosophes que cela est impossible à DIEU.

Voici le premier argument que vous apportez.

Pour juger d'un objet , il faut l'apercevoir tout entier indivisiblement ; et vous en concluez que l'ame est nécessairement un être simple , et que par conséquent elle ne peut être matière.

Cet argument que vous appelez démonstration , laisse encore quelques doutes dans mon esprit , soit que je ne l'aie pas assez compris , soit que j'aie encore quelque préjugé qui m'empêche d'en apercevoir toute l'évidence.

Je me demande d'abord à moi-même pourquoi je reçois sans hésiter une démonstration géométrique; celle-ci, par exemple, que trois angles, dans tout triangle, sont égaux à deux droits; c'est que la conclusion est renfermée nécessairement dans une proposition évidente: il m'est évident que les grandeurs qui se mesurent par une quantité égale sont égales entre elles; or il m'est évident que deux angles droits valent 180 degrés, trois angles d'un triangle sont démontrés en valoir autant; donc il m'est évident qu'ils sont égaux en ce sens.

Mais après avoir fait tous mes efforts pour sentir l'évidence de cet axiome: *pour apercevoir un objet, il faut le voir indivisiblement*; non-seulement je n'en découvre pas la vérité, mais je n'en démêle pas même le sens.

Entendez-vous que plusieurs parties ne peuvent frapper une seule partie? mais cependant des lignes innombrables d'une circonférence aboutissent toutes à un point qui est le centre.

Entendez-vous que pour apercevoir un objet il faut le voir tout entier? mais il n'y a aucun objet que nous puissions voir de cette façon; nous ne voyons jamais qu'une surface des choses.

Pour moi j'avoue que si on me demande comment il faut faire pour apercevoir un

objet, je réponds que je n'en fais rien du tout; c'est le secret du Créateur : je ne fais ni comment je pense, ni comment je vis, ni comment je sens, ni comment j'existe.

Et cette proposition : *pour apercevoir un objet, il faut le voir indivisiblement*, fait un sens si peu clair à mon esprit, que si on me disait au contraire, pour apercevoir un objet il faut le voir divisiblement et par parties, cela me paraîtrait beaucoup plus compréhensible.

Je sens au moins qu'on me donnerait une idée très-claire de la chose que vous voulez prouver, si on me disait : Une perception ne peut être divisible; on ne peut mesurer une pensée, elle n'est ni carrée ni longue; or la matière est divisible, mesurable et figurée; donc une perception ne peut être matière. Ou bien : Ce qui est composé retient nécessairement l'essence de la chose dont il est composé; or si cette pensée était composée de matière, elle retiendrait l'essence de la matière, elle serait étendue; mais une pensée n'est point étendue; donc il implique contradiction qu'une pensée soit matière : or DIEU ne peut faire ce qui implique contradiction; donc DIEU ne peut composer la pensée de matière. Voilà un argument qui serait clair et évident, et qui me paraîtrait avoir la force de la démonstration.

Mais cet argument qui démontre que la pensée ne peut être le composé d'un corps, ferait absolument étranger à la question présente. Car je ne dis ni que l'esprit soit matière, ni que la pensée soit un composé de matière, mais seulement qu'il n'est pas impossible à DIEU de joindre la pensée à cet être aussi inconnu que la pensée, lequel nous appelons matière.

DIEU ne peut faire les contradictoires; cela est vrai, parce que ce n'est pas un pouvoir de faire ce qui est absurde; c'est au contraire une négation de pouvoir: il reste donc à examiner où est la contradiction que la matière puisse recevoir de DIEU la pensée.

Pour savoir de quoi une chose est ou n'est pas capable, il faut la connaître entièrement. Or nous ne connaissons rien de la matière; nous savons bien que nous avons certaines sensations, certaines idées; par exemple, dans un morceau d'or nous apercevons de l'étendue, de la dureté, de la pesanteur, une couleur jaune, de la ductilité, &c.; mais cette substance, ce sujet, cet être à quoi tout cela est attaché, nous ne savons pas plus ce que c'est, que nous ne savons comment sont faits les habitans de saturene.

Si DIEU a voulu que certains corps organisés pensent, ce n'est ni comme étendus ni comme

divisibles qu'ils pensent. Ils auront la pensée indépendamment de tout cela , parce que DIEU la leur aura donnée.

Je ne conçois pas comment la matière pense ; je ne conçois pas non plus comment un esprit pense. N'est-il pas vrai que DIEU peut créer un être doué de mille qualités inconnues à moi , sans lui communiquer ni la pensée ni l'étendue ? ne peut-il pas ensuite donner la faculté de penser à cet être ? et après lui avoir donné cette faculté , ne peut-il pas lui communiquer l'étendue ? Or , si DIEU peut communiquer à une substance l'étendue après la pensée , pourquoi ne peut-il pas lui donner la pensée après l'étendue ?

Mais , dit-on , l'ame est immortelle. Cela est vrai ; la foi nous le dit , et personne n'en doute chez les chrétiens : mais ce dogme empêche-t-il que DIEU ne puisse joindre la pensée et l'étendue dans un même sujet ? Au contraire , si une certaine étendue existe avec la faculté de penser , il est sûr que cette étendue ne périt point ; elle ne fait que changer de qualité et de place : il est aussi facile à DIEU de lui conserver la pensée , qu'il lui a été facile de la lui donner ; car la pensée étant l'action de DIEU sur la matière , rien n'empêche DIEU d'agir toujours.



On pourra me faire encore cette objection : Quelle est la partie à qui DIEU aura donné la pensée ? cette partie n'est-elle pas divisible pendant toute l'éternité ? n'est-il pas à croire qu'elle perdra toujours quelque chose d'elle-même ? Or , à quelle petite particule de cette petite partie restera le don de penser ? Si vous dites que c'est à la partie droite , je la divise et la retranche de son tout ; alors il arrivera nécessairement une de ces trois choses : ou il y aura deux êtres pensans au lieu d'un ; ou bien ni l'un ni l'autre ne sera pensant : ou cet être ayant perdu la moitié de soi même , aura perdu la moitié de sa pensée : ou DIEU donnera à la petite particule restante ce don de penser qu'avait auparavant toute la partie. Les trois cas sont absurdes ; donc il est impossible que la pensée puisse subsister toujours avec la même matière. Je n'ai vu cet argument nulle part ; je me le fais à moi-même , et il me paraît assez pressant. Il sert à me faire voir la faiblesse de mes compréhensions ; mais il ne me prouve point que DIEU ne puisse conserver à une petite partie de mon corps , pendant toute l'éternité , ce qu'il lui aura donné dans le temps de ma vie.

Il est sûr que si la matière , par le mouvement continué où elle est , va toujours se divisant à l'infini , il est impossible d'imaginer

comment une partie qui se divisera toujours conservera toujours la pensée. Mais premièrement cette partie, à qui DIEU l'aura donnée, peut fort bien en elle-même demeurer un individu, comme notre corps en est un; et en cela je n'apercevrais point de contradiction.

En second lieu, la matière n'est pas divisible à l'infini physiquement. Il est nécessaire qu'il y ait des parties parfaitement solides; s'il n'y en avait pas, il n'y aurait point de matière, car les pores des corps augmentent à mesure que les parties solides des corps diminuent: ainsi les pores croissant à l'infini, et les parties diminuant à l'infini, le solide deviendrait zéro, et les pores *infinis*, &c. donc il est nécessaire qu'il y ait des parties parfaitement solides; donc il est aisé de concevoir qu'une de ces parties solides soit impérissable, et que DIEU lui communique à jamais la pensée et le sentiment.

Si tout était matière dites-vous, d'où l'ame matérielle aurait-elle tiré l'idée d'un être immatériel?

1°. DIEU, qui nous donne nos idées, pourrait fort bien nous donner celle d'un être immatériel, d'un être essentiellement différent de nous, puisque, quand même nous serions purs esprits, nous ne laisserions pas d'avoir



une idée de DIEU, qui cependant est quelque chose d'essentiellement différent de tout pur esprit créé.

2°. Je réponds que nous recevons l'idée d'un être immatériel, comme l'idée de l'infini nous vient sans que nous soyons infinis pour cela.

Je passe ce que vous dites d'une poupée et d'un enfant, persuadé que vous ne voulez point parler sérieusement.

Vous prétendez que, quand on dit *je* et *moi* et *unité*, cela prouve que nous connaissons ce que c'est que l'esprit.

*Je* et *moi* signifie-t-il autre chose que ma personne? et une unité n'est-elle pas aussi bien une unité de matière, qu'une autre substance?

Vous me dites que les esprits forts répondent à cela qu'ils n'ont aucune idée ni d'esprit, ni de matière, ni de vertu, ni de vice : il ne s'agit assurément ici ni de vertu ni de vice ; et M. Locke, le plus sage et le plus vertueux de tous les hommes, était bien loin d'avancer une impiété aussi absurde et aussi horrible. Pour vous prouver, non pas que notre pensée est une action de DIEU sur la matière, mais qu'elle peut être une action de DIEU sur la matière ; et, ce qu'il faut toujours répéter, qu'il n'est pas impossible à l'Être infiniment puissant de faire penser un corps ; je vous avais apporté l'exemple des bêtes ; vous me répondez : *La bête sera*

*ce qu'il vous plaira.* Je vous supplie d'examiner la chose avec un peu d'attention, il me paraît qu'elle en vaut la peine.

Toute question n'est pas susceptible de démonstration; mais il faut examiner ce qui est le plus probable, non pas pour le croire fermement, mais pour croire au moins qu'il est probable.

Or il est de la plus grande probabilité que les bêtes ont des sentimens, des idées, de la mémoire, &c. Je n'entrerai pas ici dans les preuves d'expérience dont on ferait des volumes, mais je dirai en philosophe: Les bêtes ont les mêmes organes de sentiment que nous; la nature ne fait rien en vain; donc DIEU ne leur a point donné des organes de sentiment pour qu'elles n'aient point de sentiment; donc elles en ont comme nous.

Si on me dit à cela que les ressorts que je prends pour organes de leurs cinq sens sont seulement en eux les organes de la vie; je réponds que les animaux peuvent avoir la vie sans leur cinq sens, puisqu'il y en a qui n'ont que trois ou deux sens et qui vivent; donc les organes des sens leur sont donnés pour autre chose que pour la vie; donc ils ont du sentiment; donc ils ont cela de commun avec nous. Or, ou DIEU a ajouté le

sentiment à ces portions de matière , ou il leur a donné une ame spirituelle et immortelle. On est donc réduit à dire , ou qu'une puce a une ame immortelle , ou que DIEU a donné à la matière le don de sentir : or s'il a pu accorder à certains corps la sensation , pourquoi lui fera-t-il impossible d'accorder la pensée à d'autres ?

Pour prouver encore qu'on ne peut dire qu'il soit impossible à DIEU de donner par son action la pensée au corps , et pour faire voir combien il est faux de dire , *ce qui n'est pas divisible ne peut appartenir à la matière* , je vous avais apporté l'exemple du mouvement.

Le mouvement n'est pas divisible ; la vie , la végétation , l'électricité ne sont pas divisibles ; cependant l'électricité , la vie , la végétation , le mouvement appartiennent à la matière ; donc la matière a des propriétés et peut être sans nombre , qui ne sont pas divisibles. Il peut y avoir du plus ou du moins dans ces propriétés ; il y en a aussi dans la propriété de la pensée. Un corps est plus ou moins en mouvement , une pensée est plus ou moins vive , plus ou moins forte , plus ou moins claire.

Je vous avais surtout apporté l'exemple de la gravitation , qui est un principe qui agit

à des distances immenses, qui semble n'avoir rien de corporel, et qui cependant est le grand ressort de la nature. Je vous avais demandé ce que vous en pensiez et si vous le connaissiez ; et là-dessus voici comme vous me faites l'honneur de me répondre : *Oui, Monsieur, les corps pèsent ; les calculs du célèbre Newton ne m'en convainquent pas plus que les sens. Un corps pèse sur l'autre, c'est-à-dire qu'un corps pousse l'autre.*

Je soupçonne qu'il y a là quelque faute du libraire, car il n'est pas vraisemblable que ce soit-là le sentiment d'un homme aussi savant que vous. Vous n'ignorez pas sans doute, ce que c'est que cette propriété de la nature appelée *gravitation*, ou *attraction*, ou *force centripète* ; et si je vous le demandais, vous me répondriez avec *Newton* et avec tous ceux qui ont étudié les vérités découvertes par ce grand homme : La gravitation, l'attraction est la propriété par laquelle tous les corps tendent à s'approcher les uns des autres, sans aucun besoin d'une impulsion étrangère et de matière intermédiaire ; et cela, en raison directe de la quantité de leur masse, et en raison double inverse des distances. Cette propriété de la matière inconnue jusqu'à nous, a été découverte et prouvée, je dis prouvée par ce grand philosophe ; et ses preuves sont toutes fondées

sur les lois de *Kepler* que les planètes observent dans leurs révolutions, sur les inégalités des mouvemens dans les globes célestes, qui toutes confirment cette admirable loi des forces centripètes.

Ainsi il ne s'agit pas ici de l'impulsion des corps et de la communication du mouvement, quoique l'impulsion des corps et la communication du mouvement soit encore une propriété de la matière, qui n'a rien de commun avec la divisibilité.

Il s'agit de ce pouvoir réel de gravitation, d'attraction, des forces centripètes, qui dirigent les planètes autour du soleil, et la lune autour de la terre, selon des lois mathématiques qui excluent nécessairement tout ce prétendu fluide, et cette chimère de tourbillons qu'on avait supposés si gratuitement.

Ce pouvoir démontré est précisément tout le contraire de ce que vous dites. *Un corps, dites-vous, pèse, c'est-à-dire, il pousse, et ne pousse qu'autant qu'il est poussé.* Non, mon père, le soleil n'est point poussé, et saturne n'est point poussé.

Mais le soleil et saturne s'attirent, gravitent, pèsent l'un sur l'autre, selon la quantité directe de leur masse, et selon la raison inverse du carré de leur éloignement; et il



n'y a point entre eux ni autour d'eux de fluide qui puisse ni leur faire une résistance sensible, ni diriger leur mouvement. Il y a donc certainement un principe de gravitation, d'attraction, que nous ne connaissons pas, qui agit d'une manière surprenante, et qui n'a aucun rapport aux autres propriétés de la matière. Ce principe, vous avais-je dit, est interne, inhérent dans les corps; et là-dessus vous me répondez que jamais *Newton* n'a admis ce principe inhérent et interne dans les corps, et que s'il l'avait admis, on se ferait moqué de lui. Si vous entendez par principes ou propriétés inhérentes une propriété essentielle, il est très-vrai que *Newton* ne dit pas que le principe des forces centripètes soit essentiel à la matière ainsi que l'étendue. Peu importe qu'il se soit servi des termes *inhérent* et *interne* dont je me sers. Tout ce qu'on entend par ce mot *inhérent*, c'est que toute matière a reçu de DIEU ce principe qui est en elle; que toute particule de matière a la propriété, tant qu'elle est matière, de graviter l'une vers l'autre, comme l'or a la propriété inhérente de peser plus que l'argent, comme l'eau a la propriété inhérente d'être fluide à un certain degré de température. Je ne vois pas comment, en disant cela, *Newton* se ferait exposé à la dérision des philosophes, comme vous le dites.

Vous m'apprenez ensuite que *M. Newton* a poussé plus loin qu'aucun philosophe l'observation des mouvemens qui approchent les corps, ou qui les éloignent les uns des autres. Il semble par ces paroles que *Newton* n'aurait fait autre chose que de pousser plus loin qu'un autre ces recherches triviales sur les lois du mouvement ; comme, par exemple, que la quantité de mouvement est le produit de la masse par la vitesse, &c. Ce n'est point du tout cela, encore une fois, dont il s'agit ; c'est du pouvoir des forces centripètes, qui font que le soleil, par exemple, étant dans l'un des foyers d'une ellipse, le corps placé dans la circonférence de cette ellipse doit nécessairement parcourir des espaces égaux, en temps égaux ; et que la force centripète augmente à mesure que le corps approche de celui des foyers de l'ellipse où est le soleil. Encore une fois, sans vous répéter ici toutes ces combinaisons, les forces centripètes, l'attraction, la gravitation, sont une nouvelle loi de la nature aussi certaine et aussi inconnue que la vie des animaux et la végétation des plantes, le mouvement et l'électricité.

Vous parlez ensuite de *M. Newton* ainsi : *Ce sage observateur déclare nettement (section II, page 172) qu'en regardant tous les corps comme des espèces d'aimans, il s'en tient aux mouvemens*



*apparens, de quelque cause qu'ils viennent, et sans toucher aux systèmes différens qui les rapportent à quelque impulsion, à l'action de la matière subtile ou éthérée.*

Je n'ai pas ici l'ouvrage dont vous citez cette page 172 ; mais sans avoir sous mes yeux cet ouvrage, je fais fort bien que M. *Newton*, en vingt endroits, réclame contre l'injustice ridicule et absurde qu'il y aurait à lui reprocher d'admettre les qualités occultes des péripatéticiens. Il a soin de déclarer expressément qu'il ne fait point ce que c'est que cette propriété qu'il appelle du nom de gravitation, de force centripète, d'attraction. Il a hasardé sur cela quelques conjectures très-faibles ; mais enfin il n'est pas moins démontré que cette propriété inconnue jusqu'à lui existe réellement : c'est le seul point dont il est ici question. Il y a une propriété dans la matière, laquelle agit sans contact, sans véhicule, à des distances immenses ; donc la matière peut avoir d'autres propriétés que celle d'être divisible.

La matière a probablement mille autres facultés que nous ne connaissons pas.

Vous me dites ensuite : La faculté d'attirer et repousser, de peser en poussant, n'enferme que du mouvement, du poids, de la mesure ; donc ce sont des propriétés d'un être divisible.

Il est vrai que ce sont des propriétés d'un être qui d'ailleurs est divisible; mais ce n'est pas parce qu'il est divisible qu'il a ces propriétés. La matière est physiquement divisible, c'est-à-dire, ses parties solides adhérentes les unes aux autres sont séparables, et ces parties adhérentes ensemble, qui composent un tout comme notre globe, ont ensemble la faculté d'attraction, de gravitation; mais chaque particule solide de cet univers a en soi la même faculté; et un atome grave vers un atome, comme la terre, mars, jupiter, vers le soleil leur centre.

La gravitation, le mouvement appartiennent donc à toute la matière que nous connaissons. Il y a nécessairement des parties solides; donc ce n'est point en tant que divisible que la matière a la propriété de l'attraction; donc encore une fois, il y a des principes dans la matière indépendans de la divisibilité; donc c'est une grande témérité d'affirmer que DIEU ne peut joindre la pensée à la matière, sur cette faible et obscure raison, que la matière est divisible. Encore une fois, on ne vous dit pas que le Créateur ait donné à la matière la pensée; on ne saurait trop le répéter, on vous dit seulement que des êtres aussi peu éclairés que nous le sommes, doivent être bien retenus quand il s'agit de prononcer ce que

l'Être infini et tout-puissant peut faire ou ne peut pas faire.

Vous me dites ensuite que le mouvement, la pesanteur des corps nous indiquent DIEU, nous conduisent à DIEU; ensuite vous parlez de ceux qui doutent de l'existence de DIEU.

On croirait par ces paroles que vous voudriez jeter quelques soupçons de cette horrible et impertinente incrédulité sur *Newton* et sur *Locke*, et sur ceux qui ont éclairé leur esprit des lumières de ces grands hommes. Ce n'est pas assurément votre intention; vous avez le cœur trop droit, vous avez un esprit trop juste pour ne pas connaître que toute la philosophie de *Newton* suppose nécessairement un premier moteur. Vous savez avec quelle supériorité de raison *Locke* a prouvé avant *Clarke* l'existence de cet Être suprême. *Newton* et *Locke*, ces deux sublimes ouvrages du Créateur, ont été ceux qui ont démontré son existence avec le plus de force; et les hommes en cela, comme dans tout le reste, doivent faire gloire d'être leurs disciples.

Je ne fais pas en vérité à propos de quoi vous parlez de libertinage, de passions et de désordres, quand il s'agit d'une question philosophique de *Locke*, dans laquelle son profond respect pour la Divinité lui fait dire simplement

qu'il n'en fait pas assez pour oser borner la puissance de l'Être suprême.

Il était bien loin, ce grand homme, d'être courbé vers la terre, et d'être plongé dans les voluptés, lui qui a passé sa vie non-seulement à éclairer l'entendement des hommes, mais à leur enseigner par son exemple la pratique des vertus les plus sévères et les plus aimables.

M. *Newton* a été aussi vertueux qu'il a été grand philosophe : tels sont pour la plupart ceux qui sont bien pénétrés de l'amour des sciences, qui n'en font point un indigne métier, et qui ne les font point servir aux misérables fureurs de l'esprit de parti. Tel a été le docteur *Clarke* ; tel était le fameux archevêque *Tillotson* ; tel était le grand *Galilée* ; tel notre *Descartes* ; tel a été *Bayle*, cet esprit si étendu, si sage et si pénétrant, dont les livres, tout diffus qu'ils peuvent être, feront à jamais la bibliothèque des nations. Ses mœurs n'étaient pas moins respectables que son génie. Le défintéressement et l'amour de la paix comme de la vérité étaient son caractère ; c'était une ame divine. M. *Basnage*, son exécuteur testamentaire, m'a parlé de ses vertus les larmes aux yeux. Cependant je ne fais pas quelle fatalité un des hommes les plus respectables de votre société, un homme plus célèbre encore par sa vertu que par son éloquence, a pu être

trompé au point de dire , dans un de ses discours publics , en parlant de *Bayle* : *Probitatem non do , je lui refuse la probité.*

## A. M. D E F O R M O N T.

*En réponse à une lettre du 6 janvier 1736,  
sur la matérialité de l'ame.*

**I**L est vrai que si l'on peut prouver qu'il y a une incompatibilité, une contradiction formelle entre la matière et la pensée, toutes les probabilités en faveur de la matière pensante sont détruites.

Il est donc vrai que le fort de la dispute, comme vous le dites très-bien, roule sur cette question : *La matière pensante est-elle une contradiction ?*

1°. J'observerai qu'il ne s'agit pas de savoir si la matière pense par elle-même ; elle ne fait rien, elle ne peut avoir le mouvement ni l'existence par elle-même ; ( du moins cela me paraît démontré ) il s'agit uniquement de savoir si le Créateur, qui lui a donné le mouvement, le pouvoir incompréhensible de le communiquer, peut aussi lui communiquer, lui unir la pensée.



Or s'il était vrai qu'on prouvât que DIEU n'a pu communiquer, n'a pu unir la pensée à la matière, il me paraît qu'on prouverait aussi par-là que DIEU n'a pu lui unir un être pensant ; car je dirai contre l'être pensant uni à la matière tout ce qu'on dira contre la pensée unie à la matière.

On ne connaît rien dans les corps, dira-t-on, qui ressemble à une pensée : cela est vrai ; mais je répons : une pensée est l'action d'un être pensant ; donc il n'y a rien selon vous dans la matière, qui ait la moindre analogie à un être pensant ; donc selon vous-même, vous prouveriez qu'un être immatériel ne peut être en rien affecté par la matière ; donc selon vous-même, l'homme ne penserait point, ne sentirait point ; donc en prétendant prouver l'impossibilité où est la matière de penser, vous prouveriez qu'en effet nous ne pouvons penser, ce qui serait absurde. En un mot, si la pensée ne peut être dans la matière, je ne vois pas comment un être pensant peut être dans la matière. Or de quelque manière que nous nous tournions, il est très-vrai qu'il n'y a aucune connexion, aucune dépendance entre les objets de nos organes et nos idées ; il est très-vrai (soit que la matière pense, soit que DIEU lui ait uni un être immatériel) il est très-vrai, dis-je, qu'il n'y a aucune raison

physique par laquelle je doive voir un arbre, ou entendre le son des cloches quand il y a un arbre devant mes yeux, ou que le battant frappe la cloche près de mes oreilles. Il est surtout démontré dans l'optique qu'il n'y a rien dans les rayons de lumière qui doive me faire juger de la distance d'un objet; donc, soit que mon ame soit matière ou non, je ne puis ni voir ni entendre, ni avoir une idée de la distance, &c. que par les lois arbitraires établies par le Créateur.

Reste donc à savoir si le Créateur a pu, en établissant ces lois, communiquer des idées à mon corps à l'occasion de ces lois.

Ceux qui disent que D I E U ne peut donner des idées aux corps se servent de cet argument.

» Ce qui est composé est nécessairement de  
 » la nature de ce qui le compose; or si une  
 » idée était un composé de matière, la  
 » matière étant divisible et étendue, il se  
 » trouverait que la pensée serait divisible et  
 » étendue; mais la pensée n'est ni l'un ni  
 » l'autre; donc il est impossible que la pensée  
 » soit de la matière. »

Cet argument ferait une démonstration contre ceux qui diraient que la pensée est un composé de matière; mais ce n'est pas cela que l'on dit. On dit que la pensée peut être ajoutée de D I E U à la matière, comme le mouvement



et la gravitation qui n'ont aucun rapport à la divisibilité ; donc DIEU peut donner à la matière des attributs tels que la pensée et le sentiment, qui ne sont point divisibles.

L'argument dont s'est servi le père *Tournemine* dans le journal de Trévoux, est encore bien moins solide que l'argument que je viens de réfuter.

Nous apercevons, dit-il, un objet indivisiblement ; or si notre ame était matière, la partie A d'un objet frapperait la partie A de mon entendement ; la partie B de l'objet frapperait la partie B de mon ame : donc nulle partie de mon ame ne pourrait voir l'objet.

Vous avez mis dans un très-grand jour cet argument du père *Tournemine*.

Voici en quoi consiste, à mon sens, le vice évident de ce raisonnement. Ce raisonnement suppose que nous n'aurions d'idée d'un objet que parce que les parties d'un objet frapperaient notre cerveau ; or rien n'est plus faux.

1°. J'ai l'idée d'une sphère, quoiqu'il ne vienne à mes yeux que quelques rayons de la moitié de cette sphère. J'ai le sentiment de la douleur qui n'a aucun rapport à un morceau de fer entrant dans ma chair. J'ai l'idée du plaisir qui n'a rien d'analogue à quelque liqueur passant dans mon corps, ou en sortant :

donc des idées ne peuvent être la suite nécessaire d'un corps qui en frappe un autre ; donc c'est DIEU qui me donne les idées , les sentimens , selon les lois par lui arbitrairement établies ; donc la difficulté résultant de ce que la partie A de mon cerveau ne recevrait qu'une partie A de l'objet , est une difficulté que l'on appelle *ex falso suppositum* , et n'est point difficulté.

2°. Il serait encore faux de dire que toutes les parties d'un objet ne pussent se réunir en un point dans mon cerveau ; car toutes les lignes peuvent aboutir dans une circonférence à un point seul qui est le centre.

On fait encore une difficulté éblouissante. La voici : „ Si DIEU a accordé le don de  
 „ penser à une partie de mon cerveau , cette  
 „ partie est divisible ; on en retranche la  
 „ moitié , on en retranche le quart , on en  
 „ retranche mille , cent mille particules ; à  
 „ laquelle de ces particules appartiendra la  
 „ pensée ? „

Je réponds à cela deux choses : 1°. Il est possible au Créateur de conserver dans mon cerveau une partie immuable , et de la préserver du changement continuel qui arrive à toutes les parties de mon corps. 2°. Il est démontré qu'il y a dans la matière des parties solides indivisibles ; en voici la démonstration.

Les

Les pores du corps augmentent en proportion doublée de la division de ce corps ; donc si vous divisez à l'infini , vous aurez une série dont le dernier terme fera l'infini pour les pores , et l'autre terme *zéro* pour la matière , ce qui est absurde ; donc il y a des parties solides et indivisibles ; donc si DIEU accorde la pensée à quelqu'une de ces parties , il n'y a point à craindre que le don de penser se divise , ni rien à objecter contre ce pouvoir que l'Être suprême a de donner la pensée à un corps.

Remarquez en passant que cette démonstration de la nécessité qu'il y ait des parties parfaitement solides , ne combat point la démonstration de la matière divisible à l'infini en géométrie. Car en géométrie nous ne considérons que les objets de nos pensées ; or il est démontré que notre pensée fera passer dans l'espace infiniment petit du point de contingence d'un cercle et d'une tangente une infinité d'autres cercles ; mais physiquement cela ne se peut ; voilà pourquoi M. de Malefieux , dans ses Elémens de géométrie , pages 117 et suivantes , paraît se tromper en ne distinguant pas l'indivisible physique , et l'indivisible mathématique. Il tombe surtout dans une grande erreur au sujet des unités ; je vous prie de relire cet endroit de la Géométrie.

Je reviens donc à cette proposition : Il est impossible de prouver qu'il y ait de la contradiction , de l'incompatibilité entre la matière et la pensée. Pour savoir s'il est impossible que la matière pense , il faudrait connaître la matière , et nous ne savons ce que c'est ; donc voyant que nous sommes cet être que nous appelons *matière* , et que nous pensons , nous devons juger qu'il est très-possible à DIEU d'ajouter la pensée à la matière , par les raisons ci-devant déduites dans ma dernière lettre.

Permettez-moi d'ajouter encore cet argument-ci : Je ne fais point comment la matière pense , ni comment un être , quel qu'il soit , pense ; peut-on nier que DIEU n'ait le pouvoir de faire un être doué de mille qualités à moi inconnues , sans lui donner ni l'étendue , ni la pensée ?

Or DIEU ayant créé un être , ne peut-il pas le faire pensant ; et après l'avoir fait pensant ne peut-il pas le faire étendu, *et vicissim* ? Il me semble que pour nier cela , il faudrait être chef du conseil de DIEU , et savoir bien précisément ce qui s'y passe.

## A M. \* \* \*

Ce 13 mars 1739.

MONSIEUR,

LA lettre, ou plutôt l'ouvrage dont vous m'honorez, est peut-être ce que la raison toute seule pouvait produire de mieux. Je suis à peu-près comme ces directeurs qui admirent l'esprit et les objections d'un incrédule, et qui prient DIEU de lui donner un peu de foi.

La foi que j'oserais vous demander, c'est pour certains calculs indispensables, pour certaines propositions démontrées, après quoi nous ferons de la même religion; et j'aurai l'honneur de douter avec vous de sept ou huit mille propositions, pourvu que vous m'accordiez seulement une douzaine de vérités fondées sur l'expérience. La première de ces vérités est que le feu et la lumière sont le même être; et si vous en doutez, vous n'avez qu'à rassembler de la lumière (c'est-à-dire, des rayons lumineux) au foyer d'un verre ardent, et à y mettre le bout de votre doigt. Il est bien vrai que cet être (quel qu'il soit)

n'échauffe pas toujours, et n'illumine pas toujours. La bouche ne parle pas, ne baïse pas, et ne mange pas sans cesse; cependant c'est avec la bouche seule qu'on mange, qu'on baïse et qu'on parle.

Serait-on bien venu à nier ces attributs-là, sous prétexte qu'ils ne sont pas renfermés dans l'idée qu'un philosophe pourrait se faire d'une bouche? Le feu contenu dans les corps n'éclaire pas toujours, sans doute, mais mettez ce feu un peu plus en mouvement, et il vous éclairera; rassemblez bien des rayons, et vous ferez échauffé.

En un mot, on ne connaît les corps ni le reste que par leurs effets; or l'effet d'un corps lumineux est, je crois, d'éclairer et de brûler dans l'occasion.

2°. Vous doutez de la propagation de la lumière; doutez donc aussi de la propagation du son. M. *Roemer* a vu, a fait voir, a démontré, et M. *Bradley* a redémontré, d'une manière encore plus admirable, que la lumière vient à nous en un temps que vous appellerez long ou court, comme il vous plaira. Car il semble court, si vous considérez qu'en sept minutes et demie un rayon arrive du soleil à nous; il paraît long, si vous faites attention que la lumière arrive en 36 ans au moins d'une étoile de la sixième grandeur. Il n'y a



rien de long , rien de court , rien de grand , rien de petit en foi , comme vous savez.

3°. Toutes les observations de *Bradley* font connaître que la lumière n'est aucunement retardée dans son cours d'une étoile à nous. Vous conclurez de-là s'il est possible qu'il y ait un plein absolu : car assurément ce sont des conclusions qu'il ne faut tirer que d'après le calcul et l'expérience. Un vrai newtonien ne fait pas la plus petite supposition ; et il n'en faut jamais faire.

4°. Mais comment le soleil envoie-t-il tant de lumière sans s'épuiser , et comment votre cerveau produit-il tant d'idées sans les perdre , et n'en est même que plus lumineux ? Moi ! que je vous dise comment cela se fait , Monsieur ? DIEU m'en garde ; je n'en fais rien , ni moi ni personne. Je fais que la lumière arrive en un temps calculé ; que les rayons , venant d'environ trente-trois millions de lieues , sont presque parallèles ; que je fonds du plomb avec ces rayons-là quand il m'en prend envie ; qu'ils sont colorés , qu'ils se réfractent suivant des lois immuables , &c. Mais combien d'onces il en sort du soleil par an , c'est ce que j'ignore ; et comment il répare ses pertes , je n'en fais pas davantage. Je fais très-bien qu'une comète peut tomber dans ce globe , mais je ne dis point : *Cela peut être ; donc cela est.* Vous faites



un calcul qui m'épouvante pour le soleil. J'ai dit qu'un rayon de trente-trois millions de lieues n'a pas probablement un pied de matière, mis bout à bout ; vous vous effrayez du nombre de pieds de roi que le soleil perd : mais, Monsieur, ces pieds de roi ne sont pas des pieds cubiques. L'épaisseur d'un rayon est infiniment petite par rapport à l'épaisseur d'un cheveu, et le soleil ne perd peut-être pas en un an la valeur de quatre livres.

5°. Cet être singulier qui produit la chaleur, la lumière, les couleurs, est-il pesant comme les autres êtres connus ? c'est-à-dire, a-t-il la propriété de tendre vers le centre du globe où il se trouve ? &c. pèse-t-il sur le soleil, pèse-t-il sur la terre ? Certes s'il pèse, il ne pèse guère. Toutes les expériences que j'ai vues et que j'ai faites ne prouvent pas grand-chose. J'ai fait peser du fer enflammé depuis une once jusqu'à 2000 livres ; j'ai fait peser ce même fer refroidi ; nulle différence dans le poids. Il se pourrait, à toute force, que le feu n'eût pas cette propriété, il se pourrait même qu'il fût pénétrable ; c'est ce que pensent certains physiciens. Madame la marquise du *Châtelet*, dans son essai plein d'excellentes choses sur la nature du feu, lequel a concouru pour le prix, (\*) dit hardiment que le

(\*) Voyez le volume des *Oeuvres physiques*.

feu , la lumière , n'a ni la propriété de la gravitation vers un centre , ni celle d'être impénétrable. Cette proposition a révolté nos cartésiens , et a fait manquer le prix à un ouvrage qui le méritait d'ailleurs. Pour moi qui vois que la lumière , le feu , est matière , qu'il presse , qu'il divise , qu'il se propage ; &c. je ne vois pas qu'il y ait d'assez fortes raisons pour le priver des deux principales propriétés dont la matière est en possession , et je suis ici comme le père *Bony* et *Escobar* , dans le cas des opinions probables.

Au reste , ne vous effrayez point que , malgré cette gravitation probable des petites particules du feu sur le centre du soleil , elles s'échappent pourtant avec une si prodigieuse célérité. Voyez dans une fournaise de forge ; ce que les forgerons appellent la *pâte* est un globe de fonte tout enflammé quand on le retire de la fournaise. Sa flamme s'échappe en rond de tous les côtés , malgré la tendance que l'air lui imprime en haut ; et l'on peut apercevoir ce globe de feu de six lieues , sans que cette prodigieuse quantité de particules qu'il envoie lui fasse perdre sensiblement de son poids. Or qu'est-ce que ce petit pâté par rapport au soleil ? Le soleil tourne en vingt-cinq jours et demi sur lui-même , et la terre en un jour sur elle-même. Or , pour que le

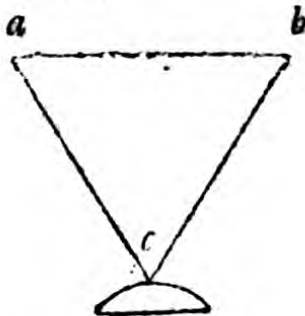
soleil ne tournât pas plus vite que la terre , il faudrait que sa rotation sur son axe s'accomplît en dix mille de nos jours , qui font plus de vingt-sept ans ; mais il tourne en vingt-cinq jours. Jugez donc par cette prodigieuse célérité , de la force avec laquelle il envoie la lumière , et ne vous étonnez de rien ; ou bien étonnez-vous de tout. Au reste , quand je dis que la lumière s'échappe du soleil , je me sers de cette expression dans le même sens qu'on dit que la pierre s'échappe de la fronde , et la balle du canon.

6°. Quand on dit que la matière lumineuse vient du soleil à nous en ligne droite , on ne dit rien que de très-vrai , et cela n'est contesté par personne. *Jusqu'à nous* veut dire jusqu'à notre globe , et notre globe est composé d'air et de terre. Il arrive à la surface de l'air ce qui arrive à la surface de nos yeux ; les rayons se brisent en passant du vide dans l'air , et c'est pourquoi on ne voit aucun astre à sa place. Il y a des tables de la réfraction depuis l'horizon jusqu'au quarantième degré ; mais au méridien il n'y a plus de réfraction.

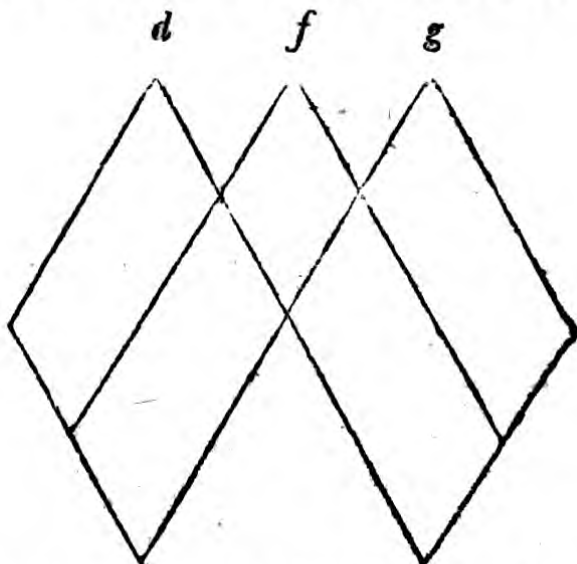
Vous devriez , Monsieur , lire quelque traité sur ces matières , comme *s'Gravesande* , ou *Keil* , ou *Wolffius* ; vous pourriez même vous en tenir à *Bion*. Un esprit comme le vôtre n'aura que la peine de feuilleter ces ouvrages ,

qui vous mettraient au fait de bien des minuties nécessaires, et qui vous abrégeraient le chemin infiniment. Par exemple, le moindre livre d'optique résoudra vos difficultés sur la réflexion de la lumière, quant à géométrique et au mécanique; mais quant à ce qui tient à la nature intime des choses, comment les rayons ne se confondent pas en se croisant, comment ils rebondissent sans toucher aux surfaces, pourquoi ils s'infléchissent vers les bords des objets, pourquoi le bleu est plus réfrangible que le rouge, vous demanderez tout cela à DIEU qui, je crois, est le seul qui en sache des nouvelles positives.

7°. Quand vous aurez, Monsieur, jeté un coup-d'œil sur les moindres élémens de physique géométrique, vous ne serez plus révolté de cette idée très-commune, que tout point visible est le sommet d'un cône dont la base est dans nos yeux. Vous prenez le corps du soleil pour un point visible; voici, Monsieur, le fait en deux mots. Je vois le corps  $a, b$ , sous l'angle  $a, c, b$ ;



mais je vois les points  $d, f, g$ , de cette manière :



chacun de ces points est le sommet d'un cône.

En trois ou quatre conversations je vous mettrai au fait de ces petits détails géométriques, qui, quoique peu considérables par eux-mêmes, sont des principes nécessaires sans lesquels on ne peut se former aucune idée nette.

8°. *Qui ne rirait, dites-vous, de voir les philosophes déterminer la grandeur, la figure, la distance réelle des corps célestes, et ne pouvoir déterminer la grandeur réelle d'un grain de sable? Je vous conjure de ne point les accuser d'une sottise dont ils ne sont point coupables; il y en a assez à leur reprocher. Vous savez, encore une fois, qu'il n'y a que des grandeurs relatives; or les philosophes ont très-bien*

trouvé la grandeur relative de la terre par rapport à celle de vénus, de la lune, &c. Votre difficulté du microscope s'évanouit, car une mouche sera toujours plus grande qu'une puce, vue à l'œil ou au microscope. Il serait triste que de pareilles difficultés vous arrêtaient dans le chemin des sciences. Le scepticisme est très-bon avec des feseurs d'hypothèses, avec des rêveurs théologiens; *Bayle* n'a guère couru sus qu'à ces messieurs, mais c'était un pauvre géomètre, et il ne savait presque rien en physique; il y a des choses sur lesquelles le doute même n'est pas permis.

9°. Il se mêle à l'optique mathématique un jugement de l'ame, fondé sur l'expérience; c'est ce qui fait que nous nous formons des idées des distances, sans nous servir d'aucune mesure: c'est pourquoi nous jugeons qu'un objet que nous voyons plus petit qu'à l'ordinaire est plus éloigné; c'est ainsi que nous jugeons qu'un homme est en colère quand il grince les dents, qu'il roule les yeux, qu'il jure DIEU, et qu'il veut tuer son prochain. Si quelquefois les signes des passions nous trompent, ce qui arrive cependant rarement aux connaisseurs, les signes des distances nous trompent aussi quelquefois; mais quand on les mesure mathématiquement, il n'y a plus d'erreur.



10°. Dans les objections que vous faites sur la gravitation, sur l'attraction de la matière, vous faites voir, Monsieur, toute la sagacité d'un homme qui eût mieux expliqué que moi toutes ces vérités, s'il avait voulu s'y appliquer un peu. Mais, Monsieur, ayez d'abord la bonté de croire que nous ne supposons rien du tout. Vous nous reprochez des hypothèses, nous n'en admettons pas la moindre. *Newton* a démontré comme deux fois deux font quatre, que la même force qui fait retomber une pierre sur la terre retient les astres dans leurs orbites; il a calculé cette force depuis saturne jusqu'à nous; il en a démontré les effets. Tout cela est une affaire de pure géométrie; et de tous ceux qui ont étudié ces découvertes aucun n'a osé les nier. Quelques vieux cartésiens s'avisent de dire que *Newton* n'a vu tout cela qu'en mathématicien; et ils se servent des tourbillons, de la matière subtile et de tous ces misérables êtres de raison, pour expliquer un fait, un phénomène constant que *Newton* a découvert. On leur a prouvé que leurs tourbillons sont des chimères, et l'Europe se moque d'eux. N'importe, les bonnes gens n'en démordent point; il leur en coûterait trop de retourner à l'école.

*Nolunt parere minoribus, et quæ  
Imberbes dedicere, senes perdenda fateri.*

Reste à présent à savoir si cette attraction de la matière, cette gravitation établie par *Newton* et démontrée par lui, est un effet ou une cause; elle fera ce qu'on voudra. La chose existe; et c'est bien assez pour des hommes d'avoir été jusque là. Il y a, à la vérité, grande apparence que cette gravitation qui fait la pesanteur, est une propriété de la matière. Cet univers paraît fondé sur plus d'un principe, et je crois que nous sommes bien loin de les connaître. Nous savons très-bien que les tourbillons ne peuvent causer la pesanteur; nous savons ce qui n'est pas, et DIEU fait ce qui est.

11°. Ne comparez point, Monsieur, l'attraction de l'aimant avec cette loi universelle par laquelle tous les corps gravitent les uns vers les autres. L'attraction de l'aimant est d'un tout autre genre.

Celle de l'électricité est encore toute différente, et n'a rien de commun avec les lois découvertes par *Newton*.

L'attraction de la lumière et des corps est peut-être encore d'une autre espèce. Qu'est-ce que tout cela prouve? Que la matière agit dans plusieurs cas selon toute autre règle que les lois d'impulsion, et qu'il faut étendre la sphère de la nature beaucoup plus qu'on ne faisait. Mais, diront les vieux philosophes,

il y aura donc des mystères dont nous ne pourrons rendre raison par les lois des chocs des corps ? Oui, Messieurs, il y en a peut-être des millions ; et sans aller plus loin, dites-nous pourquoi vous pensez, et pourquoi votre pensée fait remuer votre jambe ?

12<sup>o</sup>. Vous faites un reproche à *Newton* de ce qu'il suppose, dites-vous, ce qui est en question, que chaque partie de la matière a également le pouvoir de la gravitation. Il me semble qu'il ne suppose rien. Il a prouvé que les astres sont retenus dans leurs orbites par la même force qui fait tendre ici tous les corps au centre de la terre. Or les corps tendent tous également à ce centre ; donc la même chose arrive à tous les astres. *Eadem causa, idem effectus.*

L'expérience dans le vide est une des démonstrations de cette vérité. Vous ne me ferez pas long-temps l'objection des nues et des exhalaisons qui flottent dans l'air, si vous voulez lire dans le premier mathématicien qui vous tombera sous la main, les lois des fluides. Vous sentez, sans doute, tout d'un coup la prodigieuse différence entre un corps abandonné librement à la force de la gravitation dans un espace non résistant, et le même corps dans l'eau ou dans l'air dont il faut déplacer les parties. Encore une fois, qu'un

génie comme le vôtre daigne lire *Keil* ou *s'Gravesande* ou *Muffchembroek* : sans principes vous ne pouvez faire un pas.

13°. Vous confondez toujours le centre de gravité d'un corps, qui est le point par lequel étant suspendu il n'inclinerait d'aucun côté, avec le foyer de l'orbe que décrivent les planètes : ce sont deux choses qui n'ont aucune ressemblance.

14°. Je ne fais quel impitoyable pyrrhonien vous induit à penser que les mathématiques n'influent point dans la physique, sous prétexte que les mathématiques considèrent l'étendue en général, &c. Ce pyrrhonien n'avait apparemment jamais vu la pompe de Notre-Dame, la machine de Marly, le pyromètre, les moulins à vent, les machines à élever les fardeaux, les coupes des vouffures, les cadrans au soleil, les pendules, les planétaires, les bas au métier; &c. tout cela cependant est fondé sur les rigoureuses lois de la physique mathématique.

Il est bien vrai que parmi les propositions de la géométrie il y en a beaucoup qui sont de pure curiosité, et toutes les sciences sont dans ce cas-là. Aussi n'est-il pas nécessaire qu'un honnête homme sache toutes les propriétés de la cycloïde. Mais je maintiens qu'avec les *Elémens* d'*Euclide* et un peu de

sections coniques, tout esprit droit en fait assez pour être un très-bon physicien, et pour savoir en gros assez rondement ce que c'est que le newtonianisme. Je voudrais que vous daignassiez donc commencer par les premiers principes. Lisez seulement la géométrie de *Pardies*. C'est l'affaire d'un mois tout au plus pour vous. Après cela je ne fais quel livre français vous devez consulter : nous n'avons pas encore une bonne physique, mais lisez *Musschembroek* : il est un peu pesant, et vous ne serez peut-être pas content de sa préface ; mais enfin, c'est la meilleure physique que je connaisse. Il faut que les mathématiques domptent les écarts de notre raison ; c'est le bâton des aveugles, on ne marche point sans elles ; et ce qu'il y a de certain en physique est dû à elles et à l'expérience. Entre nous, la métaphysique n'est qu'un jeu d'esprit ; c'est le pays des romans ; toute la Théodicée de *Leibnitz* ne vaut pas une expérience de *Nollet*. Vous pourriez un jour avoir un cabinet de physique, et le faire diriger par un artiste ; c'est un des grands amusemens de la vie. Nous en avons un assez beau ; mais hélas ! il faut quitter tout cela. Il faut aller en Flandre plaider, et peut-être à Vienne. Le temporel l'emporte, et il faut céder. Madame de *Ghâtelet* vous fait les plus sincères complimens,  
elle

AU PERE DE LA TOUR. 89

elle est pleine d'estime pour vous ; mais qui peut vous refuser la fienne ? Souffrez , Monsieur, que je joigne à celle que je vous ai vouée , le plus tendre et le plus respectueux attachement avec lequel je ferai toute ma vie ,  
Votre très-humble et très-obéissant serviteur ,

V O L T A I R E .

AU PERE DE LA TOUR, JESUITE.

A Paris, le 7 février 1746.

MON REVEREND PERE ,

Ayant été élevé long-temps dans la maison que vous gouvernez, j'ai cru devoir prendre la liberté de vous adresser cette lettre et vous faire un aveu public de mes sentimens dans l'occasion qui se présente. L'auteur de la Gazette ecclésiastique m'a fait l'honneur de me joindre à sa sainteté, et de calomnier à la fois dans la même page le premier pontife du monde et le moindre de ses serviteurs. Un autre libelle non moins odieux, imprimé en Hollande, me reproche avec fureur mon attachement pour mes maîtres , à qui je dois

*Mélanges littér.* Tome IV.

H



l'amour des lettres et celui de la vertu ; ce sont ces mêmes sentimens qui m'imposent le devoir de répondre à ces libelles.

Il y a quatre mois qu'ayant vu une estampe du portrait de sa sainteté , je mis au bas cette inscription latine :

*Lambertinus hic est Romæ decus , et pater orbis ,  
Qui terram scriptis docuit , virtutibus ornat.*

Je ne crains pas que le sens de ces paroles soit repris par ceux qui ont lu les ouvrages de ce pontife , et qui sont instruits de son règne. S'il dépendait de lui de pacifier le monde comme de l'éclairer , il y a long-temps que l'Europe joindrait la reconnaissance à la vénération personnelle qu'on a pour lui. Monseigneur le cardinal *Passionei* , bibliothécaire du vatican , homme consommé en tout genre de littérature , et protecteur des sciences aussi-bien que le pape , lui montra ce faible hommage que je lui avais rendu , et que je ne croyais pas devoir parvenir jusqu'à lui. Je pris cette occasion d'envoyer à sa sainteté et à plusieurs cardinaux qui m'honorent de leurs bontés , le poëme sur la bataille de Fontenoi , que le roi avait daigné faire imprimer à son louvre. Je ne faisais que remplir mon devoir en présentant aux personnes principales de l'Europe ce

monument élevé à la gloire de notre nation, sous les auspices du roi même. Vous savez, mon révérend père, avec quelle indulgence cet ouvrage fut reçu à Rome. La gloire du roi, qui ne se borne pas aux limites de la France, répandit quelques-uns de ses rayons sur ce faible essai : il fut traduit en vers italiens; et vous avez vu la traduction que son éminence M. le cardinal *Quirini*, digne successeur des *Bembes* et des *Sadolets*, voulut bien en faire, et qu'il vous envoya.

Ceux qui connaissent le caractère du pape, son goût et son zèle pour les lettres, ne sont point surpris qu'il m'ait gratifié de plusieurs de ses médailles, lesquelles sont autant de monumens du bon goût qui règne à Rome. Il n'a fait en cela que ce que sa majesté avait daigné faire; et s'il a ajouté à cette faveur celle de m'honorer d'une lettre particulière, qui n'est point un bref de la daterie, y a-t-il dans ces marques de bonté si honorables pour la littérature, rien qui doive choquer, rien qui doive attirer les fureurs de la calomnie? voilà pourtant ce qui a excité la bile de l'auteur clandestin de la Gazette ecclésiastique : il ose accuser le pape d'honorer de ses lettres un séculier, tandis qu'il persécute des évêques; et il me reproche, à moi, je ne fais quel livre auquel je n'ai point de part, et que je

condamne avec autant de sincérité qu'il devrait condamner les libelles.

Je fais combien le monarque bienfaisant qui règne à Rome est au-dessus de la licence où l'on s'emporte de le calomnier, et de la liberté que je prendrais de le défendre.

*Scilicet is superis labor est, ea cura quietos  
Sollicitat.*

S'il est étrange que tandis que ce prince se fait chérir de ses sujets, du monde chrétien, un écrivain du faubourg Saint-Marceau le calomnie, il serait bien utile que je réfutasse cet écrivain. Les discours des petits ne parviennent pas de si loin à la hauteur où sont placés ceux qui gouvernent la terre. C'est à moi de me renfermer dans ma propre cause; mais si l'esprit de parti pouvait être calme un moment, si cette passion tyrannique et ténébreuse pouvait laisser quelques accès dans l'ame aux lumières douces de la raison, je conjurerais cet auteur et ses semblables de se représenter à eux-mêmes ce que c'est que de mettre continuellement sur le papier des invectives contre ceux qui sont préposés de DIEU pour conserver le peu qui reste de paix sur la terre; ce que c'est que de se rendre tous les huit jours criminel de lèse-majesté, par

des libelles méprisés , et d'être à la fois calomniateur et ennuyeux. Je lui demanderais avec quelle chaleur il condamnerait dans d'autres ce malheureux et inutile dessein de troubler l'Etat que le roi défend à la tête de ses armées : il verrait dans quel excès d'avilissement et d'horreur est une telle conduite auprès de tous les honnêtes gens : il sentirait s'il lui convient de gémir sur les prétendus maux de l'Eglise , tandis qu'on n'y voit d'autre mal que celui de ces convulsions avec lesquelles trois ou quatre malheureux , méprisés de leur parti même , ont prétendu surprendre le petit peuple , et qui font enfin l'objet du dédain de ceux même qu'ils avaient voulu séduire.

Qu'il se trouve des hommes assez infensés et assez privés de pudeur , pour dresser des filles de sept à huit ans à faire des tours de *passé-passe* , dont les charlatans de la foire rougiraient ; qu'ils aient le front d'appeler ce manége infame des miracles faits au nom de DIEU ; qu'ils jouent à prix d'argent cette farce abominable , pour prouver qu'*Elie* est venu ; qu'un de ces misérables ait été de ville en ville se pendre aux poutres d'un plancher , contrefaire l'étranglé et le mort , contrefaire ensuite le ressuscité , et finir enfin ses prestiges par mourir en effet dans Utrecht , le 17 juin 1743 , à la potence qu'il avait dressée

lui-même, et dont il croyait se tirer comme auparavant : voilà ce qu'on pourrait appeler les maux de l'Eglise, si de tels hommes étaient en effet comptés, soit dans l'Eglise, soit dans l'Etat.

Il leur sied bien, sans doute, de calomnier le souverain pontife, en citant l'évangile et les pères : il leur sied bien d'oser parler des lois du christianisme, eux qui violent la première de ses lois, la charité ; eux qui, au mépris de toutes lois divines et humaines, vendent tous les jours un libelle qui dégoûte aujourd'hui les lecteurs les plus avides de médifance et de satire.

A l'égard de l'autre libelle de Hollande, qui me reproche d'être attaché aux jésuites, je suis bien loin de lui répondre comme à l'autre : *Vous êtes un calomniateur* ; je lui dirai au contraire : *Vous dites la vérité*. J'ai été élevé pendant sept ans chez des hommes qui se donnent des peines gratuites et infatigables à former l'esprit et les mœurs de la jeunesse. Depuis quand veut-on que l'on soit sans reconnaissance pour ses maîtres ? Quoi ! il sera dans la nature de l'homme de revoir avec plaisir une maison où l'on est né, un village où l'on a été nourri par une femme mercenaire ; et il ne serait pas dans notre cœur d'aimer ceux qui ont pris un soin généreux de nos premières années ? Si des jésuites ont un procès au Malabar avec



un capucin , pour des choses dont je n'ai point connaissance , que m'importe ? est-ce une raison pour moi d'être ingrat envers ceux qui m'ont inspiré le goût des belles-lettres , et des sentimens qui feront jusqu'au tombeau la consolation de ma vie ? Rien n'effacera dans mon cœur la mémoire du père *Porée* , qui est également chère à tous ceux qui ont étudié sous lui. Jamais homme ne rendit l'étude et la vertu plus aimables. Les heures de ses leçons étaient pour nous des heures délicieuses , et j'aurais voulu qu'il eût été établi dans Paris , comme dans Athènes , qu'on pût assister à tout âge à de telles leçons : je ferais revenu souvent les entendre. J'ai eu le bonheur d'être formé par plus d'un jésuite du caractère du père *Porée* , et je fais qu'il a des successeurs dignes de lui. Enfin pendant les sept années que j'ai vécu dans leur maison , qu'ai-je vu chez eux ? la vie la plus laborieuse , la plus frugale , la plus réglée , toutes leurs heures partagées entre les soins qu'ils nous donnaient et les exercices de leur profession austère. J'en atteste des milliers d'hommes élevés par eux comme moi , il n'y en aura pas un seul qui puisse me démentir. C'est sur quoi je ne cesse de m'étonner qu'on puisse les accuser d'enseigner une morale corruptrice. Ils ont eu , comme tous les autres religieux , dans des temps de



ténèbres , des casuistes qui ont traité le pour et le contre des questions aujourd'hui éclaircies ou mises en oubli. Mais de bonne foi, est-ce par la satire ingénieuse des *Lettres provinciales* qu'on doit juger de leur morale ? c'est assurément par le père *Bourdaloue* , par le père *Cheminais* , par leurs autres prédicateurs , par leurs missionnaires.

Qu'on mette en parallèle les *Lettres provinciales* et les Sermons du père *Bourdaloue* , on apprendra dans les premières l'art de la raillerie , celui de présenter des choses indifférentes sous des faces criminelles , celui d'insulter avec éloquence : on apprendra avec le père *Bourdaloue* à être sévère à soi-même , et indulgent pour les autres. Je demande alors de quel côté est la vraie morale , et lequel de ces deux livres est utile aux hommes.

J'ose dire qu'il n'y a rien de plus contradictoire , rien de plus honteux pour l'humanité , que d'accuser de morale relâchée des hommes qui mènent en Europe la vie la plus dure , et qui vont chercher la mort au bout de l'Asie et de l'Amérique. Quel est le particulier qui ne fera pas consolé d'effuyer des calomnies , quand un corps entier en éprouve continuellement d'aussi cruelles ? Je voudrais bien que l'auteur de ces libelles pitoyables dont nous sommes fatigués vînt un jour aux  
pieds.

pieds d'un jésuite au tribunal de la pénitence,  
 et que là il fit un aveu sincère de sa conduite  
 en présence de DIEU ; il serait obligé de dire :  
 » J'ai osé traiter de *persécuteur* un roi adoré  
 » de ses sujets : j'ai appelé cent fois ses  
 » ministres des ministres d'iniquité : j'ai vomi  
 » les calomnies les plus noires contre le pre-  
 » mier ministre du royaume , contre un car-  
 » dinal qui a rendu des services essentiels dans  
 » ses ambassades auprès de trois papes : je  
 » n'ai respecté ni le nom , ni l'autorité sainte ,  
 » ni les mœurs pures , ni la grandeur d'ame ,  
 » ni la vieillesse vénérable de mon archevê-  
 » que. L'évêque de Langres, dans une maladie  
 » populaire qui faisait du ravage à Chaumont ,  
 » accourut avec des médecins et de l'argent ,  
 » et arrêta le cours de la maladie ; il a signalé  
 » toutes les années de son épiscopat par les  
 » actions de la charité la plus noble : et ce  
 » sont ces mêmes actions que j'ai empoison-  
 » nées. L'évêque de Marseille , pendant que  
 » la contagion dépeuplait cette ville, et qu'il  
 » ne se trouvait plus personne ni qui donnât  
 » la sépulture aux morts , ni qui soulageât les  
 » mourans , allait le jour et la nuit , les  
 » secours temporels dans une main et DIEU  
 » dans l'autre, affronter de maisons en maisons  
 » un danger beaucoup plus grand que celui  
 » où l'on est exposé à l'attaque d'un chemin

„ couvert ; il sauva les tristes restes de ses  
 „ diocésains par l'ardeur du zèle le plus atten-  
 „ drissant , et par l'excès d'une intrépidité  
 „ qu'on ne caractériserait pas , sans doute , assez  
 „ en l'appelant héroïque ; c'est un homme  
 „ dont le nom fera béni avec admiration dans  
 „ tous les âges : ce sont ceux qui l'ont imité  
 „ que j'ai voulu décrier dans mes petits libelles  
 „ diffamatoires. „

Je suppose pour un moment que le jésuite  
 qui entendrait cet aveu eût à se plaindre de  
 tous ceux que l'on vient de nommer , qu'il fût  
 le parent et l'ami du coupable ; ne lui dirait-il  
 pas ? Vous avez commis un crime horrible , et  
 vous ne pouvez trop l'expier.

Ce même homme qui ne se corrigera pas ,  
 continuera de calomnier tous les jours ce qu'il  
 y a de plus respectable sur la terre , et il ajou-  
 tera à sa liste le confesseur qui lui aura reproché  
 ses excès ; il accusera lui et sa société d'une  
 morale relâchée : c'est ainsi que l'esprit de parti  
 est fait. L'auteur du libelle peut , tant qu'il  
 voudra , mettre mon nom dans le recueil  
 immense et oublié de ses calomnies ; il pourra  
 m'imputer des sentimens que je n'ai jamais  
 eus , les livres que je n'ai jamais faits , ou qui  
 ont été altérés indignement par les éditeurs.  
 Je lui répondrai comme le grand *Corneille* dans  
 une pareille occasion : *Je soumets mes écrits au*

*jugement de l'Eglise.* Je doute qu'il en fasse autant. Je ferai bien plus : je lui déclare à lui et à ses semblables , que si jamais on a imprimé sous mon nom une page qui puisse scandaliser seulement le sacristain de leur paroisse , je suis prêt à la déchirer devant lui ; que je veux vivre et mourir tranquille dans le sein de l'Eglise catholique , apostolique et romaine , sans attaquer personne , sans nuire à personne , sans soutenir la moindre opinion qui puisse offenser personne : je déteste tout ce qui peut porter le moindre trouble dans la société. Ce sont ces sentimens connus du roi qui m'ont attiré ses bienfaits. Comblé de ses graces , attaché à sa personne sacrée , chargé d'écrire ce qu'il a fait de glorieux et d'utile pour la patrie , uniquement occupé de cet emploi , je tâcherai , pour le remplir , de mettre en pratique les instructions que j'ai reçues dans votre maison respectable ; et si les règles de l'éloquence que j'y ai apprises se sont effacées de mon esprit , le caractère de bon citoyen ne s'effacera jamais de mon cœur.

On a vu , je crois , ce caractère dans tous mes écrits , quelque défigurés qu'il soient par les ridicules éditions qu'on en a faites. La *Henriade* même n'a jamais été correctement imprimée : on n'aura probablement mes véritables ouvrages qu'après ma mort ; mais

j'ambitionne peu pendant ma vie de grossir le nombre des livres dont on est surchargé, pourvu que je sois au nombre des honnêtes gens, attachés à leur souverain, zélés pour leur patrie, fidèles à leurs amis dès l'enfance, et reconnaissans envers leurs premiers maîtres.

C'est dans ces sentimens que je serai toujours, &c.

# FRAGMENT

D'UNE LETTRE ECRITE A UN MEMBRE  
DE L'ACADEMIE DE BERLIN.

A Postdam, 15 avril 1752.

.....  
.....

**J**E réponds à toutes vos questions. La plupart des anecdotes sur mademoiselle Lenelos sont vraies, mais plusieurs sont fausses. L'article de son testament dont vous me parlez n'est point un roman ; elle me laissa deux mille francs ; j'étais enfant ; j'avais fait quelques mauvais vers qu'on disait bons pour mon âge. L'abbé de *Châteauneuf*, frère de celui que vous avez vu ambassadeur à la Haie, m'avait mené chez elle, et je lui avais plu je ne fais comment. C'est ce même abbé de *Châteauneuf* qui avait fini son *histoire amoureuse* ; c'est lui à qui cette célèbre vieille fit la plaisanterie de donner ses tristes faveurs à l'âge de soixante et dix ans. Vous devez être persuadé que les lettres qui courent, ou plutôt qui ne courent



plus sous son nom, sont au rang des mensonges imprimés. Il est vrai qu'elle m'exhorta à faire des vers ; elle aurait dû plutôt m'exhorter à n'en pas faire. C'est un métier trop dangereux , et la misérable fumée de la réputation fait trop d'ennemis et empoisonne trop la vie. La carrière de *Ninon* qui ne fit point de vers , et qui eut et donna long-temps beaucoup de plaisir , est assurément préférable à la mienne.

On pouvait se passer d'écrire en forme sa vie ; mais du moins on a observé la bienfiance de ne l'écrire que long-temps après sa mort. Les biographes qui ont écrit ma prétendue histoire dont vous me parlez , se sont un peu pressés , et me font trop d'honneur. Il n'y a pas un mot de véritable dans tout ce que ces messieurs ont écrit. Les uns ont dit , d'après l'équitable et véridique abbé *Desfontaines* , que je ressembais à *Virgile* par ma naissance , et que je pouvais dire apparemment comme lui :

*O fortunatos nimium , sua si bona norint,  
Agricolas !*

Je pense sur cela comme *Virgile* , et tout me paraît fort égal. Mais le hasard a fait que je ne suis pas né dans le pays des églogues et des bucoliques. Dans une autre vie qu'on

s'est avisé de faire encore de moi, comme si j'étais mort, on me dit fils d'un porte-clefs du parlement de Paris. Il n'y a point de tel emploi au parlement. Mais qu'importe ? On ajoute une belle aventure d'un carrosse avec l'épouse de M. le duc de *Richelieu*, dans le temps qu'il était veuf. Tous les autres contes sont dans ce goût, et j'aime autant les amours du révérend père de *la Chaise* avec mademoiselle *du Tron*. On ne peut empêcher les barbouilleurs de papier d'écrire des sottises, les libraires hollandais de les vendre, et les laquais de les lire.

L'article du journal des savans, dont il est question, n'est point dans le journal de Paris; il est dans celui qu'on falsifie à Amsterdam, et se trouve sous l'année 1750. *Le parlement a condamné*, dit ce Journal, *l'Histoire de Louis XI, de M. Duclos, successeur de M. de Voltaire dans la place d'historiographe de France, à cause de ce passage : La dévotion fut de tout temps l'asile des reines sans pouvoir.* Ce sont deux calomnies. Le parlement ne s'est point avisé de condamner ce livre, et le parlement ne se mêle point du tout d'examiner si une reine est dévote ou non. On ajoute une troisième calomnie; c'est que je suis exilé de France, et réfugié en Prusse. Quand cela ferait, il me semble que ce ne ferait pas une de ces vérités instructives

qui font du ressort du journal des savans. Le fait est que le roi de Prusse qui m'honore de ses bontés depuis quinze ans , m'a fait venir auprès de lui ; qu'il a fait demander au roi mon maître par son envoyé , que je pusse rester à sa cour en qualité de son chambellan ; que j'y resterai tant que je pourrai lui être de quelque utilité dans son goût pour les belles-lettres , et que ma mauvaise fanté et mon âge me permettront de profiter de ses lumières et de ses bontés ; que le roi mon maître , en me cédant à lui , m'a daigné accorder une pension , et m'a conservé la charge de gentilhomme ordinaire de sa chambre. J'en demande pardon aux calomniateurs et à ceux qui se mêlent d'être jaloux ; mais la chose est ainsi. Je n'y puis que faire ; et j'ajoute qu'un homme de lettres serait bien indigne de l'être , s'il était entêté de ces honneurs , et s'il n'était pas toujours aussi prêt à les quitter que reconnaissant envers ceux qui l'en ont comblé. Je n'ai point sacrifié ma liberté au roi de Prusse , et je la préférerai toujours à tous les rois.

Je vous envoie un exemplaire de l'édition que l'on a faite à Paris de mes œuvres bonnes ou mauvaises. C'est de toutes la plus passable ; il y a pourtant bien des fautes. Une des plus grandes est d'y avoir inféré quatre chapitres du *Siècle de Louis XIV* , qui est imprimé

aujourd'hui séparément. C'est un double emploi; et il est bien vrai, surtout en fait de livres, qu'il ne faut pas multiplier les êtres sans nécessité. C'est par cette raison que je me donnerai bien de garde de vous envoyer les petites pièces fugitives que vous me demandez. Tous ces vers de société ne sont bons que pour les sociétés seules, et pour les seuls momens où ils ont été faits. Il est ridicule d'en faire confidence au public. De quoi s'est avisé ce compilateur des lettres de la reine *Christine*, de grossir son énorme recueil d'une lettre que j'écrivis il y a quelques années à la reine de Suède d'aujourd'hui? Comment a-t-il eu cette lettre? Comment a-t-il pu en estropier les vers au point où il l'a fait? Le public n'avait pas plus à faire de ces vers que de la plupart des lettres inutiles de la chancellerie de la reine *Christine*. Il est vrai qu'en écrivant à la reine *Ulrique*, avec cette liberté que ses bontés et la poésie permettent, je feignais que *Christine* m'avait apparu, et je disais :

A sa jupe courte et légère,  
 A son pourpoint, à son collet,  
 Au chapeau garni d'un plumet,  
 Au ruban ponceau qui pendait  
 Et par devant et par derrière,

A sa mine galante et fière  
 D'amazone et d'aventurière,  
 A ce nez de consul romain,  
 A ce front altier d'héroïne,  
 A ce grand œil tendre et hautain,  
 Moins beau que le vôtre et moins fin,  
 Soudain je reconnus Christine;  
 Christine des arts le soutien,  
 Christine qui céda pour rien  
 Et son royaume et votre église,  
 Qui connut tout et ne crut rien,  
 Que le saint père canonise,  
 Que damne le luthérien,  
 Et que la gloire immortalise, &c. (\*)

Voilà, Monsieur, le morceau de cette lettre que le compilateur a falsifié. Ne vous fiez point à ces mains lourdes qui fanent les fleurs qu'elles touchent; mais comptez que la plupart de toutes ces petites pièces sont des fleurs éphémères qui ne durent pas plus que les nouveaux sonnets d'Italie et nos bouquets pour *Iris*. On n'a que trop recueilli de ces bagatelles passagères dans toutes les misérables éditions qu'on a données de moi, et auxquelles, DIEU merci, je n'ai aucune part. Soyez persuadé que de même qu'on ne doit pas écrire tout ce que les rois ont fait, mais

(\*) Voyez le volume de *Lettres en vers et en prose*, 1750.

seulement ce qu'ils ont fait de digne de la postérité; de même on ne doit imprimer d'un auteur que ce qu'il a écrit de digne d'être lu. Avec cette règle honnête, il y aurait moins de livres et plus de goût dans le public. J'espère que la nouvelle édition qu'on a faite à Dresde sera meilleure que toutes les précédentes. Ce sera pour moi une consolation, dans le regret que j'ai d'avoir trop écrit.

J'aurais voulu supprimer beaucoup de choses qui échappent à l'esprit dans la jeunesse, et que la raison condamne dans un âge avancé. Je voudrais même pouvoir supprimer les vers contre *Rousseau*, qui se trouvent dans l'épître *sur la calomnie*, parce que je n'aime à faire des vers contre personne, que *Rousseau* a été malheureux, et qu'en bien des choses il a fait honneur à la littérature française; mais il me réduisit malgré moi à la nécessité de répondre à ses outrages par des vérités dures. Il attaqua presque tous les gens de lettres de son temps qui avaient de la réputation; ses satires n'étaient pas comme celles de *Boileau* des critiques de mauvais ouvrages, mais des injures personnelles et atroces. Les termes de *belître*, de *maroufle*, de *louve*, de *chien*, déshonorent ses épîtres, dans lesquelles il ne parle que de ses querelles. Ces basses grossièretés révoltent tout lecteur honnête homme,



et font voir que la jalousie rongait son cœur du fiel le plus âcre et le plus noir. Voyez les deux volumes intitulés le *Porte-feuille*. Ce n'est qu'un recueil de mauvaises pièces dont la plupart ne font point de *Rousseau*. Il n'y a que la rage de gagner quelques florins qui ait pu faire publier cette rapsodie. La comédie de l'*Hypocondre* est de lui ; et c'est apparemment pour décrier *Rousseau* qu'on a imprimé cette sottise. Il avait voulu à la vérité la faire jouer à Paris ; mais les comédiens n'ayant osé s'en charger , il n'osa jamais l'imprimer. On ne doit pas tirer de l'oubli de mauvais ouvrages que l'auteur y a condamnés.

Vous ferez plus fâché de voir dans ce recueil une lettre sur la mort de *la Motte* , où l'on outrage la mémoire de cet académicien distingué , l'accusant des manœuvres les plus lâches , et lui reprochant jusqu'à la petite fortune que son mérite lui avait acquise. Cela indigne à la fois et contre l'auteur et contre l'éditeur.

Ceux qui ont fait imprimer le recueil des lettres de *Rousseau* , devaient pour son honneur les supprimer à jamais. Elles sont dépourvues d'esprit et très-souvent de vérité. Elles se contredisent ; il dit le pour et le contre ; il loue et il déchire les mêmes personnes ; il parle de DIEU à des gens qui lui donnent de

l'argent , et il envoie des fatires à *Brossette* qui ne lui donne rien.

La véritable cause de sa dernière disgrâce chez le prince *Eugène* , puisque vous la voulez savoir , vient d'une ode intitulée la *Palinodie* , qui n'est pas assurément son meilleur ouvrage. Cette petite ode était contre un maréchal de France ministre d'Etat, (a) qui avait été autrefois son protecteur. Ce ministre mariait alors une de ses filles au fils du maréchal de *Villars*. Celui-ci informé de l'insulte que faisait *Rousseau* au beau-père de son fils , ne daigna pas de l'en faire punir, toute méprisable qu'elle était. Il en écrivit au prince *Eugène* , et ce prince retrancha à *Rousseau* la pension qu'il avait la générosité de lui faire encore , quoiqu'il crût avoir sujet d'être mécontent de lui , dans l'affaire qui fit passer le comte de *Bonneval* en Turquie. Madame la maréchale de *Villars* , dont je serais forcé d'attester le témoignage s'il en était besoin , peut dire si je ne tâchai pas d'arrêter les plaintes de M. le maréchal , et si elle-même ne m'imposa pas silence en me disant que *Rousseau* ne méritait point de grace. Voilà des faits , Monsieur , et des faits authentiques. Cependant *Rousseau* crut toujours que j'avais engagé M. le maréchal de *Villars* à écrire contre lui au prince *Eugène*.

(a) Voyez le maréchal de *Noailles*.

Si je ne fus pas la cause de sa disgrâce auprès de ce prince, je vous avoue que je fus cause malgré moi qu'il fut chassé de la maison de M. le duc d'*Aremberg*. Il prétendit dans sa mauvaise humeur que je l'avais accusé auprès de ce prince d'être en effet l'auteur des couplets pour lesquels il avait été banni de France. Il eut l'imprudence de faire imprimer dans un journal de *du Sauzet*, cette imposture. Je me sentis obligé, pour toute explication, d'envoyer le journal à M. le duc d'*Aremberg*, qui chassa *Rousseau* sur ce seul exposé. Voilà, pour le dire en passant, ce qu'a produit la détestable et honteuse licence qu'on a prise trop long-temps en Hollande, d'insérer des libelles dans des journaux, et de déshonorer, par ces turpitudes, un travail littéraire imaginé en France pour avancer les progrès de l'esprit humain. Ce fut ce libelle qui rendit les dernières années de *Rousseau* bien malheureuses. La presse, il le faut avouer, est devenue un des fléaux de la société, et un brigandage intolérable.

Au reste, Monsieur, je vous l'avouerai hardiment; quoique je ne me fusse jamais ouvert à M. le duc d'*Aremberg* sur ce que je pensais des couplets infames, et de la subornation de témoins qui attirèrent à *Rousseau* l'arrêt dont il fut flétri en France; cependant j'ai

toujours cru qu'il était coupable. Il savait que je pensais ainsi, et c'était une des grandes sources de la haine ; mais je ne pouvais avoir une autre opinion. J'étais instruit plus que personne ; la mère du petit malheureux qui fut séduit pour déposer contre *Saurin*, servait chez mon père ; c'est ce que vous trouverez dans le *factum* fait en forme judiciaire par l'avocat *du Cornet* en faveur de *Saurin*. J'interrogeai cette femme, et même plusieurs années après le procès criminel : elle me dit toujours que DIEU avait puni son fils pour avoir fait un faux serment, et pour avoir accusé un homme innocent ; et il faut remarquer que ce garçon ne fut condamné qu'au bannissement en faveur de son âge et de la faiblesse de son esprit. Je n'entre point dans le détail des autres preuves ; vous devez présumer qu'il est bien difficile que deux tribunaux aient unanimement condamné un homme dont le crime n'eût pas paru avéré. Si vous voulez après cette réflexion songer quelle bile noire dominait *Rousseau* ; si vous voulez vous souvenir qu'il avait fait contre le directeur de l'opéra, contre *Bérin*, contre *Pécour*, et d'autres, des couplets entièrement semblables à ceux pour lesquels il fut condamné ; si vous observez que tous ceux qui étaient attaqués dans ces couplets abominables étaient ses ennemis et les amis de *Saurin* ; votre

conviction sera aussi entière que celle des juges. Enfin, quand il s'agit de flétrir ou le parlement ou *Rousseau*, il est clair qu'après tout ce que je viens de vous dire il n'y a pas à balancer.

C'est à cet horrible précipice que le conduisirent l'envie et la haine dont il était dévoré. Songez-y bien, Monsieur; la jalousie, quand elle est furieuse, produit plus de crimes que l'intérêt et l'ambition.

Ce qui vous a fait suspendre votre jugement, c'est la dévotion dont *Rousseau* voulut couvrir sur la fin de sa vie de si grands égaremens et de si grands malheurs. Mais lorsqu'il fit un voyage clandestin à Paris dans ses derniers jours, et lorsqu'il sollicitait sa grace, il ne put s'empêcher de faire des vers satiriques, bien moins bons à la vérité que ses premiers ouvrages, mais non moins distillans l'amertume et l'injure. Que voulez-vous que je vous dise? La *Brinvilliers* était dévote, et allait à confesse après avoir empoisonné son père; et elle empoisonnait son frère après la confession. Tout cela est horrible: mais après les excès où j'ai vu l'envie s'emporter, après les impostures atroces que je lui ai vu répandre, après les manœuvres que je lui ai vu faire, je ne suis plus surpris de rien à mon âge.

Adieu,

Adieu, Monsieur. Vous trouverez dans ce paquet des lettres de M. de la Rivière. Je l'ai connu autrefois : il avait un esprit aimable ; mais il n'a bien écrit que contre son beau-père. C'est encore là une affaire bien odieuse du côté de *Bussi-Rabutin*. Le *factum* de la Rivière vaut mieux que les sept tomes de *Bussi* ; mais il ne fallait pas imprimer ses lettres, &c.

A M. K O E N I G.

A Postdam, le 17 novembre 1752.

MONSIEUR,

LE libraire qui a imprimé une nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV*, plus exacte, plus ample et plus curieuse que les autres, doit vous en faire tenir de ma part deux exemplaires ; un pour vous, l'autre pour la bibliothèque de S. A. R. à qui je vous prie de faire agréer cet hommage et mon profond respect.

Il est bien difficile que dans un tel ouvrage où il y a tant de traits qui caractérisent l'héroïsme de la maison d'*Orange*, il ne s'en

*Mélanges littér.* Tome IV. † K



trouve pas quelques-uns qui puissent déplaire; mais une princesse de son sang, et née en Angleterre, connaît trop les devoirs d'un historien et le prix de la vérité, pour ne pas aimer cette vérité quand elle est exprimée avec le respect que l'on doit aux puissances.

J'aurai, sans doute, bien des querelles à soutenir sur cet ouvrage; je puis m'être trompé sur beaucoup de choses que le temps seul peut éclaircir. Il ne s'agit pas ici de moi, mais du public; il n'est pas question de me défendre, mais de l'éclairer; et il faut sans difficulté que je corrige toutes les erreurs où je ferai tombé, et que je remercie ceux qui m'en avertiront, quelque aigreur qu'ils puissent mettre dans leur zèle. Cette vérité à laquelle j'ai sacrifié toute ma vie, je l'aime dans les autres autant que dans moi.

J'ai lu, Monsieur, votre *Appel au public*, que vous avez eu la bonté de m'envoyer, et je suis revenu sur le champ du préjugé que j'avais contre vous. Je n'avais point été du nombre de ceux qu'on avait constitués vos juges, ayant passé tout l'été à Postdam; mais je vous avoue que sur l'exposé de M. de *Maupertuis*, et sur le jugement prononcé en conséquence, j'étais entièrement contre votre procédé.

Il s'agissait , disait-on , d'une découverte importante dont on vous accusait d'avoir voulu ravir la gloire à son auteur , par envie et par malignité. On vous imputait d'avoir forgé une lettre de *Leibnitz* , dans laquelle vous aviez vous-même inséré cette découverte. On prétendait que , pressé par l'académie , de représenter l'original de cette lettre , vous aviez eu recours à l'artifice grossier de supposer après coup que vous en teniez la copie de la main d'un homme qui est mort il y a quelques années.

Jugez vous - même , Monsieur , si je ne devais pas avoir les préjugés les plus violens , et si vous ne devez pas pardonner à tous ceux qui vous ont condamné , quand ils n'ont été instruits que par les allégations de votre adversaire , confirmées par votre silence.

Votre *Appel* m'a ouvert les yeux , ainsi qu'à tout le public. Quiconque a lu votre mémoire a été convaincu de votre innocence. Vos pièces justificatives établissent tout le contraire de ce que votre ennemi vous imputait. On voit évidemment que vous commençâtes par montrer à *Maupertuis* l'ouvrage dans lequel vous combattiez ses sentimens ; que cet ouvrage est écrit avec la plus grande politesse et les égards les plus circonspects ; qu'en le refusant vous lui avez prodigué des éloges ; que

vous lui avez d'abord avoué avec la bonne-foi et la franchise de votre patrie , tout ce qui concernait la lettre de *Leibnitz*. Vous lui dites que vous la teniez avec plusieurs autres des mains de feu *Henzi*; que l'original ne pourrait probablement se trouver ; enfin vous imprimâtes et votre réfutation et une partie de la lettre de *Leibnitz* , avec le consentement de votre adverfaire , consentement qu'il signa lui-même. Les *actes de Leipfick* furent les dépositaires de votre ouvrage , et de cette même lettre sur laquelle on vous a fait le plus étrange procès criminel dont on ait jamais entendu parler dans la littérature.

Il est clair comme le jour que cette lettre de *Leibnitz* , que vous rapportez aujourd'hui toute entière avec deux autres , ont été écrites par ce grand homme , et n'ont pu être écrites que par lui. Il n'y a personne qui n'y reconnaisse sa manière de penser , son style profond , mais un peu diffus et embarrassé ; sa coutume de jeter des idées , ou plutôt des semences d'idées qui excitent à les développer. Mais ce qu'il y a de plus étrange dans cette affaire , et ce qui me cause une surprise dont je ne reviens point , c'est que cette même lettre de *Leibnitz* dont on se fait tant de bruit , cette lettre pour laquelle on a intéressé tant de puissances , cette lettre qu'on vous accusait d'avoir indignement

supposée et d'avoir fabriquée vous-même, pour donner à *Leibnitz* la gloire d'un théorème revendiqué par votre adverfaire; cette lettre dit précisément tout le contraire de ce qu'on croyait; elle combat le sentiment de votre adverfaire au lieu de le prévenir.

C'est donc ici uniquement une méprise de l'amour propre. Votre ennemi n'avait pas assez examiné cette lettre que vous lui aviez remise entre les mains. Il croyait qu'elle contenait sa pensée, et elle contient sa réfutation. Fallait-il donc qu'il employât tant d'artifices et de violence, qu'il fatiguât tant de puissances, et qu'il poursuivît enfin ceux qui condamnent aujourd'hui sa méprise et son procédé, pour quatre lignes de *Leibnitz* mal entendues, pour une dispute qui n'est nullement éclaircie, et dont le fond me paraît la chose la plus frivole?

Pardonnez-moi cette liberté; vous savez, Monsieur, que je suis un peu enthousiaste sur ce qui me paraît vrai. Vous avez été témoin que je ne sacrifie mon sentiment à personne. Vous vous souvenez des deux années que nous avons passées ensemble dans une retraite philosophique, avec une dame (\*) d'un génie étonnant, et digne d'être instruite par vous dans les mathématiques. Quelque amitié qui

(\*) Madame la marquise du Châtelet.

m'attachât à elle et à vous, je me déclarai toujours contre votre sentiment et le sien, sur la dispute des *forces vives*. Je soutins effrontément le parti de M. de *Mairan* contre vous deux; et ce qu'il y eut de plaifant, c'est que lorsque cette dame écrivit ensuite contre M. de *Mairan* sur ce point de mathématique, je corrigeai son ouvrage, et j'écrivis contre elle. J'en usai de même sur *les monades* et sur *l'harmonie préétablie* auxquelles je vous avoue que je ne crois point du tout. Enfin je soutins toutes mes hérésies, sans altérer le moins du monde la charité. Je ne puis sacrifier ce qui me paraissait la vérité à une personne à qui j'aurais sacrifié ma vie. Vous ne ferez donc pas surpris que je vous dise avec cette franchise intrépide qui vous est connue, que toutes ces disputes où un mélange de métaphysique vient égarer la géométrie, me paraissent des jeux d'esprit qui l'exercent et qui ne l'éclairent point. La querelle des *forces vives* était absolument dans ce cas. On écrirait cent volumes pour et contre, sans rien changer jamais dans la mécanique. Il est clair qu'il faudra toujours le même nombre de chevaux pour tirer les mêmes fardeaux, et la même charge de poudre pour un boulet de canon, soit qu'on multiplie la masse par la vitesse, soit qu'on la multiplie par le carré de la vitesse. Souffrez que



je vous dise que la dispute sur la *moindre action* est beaucoup plus frivole encore. Il ne me paraît de vrai dans tout cela que l'ancien axiome , que la nature agit toujours par les voies les plus simples; encore cette maxime demande-t-elle beaucoup d'explications.

Si M. de *Maupertuis* a inventé depuis peu ce principe, à la bonne heure; mais il me semble qu'il n'eût pas fallu déguiser sous des termes ambigus une chose si claire, et que ce serait la travestir en erreur que de prétendre, avec le père *Mallebranche*, que DIEU emploie toujours *la moindre quantité d'action*. Nos bras, par exemple, sont des leviers de la troisième espèce, qui exercent une force de plus de cinquante livres pour en lever une; le cœur, par sa systole et sa diastole, exerce une force prodigieuse pour exprimer une goutte de sang qui ne pèse pas une dragme. Toute la nature est pleine de pareils exemples; elle montre dans mille occasions plus de profusion que d'économie. Heureusement, Monsieur, toutes nos disputes pointilleuses sur des principes sujets à tant d'exceptions, sur des assertions vraies en plusieurs cas, et fausses dans d'autres, n'empêcheront pas la nature de suivre ses lois invisibles et éternelles. Malheur au genre humain, si le monde était comme la plupart



des philosophes veulent le faire. Nous ressemblons assez à *Matthieu Garo*, qui affirmait que les citrouilles devaient croître au haut des plus grands arbres, afin que les choses fussent en proportion. Vous savez comment *Matthieu Garo* fut détrompé quand un gland de chêne lui tomba sur le nez, dans le temps qu'il raisonnait en profond métaphysicien.

Voyez donc, Monsieur, ce que c'est que de ne vouloir trouver la preuve de l'existence de DIEU que dans une formule d'algèbre, sur le point le plus obscur de la dynamique, et assurément sur le point le plus inutile dans l'usage. » Vous allez vous fâcher contre moi, » mais je ne m'en soucie guère, » disait feu M. l'abbé *Conti* au grand *Newton*; et je pense avec l'abbé *Conti*, qu'à l'exception d'une quarantaine de théorèmes principaux qui sont utiles, les recherches profondes de la géométrie ne sont que l'aliment d'une curiosité ingénieuse : et j'ajoute que toutes les fois que la métaphysique s'y joint, cette curiosité est bien trompée. La métaphysique est le nuage qui dérobe aux héros d'*Homère* l'ennemi qu'ils croyaient saisir.

Mais que pour une dispute si frivole, pour une bagatelle difficile, pour une erreur de nulle conséquence, confondue avec une vérité triviale, on intente un procès criminel dans les formes,

formes , qu'on fasse déclarer faussaire un honnête homme , un compagnon d'étude , un ancien ami , c'est ce qui est en vérité bien douloureux.

Vous nous avez appris dans votre *Appel* une violence bien plus singulière ; on m'a écrit des lettres de Paris pour savoir si la chose était vraie. Vous dites , et il n'est que trop véritable , que *Maupertuis*, après avoir réussi, comme il lui était si aisé , à vous faire condamner , a écrit et fait écrire plusieurs fois à madame la princesse d'*Orange* de qui vous dépendez, pour vous imposer silence et pour vous faire consentir vous-même à votre déshonneur. Vous croyez bien que toute l'Europe littéraire trouve son procédé un peu trop dur et fort inoui. *Maupertuis* aura la gloire d'avoir fait ce qu'aucun souverain n'a jamais osé. Aveuglé par une méprise où il était tombé , il a soutenu cette méprise par une persécution ; il a fait condamner et flétrir un honnête homme sans l'entendre , et lui a ordonné ensuite de ne point se défendre et de se taire.

Quel homme de lettres n'est saisi d'une juste indignation contre une cruauté ménagée d'abord avec tant d'artifice , et soutenue enfin avec tant de dureté ? Où en seraient les lettres et les études en tout genre , si on ne peut être d'un sentiment opposé à celui d'un homme

qui a su se procurer du crédit ? Quoi ! Monsieur , si je disais que tous les angles d'un triangle sont égaux à deux droits , et que le président de l'académie de Pétersbourg eût dit le contraire , il ferait donc en droit de me faire condamner , et de m'ordonner le silence ?

Vos plaintes ont été accompagnées des plaintes de tous les gens de lettres de l'Europe. Leurs voix se sont jointes à la vôtre ; et pour unique réponse , *Maupertuis* imprime qu'on ne doit pas savoir ce qu'il a écrit à madame la princesse d'*Orange* ; que ce sont des secrets entre lui et elle , qu'il faut respecter. Cette réponse est le dernier coup de pinceau du tableau , et j'avoue qu'on devait s'y attendre.

J'étais plein de ma surprise et de mon indignation , ainsi que tous ceux qui ont lu votre *Appel* ; mais l'une et l'autre cessent dans ce moment-ci. On m'apporte un volume de lettres que *Maupertuis* a fait imprimer il y a un mois ; je ne peux plus que le plaindre ; il n'y a plus à se fâcher. C'est un homme qui prétend que , pour mieux connaître la nature de l'ame , il faut aller aux terres Australes dissequer des cerveaux de géans hauts de douze pieds , et des hommes velus portant une queue de singe.

Il veut qu'on enivre les gens avec de l'opium pour épier dans leurs rêves les ressorts de l'entendement humain.

Il propose de faire un grand trou qui pénètre jusqu'au noyau de la terre.

Il veut qu'on induise les malades de poix-réfine , et qu'on leur perce la chair avec de longues aiguilles ; bien entendu qu'on ne payera point le médecin si le malade ne guérit pas.

Il prétend que les hommes pourraient vivre encore huit à neuf cents ans , si on les conservait par la même méthode qu'on empêche les œufs d'éclore. La maturité de l'homme n'est pas l'âge viril , c'est la mort ; il n'y a qu'à reculer ce point de maturité.

Enfin , il assure qu'il est aussi aisé de voir l'avenir que le passé ; que les prédictions sont de même nature que la mémoire ; que tout le monde peut prophétiser ; que cela ne dépend que d'un degré de plus d'activité dans l'esprit , et qu'il n'y a qu'à exalter son ame. Tout son livre est plein d'un bout à l'autre d'idées de cette force. Ne vous étonnez donc plus de rien. Il travaillait à ce livre lorsqu'il vous persécutait ; et je puis dire , Monsieur , lorsqu'il me tourmentait aussi d'une autre manière. Le même esprit a inspiré son ouvrage et sa conduite.

Tout cela n'est point connu de ceux qui chargés de grandes affaires , occupés du gouvernement des Etats , et du devoir de rendre

heureux les hommes , ne peuvent baïffer leurs regards sur des querelles et sur de pareils ouvrages. Mais moi qui ne suis qu'un homme de lettres , moi qui ai toujours préféré ce titre à tout , moi dont le métier est depuis plus de quarante ans d'aimer la vérité et de la dire hardiment , je ne cacherai point ce que je pense. On dit que votre adverfaire est actuellement très-malade , je ne le suis pas moins ; et s'il porte dans son tombeau son injustice et son livre , je porterai dans le mien la justice que je vous rends. Je suis avec autant de vérité que j'en ai mis dans ma lettre ,

MONSIEUR,

Votre &c.

R E P O N S E

D'UN ACADEMICIEN DE BERLIN,  
A UN ACADEMICIEN DE PARIS,

*Tirée de la Bibliothèque raisonnée ; mois de  
juillet , août et septembre , page 227.*

A R T I C L E X I I .

VOICI l'exacte vérité qu'on demande. M. Moreau de Maupertuis, dans une brochure intitulée *Essai de cosmologie*, prétendit que la seule preuve de l'existence de DIEU est  $AR \times n RB$  qui doit être un *minimum*. (\*) Il affirme que dans tous les cas possibles l'action est toujours un *minimum*, ce qui est démontré faux ; il dit avoir découvert cette loi du *minimum*, ce qui n'est pas moins faux.

M. Kœnig, ainsi que d'autres mathématiciens, a écrit contre cette assertion étrange ; et il a cité entre autres choses un fragment d'une lettre de Leibnitz, où ce grand homme disait avoir remarqué *que dans les modifications*

(\*) Voyez page 52 de son Recueil in-4°.



*du mouvement, l'action devient ordinairement un maximum ou un minimum.*

M. *Moreau Maupertuis* crut qu'en produisant ce fragment, on voulait lui enlever la gloire de sa prétendue découverte, quoique *Leibnitz* eût dit précisément le contraire de ce qu'il avance. Il força quelques membres pensionnaires de l'académie de Berlin, qui dépendent de lui, de sommer M. *Kænig* de produire l'original de la lettre de *Leibnitz*; et l'original ne se trouvant plus, il fit rendre par les mêmes membres un jugement qui déclare M. *Kænig* coupable d'avoir attenté à la gloire du sieur *Moreau Maupertuis*, en supposant une fausse lettre.

Depuis ce jugement aussi incompetent qu'injuste, et qui déshonorait M. *Kænig*, professeur en Hollande, et bibliothécaire de son S. A. S. madame la princesse d'*Orange*, le sieur *Moreau Maupertuis* écrivit et fit écrire à cette princesse, pour l'engager à faire supprimer par son autorité les réponses que M. *Kænig* pourrait faire. S. A. S. a été indignée d'une persécution si insolente; et M. *Kænig* s'est justifié pleinement, non-seulement en faisant voir que ce qui appartient à M. de *Maupertuis* dans sa théorie est faux, et qu'il n'y a que ce qui appartient à *Leibnitz* et à d'autres qui soit vrai; mais il a donné la lettre toute entière de

*Leibnitz* , avec deux autres de ce philosophe. Toutes ces lettres sont du même style , il n'est pas possible de s'y méprendre ; et il n'y a personne qui ne convienne qu'elles sont de *Leibnitz*. Ainsi le sieur *Moreau Maupertuis* a été convaincu à la face de l'Europe savante , non-seulement de plagiat et d'erreur , mais d'avoir abusé de sa place pour ôter la liberté aux gens de lettres , et pour persécuter un honnête homme qui n'avait d'autres crimes que de n'être pas de son avis. Plusieurs membres de l'académie de Berlin ont protesté contre une conduite si criante , et quitteraient l'académie que le sieur *Maupertuis* tyrannise et déshonore , s'ils ne craignaient de déplaire au roi qui en est le protecteur.

A Berlin , le 18 septembre 1752.

## F R A G M E N T

D'UNE LETTRE SOUS LE NOM DU LORD,  
BOLINGBROKE.

UN très-grand prince me disait il y a deux mois , aux eaux d'Aix-la-chapelle , qu'il se ferait fort de gouverner très-humblement une nation considérable sans le secours de la superstition. Je le crois fermement, lui répondis-je ; et une preuve évidente , c'est que moins notre Eglise anglicane a été superstitieuse , plus notre Angleterre est devenue florissante ; encore quelques pas , et nous en vaudrions mieux. Mais il faut du temps pour guérir le fond de la maladie , quand on a détruit les principaux symptômes.

Les hommes , me dit ce prince , sont des espèces de singes qu'on peut dresser à la raison comme à la folie. On a pris long-temps ce dernier parti ; on s'en est mal trouvé. Les chefs barbares qui conquièrent nos nations barbares , crurent d'abord emmuser les peuples par le moyen des évêques. Ceux-ci , après avoir bien sellé et fessé les sujets , en firent autant aux monarques. Ils détrônèrent *Louis le débonnaire* ou le sot , car on ne détrône que

les fots ; il se forma un chaos d'absurdités , de fanatisme , de discordes intestines , de tyrannie et de sédition qui s'est étendu sur cent royaumes. Faisons précisément le contraire , et nous aurons un effet contraire. J'ai remarqué , ajouta-t-il , qu'un très-grand nombre de bons bourgeois , de prêtres , d'artisans même , ne croit pas plus aux superstitions que les confesseurs des princes , les ministres d'Etat et les médecins. Mais qu'arrive-t-il ? ils ont assez de bon sens pour voir l'absurdité de nos dogmes , et ils ne sont ni assez instruits ni assez sages pour pénétrer au-delà. Le Dieu qu'on nous annonce , disent-ils , est ridicule ; donc il n'y a point de Dieu. Cette conclusion est aussi absurde que les dogmes qu'on leur prêche ; et sur cette conclusion précipitée ils se jettent dans le crime , si un bon naturel ne les retient pas.

Proposons-leur un Dieu qui ne soit pas ridicule , qui ne soit pas déshonoré par des contes de vieilles , ils l'adoreront sans rire et sans murmurer ; ils craindront de trahir la conscience que DIEU leur a donnée. Ils ont un fond de raison , et cette raison ne se révoltera pas. Car enfin , s'il y a de la folie à reconnaître un autre que le souverain de la nature , il n'y en a pas moins à nier l'existence de ce souverain. S'il y a quelques raisonneurs dont la vanité trompe leur intelligence

jusqu'à lui nier l'intelligence universelle , le très-grand nombre en voyant les astres et les animaux organisés , reconnaîtra toujours la puissance formatrice des astres et de l'homme. En un mot , l'honnête homme se plie plus aisément à fléchir devant l'Être des êtres que sous un natif de la Mecque ou de Bethléem. Il sera véritablement religieux en écrasant la superstition. Son exemple influera sur la populace , et ni les prêtres ni les gueux ne seront à craindre.

Alors je ne craindrai plus ni l'insolence d'un *Grégoire VII*, ni les poisons d'un *Alexandre VI*, ni le couteau des *Clément* , des *Ravaillac* , des *Balthazar Gérard* , et de tant d'autres coquins armés par le fanatisme. Croit-on qu'il me sera plus difficile de faire entendre raison aux Allemands qu'il ne l'a été aux princes chinois de faire fleurir chez eux une religion pure, établie chez tous les lettrés depuis plus de cinq mille ans?

Je lui répondis que rien n'était plus raisonnable et plus facile , mais qu'il ne le ferait pas , parce qu'il serait entraîné par d'autres soins dès qu'il serait sur le trône ; et que s'il tentait de rendre son peuple raisonnable , les princes voisins ne manqueraient pas d'armer l'ancienne folie de son peuple contre lui-même.

Les princes chinois, lui dis-je, n'avaient point de princes voisins à craindre quand ils instituèrent un culte digne de DIEU et de l'homme. Ils étaient séparés des autres dominations par des montagnes inaccessibles et par des déserts. Vous ne pourrez effectuer ce grand projet que quand vous aurez cent mille guerriers victorieux sous vos drapeaux, et alors je doute que vous l'entrepreniez. Il faudrait, pour un tel projet, de l'enthousiasme dans la philosophie, et le philosophe est rarement enthousiaste. Il faudrait aimer le genre humain, et j'ai peur que vous ne pensiez qu'il ne mérite pas d'être aimé. Vous vous contenterez de fouler l'erreur à vos pieds, et vous laisserez les imbécilles tomber à genoux devant elle.

Ce que j'avais prédit est arrivé; le fruit n'est pas encore tout-à-fait assez mûr pour être cueilli.



## A M. MARTIN KAHLE,

*Professeur et doyen des philosophes de Gottingen,  
sur des questions métaphysiques.*

MONSIEUR LE DOYEN,

**J**E suis bien aise d'apprendre au public que vous avez écrit contre moi un petit livre. Vous m'avez fait beaucoup d'honneur. Vous rejetez, page 17, la preuve de l'existence de DIEU, tirée des causes finales. Si vous aviez raisonné ainsi à Rome, le révérend père jacobin maître du sacré palais vous aurait mis à l'inquisition; si vous aviez écrit contre un théologien de Paris, il aurait fait censurer votre proposition par la sacrée faculté; si contre un enthousiaste, il vous eût dit des injures, &c. &c.; mais je n'ai l'honneur d'être ni jacobin, ni théologien, ni enthousiaste. Je vous laisse dans votre opinion, et je demeure dans la mienne. Je ferai toujours persuadé qu'une horloge prouve un horloger, et que l'univers prouve un Dieu. Je souhaite que vous vous entendiez vous-même sur ce que vous dites de l'espace et de la durée, et de la nécessité de la matière,

et des monades, et de l'harmonie préétablie ; et je vous renvoie à ce que j'en ai dit en dernier lieu dans cette nouvelle édition où je voudrais bien m'être entendu, ce qui n'est pas une petite affaire en métaphysique.

Vous citez à propos de l'espace et de l'infini la Médée de *Sénèque*, les Philippiques de *Cicéron*, les Métamorphoses d'*Ovide*, des vers du duc de *Buckingham*, de *Gombaud*, de *Regnier*, de *Rapin*, &c. J'ai à vous dire, Monsieur, que je fais bien autant de vers que vous, que je les aime autant que vous, et que s'il s'agissait de vers, nous verrions beau jeu ; mais je les crois peu propres à éclaircir une question métaphysique, fussent-ils de *Lucrece* ou du cardinal de *Polignac*. Au reste, si jamais vous comprenez quelque chose aux monades, à l'harmonie préétablie ; et pour citer des vers,

Si monsieur le doyen peut jamais concevoir

Comment tout étant plein tout a pu se mouvoir ;

si vous découvrez aussi comment, tout étant nécessaire, l'homme est libre, vous me ferez plaisir de m'en avertir. Quand vous aurez aussi démontré en vers ou autrement pourquoi tant d'hommes s'égorgeant dans le meilleur des mondes possibles, je vous serai très-obligé.

J'attends vos raisonnemens, vos vers, vos injectives ; et je vous proteste du meilleur de

mon cœur que ni vous ni moi ne savons rien de cette question. J'ai d'ailleurs l'honneur d'être, &c.

A M. D E \* \* \*

PROFESSEUR EN HISTOIRE.

Décembre 1753.

**V**ous avez dû vous apercevoir, Monsieur, que cette prétendue histoire universelle imprimée à la Haie, annoncée jusqu'au temps de *Charles-Quint*, et qui contient cent années de moins que le titre ne promet, n'était point faite pour voir le jour. Ce sont des recueils informes d'anciennes études auxquelles je m'occupais il y a environ quinze années, avec une personne respectable au-dessus de son sexe et de son siècle, dont l'esprit embrassait tous les genres d'érudition, et qui savait y joindre le goût, sans quoi cette érudition n'eût pas été un mérite.

Je préparais uniquement ce canevas pour son usage et pour le mien, comme il est aisé de le voir par l'inspection même du commencement. C'est un compte que je me rends

librement à moi-même de mes lectures ; seule manière de bien apprendre et de se faire des idées nettes : car lorsqu'on se borne à lire , on n'a presque jamais dans la tête qu'un tableau confus.

Mon principal but avait été de suivre les révolutions de l'esprit humain dans celles des gouvernemens.

Je cherchais comment tant de méchans hommes, conduits par de plus méchans princes, ont pourtant à la longue établi des sociétés où les arts, les sciences, les vertus même ont été cultivés.

Je cherchais les routes du commerce qui répare en secret les ruines que les sauvages conquérans laissent après eux, et je m'étudiais à examiner par le prix des denrées les richesses ou la pauvreté d'un peuple. J'examinais surtout comment les arts ont pu renaître et se soutenir parmi tant de ravages.

L'éloquence et la poésie marquent le caractère des nations. J'avais traduit des morceaux de quelques anciens poètes orientaux. Je me souviens encore d'un passage du persan *Sadi*, sur la puissance de l'Être suprême. On y voit ce même génie qui anima les écrivains arabes et hébreux, et tous ceux de l'Orient. Plus d'imagination que de choix ; plus d'enflure que de grandeur. Ils peignent avec la parole ;

mais ce sont souvent des figures mal assemblées. Les élancemens de leur imagination n'ont jamais admis d'idée fine et approfondie. L'art des transitions leur est inconnu.

Voici ce passage de *Sadi* en vers blancs :

Il fait distinctement ce qui ne fut jamais.  
 De ce qu'on n'entend point son oreille est remplie.  
 Prince, il n'a pas besoin qu'on le serve à genoux :  
 Juge, il n'a pas besoin que sa loi soit écrite.  
 De l'éternel burin de sa prévision  
 Il a tracé nos traits dans le sein de nos mères ;  
 De l'Aurore au Couchant il porte le soleil ;  
 Il sème de rubis les masses des montagnes.  
 Il prend deux gouttes d'eau ; de l'une il fait un homme,  
 De l'autre il arrondit la perle au fond des mers.  
 L'être au son de sa voix fut tiré du néant.  
 Qu'il parle, et dans l'instant l'univers va rentrer  
 Dans les immensités de l'espace et du vide ;  
 Qu'il parle, et l'univers repasse en un clin d'œil  
 Des abîmes du rien dans les plaines de l'être.

Ce *Sadi*, né dans la Bactriane, était contemporain du *Dante*, né à Florence, en 1265. Les vers du *Dante* faisaient déjà la gloire de l'Italie, quand il n'y avait aucun bon auteur profane chez nos nations modernes. Il était né dans un temps où les querelles de l'Empire

et

et du facerdoce avaient laiffé dans les Etats et dans les esprits des plaies profondes. Il était gibelin et perfécuté par les guelfes ; ainfi il ne faut pas s'étonner s'il exhale à peu-près ainfi fes chagrins dans fon poëme , en cette manière :

Jadis on vit dans une paix profonde  
De deux soleils les flambeaux luire au monde ,  
Qui , fans se nuire , éclairant les humains ,  
Du vrai devoir enseignaient les chemins ;  
Et nous montraient de l'aigle impériale  
Et de l'agneau les droits et l'intervalle.  
Ce temps n'est plus , et nos cieux ont changé.  
L'un des soleils de vapeurs furchargé ,  
En s'échappant de sa sainte carrière ,  
Voulut de l'autre absorber la lumière.  
La règle alors devint confusion ;  
Et l'humble agneau parut un fier lion ,  
Qui tout brillant de la pourpre usurpée ,  
Voulut porter la houlette et l'épée.

J'avais traduit plus de vingt passages assez longs du *Dante* , de *Pétrarque* et de l'*Arioste* ; et comparant toujours l'esprit d'une nation inventrice et celui des nations imitatrices , je mettais en parallèle plusieurs morceaux de *Spencer* , que j'avais tâché de rendre avec



beaucoup d'exactitude. C'est ainsi que je suivais les arts dans leurs carrières.

Je n'entrais point dans le vaste labyrinthe des absurdités philosophiques, qu'on honora si long-temps du nom de *science*. Je remarquais seulement les plus grandes erreurs qu'on avait prises pour les vérités les plus incontestables; et, m'attachant uniquement aux arts utiles, je mettais devant mes yeux l'histoire des découvertes en tout genre, depuis l'arabe *Geber*, inventeur de l'algèbre, jusqu'aux derniers miracles de nos jours.

Cette partie de l'histoire était, sans doute, mon plus cher objet; et les révolutions des Etats n'étaient qu'un accessoire à celle des arts et des sciences. Tout ce grand morceau, qui m'avait coûté tant de peines, m'ayant été dérobé il y a quelques années, je fus d'autant plus découragé, que je me sentais absolument incapable de recommencer un si pénible ouvrage.

La partie purement historique resta informée entre mes mains; elle est poussée jusqu'au règne de *Philippe II*, et elle devait se lier au siècle de *Louis XIV*.

Cette suite d'histoire, débarrassée de tous les détails qui obscurcissent d'ordinaire le fond, et de toutes les minuties de la guerre, si intéressantes dans le moment, et si ennuyeuses

après, et de tous les petits faits qui font tort aux grands, devait composer un vaste tableau qui pouvait aider la mémoire en frappant l'imagination.

Plusieurs personnes voulurent avoir le manuscrit, tout imparfait qu'il était ; et il y en a plus de trente copies. Je les donnai d'autant plus volontiers, que ne pouvant plus travailler à cet ouvrage, c'était autant de matériaux que je mettais entre les mains de ceux qui pouvaient l'achever.

Lorsque M. de *la Bruère* eut le privilège du *Mercure de France*, vers l'année 1747, il me pria de lui abandonner quelques-unes de ces feuilles qui parurent dans son journal. On les a recueillies depuis, en 1751, parce qu'on recueille tout. Le morceau sur les croisades, qui fait une partie de l'ouvrage, fut donné dans ce recueil comme un morceau détaché ; et le tout fut imprimé très-incorrectionnellement avec ce titre peu convenable : *Plan de l'histoire de l'esprit humain*. Ce prétendu plan de l'histoire de l'esprit humain, contient seulement quelques chapitres historiques touchant les neuvième et dixième siècles.

Un libraire de la Haie ayant trouvé un manuscrit plus complet, vient de l'imprimer avec le titre d'*Abrégé de l'histoire universelle, depuis Charlemagne jusqu'à Charles-Quint*. Et

cependant il ne va pas seulement jusqu'au roi de France *Louis XI*; apparemment qu'il n'en avait pas davantage, ou qu'il a voulu attendre, pour donner son troisième volume, que ses deux premiers fussent débités.

Il dit qu'il a acheté ce manuscrit d'un homme qui demeure à Bruxelles. J'ai ouï dire en effet, qu'un domestique de monseigneur le prince *Charles* de Lorraine en possédait depuis long-temps une copie, et qu'elle était tombée entre les mains de ce domestique par une aventure assez singulière. L'exemplaire fut pris dans une cassette parmi l'équipage d'un prince, pillé par des hofards dans une bataille donnée en Bohême. Ainsi on a eu cet ouvrage par le droit de la guerre, et il est de bonne prise. Mais apparemment que les mêmes hofards en ont conduit l'impression. Tout y est étrangement défiguré; il y manque les chapitres les plus intéressans. Presque toutes les dates y sont fausses, presque tous les noms déguisés. Il y a beaucoup de phrases qui ne forment aucun sens; d'autres qui forment un sens ridicule ou indécent. Les transitions, les conjonctions sont déplacées. On m'y fait dire très-souvent tout le contraire de ce que j'ai dit; et je ne conçois pas comment on a pu lire cet ouvrage dans l'état où il est livré au public. Je suis très-aise que le

libraire qui s'en est chargé y ait trouvé son compte et l'ait si bien vendu ; mais s'il avait voulu me consulter , je l'aurais mis en état de donner au moins au public un ouvrage moins défectueux : et voyant qu'il m'était impossible d'arrêter l'impression , j'aurais donné tous mes soins à l'arrangement de cet informe assemblage , qui , dans l'état où il est , ne mérite pas les regards d'un homme un peu instruit.

Comme je ne croyais pas , Monsieur , que jamais aucun libraire voulût risquer de donner quelque chose de si imparfait , je vous avoue que je m'étais servi de quelques-uns de ces matériaux pour bâtir un édifice plus régulier et plus solide. Une des plus respectables princesses d'Allemagne , à qui je ne peux rien refuser , m'ayant fait l'honneur de me demander les Annales de l'Empire ; je n'ai point fait difficulté d'insérer un petit nombre de pages de cette prétendue histoire universelle , dans l'ouvrage qu'elle m'a ordonné de composer.

Dans le temps que je donnais à S. A. S. cette marque de mon obéissance , et que ces Annales de l'Empire étaient déjà presque entièrement imprimées , j'ai appris qu'un allemand , qui était l'année passée à Paris , avait travaillé sur le même sujet , et que son ouvrage était prêt à paraître. Si je l'avais su plutôt ,

j'aurais assurément interrompu l'impression du mien. Je fais qu'il est beaucoup plus capable que moi d'une telle entreprise, et je suis très-éloigné de prétendre lutter contre lui; mais le libraire à qui j'ai fait présent de mon manuscrit à pris trop de peine et m'a trop bien servi pour que je puisse supprimer le fruit de son travail. Peut-être même que le goût dans lequel j'ai écrit ces Annales de l'Empire, étant différent de la méthode observée par l'habile homme dont j'ai l'honneur de vous parler, les savans ne seront pas fâchés de voir les mêmes vérités sous des faces différentes. Il est vrai que mon ouvrage est imprimé en pays étranger, à Bâle en Suisse, chez *Jean-Henri Decker*, et qu'on peut présumer que les livres français ne sont pas imprimés chez les étrangers avec toute la correction nécessaire. Notre langue s'y corrompt tous les jours depuis la mort des grands hommes que la révolution de 1685 y transplanta; et la multitude même des livres qu'on y imprime nuit à l'exactitude qu'on y doit apporter. Mais cette édition a été revue par des hommes intelligens; et je peux répondre du moins qu'elle est assez correcte, &c.

*Lettre au sieur Jean Néaulme, libraire de  
la Haie et de Berlin.*

J'AI lu avec attention et avec douleur le livre intitulé *Abrégé de l'histoire universelle*, dont vous dites avoir acheté le manuscrit à Bruxelles. Un libraire de Paris, à qui vous l'avez envoyé, en a fait sur le champ une édition aussi fautive que la vôtre. Vous auriez bien dû au moins me consulter avant de donner au public un ouvrage si défectueux. En vérité, c'est la honte de la littérature. Comment votre éditeur a-t-il pu prendre le huitième siècle pour le quatrième, le treizième pour le douzième, le pape *Boniface VIII* pour *Boniface VII*? presque chaque page est pleine de fautes absurdes. Tout ce que je peux vous dire, c'est que tous les manuscrits qui sont à Paris, ceux qui sont actuellement entre les mains du roi de Prusse, de monseigneur l'électeur Palatin, de madame la duchesse de *Gotha*, sont très-différens du vôtre. Une transposition, un mot oublié suffisent pour former un sens absurde ou odieux. Il y a malheureusement beaucoup de ces fautes dans votre ouvrage. Il semble que vous ayez voulu me rendre ridicule et me perdre, en imprimant cette informe rapsodie, et en y



144 LETTRE AU SIEUR NEAULME.

mettant mon nom. Votre éditeur a trouvé le secret d'avilir un ouvrage qui aurait pu devenir très-utile. Vous avez gagné de l'argent ; je vous en félicite : mais je vis dans un pays où l'honneur des lettres et les bienséances me font un devoir d'avertir que je n'ai nulle part à la publication de ce livre , rempli d'erreurs et d'indécences ; que je le défavoue ; que je le condamne ; et que je vous fais très-mauvais gré de votre édition.

VOLTAIRE.

A Colmar , 28 décembre 1753.

LETTRE

L E T T R E

ECRITE SOUS LE NOM DE M. CUBSTORF,  
PASTEUR DE HELMSTAD, A M. KIRKERF,  
PASTEUR DE LAUVTORP.

Du 10 octobre 1760.

J'E gémis, comme vous, mon cher confrère, des funestes progrès de la philosophie. Les magistrats, les princes pensent; nous sommes perdus. L'Angleterre surtout a corrompu l'Europe par ses malheureuses découvertes sur la lumière, sur la gravitation, sur l'aberration des étoiles fixes. Les hommes parviennent insensiblement à cet excès de témérité, de ne rien croire que ce qui est raisonnable; et ils répondent à plusieurs de nos inventions:

*Quodcumque ostendis mihi sic incredulus odi.*

J'ai réfléchi dans l'amertume de mon cœur sur cette haine funeste que tant de personnes de tout rang, de tout âge et de tout sexe déploient si hautement contre nos semblables; peut-être nos divisions en font-elles la source;

*Mélanges littér. Tome IV. \* N*

peut-être aussi devons-nous l'attribuer au peu de circonspection de certaines personnes qui ont révolté les esprits, au lieu de les gagner. Nous avons insulté les sages, comme les luthériens outragent les calvinistes, comme les calvinistes disent des injures aux anglicans, les anglicans aux puritains, ceux-ci aux primitifs, nommés *quakers*, tous à l'Eglise romaine, et l'Eglise romaine à tous.

Si nous avions été plus modérés, je suis persuadé qu'on ne se ferait pas tant révolté contre nous. Pardonnons, mon cher confrère, à ceux qui attaquent injustement les fondemens d'un édifice que nous démolissons nous-mêmes, et dont nous prenons toutes les pierres pour nous les jeter à la tête.

Je pense que le seul moyen de ramener nos ennemis serait de ne leur montrer que de la charité et de la modestie; mais nous commençons par prodiguer les noms de *petits esprits*, de *libertins*, de *cœurs corrompus*; nous forçons leur amour propre à se mettre contre nous sous les armes. Ne serait-il pas plus sage et plus utile d'employer la douceur qui vient à bout de tout?

D'un côté, nous leur disons que nos opinions sont si claires qu'il faut être en démence pour les nier; de l'autre, nous leur crions qu'elles sont si obscures qu'il ne faut pas faire

*usage de sa raison avec elles.* Comment veut-on qu'ils ne soient pas embarrassés par ces deux expositions contradictoires ?

Chacune de nos sectes prétend le titre d'*universelle* ; mais qu'avons-nous à répondre quand nos adversaires prennent une mappemonde , et couvrent avec le doigt le petit coin de la terre où notre secte est confinée ?

Montrons-leur qu'elle mériterait d'être universelle , si nous étions sages ; ne les révoltons point en leur disant qu'il n'y a de probité que chez nous : voilà ce qui a le plus soulevé les savans. Ils ne conviendront jamais que *Confucius* , *Pythagore* , *Zaleucus* , *Socrate* , *Platon* , *Caton* , *Scipion* , *Cicéron* , *Trajan* , les *Antonin* , *Epictète* , et tant d'autres , n'eussent pas de vertu ; ils nous reprocheront de calomnier , par cette assertion odieuse , les hommes de tous les temps et de tous les lieux. Hélas ! l'anabaptiste , les mains teintes de fang , aurait-il été bien reçu à dire , pendant le siège de Munster , qu'il n'y avait de probité que chez lui ? le calviniste aurait-il pu le dire en assassinant le duc de *Guise* ? le papiste en sonnant les matines de la Saint-Barthelemi ? *Poltrou* , *Clément* , *Châtel* , *Ravaillac* , le jésuite *le Tellier* étaient très-dévots ; mais en bonne foi n'aimeriez-vous pas mieux la probité de *la Mothe-le-Vayer* , de *Gassendi* , de *Locke* , de *Bayle* , de

*Descartes*, de *Middleton*, et de cent autres grands hommes que je vous nommerais ? Non, mon frère, ne nous servons jamais de ces malheureux argumens qu'on rétorque si aisément contre nous-mêmes. Le père *Canaye* disait : *Point de raison* ; et moi je dis : *Point de dispute, point d'insolence*.

On dit qu'autrefois nous nous sommes laissés emporter à l'ambition, à la haine, à l'avarice, à la vengeance ; que nous avons disputé aux princes leur juridiction ; que nous avons troublé les Etats ; que nous avons répandu le sang : ne tombons plus dans ces horribles excès, convenons que l'Eglise est dans l'Etat, et non l'Etat dans l'Eglise. Obéissons aux princes comme tous les autres sujets. Ce sont nos scandales, encore plus que nos dogmes, qui nous ont fait tant d'ennemis. On ne s'élève contre les lois et contre les fonctions des magistrats dans aucun pays de la terre. Si on s'est élevé contre nous dans tous les temps et dans tous les lieux, à qui en est la faute ?

L'humilité, le silence et la prière doivent être nos seules armes.

Les favans ne croient pas certaines assertions, ( ni nous non plus. ) Hé bien, les croiront-ils davantage quand nous les outragerons ? Les Chinois, les Japonais, les Siamois,

les Indiens , les Tartares , les Turcs , les Persans , les Africains ne croient pas en nous ; irons nous pour cela les traiter tous les jours de perturbateurs du repos de l'Etat , de mauvais citoyens , d'ennemis de DIEU et des hommes ? Pourquoi ne difons-nous point d'injures à toutes ces nations , et outrageons-nous un allemand , un anglais , qui ne pensent pas comme nous ? Pourquoi tremblons-nous respectueusement devant un souverain qui nous méprise , et déclamons-nous si fièrement contre un particulier sans crédit , que nous soupçonnons de ne pas nous estimer assez ?

Cette rage de vouloir dominer sur les esprits doit être bien confondue. Je vois que chaque effort que nous faisons pour nous relever sert à nous abattre. Laissons en repos les puissans du monde et les hommes instruits , afin qu'ils nous y laissent ; vivons en paix avec ceux que nous ne subjuguons jamais , et qui peuvent nous décrier. Réprimons surtout la hauteur et l'emportement , qui conviennent si mal , et qui réussissent si peu.

Vous connaissez le pasteur *Durnol* ; c'est un bon homme au fond , mais il est fort colérique. Il expliquait un jour le Pentateuque aux enfans , et il en était à l'article de l'âne de *Balaam* : un jeune garçon se mit à rire , M. *Durnol* fut indigné ; il cria , il menaça , il



150 LETTRE DU SECRETAIRE

prouva que les ânes pouvaient parler très-bien, surtout quand ils voyaient devant eux un ange armé d'une épée : le petit garçon se mit à rire davantage ; M. *Durnol* s'emporta ; il donna un grand coup de pied à l'enfant, qui lui dit en pleurant : Ah ! je conviens que l'âne de *Balaam* parlait ; mais il ne ruait pas.

Cette naïveté a fait sur moi une grande impression, et j'ai conseillé depuis à tous mes amis de cesser de ruer et de braire.

L E T T R E

DU SECRETAIRE DE M. DE VOLTAIRE,  
AU SECRETAIRE DE M. LE FRANÇ DE  
POMPIGNAN.

M O N S I E U R ,

VOUS avez écrit trois lettres à M. de *Voltaire*, signées *Ladoux*, à l'hôtel des Asturies, rue du sépulcre. Vous lui dites dans ces trois lettres que vous avez été le secrétaire du célèbre M. *le Franc de Pompignan* ; que vous n'avez plus le bonheur d'être chez lui, et qu'il

vous a renvoyé, parce qu'il vous soupçonnait d'avoir fourni à M. de *Voltaire* des mémoires contre lui.

Vous demandiez à M. de *Voltaire* une attestation qui détruisît cette calomnie. Il vous répondit qu'il ne vous connaissait pas, que vous ne le connaissiez pas, et qu'on ne lui avait jamais envoyé d'autres mémoires contre M. *le Franc de Pompignan*, que ses propres ouvrages. Il me charge, étant vieux, malade, et presque aveugle, de vous répéter la même chose de sa part.

Voici tout ce qu'il connaît de M. *le Franc de Pompignan*.

1°. D'assez mauvais vers.

2°. Son discours à l'académie, dans lequel il insulte tous les gens de lettres.

3°. Un mémoire au roi, dans lequel il dit à sa majesté qu'il a une belle bibliothèque à Pompignan-lès-Montauban.

4°. La description d'une belle fête qu'il donna dans Pompignan, de la procession dans laquelle il marchait derrière un jeune jésuite, accompagné des bourdons du pays; et d'un grand repas de vingt-six couverts, dont il a été parlé dans toute la province.

5°. Un beau sermon de sa composition, dans lequel il dit qu'il est avec les étoiles dans le firmament, tandis que les prédicateurs de

Paris et tous les gens de lettres sont à ses pieds dans la fange.

Mon maître a appris aussi que M. *le Franc de Pompignan*, (quoiqu'il soit noyé) se compare à *Moïse*, et que monsieur son frère l'évêque était *Aaron*; il leur en fait ses complimens.

Il a entendu parler aussi d'une pastorale de monsieur l'évêque, adressée aux habitans du Puy-en-Velay, par monseigneur, CORTIAT, secrétaire. On lui a mandé que dans cette pastorale il est question d'*Aristophane*, de *Diagoras*, du dictionnaire encyclopédique, de *Fontenelle*, de *la Mothe*, de *Perrault*, de *Terrasson*, de *Boindin*, du chancelier *Bacon*, de *Descartes*, de *Mallebranche*, de *Locke*, de *Newton*, de *Leibnitz*, de *Montesquieu*, &c.

Nous félicitons messieurs du Puy-en-Velay d'avoir lu les ouvrages de tous ces messieurs; tel pasteur, telles brebis. Mais mon maître n'entre dans aucunes de ces querelles scientifiques; il cultive la terre avec bien de la peine, et laisse les grands hommes éclairer leur siècle.

Vous lui mandez que monsieur l'évêque d'*Alais* veut vous prendre pour secrétaire, en cas que vous ayez une attestation en bonne forme, que vous n'avez point trahi les secrets de M. *le Franc de Pompignan*; il vous envoie

cette attestation , et il se flatte que , quand vous ferez à M. d'Alais , vous ne ressemblerez pas à M. Cortiat , secrétaire.

P. S. Je vous demande pardon , Monsieur , j'oubliais , dans les ouvrages de M. le Franc de Pompignan , la Prière du déiste , qu'il a traduite de l'anglais.

A M. LE DUC DE LA VALLIERE,

*Grand-fauconnier de France, sur Urceus Codrus.*

VOTRE procédé , monsieur le Duc , est de l'ancienne chevalerie : vous vous exposez pour sauver un homme qui s'est mis en péril à votre suite ; mais la petite erreur dans laquelle vous m'avez induit , sert à déployer votre profonde érudition ; peu de grands-fauconniers auraient détérré les *Sermones festivi* , imprimés en 1502. Raillerie à part , vous faites une action digne de votre belle ame , en vous mettant pour moi à la brèche.

Vous me disiez dans votre première lettre , qu'*Urceus Codrus* était un grand prédicateur ; vous m'apprenez dans votre seconde que c'était un grand libertin , mais cependant qu'il n'était pas cordelier. Vous demandez

pardon à S<sup>t</sup> François d'Assise , et à tout l'ordre séraphique , de la méprise où vous m'avez fait tomber ; je prends sur moi la pénitence ; mais il reste toujours pour véritable que les mystères représentés à l'hôtel de Bourgogne , étaient beaucoup plus décens que la plupart des sermons du seizième siècle. C'est sur ce point que roule la question.

Mettons qui nous voudrons à la place d'*Urceus Codrus* , et nous aurons raison. Il n'y a pas un mot dans les mystères qui alarme la pudeur et la piété. Quarante associés , qui font et qui jouent des pièces saintes en français , ne peuvent s'accorder à déshonorer leurs pièces par des indécences qui révolteraient le public et qui feraient fermer le théâtre. Mais un prédicateur ignorant , qui n'a nul usage des bienséances , peut mêler dans son sermon quelques sottises , surtout quand il les prononce en latin.

Tels étaient , par exemple , les sermons du cordelier *Maillard* , que vous avez , sans doute , dans votre riche et immense bibliothèque ; vous verrez , dans son sermon du jeudi de la seconde semaine du carême , qu'il apostrophe ainsi les femmes des avocats qui portent des habits garnis d'or : *Vous dites que vous êtes vêtues suivant votre état : à tous les diables votre état et vous-mêmes , Mesdemoiselles ! Vous me direz*

*peut-être : Nos maris ne nous donnent point de si belles robes ; nous les gagnons de la peine de notre corps : à trente mille diables la peine de votre corps , Mesdemoiselles !*

Je ne vous répète que ce trait de frère *Maillard* , pour ménager votre pudeur ; mais si vous voulez vous donner le soin d'en chercher de plus forts dans le même auteur , vous en trouverez de dignes d'*Urceus Codrus*. Frères *André* et *Menot* étaient fort fameux pour les turpitudes : la chaire , à la vérité , ne fut pas toujours fouillée par des obscénités ; mais long-temps les sermons ne valurent pas mieux que les mystères de l'hôtel de Bourgogne.

Il faut avouer que les prétendus réformés de France furent les premiers qui mirent quelque raison dans leurs discours , parce qu'on est obligé de raisonner quand on veut changer les idées des hommes. Cette raison était encore bien loin de l'éloquence. La chaire , le barreau , le théâtre , la philosophie , la littérature , la théologie , tout chez nous fut , à quelques exceptions près , fort au-dessous des pièces qu'on joue aujourd'hui à la foire.

Le bon goût en tout genre n'établit son empire que dans le siècle de *Louis XIV* ; c'est-là ce qui me détermina , il y a long-temps , à donner une légère esquisse de ce temps glorieux ; et vous avez remarqué que dans cette



histoire, c'est le siècle qui est mon héros, encore plus que *Louis XIV* lui-même, quelque respect et quelque reconnaissance que nous devions à sa mémoire.

Il est vrai qu'en général nos voisins ne valaient guère mieux que nous. Comment s'est-il pu faire que l'on prêchât toujours, et que l'on prêchât si mal? Comment les Italiens, qui s'étaient tirés depuis si long-temps de la barbarie en tant de genres, n'étaient-ils pour la plupart, dans la chaire, que des arlequins en surplis; tandis que la Jérusalem du *Tasse* égalait l'Iliade, que l'*Orlando furioso* surpassait l'Odyssée, que le *Pastor fido* n'avait point de modèle dans l'antiquité, et que les *Raphaël* et les *Paul Véronèse* exécutaient réellement ce qu'on imagine des *Zeuxis* et des *Apelles*?

Il n'est pas douteux, monsieur le Duc, que vous n'avez lu le concile de Trente; il n'y a point de duc et pair, à ce que je pense, qui n'en lise quelques sessions tous les matins. Vous avez remarqué le sermon de l'ouverture de ce concile par l'évêque de Bitonto?

Il prouve premièrement que le concile est nécessaire, parce que plusieurs conciles ont déposé des rois et des empereurs; secondement, parce que dans l'Enéide *Jupiter* assemble le concile des dieux; troisièmement, parce qu'à la création de l'homme et à l'aventure

de la tour de Babel, DIEU s'y prit en forme de concile. Il assure ensuite que tous les prélats doivent se rendre à Trente, comme dans le cheval de Troie : enfin, que la porte du paradis et du concile est la même ; que l'eau vive en découle, et que les pères doivent en arroser leurs cœurs comme des terres sèches ; faute de quoi, le Saint-Esprit leur ouvrira la bouche comme à *Balaam* et à *Caïphe*.

Voilà ce qui fut prêché devant les états-généraux de la chrétienté. Quel préjugé divin en faveur d'un concile ! Le sermon de saint *Antoine de Padoue* aux poissons, est encore plus fameux en Italie que celui de M. de *Bitonto*. On pourrait donc excuser notre frère *André* et notre frère *Garaffe*, et tous nos gilles de la chaire des seizième et dix-septième siècles, s'ils n'ont pas mieux valu que nos maîtres les Italiens.

Mais quelle était la source de cette grossièreté absurde, si universellement répandue en Italie du temps du *Tasse* ; en France, du temps de *Montagne*, de *Charron* et du chancelier de *Hospital* ; en Angleterre, dans le siècle de *Bacon* ? Comment ces hommes de génie ne réformaient-ils pas leurs siècles ? Prenez-vous-en aux collèges qui élevaient la jeunesse, et à l'esprit monacal et théologal qui mettait la dernière main à notre barbarie que les collèges

avaient ébauchée. Un génie tel que le *Tasse* lisait *Virgile*, et produisait la Jérusalem. Un *Machiavel* lisait *Térence*, et faisait la Mandragore ; mais quel moine, quel docteur lisait *Cicéron* et *Démosthènes* ? Un malheureux écolier, devenu imbécille pour avoir été forcé pendant quatre ans d'apprendre par cœur *Jean Despautère*, et ensuite devenu fou pour avoir soutenu une thèse sur l'université de la part de la chose et de la pensée, et sur les catégories, recevait en public son bonnet et ses lettres de démence, et s'en allait prêcher devant un auditoire, dont les trois quarts étaient plus imbécilles que lui, et plus mal élevés.

Le peuple écoutait ces farces théologiques le cou tendu, les yeux fixes, la bouche ouverte, comme les enfans écoutent des contes de forçiers, et s'en retournait tout contrit. Le même esprit qui le conduisait aux facéties de la Mère fotte, le conduisait à ces sermons ; et on y était d'autant plus assidu qu'il n'en coûtait rien. Car mettez un impôt sur les messes, comme on le proposa dans la minorité de *Louis XIV*, personne n'entendra la messe.

Ce ne fut guère que du temps de *Coeffetau* et de *Balzac*, que quelques prédicateurs osèrent parler raisonnablement, mais ennuyusement ; et enfin *Bourdaloue* fut le premier en

Europe qui eut de l'éloquence en chaire. Je rapporterai encore ici le témoignage de *Burnet*, évêque de Salisbury, qui dit dans ses mémoires qu'en voyageant en France il fut étonné de ces sermons, et que *Bourdaloue* réforma les prédicateurs d'Angleterre comme ceux de France.

*Bourdaloue* fut presque le *Corneille* de la chaire, comme *Massillon* en a été depuis le *Racine* : non que j'égale un art à moitié profane à un ministère presque saint ; non que j'égale non plus la difficulté médiocre de faire un bon sermon, à la difficulté prodigieuse et inexprimable de faire une bonne tragédie : mais je dis que *Bourdaloue* voulut raisonner comme *Corneille*, et que *Massillon* s'étudia à être aussi élégant en prose que *Racine* l'était en vers.

Il est vrai qu'on reprocha souvent à *Bourdaloue*, comme à *Corneille*, d'être un peu trop avocat ; de vouloir trop prouver au lieu de toucher ; et de donner quelquefois de mauvaises preuves. *Massillon*, au contraire, crut qu'il valait mieux peindre et émouvoir : il imita *Racine*, autant qu'on peut l'imiter en prose, en prêchant cependant que les auteurs dramatiques sont damnés : car il faut bien que chaque apothicaire vante son onguent et damne celui de son voisin. Son style est pur, ses peintures sont attendrissantes.

Relisez ce morceau sur l'humanité des grands.

„ Hélas ! s'il pouvait être quelquefois per-  
 „ mis d'être sombre , bizarre , chagrin , à  
 „ charge aux autres et à soi-même , ce devrait  
 „ être à ces infortunés , que la misère , les  
 „ calamités , les nécessités domestiques , et  
 „ tous les plus noirs soucis environnent. Ils  
 „ seraient bien plus dignes d'excuse , si por-  
 „ tant déjà le deuil , l'amertume , le désespoir  
 „ souvent dans le cœur , ils en laissaient  
 „ échapper quelques traits au dehors. Mais  
 „ faut-il que les grands , les heureux du  
 „ monde , à qui tout rit , et que les joies et  
 „ les plaisirs accompagnent par-tout , préten-  
 „ dent tirer de leur félicité même , un privi-  
 „ lège qui excuse leurs chagrins bizarres et  
 „ leurs caprices ; qu'il leur soit permis d'être  
 „ fâcheux , inquiets , inabordables , parce  
 „ qu'ils sont plus heureux ; qu'ils regardent  
 „ comme un droit acquis à la prospérité , d'ac-  
 „ cabler encore du poids de leur humeur des  
 „ malheureux qui gémissent déjà sous le joug  
 „ de leur autorité et de leur puissance ! „

Souvenez-vous ensuite de ce morceau de  
 Britannicus.

Tout ce que vous voyez conspire à vos désirs.

Vos jours toujours sereins coulent dans les plaisirs :

L'empire



L'empire en est, pour vous, l'inépuisable source ;  
 Ou si quelque chagrin en interrompt la course,  
 Tout l'univers, soigneux de les entretenir,  
 S'empresse à l'effacer de votre souvenir.  
 Britannicus est seul. Quelque ennui qui le presse,  
 Il ne voit dans son sort que moi qui s'intéresse,  
 Et n'a pour tout plaisir, Seigneur, que quelques pleurs  
 Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs.

Je crois voir dans la comparaison de ces deux morceaux, le disciple qui tâche de lutter contre le maître. Je vous en montrerais vingt exemples, si je ne craignais d'être long.

*Massillon* et *Cheminais* savaient *Racine* par cœur, et déguisaient les vers de ce divin poète dans leur prose pieuse. C'est ainsi que plusieurs prédicateurs venaient apprendre chez *Baron* l'art de la déclamation, et rectifiaient ensuite le geste du comédien par le geste de l'orateur sacré. Rien ne prouve mieux que tous les arts sont frères, quoique les artistes soient bien loin de l'être.

Le malheur des sermons, c'est que ce sont des déclamations dans lesquelles on dit trop souvent le pour et le contre. Le même homme qui dimanche dernier assurait qu'il n'y a point de félicité dans la grandeur; que les couronnes sont des épines; que les cours ne renferment que d'illustres malheureux; que la joie n'est



répandue que sur le front du pauvre, prêche le dimanche suivant, que le peuple est condamné à l'affliction et aux larmes, et que les grands de la terre sont plongés dans des délices dangereuses.

Ils disent dans l'avent, que DIEU est sans cesse occupé du soin de fournir à tous nos besoins; et en carême, que la terre est maudite. Ces lieux communs les mènent jusqu'au bout de l'année par des phrases fleuries et ennuyeuses.

Les prédicateurs en Angleterre ont pris un autre tour qui ne nous conviendrait guère. Le livre de la métaphysique la plus profonde est le recueil des sermons de *Clarke*. On dirait qu'il n'a prêché que pour les philosophes. Encore ces philosophes auraient pu lui demander à chaque période un long éclaircissement; et le Français à Londres à qui on ne prouve rien, aurait bientôt laissé là le prédicateur. Son recueil fait un excellent livre, que très-peu de gens sont capables d'entendre. Quelle différence entre les temps et entre les nations! et qu'il y a loin de frère *Garasse* et de frère *André*, aux *Clarkes* et aux *Massillons*!

Dans l'étude que j'ai faite de l'histoire, j'en ai toujours tiré ce fruit, que le temps où nous vivons est de tous les temps le plus éclairé, malgré nos très-mauvais livres, et

malgré la foule de tant d'insipides journaux; comme il est plus heureux, malgré nos calamités passagères. Car quel est l'homme de lettres qui ne sache que le bon goût n'a été le partage de la France qu'à commencer au temps de *Cinna* et des *Provinciales*? Et quel est l'homme un peu versé dans notre histoire, qui puisse assigner un temps plus heureux depuis *Clovis*, que le temps qui s'est écoulé depuis que *Louis XIV* commença à régner par lui-même, jusqu'au moment où j'ai l'honneur de vous parler? Je défie l'homme de la plus mauvaise humeur de me dire quel siècle il voudrait préférer au nôtre.

Il faut être juste : il faut convenir, par exemple, qu'un géomètre de vingt-quatre ans en fait beaucoup plus que *Descartes*; qu'un vicaire de paroisse prêche plus raisonnablement que le grand-aumônier de *Louis XII*. La nation est plus instruite, le style en général est meilleur; par conséquent les esprits sont mieux faits aujourd'hui qu'ils ne l'étaient autrefois.

Vous me direz que nous sommes à présent dans la décadence du siècle, et qu'il y a beaucoup moins de génie et de talens que dans les beaux jours de *Louis XIV*: oui, le génie baisse et baissera nécessairement: mais les lumières sont multipliées: mille peintres

du temps de *Salvator-Rosa* ne valaient pas *Raphaël* et *Michel-Ange* ; mais ces mille peintres médiocres que *Raphaël* et *Michel-Ange* avaient formés, composaient une école infiniment supérieure à celle que ces deux grands hommes trouvèrent établie de leurs temps. Nous n'avons à présent sur la fin de notre beau siècle, ni de *Massillon*, ni de *Bourdaloue*, ni de *Bossuet*, ni de *Fénélon* ; mais le plus ennuyeux de nos prédicateurs d'aujourd'hui, est un *Démosthènes* en comparaison de tous ceux qui ont prêché depuis S<sup>t</sup> *Remi* jusqu'au frère *Garasse*.

Il y a plus de distance de la moindre de nos tragédies aux pièces de *Jodelle*, que de l'*Athalie* de *Racine* aux *Machabées* de *la Mothe*, et au *Moïse* de l'abbé *Nadal*. En un mot, dans tous les arts de l'esprit, nos artistes valent bien moins qu'au commencement du grand siècle et dans ses beaux jours ; mais la nation vaut mieux. Nous sommes inondés, à la vérité, de pitoyables brochures ; et les miennes se mêlent à la foule : c'est une multitude prodigieuse de moucheron et de chenilles qui prouvent l'abondance des fruits et des fleurs : vous ne voyez pas de ces insectes dans une terre stérile ; et remarquez que dans cette foule immense de ces petits écrits, tous effacés les uns par les autres, et tous précipités

au bout de quelques jours dans un oubli éternel , il y a quelquefois plus de goût et de finesse que vous n'en trouveriez dans tous les livres écrits avant les Lettres provinciales.

Voilà l'état de nos richesses de l'esprit , comparées à une indigence de plus de douze cents années.

Si vous examinez à présent nos mœurs , nos lois , notre gouvernement , notre société , vous trouverez que mon compte est juste. Je date depuis le moment où *Louis XIV* prit en main les rênes ; et je demande au plus acharné frondeur , au plus triste panégyriste des temps passés , s'il osera comparer les temps où nous vivons à celui où l'archevêque de Paris portait au parlement un poignard dans sa poche ? Aimera-t-il mieux le siècle précédent , où l'on tuait le premier ministre à coups de pistolet dans la cour du Louvre , et où l'on condamnait sa femme à être brûlée comme forcière ? Dix ou douze années du grand *Henri IV* paraissent heureuses , après quarante ans d'abominations et d'horreurs qui font dresser les cheveux ; mais pendant ce peu d'années que le meilleur des princes employait à guérir nos blessures , elles saignaient encore de tous côtés : le poison de la *ligue* infectait encore les esprits ; les familles étaient divisées ; les mœurs étaient

dures ; le fanatisme régnait par-tout , hormis à la cour. Le commerce commençait à naître ; mais on n'en goûtait pas encore les avantages ; la société était sans agrémens , les villes sans police ; toutes les consolations de la vie manquaient en général aux hommes. Et pour comble de malheur , *Henri IV* était haï. Ce grand homme disait au duc de *Sulli* : *Ils ne me connaissent pas , ils me regretteront.*

Remontez à travers cent mille affaffinats commis au nom de DIEU , sur les débris de nos villes en cendres , jusqu'au temps de *François I* ; vous voyez l'Italie teinte de notre sang , un roi prisonnier dans Madrid , les ennemis au milieu de nos provinces.

Le nom de *père du peuple* est resté à *Louis XII* ; mais ce père eut des enfans bien malheureux , et le fut lui-même : chassé de l'Italie , dupé par le pape , vaincu par *Henri VIII* , obligé de donner de l'argent à son vainqueur pour épouser sa sœur ; il fut bon roi d'un peuple grossier , pauvre et privé d'arts et de manufactures. Sa capitale n'était qu'un amas de maisons de bois , de paille et de plâtre , presque toutes couvertes de chaume. Il vaut mieux , sans doute , vivre sous un bon roi d'un peuple éclairé et opulent , quoique malin et raisonneur.



Plus vous vous enfoncez dans les siècles précédens , plus vous trouvez tout sauvage ; et c'est ce qui rend notre histoire de France si dégoûtante , qu'on a été obligé d'en faire des abrégés chronologiques à colonnes , où tout le nécessaire se trouve , et où l'inutile seul est omis , pour sauver l'ennui d'une lecture insupportable à ceux de nos compatriotes qui veulent savoir en quelle année la sorbonne fut fondée ; et aux curieux , qui doutent si la statue équestre qui est dans la cathédrale gothique de Paris , est de *Philippe de Valois* , ou de *Philippe le Bel*.

Ne dissimulons point ; nous n'existons que depuis environ six vingts ans : lois , police , discipline militaire , commerce , marine , beaux arts , magnificence , esprit , goût , tout commence à *Louis XIV* , et plusieurs avantages se perfectionnent aujourd'hui. C'est-là ce que j'ai voulu insinuer , en disant que tout était barbare chez nous auparavant , et que la chaire l'était comme tout le reste. *Urceus Codrus* ne valait pas trop la peine que je vous parlasse long-temps de lui ; mais il m'a fourni des réflexions qui pourront être utiles si vous avez la bonté de les redresser.

P. S. Dans l'éloge que je viens de faire de ce siècle , dont je vois la fin , je ne prétends



168 A L'AUTEUR DU MERCURE.

point du tout comprendre le libraire qui a imprimé l'Appel aux nations, en faveur de *Corneille* et de *Racine*, contre *Shakespeare* et *Otwai*; et j'avouerai sans peine que *Robert Etienne* imprimait plus correctement que lui. Il a mis des *certitudes* pour des *attitudes*, *profane* pour *ancienne*, *votre sœur* pour *ma sœur*; et quelques autres contre-sens qui défigurent un peu cette importante brochure. Comme c'est un procès qui doit être jugé à Pétersbourg, à Berlin, à Vienne, à Paris, et à Rome, par les gens qui n'ont rien à faire, il est bon que les pièces ne soient point altérées.

A L'AUTEUR DU MERCURE.

1761.

**S**IC vos, non vobis. Dans le nombre immense de tragédies, comédies, opéra comiques, discours moraux et facéties, au nombre d'environ cinq cents mille, qui font l'honneur éternel de la France, on vient d'imprimer une tragédie sous mon nom, intitulée *Zulime*; la scène est en Afrique. Il est bien vrai qu'autrefois, ayant été avec *Alzire* en Amérique, je fis un petit tour en Afrique avec *Zulime*,  
avant

avant d'aller voir *Idamé* à la Chine ; mais mon voyage d'Afrique ne me réussit point. Presque personne dans le parterre ne connaissait la ville d'Arfénie , qui était le lieu de la scène ; c'est pourtant une colonie romaine nommée *Arfinaria* ; et c'est encore par cette raison-là qu'on ne la connaissait pas.

Trémizène est un nom bien sonore , c'est un joli petit royaume ; mais on n'en avait aucune idée : la pièce ne donna nulle envie de s'informer du gissement de ces côtes. Je retirai prudemment ma flotte , *et quæ desperat tractata nitescere posse relinquit*. Des corsaires se sont enfin saisis de la pièce , et l'ont fait imprimer ; mais par droit de conquête , ils ont supprimé deux ou trois cents vers de ma façon , et en ont mis autant de la leur : je crois qu'ils ont très-bien fait ; je ne veux point leur voler leur gloire , comme ils m'ont volé mon ouvrage. J'avoue que le dénouement leur appartient , et qu'il est aussi mauvais que l'était le mien : les rieurs auront beau jeu ; au lieu d'avoir une pièce à siffler , ils en auront deux.

Il est vrai que les rieurs seront en petit nombre , car peu de gens pourraient lire les deux pièces : je suis de ce nombre ; et de tous ceux qui prisent ces bagatelles ce qu'elles valent , je suis peut-être celui qui y met le plus bas prix. Enchanté des chefs-d'œuvre

du siècle passé, autant que dégoûté du fatras prodigieux de nos médiocrités, je vais expier les miennes en me faisant le commentateur de *Pierre Corneille*. L'académie a agréé ce travail; je me flatte que le public le secondera, en faveur des héritiers de ce grand nom.

Il vaut mieux commenter Héraclius que de faire Tancrède; on risque bien moins. Le premier jour que l'on joua ce Tancrède, beaucoup de spectateurs étaient venus armés d'un manuscrit qui courait le monde, et qu'on assurait être mon ouvrage: il ressemblait à cette Zulime.

C'est ainsi qu'un honnête libraire, nommé G..., s'avisa d'imprimer une Histoire générale, qu'il assurait être de moi, et il me le soutenait à moi-même; il n'y a pas grand mal à tout cela. Quand on vexe un pauvre auteur, les dix-neuf vingtièmes du monde l'ignorent, le reste en rit, et moi aussi. Il y a trente à quarante ans que je prenais sérieusement la chose. J'étais bien sot! Adieu, je vous embrasse.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET,

CHANCELIER DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

Au château de Ferney , ce 20 août 1761.

**V**ous m'aviez donné , mon cher chancelier, le conseil de ne commenter que les pièces de *Corneille* qui sont restées au théâtre. Vous vouliez me soulager ainsi d'une partie de mon fardeau , et j'y avais consenti , moins par paresse que par le désir de satisfaire plutôt le public ; mais j'ai vu que dans la retraite j'avais plus de temps qu'on ne pense ; et ayant déjà commenté toutes les pièces de *Corneille* qu'on représente , je me vois en état de faire quelques notes utiles sur les autres.

Il y a plusieurs anecdotes curieuses qu'il est agréable de savoir. Il y a plus d'une remarque à faire sur la langue. Je trouve , par exemple , plusieurs mots qui ont vieilli parmi nous , qui sont même entièrement oubliés , et dont nos voisins les Anglais se servent heureusement. Ils ont un terme pour signifier cette plaisanterie , ce vrai comique , cette gaieté , cette urbanité , ces faillies qui échappent à un

homme sans qu'il s'en doute ; et ils rendent cette idée par le mot *humeur*, *humour*, qu'ils prononcent *yumor* ; et ils croient qu'ils ont seuls cette *humeur*, que les autres nations n'ont point de terme pour exprimer ce caractère d'esprit. Cependant, c'est un ancien mot de notre langue, employé en ce sens dans plusieurs comédies de *Corneille*. Au reste, quand je dis que cette *humeur* est une espèce d'urbanité, je parle à un homme instruit, qui sait que nous avons appliqué mal-à-propos le mot d'*urbanité* à la politesse, et qu'*urbanitas* signifiait à Rome précisément ce qu'*humour* signifie chez les Anglais. C'est en ce sens qu'*Horace* dit : *Frontis ad urbanæ descendi præmia* ; et jamais ce mot n'est employé autrement dans cette satire que nous avons sous le nom de *Pétrone*, et que tant d'hommes sans goût ont prise pour l'ouvrage d'un consul *Petronius*.

Le mot *partie* se trouve encore dans les comédies de *Corneille* pour *esprit*. Cet homme a des parties. C'est ce que les Anglais appellent *parts*. Ce terme était excellent ; car c'est le propre de l'homme de n'avoir que des parties : on a une sorte d'esprit, une sorte de talent ; mais on ne les a pas tous. Le mot *esprit* est trop vague ; et quand on vous dit, cet homme a de l'esprit, vous avez raison de demander du quel ?

Que d'expressions nous manquent aujourd'hui , qui étaient énergiques du temps de *Corneille* ; et que de pertes nous avons faites , soit par pure négligence , soit par trop de délicatesse ! On assignait , *apointait* un temps , un rendez-vous ; celui , qui , dans le moment marqué , arrivait au lieu convenu , et qui n'y trouvait pas son *prometteur* , était *désappointé*. Nous n'avons aucun mot pour exprimer aujourd'hui cette situation d'un homme qui tient sa parole , et à qui on en manque.

Qu'on arrive aux portes d'une ville fermée , on est , quoi ? nous n'avons plus de mot pour exprimer cette situation : nous disions autrefois *forclus* ; ce mot très-expressif n'est demeuré qu'au barreau. Les *affres* de la mort , les *angoisses* d'un cœur *navré* n'ont point été remplacés.

Nous avons renoncé à des expressions absolument nécessaires , dont les Anglais se sont heureusement enrichis. Une rue , un chemin sans issue , s'exprimait si bien par *non-passe* , *impasse* , que les Anglais ont imité ; et nous sommes réduits au mot bas et impertinent de *cul-de-sac* , qui revient si souvent , et qui déshonore la langue française.

Je ne finirais point sur cet article , si je voulais surtout entrer ici dans le détail des phrases heureuses que nous avons prises des



Italiens , et que nous avons abandonnées. Ce n'est pas d'ailleurs que notre langue ne soit abondante et énergique ; mais elle pourrait l'être bien davantage. Ce qui nous a ôté une partie de nos richesses , c'est cette multitude de livres frivoles dans lesquels on ne trouve que le style de la conversation , et un vain ramas de phrases usées et d'expressions impropres. C'est cette malheureuse abondance qui nous appauvrit.

Je passe à un article plus important , qui me détermine à commenter jusqu'à Pertharite. C'est que dans ces ruines on trouve des trésors cachés. Qui croirait , par exemple , que le germe de Pyrrhus et d'Andromaque est dans Pertharite ? qui croirait que *Racine* en ait pris les sentimens , les vers même ? Rien n'est pourtant plus vrai , rien n'est plus palpable. Un *Grimoald* , dans *Corneille* , menace une *Rodelinde* de faire périr son fils au berceau , si elle ne l'épouse.

Son sort est en vos mains : aimer ou dédaigner  
Le va faire périr , ou le faire régner.

*Pyrrhus* dit précisément dans la même situation :

Je vous le dis , il faut ou périr ou régner.

*Grimoald*, dans *Corneille*, veut punir

sur ce fils innocent,  
La dureté d'un cœur si peu reconnaissant.

*Pyrrhus* dit dans *Racine* :

Le fils me répondra des mépris de la mère.

*Rodelinde* dit à *Grimoald* :

Comte, penfes-y bien, et pour m'avoir aimée,  
N'imprime point de tache à tant de renommée;  
Ne crois que ta vertu, laisse-la feule agir,  
De peur qu'un tel effort ne te donne à rougir.  
On publierait de toi que le cœur d'une femme,  
Plus que ta propre gloire, aurait touché ton ame.  
On dirait qu'un héros si grand, si renommé,  
Ne ferait qu'un tyran, s'il n'avait point aimé.

*Andromaque* dit à *Pyrrhus* :

Seigneur, que faites-vous, et que dira la Grèce ?  
Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de faiblesse ?  
Voulez-vous qu'un dessein si beau, si généreux,  
Passe pour le transport d'un esprit amoureux ?  
. . . . .  
Non, non : d'un ennemi respecter la misère,  
Sauver des malheureux, rendre un fils à sa mère,

De cent peuples pour lui combattre la rigueur,  
 Sans me faire payer son salut de mon cœur,  
 Malgré moi, s'il le faut, lui donner un afile,  
 Seigneur, voilà des soins dignes du fils d'Achille.

L'imitation est visible ; la ressemblance est entière. Il y a bien plus, et je vais vous étonner. Tout le fond des scènes d'*Oreste* et d'*Hermione* est pris d'un *Garibald* et d'une *Edvige*, personnages inconnus de cette malheureuse pièce inconnue. Quand il n'y aurait que ces noms barbares, ils eussent suffi pour faire tomber *Pertharite*; et c'est à quoi *Boileau* fait allusion, quand il dit :

Qui de tant de héros va choisir Childebrand.

Mais *Garibald*, tout *Garibald* qu'il est, ne laisse pas de jouer avec son *Edvige*, absolument le même rôle qu'*Oreste* avec *Hermione*. *Edvige* aime encore *Grimoald*, comme *Hermione* aime *Pyrrhus* : elle veut que *Garibald* la venge d'un traître qui la quitte pour *Rodelinde*. *Hermione* veut qu'*Oreste* la venge de *Pyrrhus*, qui la quitte pour *Andromaque*.

E D V I G E.

Pour gagner mon amour il faut servir ma haine.

H E R M I O N E.

Vengez-moi, je crois tout.

G A R I B A L D.

Le pourrez-vous, Madame, et favez-vous vos forces?  
 Savez-vous de l'amour quelles sont les amorces ?  
 Savez-vous ce qu'il peut, et qu'un visage aimé  
 Est toujours trop aimable à ce qu'il a charmé ?  
 Non, vous vous abusez, votre cœur vous abuse, &c.

O R E S T E.

Et vous le haïssez ! avouez-le, Madame,  
 L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en une ame.  
 Tout nous trahit, la voix, le silence, les yeux,  
 Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.

Ces idées que le génie de *Corneille* avait jetées au hasard, sans en profiter, le goût de *Racine* les a recueillies, et les a mises en œuvre ; il a tiré de l'or, en cette occasion, de *stercore Enni*.

*Corneille* ne consultait personne, et *Racine* consultait *Boileau* ; aussi l'un tomba toujours depuis *Héraclius*, et l'autre s'éleva continuellement.

On croit assez communément que *Racine* amollit et avilit même le théâtre par ces déclarations d'amour qui ne sont que trop en possession de notre scène. Mais la vérité me force d'avouer que *Corneille* en usait ainsi avant lui, et que *Rotrou* n'y manquait pas avant *Corneille*.

Il n'y a aucune de leurs pièces qui ne soit fondée en partie sur cette passion : la seule différence est qu'ils ne l'ont jamais bien traitée ; qu'ils n'ont jamais parlé au cœur ; qu'ils n'ont jamais attendri. L'amour n'a été touchant que dans les scènes du *Cid*, imitées de *Guillain de Castro*. *Corneille* a mis de l'amour jusque dans le sujet terrible d'*Oedipe*.

Vous savez que j'osai traiter ce sujet, il y a quarante-sept ans. J'ai encore la lettre de *M. Dacier*, à qui je montrai le quatrième acte imité de *Sophocle*. Il m'exhorte dans cette lettre de 1714, à introduire les chœurs, et à ne point parler d'amour dans un sujet où cette passion est si impertinente. Je suivis son conseil ; je lus l'esquisse de la pièce aux comédiens. Ils me forcèrent à retrancher une partie des chœurs, et à mettre au moins quelque souvenir d'amour dans *Philoctète*, afin, disaient-ils, qu'on pardonnât l'insipidité de *Jocaste* et d'*Oedipe*, en faveur des sentimens de *Philoctète*.

— Le peu de chœurs même que je laissai ne furent point exécutés. Tel était le détestable goût de ce temps-là. On représenta quelque temps après *Athalie*, ce chef-d'œuvre du théâtre. La nation dut apprendre que la scène pouvait se passer d'un genre qui dégénère quelquefois en idylle et en églogue. Mais comme

Athalie était soutenue par le pathétique de la religion , on s'imagina qu'il fallait toujours de l'amour dans les sujets profanes.

Enfin, Mérope, et en dernier lieu Oreste, ont ouvert les yeux du public. Je suis persuadé que l'auteur d'Electre pense comme moi, et que jamais il n'eût mis deux intrigues d'amour dans le plus sublime et le plus effrayant sujet de l'antiquité, s'il n'y avait été forcé par la malheureuse habitude qu'on s'était faite de tout défigurer par ces intrigues puériles, étrangères au sujet: on en sentait le ridicule, et on l'exigeait dans les auteurs.

Les étrangers se moquaient de nous, mais nous n'en savions rien. Nous pensions qu'une femme ne pouvait paraître sur la scène sans dire *j'aime*, en cent façons, et en vers chargés d'épithètes et de chevilles. On n'entendait que *ma flamme et mon ame; mes feux et mes vœux; mon cœur et mon vainqueur*. Je reviens à *Cornéille* qui s'est élevé au-dessus de ces petites dans ses belles scènes des Horaces, de Cinna, de Pompée, &c. Je reviens à vous dire que toutes ses pièces pourront fournir quelques anecdotes et quelques réflexions intéressantes.

Ne vous effrayez pas si tous ces commentaires produisent autant de volumes que votre



*Cicéron.* Engagez l'académie à me continuer ses bontés , ses leçons ; et surtout donnez - lui l'exemple.

## L E T T R E

ECRITE SOUS LE NOM DE M. FORMEY.

1 7 6 2.

**T**OUT le monde est instruit à Paris , à Londres , en Italie , en Allemagne , de ma querelle avec l'illustre M. *Boullier* ; on ne s'entretient dans toute l'Europe que de cette dispute. Je croirais manquer au public , à la vérité , à ma profession et à moi-même ( comme on dit ) si je restais muet *vis-à-vis* M. *Boullier*. J'ai pris des engagements *vis-à-vis* le public , il faut les remplir. L'univers a lu mes *Pensées raisonnables* que je donnai en 1759 , au mois de juin. Je ne fais si je dois les préférer à la lettre que je lâchai sous le nom de M. *Gervaise Holmes* , en 1750. Tout Paris , *vis-à-vis* les *Pensées raisonnables* , est pour la lettre de M. *Gervaise Holmes* , et tout Londres est pour les *Pensées*. Je peux dire , *vis-à-vis* de Londres

et de Paris , qu'il y a quelque chose de plus profond dans les *Pensées*, et je ne fais quoi de plus brillant dans la lettre.

Le *Journal de Trévoux*, du mois de juin 1751, et l'*Avant-coureur*, du 5 juillet, sont de mon avis. Il est vrai que le *Journal chrétien* se déclare absolument contre les *Pensées raisonnables*. Je vais reprendre cette matière, puisque je l'ai discutée au long dans le *Mercur*e de février 1753, pages 55 et suivantes, comme *tout le monde le fait*.

Quelques personnes de considération pour qui j'aurai toute ma vie une déférence entière, m'ont conseillé de ne point répondre à M. *Boullier* directement, attendu qu'il est mort il y a deux ans ; mais avec tout le respect que je dois à ces messieurs, je leur dirai que je ne puis être de leur avis, par des raisons tirées du fond des choses que j'ai expliquées ailleurs ; et pour le prouver, je rappellerai en peu de mots ce que j'ai dit dans le 295<sup>e</sup> tome de ma *Bibliothèque impériale*, page 75, rapporté très - infidèlement dans le *Journal littéraire*, année 1759. Il s'agit, comme on fait, des impossibles et des idées contraires qui ne répugnent point l'une à l'autre. J'avoue que le révérend père *Hayet* a traité cette matière, dans son dix-septième tome, avec la sagacité ordinaire ; mais tous ceux qui ont

lu les 101, 102 et 103<sup>es</sup> tomes de ma *Bibliothèque germanique*, ont de quoi confondre le père *Hayet*; ils verront aisément la différence entre les impossibles, les possibles simples, les non-possibles, et les impossibles. Il serait aisé de s'y méprendre, si on n'avait pas étudié à fond cette matière dans les articles 7, 9 et 11 de ma dissertation de 1760, qui a eu un si prodigieux succès.

Feu M. de *Cahusac* me manda, quelque temps avant qu'il fût attaqué dans la première, qu'il avait entendu dire à M. l'abbé *Trublet*, que lui abbé tenait de M. de *la Motte*, que non-seulement madame de *Lambert* avait un mardi, mais qu'elle avait aussi un mercredi; et que c'était dans une des assemblées du mercredi qu'on avait agité la question si M. *Needham* fait des anguilles avec de la farine, comme l'affure positivement M. de *Maupertuis*. Ce fait est lié nécessairement au système des impossibles.

Je ne répondrai pas ici aux injures grossières qu'on a vomies publiquement contre moi à Paris, dans la dernière assemblée du clergé. Le député de la province de Champagne dit à l'oreille du député de la province de Languedoc, que l'ennui et mes ouvrages étaient au rang des impossibles. Cette horreur a été répétée dans vingt-sept journaux. J'ai déjà

répondu à cette calomnie abominable, dans ma *Bibliothèque germanique*, d'une manière victorieuse.

Je distingue trois sortes d'ennuis. 1°. L'ennui qui est fondé dans le caractère du lecteur, qu'on ne peut ni amuser ni persuader. 2°. L'ennui qui vient du caractère de l'auteur, et cela se subdivise en quarante-huit sortes. 3°. L'ennui provenant de l'ouvrage : cet ennui vient de la matière ou de la forme ; c'est pourquoi je reviens à M. *Boullier* mon adversaire, que j'estimai toujours pour la conformité qu'il avait avec moi. Il fit, en 1730, son *Ame des bêtes*. Un mauvais plaisant dit à ce sujet que M. *Boullier* était un excellent citoyen, mais qu'il n'était pas assez instruit de l'histoire de son pays : cette plaisanterie est déplacée, comme il est prouvé dans le *Journal helvétique*, octobre 1739. Ensuite il donna ses *Admirables pensées*, sur les pensées qu'un homme avait données à propos des pensées d'un autre.

On fait quel bruit cet ouvrage fit dans le monde. Ce fut à cette occasion que je conçus le premier dessein de mes *Pensées raisonnables*. J'apprends qu'un savant de Vittemberg à écrit contre mon titre, et qu'il y trouve une double erreur. J'en ai écrit à M. *Pitt* en Angleterre, et à milord *Holderness*; je suis

étonné qu'ils ne m'aient point fait de réponse. Je persiste dans le dessein de faire l'*Encyclopédie* tout seul; si M. Cahusac n'était pas mort, nous aurions été deux.

J'oubliais un article assez important; c'est la fameuse réponse de M. Pfaf, recteur de l'université de Vittemberg, au révérend père Croust, recteur des révérends pères jésuites de Colmar. On en fait coup sur coup trois éditions, et tous les savans ont été partagés. J'ai pleinement éclairci cette matière, et j'ai même quatre volumes sous presse, dans lesquels j'examine ce qui m'avait échappé. Ils coûteront trois livres le tome, c'est marché donné.

Il y a long-temps que je n'ai eu de nouvelles du célèbre professeur Vernet, connu dans tout l'univers par son zèle pour les manuscrits. Son *Cathéchisme chrétien*, ainsi que mon *Philosophe chrétien*, et le *Journal chrétien*, sont les trois meilleurs ouvrages dont l'Europe puisse se vanter, depuis les bigarrures du sieur *Des-Accords*.

Mais jusqu'à présent personne n'a assez approfondi le sens du fameux passage qu'on trouve dans la vie de *Pythagore*, par le père Gretzer, dans son vingt-unième volume in-folio. Il s'est totalement trompé sur ce chapitre, comme je le prouve.

Je

Je reçois en ce moment par le chariot de poste les duix-huit tomes de *la Théologie* de notre illustre ami M. *Onekre*. J'en rendrai compte dans mon prochain journal. Il y a des souscripteurs qui me doivent plus de six mois ; je les prie de me lire et de me payer.

## L E T T R E

ECRITE SOUS LE NOM DE M. CLOCPICRE ,  
A M. ERATOU ; (\*)

*Sur la question : Si les Juifs ont mangé de la chair humaine , et comment ils l'apprétaient.*

**M**ONSIEUR et cher ami , quoiqu'il y ait beaucoup de livres , croyez-moi , peu de gens lisent ; et parmi ceux qui lisent , il y en a beaucoup qui ne se servent que de leurs yeux. J'étais hier en conférence avec M. *Paff* , l'illustre professeur de Tubinge , si connu dans tout l'univers , et M. *Crokius Dubius* , l'un des plus savans hommes de notre temps. Ils ne savaient point que les Juifs eussent mangé souvent de

(\*) Anagramme d'*Arouet*.



la chair humaine. Dom *Calmet* lui-même , qui a copié tant d'anciens auteurs dans ses commentaires , n'a jamais parlé de cette coutume des Juifs. Je dis à M. *Paff* et à M. *Crokius* , qu'il y avait des passages qui prouvaient que les Juifs avaient autrefois beaucoup aimé la chair de cheval et la chair d'homme : *Crokius* me dit qu'il en doutait ; et *Paff* m'assura crument que je me trompais.

Je cherchai sur le champ un Ezéchiél , et je leur montrai au chapitre XXXIX ces paroles :

„ Je vous ferai boire le sang des princes  
 „ et des animaux gras ; vous mangerez de la  
 „ chair grasse jusqu'à satiété ; vous vous rem-  
 „ plirez à table de la chair des chevaux et des  
 „ cavaliers. „

M. *Paff* dit que cette invitation n'était faite qu'aux oiseaux : *Crokius Dubius* , après un long examen , crut qu'elle s'adressait aussi aux Juifs , attendu qu'il y est parlé de table ; mais il prétendit que c'était une figure. Je les priai humblement de considérer qu'*Ezéchiél* vivait du temps de *Cambyse* ; que *Cambyse* avait dans son armée beaucoup de Scythes et de Tartares qui mangeaient des chevaux et des hommes assez communément ; que si cette habitude répugne un peu à nos mœurs efféminées , elle était très-conforme à la vertu

mâle et héroïque de l'illustre peuple juif. Je les fis souvenir que les lois de *Moïse*, parmi les menaces de tous les maux ordinaires dont il effraye les Juifs transgresseurs, après leur avoir dit qu'ils seront réduits à ne point prêter, mais à emprunter à usure, et qu'ils auront des ulcères aux jambes, ajoutent qu'ils mangeront leurs enfans. Hé bien ! leur dis-je, ne voyez-vous pas qu'il était aussi ordinaire aux Juifs de faire cuire leurs enfans, et de les manger, que d'avoir la rogne, puisque le législateur les menace de ces deux punitions ?

Plusieurs réflexions dont j'appuyai mes citations, ébranlèrent MM. *Paff* et *Crokus*. Les nations les plus polies, leur dis-je, ont toujours mangé des hommes, et surtout des petits garçons. *Juvénal* vit les Egyptiens manger un homme tout cru. Il dit que les Gascons se faisaient souvent de ces repas. Les deux voyageurs arabes, dont l'abbé *Renaudot* a traduit la relation, disent qu'ils ont vu manger des hommes sur les côtes de la Chine et des Indes.

*Homère*, parlant des repas des Cyclopes, n'a fait que peindre les mœurs de son temps. On fait que *Candide* fut sur le point d'être mangé par les Oreillons, parce qu'ils le prirent pour un jésuite ; et que, malgré la mauvaise plaisanterie que les jésuites ne sont bons ni

à rôtir ni à bouillir, les Oreillons aiment la chair des jésuites passionnément.

Vous sentez bien, Messieurs, leur dis-je, que nous ne devons pas juger des mœurs de l'antiquité par celles de l'université de Tubinge; vous savez que les Juifs immolaient des hommes : or, on a toujours mangé des victimes (a) immolées ; et à votre avis, quand *Samuel* coupa en petits morceaux le roi *Agag*, qui s'était rendu prisonnier, n'était-ce pas visiblement pour en faire un ragoût ? A quoi bon sans cela couper un roi en morceaux ?

Les Juifs ne mangeaient point de ragoûts, dit *Crokus*. Je conviens, repliquai-je, que leurs cuisiniers n'étaient pas si bons que ceux de France, et je crois qu'il est impossible de faire bonne chère sans lard ; mais enfin, ils avaient quelques ragoûts. Il est dit que *Rébecca* prépara des chevreaux à *Isaac*, de la manière dont ce bon homme aimait à les manger. *Paff* ne fut pas content de ma réponse ; il prétendit que probablement *Isaac* aimait les chevreaux à la broche, et que *Rébecca* les lui fit rôtir. Je lui soutins que ces chevreaux étaient en ragoûts, et que c'était l'opinion de dom *Calmet* : il me répondit que ce bénédictin ne savait pas seulement ce que c'était qu'une broche ; que les bénédictins n'en connaissaient

( a ) Voyez le *Dictionnaire philosophique*, et l'histoire de *Jenni*.

point, et que le sentiment de dom *Calmet* est erroné. La dispute s'échauffa; nous perdîmes long-temps de vue le principal objet de la question; mais on y revient toujours avec ceux qui ont l'esprit juste.

*Paff* était encore tout étonné des chevaux et des cavaliers que les Juifs mangeaient; et enfin, la dispute roula sur la supériorité que doit avoir la chair humaine sur toute autre chair.

L'homme, dit M. *Crokus*, est le plus parfait de tous les animaux; par conséquent il doit être le meilleur à manger. Je ne conviens pas de cette conclusion, dit M. *Paff*: de graves docteurs prétendent qu'il n'y a nulle analogie entre la pensée qui distingue l'homme et une bonne pièce tremblante cuite à propos; je suis de plus très-bien fondé à croire que nous n'avons point la chair courte, et que nos fibres n'ont point la délicatesse de celles des perdrix et des griaux. C'est de quoi je ne conviens pas, dit *Crokus*; vous n'avez mangé ni griaux ni petits garçons; par conséquent vous ne devez pas juger.

Nous étions très-embarrassés sur cette question, lorsqu'il arriva un hofsard qui nous certifica qu'il avait mangé d'un cosaque pendant le siège de Colberg, et qu'il l'avait trouvé très-coriace. *Paff* triomphait; mais *Crokus*

foutint qu'on ne devait jamais conclure du particulier au général ; qu'il y avait cosaque et cosaque, et qu'on en trouverait peut-être de très-tendres.

Cependant nous sentîmes quelque horreur au récit de ce houfard, et nous le trouvâmes un peu barbare. Vraiment, Messieurs, nous dit-il, vous êtes bien délicats ; on tue deux ou trois cents mille hommes, tout le monde le trouve bon ; on mange un cosaque, et tout le monde crie.

## A U X A U T E U R S

DE LA GAZETTE LITTÉRAIRE.

1764.

**V**ous avez dit, Messieurs, en rendant compte de l'ouvrage de M. *Hooke*, que l'histoire romaine est encore à faire parmi nous, et rien n'est plus vrai. Il était pardonnable aux historiens romains d'illustrer les premiers temps de la république par des fables qu'il n'est plus permis de transcrire que pour les réfuter. Tout ce qui est contre la vraisemblance

doit au moins inspirer des doutes ; mais l'impossible ne doit jamais être écrit.

On commence par nous dire que *Romulus* ayant rassemblé trois mille trois cents bandits, bâtit le bourg de Rome de mille pas en quarré. Or mille pas en quarré suffiraient à peine pour deux métairies ; comment trois mille trois cents hommes auraient-ils pu habiter ce bourg ?

Quels étaient les prétendus rois de ce ramas de quelques brigands ? n'étaient-ils pas visiblement des chefs de voleurs qui partageaient un gouvernement tumultueux avec une petite horde féroce et indisciplinée ?

Ne doit-on pas, quand on compile l'histoire ancienne, faire sentir l'énorme différence de ces capitaines de bandits avec de véritables rois d'une nation puissante ?

Il est avéré par l'aveu des écrivains romains que pendant près de quatre cents ans l'Etat romain n'eut pas plus de dix lieues en longueur, et autant en largeur. L'Etat de Gènes est beaucoup plus considérable aujourd'hui que la république romaine ne l'était alors.

Ce ne fut que l'an 360 que Veïes fut prise, après une espèce de siège ou de blocus, qui avait duré dix années. Veïes était auprès de l'endroit où est aujourd'hui Civita-Vecchia, à cinq ou six lieues de Rome ; et le terrain autour de Rome, capitale de l'Europe, a



toujours été si stérile que le peuple voulut quitter sa patrie pour aller s'établir à Veïes.

Aucune de ces guerres , jusqu'à celle de *Pyrrhus* , ne mériteraient de place dans l'histoire , si elles n'avaient été le prélude de ses grandes conquêtes. Tous ces événemens , jusqu'aux temps de *Pyrrhus* sont pour la plupart si petits et si obscurs , qu'il fallut les relever par des prodiges incroyables ou par des faits destitués de vraisemblance , depuis l'aventure de la louve qui nourrit *Romulus* et *Rémus* , et depuis celle de *Lucrece* , de *Clélie* , de *Curtius* , jusqu'à la prétendue lettre du médecin de *Pyrrhus* , qui proposa , dit-on , aux Romains d'empoisonner son maître , moyennant une récompense proportionnée à ce service. Quelle récompense pouvaient lui donner les Romains , qui n'avaient alors ni or ni argent ? et comment soupçonne-t-on un médecin grec d'être assez imbécille pour écrire une telle lettre ?

Tous nos compilateurs recueillent ces contes sans le moindre examen ; tous sont copistes , aucun n'est philosophe : on les voit tous honorer du nom de vertueux des hommes qui au fond n'ont été que des brigands courageux ? Ils nous répètent que la vertu romaine fut enfin corrompue par les richesses et par le luxe , comme s'il y avait de la vertu à piller les nations , et comme s'il n'y avait de vice qu'à

qu'à jouir de ce qu'on a volé. Si on a voulu faire un traité de morale au lieu d'une histoire, on a dû inspirer encore plus d'horreur pour les déprédations des Romains que pour l'usage qu'ils firent des trésors ravis à tant de nations qu'ils dépouillèrent l'une après l'autre.

Nos historiens modernes de ces temps reculés, auraient dû discerner au moins les temps dont ils parlent; il ne faut pas traiter le combat peu vraisemblable des *Horaces* et des *Curiaces*, l'aventure romanesque de *Lucrece*, celle de *Clélie*, celle de *Curtius*, comme les batailles de *Pharfale* et d'*Actium*. Il est essentiel de distinguer le siècle de *Cicéron* de ceux où les Romains ne savaient ni lire ni écrire, et ne comptaient les années que par des clous fichés dans le Capitole. En un mot, toutes les histoires romaines que nous avons dans les langues modernes n'ont point encore satisfait les lecteurs.

Personne n'a encore recherché avec succès ce qu'était un peuple attaché scrupuleusement aux superstitions, et qui ne fut jamais régler le temps de ses fêtes; qui ne fut même pendant près de cinq cents ans ce que c'était qu'un cadran à soleil; un peuple dont le sénat se piqua quelquefois d'humanité, et dont ce même sénat immola aux Dieux deux grecs et deux gauloises pour expier la galanterie d'une

de ses vestales ; un peuple toujours exposé aux blessures, et qui n'eut qu'au bout de cinq siècles un seul médecin, qui était à la fois chirurgien et apothicaire.

Le seul art de ce peuple fut la guerre pendant six cents années ; et comme il était toujours armé, il vainquit tour-à-tour les nations qui n'étaient pas continuellement sous les armes.

L'auteur du petit volume sur la grandeur et sur la décadence des Romains, nous en apprend plus que les énormes livres des historiens modernes. Il eût seul été digne de faire cette histoire, s'il eût pu résister surtout à l'esprit de système, et au plaisir de donner souvent des pensées ingénieuses pour des raisons.

Un des défauts qui rendent la lecture des nouvelles histoires romaines peu supportables, c'est que les auteurs veulent entrer dans des détails comme *Tite-Live*. Ils ne songent pas que *Tite-Live* écrivait pour sa nation, à qui ces détails étaient précieux. C'est bien mal connaître les hommes, d'imaginer que des Français s'intéresseront aux marches et aux contre-marches d'un consul qui fait la guerre aux Samnites et aux Volsques, comme nous nous intéressons à la bataille d'Ivry, et au passage du Rhin à la nage.

Toute histoire ancienne doit être écrite différemment de la nôtre, et c'est à ces convenances que les auteurs des histoires anciennes ont manqué. Ils répètent et ils alongent des harangues qui ne furent jamais prononcées, plus soigneux de faire parade d'une éloquence déplacée que de discuter des vérités utiles. Les exagérations souvent puériles, les fausses évaluations des monnaies de l'antiquité et de la richesse des Etats, induisent en erreur les ignorans, et font peine aux hommes instruits. On imprime de nos jours qu'*Archimède* lançait des traits à quelque distance que ce fût; qu'il élevait une galère du milieu de l'eau, et la transportait sur le rivage en remuant le bout du doigt; qu'il en coûtait six cents mille écus pour nettoyer les égoûts de Rome, &c.

Les histoires plus anciennes sont encore écrites avec moins d'attention. La saine critique y est plus négligée; le merveilleux, l'incroyable y domine; il semble qu'on ait écrit pour des enfans plus que pour des hommes: le siècle éclairé où nous vivons, exige dans les auteurs une raison plus cultivée.

## A U X M E M E S.

. Décembre 1764.

**J**E vois, Messieurs, par une de vos dernières gazettes, que le gouvernement de la Suède a depuis plus de vingt ans persévéré dans l'entreprise utile de connaître à fond les forces du pays, et de commencer par un dénombrement exact. Il est dit qu'on a trouvé dans toute l'étendue de la Suède, sans compter la Poméranie, deux millions trois cents quatre-vingt-trois mille habitans. Ce calcul étonne. La Suède avec la Finlande est deux fois aussi étendue que la France, qui passe pour contenir environ vingt millions de personnes; il est même constant, par le relevé de tous les intendants du royaume, en 1698, qu'on trouva à peu-près ce nombre, et la Lorraine n'était point encore ajoutée à la France. Comment un pays qui n'est que la moitié d'un autre, peut-il avoir environ dix fois plus de citoyens?

A territoire égal, il faudrait que la France fût dix fois meilleure que la Suède; et le territoire n'étant que la moitié, il faut que la France soit vingt fois meilleure.

Considérons d'abord qu'on doit retrancher de la carte de la Suède, la mer Baltique, le

golfe de Finlande , et le golfe de Bothnie , qui remplissent près de la moitié de ce qui constitue la Suède. Otons-en le Lapmark et la Laponie , que l'on doit compter pour rien ; retranchons encore des lacs immenses , et il se trouvera que le territoire habitable de la France sera plus grand d'un tiers que le terrain habitable de la Suède.

Or ce terrain habitable étant au moins dix fois plus fertile, il n'est pas étonnant qu'il y ait dix fois plus de citoyens.

Ce qui me paraît mériter beaucoup d'attention , c'est que dans la Gothie , province la plus méridionale et la plus fertile de la Suède , il y a mille deux cents quarante-huit habitans par chaque lieue quarrée de Suède. Or la lieue quarrée de Suède , de dix et demie au degré , est à la lieue quarrée de France , de vingt-cinq au degré , comme quatre et deux tiers environ est à un.

Il résulte du dénombrement de la France , fait par les intendans du royaume , en 1698 , que la France a six cents trente-six personnes par lieue quarrée.

Or, si la lieue quarrée de France , qui est à la lieue quarrée de Suède comme un est à quatre et deux tiers environ , a six cents trente-six habitans , et la lieue quarrée suédoise en a douze cents quarante-huit ; il est



clair que la lieue quarrée de Gothie , qui devrait avoir quatre fois et deux tiers autant de colons , en nourrit à peine le double ; donc la même étendue de terrain en France a plus de la moitié de colons ou d'habitans , que la même étendue n'en a dans la Gothie.

Cette prodigieuse supériorité d'un pays sur un autre peut - elle avec le temps être réduite à l'égalité ? Oui , si les habitans du climat disgracié peuvent trouver le secret de changer la nature de leur sol , et de se rapprocher du tropique.

Le pays pourrait-il être peuplé du double , du triple ? Oui , si l'on fe fait deux fois , trois fois plus d'enfans ; mais qui les nourrirait , si la terre ne rend pas deux ou trois fois davantage ?

Au défaut d'une récolte triple pour nourrir ce triple d'habitans , il faudrait donc avoir un commerce , par le bénéfice duquel on pût acquérir deux et trois fois plus de denrées qu'on n'en consomme aujourd'hui. Mais comment faire ce commerce avantageux , si la nature refuse de quoi exporter à l'étranger ?

La commission établie pour rendre compte aux états assemblés , de la dépopulation de la Suède , affirme dans son mémoire , sur des preuves historiques , que le pays était , il y a trois cents ans , presque trois fois plus peuplé

qu'aujourd'hui. Il est de l'intérêt de tous les hommes de connaître les preuves de cette étrange assertion ; se pourrait-il que la Suède , sans commerce , sans industrie , et plus mal cultivée qu'à présent , eût pu nourrir trois fois plus d'habitans ?

Il paraît que les pays du Nord n'ont jamais été plus peuplés qu'ils ne le sont , parce que la nature a toujours été la même.

*César* , dans ses commentaires , dit que les Helvétiens désertant leurs pays pour s'aller établir vers la Saintonge , partirent tous au nombre de trois cents soixante et huit mille personnes. Je ne crois pas que l'Helvétie en ait aujourd'hui davantage ; et si elle rappelait tous ses citoyens répandus dans les pays étrangers , je doute qu'elle eût de quoi leur fournir des alimens.

On parle beaucoup de population depuis quelques années. J'ose hasarder une réflexion. Notre grand intérêt est que les hommes qui existent soient heureux , autant que la nature humaine et l'extrême disproportion entre les différens états de la vie le comportent ; mais si nous n'avons pu encore procurer ce bonheur aux hommes , pourquoi tant souhaiter d'en augmenter le nombre ? est-ce pour faire de nouveaux malheureux ? La plupart des pères de famille craignent d'avoir trop d'enfans ,

et les gouvernemens désirent l'accroissement des peuples : mais si chaque royaume acquiert proportionnellement de nouveaux sujets , nul n'acquerra de supériorité.

Quand un pays a un superflu d'habitans , ce superflu est employé utilement aux colonies de l'Amérique. Malheur aux nations qui sont obligées d'y envoyer les citoyens nécessaires à l'Etat ! c'est dégarnir la maison paternelle pour meubler une maison étrangère. Les Espagnols ont commencé ; ils ont rendu ce malheur indispensable aux autres nations.

L'Allemagne est une pépinière d'hommes , et n'a point de colonies ; que doit-il en résulter ? Que les Allemands qui sont de trop chez eux peupleront les pays voisins. C'est ainsi que la Prusse et la Poméranie ont réparé la disette des hommes.

Très-peu de pays sont dans le cas de l'Allemagne : l'Espagne et le Portugal , par exemple , ne feront jamais fort peuplés ; les femmes y sont peu fécondes , les hommes peu laborieux , et le tiers de la contrée est aride.

L'Afrique fournit tous les ans environ quarante mille nègres à l'Amérique , et ne paraît pas épuisée. Il semble que la nature ait favorisé les noirs d'une fécondité qu'elle a refusée à tant d'autres nations. Le pays le plus peuplé de la terre est la Chine , sans

qu'on ait jamais fait ni de livres , ni de réglemens pour favoriser la population dont nous parlons sans cesse. La nature fait tout sans se foucher de nos raisonnemens.

## A U X M E M E S.

1764.

ON vient d'imprimer des mémoires pour servir à la vie de *François Pétrarque*, en 2 vol. in-4°, à Amsterdam, chez *Arskée* et *Merkus*. Si ce ne font-là que des mémoires pour servir à la composition de cette histoire, nous devons espérer que la vie de *Pétrarque* fera un ouvrage bien considérable.

Il est vrai que *Pétrarque*, au XIV<sup>e</sup> siècle, était le meilleur poète de l'Europe, et même le seul : mais il n'est pas moins vrai que de ses petits ouvrages, qui roulent presque tous sur l'amour, il n'y en a pas un qui approche des beautés de sentimens qu'on trouve répandues avec tant de profusion dans *Racine* et dans *Quinault* : j'oserais même affirmer que nous avons dans notre langue un nombre prodigieux de chansons plus délicates et plus ingénieuses que celles de *Pétrarque*; et nous sommes

si riches en ce genre , que nous dédaignons de nous en faire un mérite. Je ne crois pas qu'il y ait dans *Pétrarque* une seule chanson qu'on puisse opposer à celle-ci :

Oiseaux , si tous les ans vous quittez nos climats,  
 Dès que le triste hiver dépouille nos bocages ,  
 Ce n'est pas seulement pour changer de feuillages  
     Et pour éviter nos frimats;  
         Mais votre destinée  
 Ne vous permet d'aimer qu'en la saison des fleurs;  
 Et quand elle a passé vous la cherchez ailleurs ,  
     Afin d'aimer toute l'année.

L'auteur des mémoires rapporte plusieurs sonnets de son auteur favori; voici comment finit le premier :

Mille trecento vinti sette appunto ,  
 Su l'ora prima , il di festo d'aprile ,  
 Nel labirintho intrai , nè veggio ond'efça.

*L'an mil trois cent vingt-sept , tout juste , le septième d'avril au matin , j'entrai dans le labyrinthe de l'amour , et je ne fais pas comment j'en sortirai.*

On ne peut pas accuser ce sonnet d'être trop brillant; il n'y a pas là de beautés recherchées.

L'auteur rapporte aussi le second sonnet qui finit par ces vers :

Ed aperta la via per gli occhi al core ,  
 Che di lagrime son' fatti uscio è vario  
 Pirà ; al mio parer , non si fu amore  
 Ferir me di faetta in quello stato ,  
 E a voi armata non monstrar pro l'arco.

*L'amour s'ouvrit le chemin de mon cœur par mes yeux qui sont devenus une porte et une voie de larmes ; il ne devait pas , à mon avis , me blesser de sa flèche , en cet état , et montrer son arc quand vous étiez armée.*

Ce qu'il y a de plus singulier dans ce sonnet, c'est qu'il fut long-temps chez les Italiens le sujet d'une dispute très-vive, pour savoir s'il avait été composé le lundi ou le vendredi de la semaine sainte.

Le fameux sonnet *la gola e'l fanno*, è l'oziose plume, commence heureusement : mais y a-t-il rien de plus faible que la fin qui devrait être faillante ?

Tanto ti prego più , gentile spirto ,  
 Non lasciar la magnanima tua impresa.

*Tant plus je vous prie , esprit aimable , de ne point abandonner votre grande entreprise.*



Que dire de cet autre sonnet si admiré , composé, dit-on, dans la forêt des Ardennes? L'auteur prétend dans ces vers que la ténébreuse horreur de la forêt ne peut l'épouvanter, parce qu'il n'y a que le soleil de *Laure*, et les rayons d'amour qui puissent lui donner quelque effroi; et la chute de ce beau sonnet, c'est que rarement le silence, la solitude et l'ombrage, lui font plaisir, parce qu'alors il ne voit pas le soleil de *Laure*.

On peut défier les admirateurs de ces sonnets d'en trouver un seul qui finisse aussi heureusement que *Zappi* sur les malheurs de l'Italie.

Ch'or giu d'a l'Alpi non vedrei torrenti  
 Scender, domati ne di fangue tinta  
 Bever l'onda del Po Gallici armenti;  
 Ne te vedrei del non tuo ferro cinta,  
 Pagnar col braccio di straniere genti,  
 Per servir sempè o vincitrice, o vinta.

*Oh ! malheureuse Italie ! je ne verrai pas aujourd'hui descendre du haut des Alpes ces torrens destructeurs, et les coursiers de la Gaule boire l'onde ensanglantée du Pô. je ne te verrai pas armée d'un fer étranger combattre avec le bras de tes ennemis pour être toujours esclave, ou par ta victoire, ou par ta défaite.*

Je m'en rapporte à tous les gens de lettres italiens qui feront de bonne foi. Qu'ils comparent les prologues de tous les chants de l'*Arioste* avec ce qu'ils aiment le mieux dans *Pétrarque*, et qu'ils jugent dans le fond de leur cœur si la différence n'est pas immense; mais chez toutes les nations il faut que l'antiquité l'emporte sur le moderne, jusqu'à ce que le moderne soit devenu antique à son tour. On se fait dans les siècles les plus polis une espèce de religion d'admirer ce qu'on admirait dans les siècles grossiers.

Personne ne niera que *Pétrarque* n'ait rendu de grands services à la poésie italienne, et qu'elle n'ait acquis sous sa plume de la facilité, de la pureté et de l'élégance; mais y a-t-il rien qui approche de *Tibulle* et d'*Ovide*? quel morceau de *Pétrarque* peut être comparé à l'ode de *Sapho* sur l'amour, si bien traduite par *Horace*, par *Boileau* et par *Addisson*? *Pétrarque*, après tout, n'a peut-être d'autre mérite que d'avoir écrit élégamment des bagatelles, sans génie, dans un temps où ces amusemens étaient très-estimés, parce qu'ils étaient très-rares. Il importe fort peu qu'une *Laure* feinte ou véritable ait été l'objet de tant de sonnets; il est assez vraisemblable que *Laure* était ce que *Boileau* appelle une *Iris en l'air*. Un évêque de Lombez, chez qui *Pétrarque*

demeura long-temps , lui écrit : *Votre Laure n'est qu'un fantôme d'imagination sur lequel vous récréez votre muse.* Pétrarque lui répond : *Mon père , je suis véritablement amoureux ; cela prouve qu'alors on appelait les évêques pères , mais cela ne prouve pas plus que la maîtresse de Pétrarque s'appelait Laure en effet , que les charmans madrigaux de feu M. Ferrand ne prouvent que sa maîtresse s'appelait Thémire.*

( Tirée de la Gazette littéraire, tome I, pag. 392. )

## A U X M E M E S ,

*Sur l'anglomanie.*

**M**ILLE gens, Messieurs, s'élèvent et déclament contre l'anglomanie : j'ignore ce qu'ils entendent par ce mot. S'ils veulent parler de la fureur de travestir en modes ridicules quelques usages utiles, de transformer un déshabillé commode en un vêtement mal-propre, de faisir jusqu'à des jeux nationaux pour y mettre des grimaces à la place de la gravité, ils pourraient avoir raison ; mais si par hasard ces déclamateurs prétendaient nous faire un crime du désir d'étudier, d'observer, de philosopher, comme les Anglais, ils auraient

certainement bien tort : car en supposant que ce désir soit déraisonnable , ou même dangereux , il faudrait avoir beaucoup d'humeur pour nous l'attribuer , et ne pas convenir que nous sommes à cet égard à l'abri de tout reproche.

Je fais cette réflexion en lisant votre feuille du 24 octobre dernier , dans laquelle vous annoncez une histoire d'Angleterre en forme de lettres. Vous dites : Ce que les Anglais savent le mieux , c'est l'histoire d'Angleterre ; et j'ajoute que ce que les Français savent le moins , c'est l'histoire de France. Otez à la plupart ce qu'ils ont ramassé dans des anecdotes forgées par la malignité , dans des mémoires platement rédigés , dans des romans sans imagination , et il ne leur restera pas même la notion la plus imparfaite d'une science très-importante.

L'étude de l'histoire serait pourtant aussi nécessaire à Paris qu'à Londres. Si nous apprenions quelle est l'origine et la bonté de notre gouvernement , le patriotisme nous ranimerait ; les temps de calme et d'obéissance , comparés aux temps de trouble et de vertige , seraient une leçon admirable de douceur et de soumission ; les faits bien vus feraient tomber cette fureur pour la dispute , dont l'âcreté augmente en raison de l'obscurité et

de l'inutilité des objets sur lesquels elle s'exerce; ils feraient revivre cet esprit de franchise et de loyauté, qui vaut bien l'esprit d'intrigue et de cabale; ils nous forceraient à appliquer les hommes et les événemens passés aux hommes et aux événemens actuels; nous travaillerions à devenir meilleurs, et nous gagnerions infiniment du côté des hommes et des choses.

On me dira que nous n'avons point d'historiens; que pour un de *Thou*, il y a cent mauvais compilateurs; qu'il eût été à souhaiter que l'auteur de l'*Essai sur les mœurs*, &c. se fût attaché à l'histoire de son pays; que c'est à un homme d'état et à un philosophe à écrire cette histoire, parce qu'il faut connaître les hommes pour les peindre, et participer au gouvernement, ou avoir les qualités propres à ce grand métier, pour en développer les ressorts: ces raisonnemens sont vrais; je les ai faits.

J'ai vu dans presque tous les historiens romains l'intérieur de la république; ce qui concerne la religion, les lois, la guerre, les mœurs, m'a été clairement dévoilé; je ne fais même si je n'ai pas plus distinctement connu ce qui s'est passé au-dedans, que ce qui s'est exécuté au-dehors. Pourquoi cela? c'est que l'écrivain tenait à la chose publique; c'est qu'il

qu'il pouvait être magistrat, prêtre, guerrier, et que, s'il ne remplissait pas les premières fonctions de l'État, il devait au moins s'en rendre digne. J'avoue qu'il ne faut point songer à obtenir chez nous un pareil avantage; notre propre constitution y résiste; mais je n'en conclus point qu'il ne faille pas étudier notre histoire.

Contentons-nous de ces historiens simples qui, comme dit *Montaigne*, n'apportent que le soin et la diligence de ramasser tout ce qui vient à leur notice, et d'enregistrer à la bonne foi toute chose sans choix ni triage, nous laissant le jugement entier. Si nous en avons de tels, félicitons-nous, et lisons-les avec un esprit philosophique; si notre instruction n'est ni élevée, ni profonde, elle sera proportionnée à notre génie, et pourra suffire à nos besoins.

J'ai l'honneur d'être, &c.



## A UN JOURNALISTE.

1766.

**I**L me semble, Monsieur, que votre méthode est de donner un jour de la semaine à l'examen des ouvrages nouveaux dont vous rendez un compte abrégé les autres jours. Permettez-moi de vous soumettre quelques singularités curieuses de l'*Essai sur la critique*, en trois volumes, de M. Home, lord Makains. (\*)

On ne peut avoir une plus profonde connaissance de la nature et des arts que ce philosophe, et il fait tous ses efforts pour que le monde soit aussi savant que lui. Il nous prouve d'abord que nous avons cinq sens, et que nous sentons moins l'impression douce, faite sur nos yeux et sur nos oreilles par les couleurs et par les sons, que nous ne sentons un grand coup sur la jambe ou sur la tête.

Il nous instruit de la différence que tout homme éprouve entre une simple émotion et une passion de l'ame; il nous apprend que les femmes passent quelquefois de la pitié à

(\*) C'est le titre d'un des juges de paix en Ecoffe.

l'amour. Il pouvait citer l'exemple d'*Angélique* dans l'*Arioste*, si bien imité par *Quinault* :

La pitié pour Médor a trop fu m'attendrir ;  
 Ma funeste langueur s'augmentait à mesure  
 Qu'il guérissait de sa blessure ;  
 Et je suis en danger de n'en jamais guérir.

Mais tout écoffais qu'est M. *Home*, il aime mieux citer une tragédie anglaise ; c'est *Othello*, ce maure de Venise si fameux à Londres. Il fallait que la maîtresse d'*Othello* fût bien pitoyable pour devenir amoureuse d'un nègre qui lui parlait de *cavernes*, de *déserts*, de *cannibales*, et d'*anthropophages*, et qui lui disait qu'il avait été sur le point de se noyer.

De-là passant à la mesure du temps et de l'espace, M. *Home* conclut mathématiquement, que le temps est long pour une fille qu'on va marier, et court pour un homme qu'on va pendre : puis il donne des définitions de la beauté et du sublime. Il connaît si bien la nature de l'une et de l'autre, qu'il réproouve totalement ces beaux vers d'*Athalie* :

La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce,  
 Font insensiblement à mon inimitié  
 Succéder... Je serais sensible à la pitié !

Il condamne ce monologue de *Mithridate* :

Quoi ! des plus chères mains craignant les trahisons,  
 J'ai pris soin de m'armer contre tous les poisons ;  
 J'ai fu , par une longue et pénible industrie,  
 Des plus mortels venins prévenir la furie :  
 Ah ! qu'il eût mieux valu , plus sage et plus heureux,  
 Et repouffant les traits d'un amour dangereux ,  
 Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées  
 Un cœur déjà glacé par le froid des années.

Il trouve que le monologue de dom *Diègue*,  
 dans le *Cid*,

O rage ! ô désespoir ! ô vieilleffe ennemie ! &c.

est un morceau déplacé et hors d'œuvre, dans  
 lequel dom *Diègue* ne dit rien de ce qu'il doit  
 dire.

Mais en récompense, le critique nous avertit  
 que les monologues de *Shakespeare* sont les seuls  
 modèles à suivre, et qu'il ne connaît rien de si  
 parfait. Il en donne un bel exemple, tiré de la  
 tragédie d'*Hamlet* : en voici quelques traits,  
 à peu-près vers pour vers, et très-exactement.

H A M L E T .

Oh ! si ma chair trop ferme, ici pouvait se fondre,  
 Se dégeler, couler, se résoudre en rosée !

Oh ! si l'être éternel n'avait pas du canon  
 Contre le suicide !... ô ciel ! ô ciel ! ô ciel !  
 Que tout ce que je vois aujourd'hui dans le monde ,  
 Est triste, plat, pourri, sans nulle utilité !  
 Fi ! fi ! c'est un jardin plein de plantes sauvages !  
 Après un mois, ma mère épouser mon propre oncle !  
 Mon père un si bon roi !... l'autre, en comparaison,  
 N'était rien qu'un satyre, et mon père un soleil.  
 Mon père, il m'en souvient, aimait si fort ma mère,  
 Qu'il ne souffrait jamais qu'un vent sur son visage  
 Soufflât trop rudement. O terre ! ô juste ciel !  
 Faut-il me souvenir qu'elle le caressait  
 Comme si l'appétit s'augmentait en mangeant !  
 Un mois ! *fragilité* ! ton nom propre est *la femme*.  
 Un mois ! un petit mois ! Avant d'avoir usé  
 Les fouliers qu'elle avait à son enterrement !

Quelques lecteurs seront surpris peut-être  
 des jugemens de M. *Home*, lord *Makims* ; et  
 quelques français pourront dire que *Gilles*  
 dans une foire de province s'exprimerait avec  
 plus de décence et de noblesse que le prince  
*Hamlet* ; mais il faut considérer que cette pièce  
 est écrite il y a deux cents ans ; que les Anglais  
 n'ont rien de mieux ; que le temps a consacré  
 cet ouvrage, et qu'enfin il est bon d'avoir une  
 preuve aussi publique du pouvoir de l'habi-  
 tude et du respect pour l'antiquité.

Le fond du discours d'*Hamlet* est dans la nature ; cela suffit aux Anglais. Le style n'est pas celui de *Sophocle* et d'*Euripide* ; mais la décence, la noblesse, la justesse des idées, la beauté des vers, l'harmonie, sont peu de chose ; et M. *Home*, qui est juge en Ecosse, peut dire que le fond l'emporte ici sur la forme.

C'est avec le même goût et la même justesse qu'il trouve ces vers de *Racine* ridiculement ampoulé :

Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune.

Ce sublime simple, qui exprime si bien le calme funeste par lequel la flotte des Grecs est arrêtée, ne plaît pas au critique ; un officier, dit-il, ne doit pas s'exprimer ainsi.

Il faut s'entendre au beau naturel de *Shakespeare*.

On commence dans *Hamlet* par relever une sentinelle : le soldat *Bernardo* demande au soldat *Francisco* si tout a été tranquille ? Je n'ai pas vu trotter une souris, répond *Francisco*. Convenons qu'une tragédie ne peut commencer avec une simplicité plus noble et plus majestueuse. C'est *Sophocle* tout pur.

M. *Home* porte ainsi sur tous les arts des jugemens qui pourraient nous paraître extraordinaires.

C'est un effet admirable des progrès de l'esprit humain, qu'aujourd'hui il nous vienne d'Ecosse des règles de goût dans tous les arts, depuis le poëme épique jusqu'au jardinage. L'esprit humain s'étend tous les jours, et nous ne devons pas désespérer de recevoir bientôt des poëtiques et des rhétoriques des îles Orcades. Il est vrai qu'on aimerait mieux encore voir de grands artistes dans ces pays-là que de grands raisonneurs sur les arts.

Il est aisé de dire son avis sur le *Tasse* et l'*Arioste*, sur *Michel-Ange* et *Raphaël*; il n'est pas si aisé de les imiter; et il faut avouer qu'aujourd'hui nous avons plus besoin d'exemples que de préceptes, aussi-bien en France qu'en Ecosse.

Au reste, si M. *Home* est si sévère envers tous nos meilleurs auteurs, et si indulgent envers *Shakespeare*, il faut avouer qu'il ne traite pas mieux *Virgile* et *Horace*.

S'il veut donner l'exemple de quelque balourdise, c'est dans *Virgile* qu'il va la chercher. Il se moque de la contradiction manifeste qu'il suppose dans ces vers du premier livre de l'*Enéide*:

*Graviter commotus et alto*

*Prospiciens, summâ placidum caput extulit undâ.*



Il croit que le *placidum* contredit le *commotus*; il ne voit pas que *placidum caput* veut dire ce front qui apaise les tempêtes; il ne voit pas qu'un maître irrité peut, en montrant un front serein, apaiser les querelles de ses esclaves.

Il trouve indécent qu'*Horace*, dans une épître familière à *Mécène*, dise :

*Quid causæ est meritò , quin illis Jupiter ambas  
Iratùs buccas inflat ?*

Il oublie que cette expression *inflare buccas*, pour dire *menacer*, était tirée du grec, familière aux Romains, et du ton le plus convenable à la satire.

*M. Home* donne toujours son opinion pour une loi, et il étend son despotisme sur tous les objets. C'est un juge à qui toutes les causes ressortissent.

Ses arrêts sur l'architecture et sur les jardins ne nous permettent pas de douter qu'il ne soit de tous les magistrats d'Ecosse le mieux logé, et qu'il n'ait le plus beau parc. Il trouve les bosquets de Versailles ridicules; mais s'il fait jamais un voyage en France, on lui fera les honneurs de Versailles, on le promènera dans les bosquets, on fera jouer les eaux pour lui; et peut-être alors ne sera-t-il pas si dégoûté.

Après

Après cela, s'il se moque des bosquets de Versailles, et des tragédies de *Racine*, nous le souffrirons volontiers : nous savons que chacun a son goût ; nous regardons tous les gens de lettres de l'Europe comme des convives qui mangent à la même table ; chacun a son plat, et nous ne prétendons dégoûter personne.

## A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

SUR LA NOUVELLE EDITION DE LA PROSODIE.

A Ferney, 5 janvier 1767.

CHER doyen de l'académie,  
Vous vîtes de plus heureux temps :  
Des neuf Sœurs la troupe endormie  
Laisse reposer les talens ;  
Notre gloire est un peu flétrie.  
Ramenez-nous, sur vos vieux ans,  
Et le bon goût, et le bon sens,  
Qu'eut jadis ma chère patrie.

Dites-moi si jamais vous vîtes dans aucun bon auteur de ce grand siècle de *Louis XIV*, le mot de *vis-à-vis* employé une seule fois pour

*Mélanges littér.* Tome IV. \* T

signifier *envers*, avec, à l'égard? Y en a-t-il un seul qui ait dit *ingrat vis-à-vis de moi*, au lieu d'*ingrat envers moi*? *Il se ménageait vis-à-vis ses rivaux*, au lieu de dire avec ses rivaux. *Il était fier vis-à-vis de ses supérieurs*, pour fier avec ses supérieurs, &c. Enfin, ce mot de *vis-à-vis*, qui est très-rarement juste, et jamais noble, inonde aujourd'hui nos livres, et la cour, et le barreau, et la société; car dès qu'une expression vicieuse s'introduit, la foule s'en empare.

Dites - moi si *Racine* a *perflé Boileau*; si *Bossuet* a *perflé Pascal*; et si l'un et l'autre ont *mistifié la Fontaine*, en abusant quelquefois de sa simplicité? Avez-vous jamais dit que *Cicéron* écrivait *au parfait*; que *la coupe* des tragédies de *Racine* était heureuse? On va jusqu'à imprimer que les princes sont quelquefois mal *éduqués*. Il paraît que ceux qui parlent ainsi ont reçu eux-mêmes une fort mauvaise éducation. Quand *Bossuet*, *Fénélon*, *Pélesson*, voulaient exprimer qu'on suivait les anciennes idées, les projets, les engagements, qu'on travaillait sur un plan proposé, qu'on remplissait les promesses, qu'on reprenait une affaire, &c. ils ne disaient point: J'ai suivi mes *erremens*, j'ai travaillé sur mes *erremens*.

*Errement* a été substitué par les procureurs au mot *erres*, que le peuple emploie au lieu

d'*arrhes* : *arrhes* signifie *gage*. Vous trouvez ce mot dans la tragi-comédie de *Pierre Corneille*, intitulée *dom Sanche d'Arragon*.

Ce présent donc renferme un tissu de cheveux  
Que reçut dom Fernand pour *arrhes* de mes vœux.

Le peuple de Paris a changé *arrhes* en *erres* : des *erres* au coche : donnez-moi des *erres*. Delà *erremens* ; et aujourd'hui, je vois que, dans les discours les plus graves, le roi a suivi ses derniers *erremens vis-à-vis* des rentiers.

Le style barbare des anciennes formules commence à se glisser dans les papiers publics. On imprime que sa majesté *aurait* reconnu qu'une telle province *aurait* été endommagée par des inondations.

En un mot, Monsieur, la langue paraît s'altérer tous les jours ; mais le style se corrompt bien davantage : on prodigue les images, et les tours de la poésie, en physique ; on parle d'anatomie en style ampoulé ; on se pique d'employer des expressions qui étonnent, parce qu'elles ne conviennent point aux pensées.

C'est un grand malheur, il faut l'avouer, que, dans un livre rempli d'idées profondes, ingénieuses et neuves, on ait traité du fondement des lois en épigrammes. La gravité

d'une étude si importante devait avertir l'auteur de respecter davantage son sujet; et combien a-t-il fait de mauvais imitateurs, qui n'ayant pas son génie, n'ont pu copier que ses défauts?

*Boileau*, il est vrai, a dit après *Horace* :

Heureux, qui, dans ses vers, fait, d'une voix légère,  
Passer du grave au doux, du plaifant au fèvre.

Mais il n'a pas prétendu qu'on mélangeât tous les styles. Il ne voulait pas qu'on mît le masque de *Thalie* sur le visage de *Melpomène*, ni qu'on prodiguât les grands mots dans les affaires les plus minces. Il faut toujours conformer son style à son sujet.

Il m'est tombé entre les mains l'annonce imprimée d'un marchand, de ce qu'on peut envoyer de Paris en province pour servir sur table. Il commence par un éloge magnifique de l'agriculture et du commerce; il pèse dans ses balances d'épicier, le mérite du duc de *Sulli*, et du grand ministre *Colbert*; et ne pensez pas qu'il s'abaisse à citer le nom du duc de *Sulli*: il l'appelle l'*ami d'Henri IV*, et il s'agit de vendre des saucissons et des harengs frais! Cela prouve au moins que le goût des belles-lettres a pénétré dans tous les états;

il ne s'agit plus que d'en faire un usage raisonnable : mais on veut toujours mieux dire qu'on ne doit dire, et tout fort de sa sphère.

Des hommes, même de beaucoup d'esprit, ont fait des livres ridicules, pour vouloir avoir trop d'esprit. Le jésuite *Castel*, par exemple, dans sa *mathématique universelle*, veut prouver que, si le globe de *Saturne* était emporté par une comète dans un autre système solaire, ce serait le dernier des satellites que la loi de la gravitation mettrait à la place de *Saturne*. Il ajoute à cette bizarre idée, que la raison pour laquelle le satellite le plus éloigné prendrait cette place, c'est que les souverains éloignent d'eux, autant qu'ils le peuvent, leurs héritiers présomptifs.

Cette idée serait plaisante et convenable dans la bouche d'une femme, qui, pour faire taire des philosophes, imaginerait une raison comique d'une chose dont ils chercheraient la cause en vain : mais que le mathématicien fasse ainsi le plaisant, quand il doit instruire, cela n'est pas tolérable.

Le déplacé, le faux, le gigantesque semblent vouloir dominer aujourd'hui ; c'est à qui renchérira sur le siècle passé. On appelle de tous côtés les passans pour leur faire admirer des tours de force qu'on substitue à la démarche simple, noble, aisée, décente,



des *Périsson*, des *Fénélon*, des *Bossuet*, des *Massillon*. Un charlatan est parvenu jusqu'à dire dans je ne fais quelles lettres, en parlant de l'angoisse et de la passion de JESUS-CHRIST, que, si *Socrate* mourut en sage, JESUS-CHRIST mourut en Dieu : comme s'il y avait des Dieux accoutumés à la mort; comme si on savait comment ils meurent; comme si une sueur de sang était le caractère de la mort de DIEU; enfin comme si c'était DIEU qui fût mort.

On descend d'un style violent et effréné au familier le plus bas et le plus dégoûtant; on dit de la musique du célèbre *Rameau*, l'honneur de notre siècle, qu'elle *ressemble à la course d'une oie grasse, et au galop d'une vache*. On s'exprime enfin aussi ridiculement que l'on pense; *rem verba sequuntur* : et, à la honte de l'esprit humain, ces impertinences ont eu des partisans.

Je vous citerais cent exemples de ces extravagans abus, si je n'aimais pas mieux me livrer au plaisir de vous remercier des services continuels que vous rendez à notre langue, tandis qu'on cherche à la déshonorer. Tous ceux qui parlent en public doivent étudier notre *Traité de la prosodie*; c'est un livre classique qui durera autant que la langue française.

Avant d'entrer avec vous dans des détails sur votre nouvelle édition, je dois vous dire que j'ai été frappé de la circonspection avec laquelle vous parlez du célèbre, j'ose presque dire de l'inimitable *Quinault*, le plus concis peut-être de nos poètes dans les belles scènes de ses opéra, et l'un de ceux qui s'exprimèrent avec le plus de pureté, comme avec le plus de grâce. Vous n'assurez point, comme tant d'autres, que *Quinault* ne savait que sa langue. Nous avons souvent entendu dire, madame *Denis* et moi, à M. de *Beaufrant*, son neveu, que *Quinault* savait assez de latin pour ne lire jamais *Ovide* que dans l'original, et qu'il possédait encore mieux l'italien. Ce fut un *Ovide* à la main qu'il composa ces vers harmonieux et sublimes de la première scène de *Proserpine*.

Les superbes géans, armés contre les Dieux,

Ne nous causent plus d'épouvante ;

Ils sont ensevelis sous la masse pesante

Des monts qu'ils entassaient pour attaquer les cieux.

Nous avons vu tomber leur chef audacieux

Sous une montagne brûlante.

Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux

Les restes enflammés de sa rage mourante.

Jupiter est victorieux,

Et tout cède à l'effort de sa main foudroyante.

S'il n'avait pas été rempli de la lecture du Tasse, il n'aurait pas fait son admirable opéra d'Armide. Une mauvaise traduction ne l'aurait pas inspiré.

Tout ce qui n'est pas dans cette pièce air détaché, composé sur les canevas du musicien, doit être regardé comme une tragédie excellente. Ce ne sont pas-là de

Ces lieux communs de morale lubrique,  
Que Lulli réchauffa des sons de sa musique.

On commence à savoir que *Quinault* valait mieux que *Lulli*. Un jeune homme d'un rare mérite, déjà célèbre par le prix qu'il a remporté à notre académie, et par une tragédie qui a mérité son grand succès, a osé s'exprimer ainsi en parlant de *Quinault* et de *Lulli*:

Aux dépens du poëte on n'entend plus vanter  
De ces airs languissans la triste psalmodie,  
Que réchauffa *Quinault* du feu de son génie.

Je ne suis pas entièrement de son avis. Le récitatif de *Lulli* me paraît très-bon ; mais les scènes de *Quinault* encore meilleures.

Je viens à une autre anecdote. Vous dites que les étrangers ont peine à distinguer quand la consonne finale a besoin ou non d'être accompagnée

d'un e muet , et vous citez les vers du philosophe de Sans-Souci.

La nuit compagne du repos ,  
De son crép couvrant la lumière ,  
Avait jeté sur ma paupière  
Les plus léthargiques pavots.

Il est vrai que dans les commencemens nos e muets embarrassent quelquefois les étrangers ; le philosophe de Sans-Souci était très-jeune quand il fit cette épître : elle a été imprimée à son insu par ceux qui recherchent toutes les pièces manuscrites , et qui , dans leur empressement de les imprimer , les donnent souvent au public toutes défigurées.

Je peux vous assurer que le philosophe de Sans-Souci fait parfaitement notre langue. Un de nos plus illustres confrères et moi , nous avons l'honneur de recevoir quelquefois de ses lettres , écrites avec autant de pureté que de génie et de force, *eodem animo scribit quo pugnat* : et je vous dirai , en passant , que l'honneur d'être encore dans ses bonnes graces , et le plaisir de lire les pensées les plus profondes , exprimées d'un style énergique , sont une des consolations de ma vieillesse. Je suis étonné qu'un souverain , chargé de tout le détail d'un grand royaume , écrive couramment et sans

effort, ce qui coûterait à un autre beaucoup de temps et de ratures.

M. l'abbé de *Dangeau*, en qualité de puriste, en savait sans doute plus que lui sur la grammaire française. Je ne puis toutes fois convenir, avec ce respectacle académicien, qu'un musicien en chantant *la nuit est loin encore*, prononce, pour avoir plus de grâces, *la nuit est loing* encore. Le philosophe de Sans-Souci, qui est aussi grand musicien qu'écrivain supérieur, fera, je crois, de mon opinion.

Je suis fort aise que *Saint-Gelais* ait justifié le *crép* par son *Bucéphal*. Puisqu'un aumônier de *François I* retranche un *e* à *Bucéphale*, pourquoi un prince royal de Prusse n'aurait-il pas retranché un *e* à *crêpe*? Mais je suis un peu fâché que *Melin de Saint-Gelais*, en parlant au cheval de *François I*, lui ait dit :

Sans que tu fois un Bucéphal,  
Tu portes plus grand qu'Alexandre.

L'hyperbole est trop forte, et j'y aurais voulu plus de finesse.

Vous me critiquez, mon cher doyen, avec autant de politesse, que vous rendez de justice au singulier génie du philosophe de Sans-Souci. J'ai dit, il est vrai, dans le *Siècle de Louis XIV*, à l'article des musiciens, que nos rimes féminines terminées toutes par un *e* muet, font

un effet très-désagréable dans la musique, lorsqu'elles finissent un couplet. Le chanteur est absolument obligé de prononcer :

Si vous aviez la rigueur  
De m'ôter votre cœur,  
Vous m'ôteriez la *vi-eu*.

*Arcabone* est forcé de dire :

Tout me parle de ce que j'*aim-eu*.

*Médor* est obligé de s'écrier :

Ah ! quel tourment d'aimer sans *espérance-eu* !

La gloire et la victoire, à la fin d'une tirade, font presque toujours la *gloire-eu*, la *victoire-eu*. Notre modulation exige trop souvent ces tristes délinéances. Voilà pourquoi *Quinault* a grand soin de finir, autant qu'il le peut, ses couplets par des rimes masculines ; et c'est ce que recommandait le grand musicien *Rameau* à tous les poètes qui composaient pour lui.

Qu'il me soit donc permis, mon cher maître, de vous représenter que je ne puis être d'accord avec vous quand vous dites qu'il est inutile, et peut-être ridicule, de chercher l'origine de cette prononciation *gloire-eu*, *victoire-eu*,



*ailleurs que dans la bouche de nos villageois.* Je n'ai jamais entendu de payfan prononcer ainsi en parlant; mais ils y sont forcés lorsqu'ils chantent. Ce n'est pas non plus une prononciation vicieuse des acteurs et des actrices de l'opéra; au contraire, ils font ce qu'ils peuvent pour sauver la longue tenue de cette finale défagréable, et ne peuvent souvent en venir à bout. C'est un petit défaut attaché à notre langue, défaut bien compensé par le bel effet que font nos *e* muets dans la déclamation ordinaire.

Je persiste encore à vous dire, qu'il n'y a aucune nation en Europe qui fasse sentir les *e* muets, excepté la nôtre. Les Italiens et les Espagnols n'en ont pas. Les Allemands et les Anglais en ont quelques-uns; mais ils ne sont jamais sensibles, ni dans la déclamation, ni dans le chant.

Venons maintenant à l'usage de la rime, dont les Italiens et les Anglais se sont défaits dans la tragédie, et dont nous ne devons jamais secouer le joug. Je ne fais si c'est moi que vous accusez d'avoir dit que la rime est une invention des siècles barbares: mais si je ne l'ai pas dit, permettez-moi d'avoir la hardiesse de vous le dire.

Je tiens, en fait de langue, tous les peuples pour barbares, en comparaison des Grecs et

de leurs disciples les Romains , qui seuls ont connu la vraie prosodie. Il faut surtout que la nature eût donné aux premiers Grecs des organes plus heureusement disposés que ceux des autres nations , pour former en peu de temps un langage tout composé de brèves et de longues , et qui , par un mélange harmonieux de consonnes et de voyelles , était une espèce de musique vocale. Vous ne me condamnez pas , sans doute , quand je vous répéterai que le grec et le latin sont , à toutes les autres langues du monde , ce que le jeu d'échecs est au jeu de dames , et ce qu'une belle danse est à une démarche ordinaire.

Malgré cet aveu , je suis bien loin de vouloir proscrire la rime comme feu M. de *la Motte* ; il faut tâcher de se bien servir du peu qu'on a , quand on ne peut atteindre à la richesse des autres. Taillons habilement la pierre , si le porphyre et le granite nous manquent. Conservons la rime ; mais permettez-moi toujours de croire que la rime est faite pour les oreilles , et non pas pour les yeux.

J'ai encore une autre représentation à vous faire. Ne serais-je point un de ces téméraires que vous accusez de vouloir changer l'orthographe ? J'avoue qu'étant très-dévoit à *S<sup>t</sup> François* , j'ai voulu le distinguer des *Français* :

j'avoue que j'écris *Danois* et *Anglais* : il m'a toujours semblé qu'on doit écrire comme on parle , pourvu qu'on ne choque pas trop l'usage , pourvu que l'on conserve les lettres qui font sentir l'étymologie , et la vraie signification du mot.

Comme je suis très-tolérant , j'espère que vous me tolérerez. Vous pardonnerez surtout ce style négligé à un *français* ou à un *françois*, qui *avait* ou qui *avoit* été élevé à Paris dans le centre du bon goût , mais qui s'est un peu engourdi depuis treize ans au milieu des montagnes de glace dont il est environné. Je ne suis pas de ces phosphores qui se conservent dans l'eau. Il me faudrait la lumière de l'académie pour m'éclairer et m'échauffer ; mais je n'ai besoin de personne pour ranimer dans mon cœur les sentimens d'attachement et de respect que j'ai pour vous , ne vous en déplaise, depuis plus de soixante années.

LETTRE CURIEUSE

DE M. ROBERT COVELLE,

CELEBRE CITOYEN DE GENEVE.

*A la louange de M. Vernet, professeur en théologie  
dans ladite ville.*

IL y a quelque temps que le vénérable M. *Vernet*, digne professeur en théologie, nous fit l'honneur de nous consulter M. *Muller*, M. le capitaine *du Rost* et moi, sur un livre de sa façon, qu'il voulait, disait-il, mettre en lumière. Nous lûmes son ouvrage, et ensuite nous nous assemblâmes chez mademoiselle *Ferbot*, qui reçoit très-poliment les gens de lettres : mademoiselle *le Vasseur* s'y trouva, et quand nous fûmes assemblés, M. *Vernet* vint recueillir nos avis.

Il est bon que je fasse ici connaître tous les personnages. M. *Muller* est un gentilhomme anglais très-instruit, qui dit tout ce qu'il pense avec franchise : le capitaine joint à la même sincérité une nuance de cynisme qui est excusée par la bonté de son caractère : mademoiselle *Ferbot* a l'esprit fin et délicat,

et joint aux grâces d'une femme qui a fait l'amour, la solidité d'une personne qui ne le fait plus : mademoiselle *le Vasseur* est la gouvernante de M. *Jean-Jacques Rousseau* ; c'est une philosophe très-décidée. Elle fut légèrement lapidée avec son maître, à *Moutier-Travers*, sur la réquisition du vénérable M. de *Montmolin*, et se retira depuis à Genève comme une martyre de la philosophie ; elle y cultive les belles-lettres avec mademoiselle *Ferbot* et moi, et est toujours tendrement attachée à M. *Rousseau*.

Pour le vénérable *Vernet*, tout le monde le connaît assez dans cette ville.

Son manuscrit était intitulé : *Lettres critiques, &c. troisième édition*. Nous lui dîmes tous d'une voix, que nous étions fort aises de voir enfin un manuscrit qui lui appartint, mais que pour qu'il y eût une troisième édition, il fallait qu'il y en eût eu deux auparavant. Il nous répondit qu'à la vérité on n'avait jamais imprimé son livre, mais qu'il en avait paru deux feuilles l'une après l'autre, que personne ne s'en souvenait, et que pour éveiller l'attention du public, il prétendait mettre *troisième édition* à sa brochure ; parce qu'en effet deux feuilles imprimées et son manuscrit sont trois. Je ne vous conseille pas de calculer ainsi, lui dit M. *Muller* ; on vous  
accusera

accusera plus que jamais de quelque méprise sur le nombre de trois. Vraiment, dit mademoiselle *Ferbot*, du temps que j'avais un amant, s'il avait manqué deux fois au rendez-vous, et qu'enfin il eût réparé une seule fois sa faute, je n'aurais pas souffert qu'il eût appelé sa tentative, troisième édition; je ne puis approuver la fausseté, ni en amour, ni en livres.

M. *Vernet* ne se rendit pas; mais il demanda de quel titre on lui conseillait de décorer son ouvrage. Ma foi, lui dit le capitaine, je l'intitulerais, *Fatras de Vernet*. Quel pot-pourri avez-vous fait là? n'avons-nous pas assez de livres inutiles? Tout ce que vous dites de vous-même sur Rome est faux; le peu qu'il y a de vrai a été ressassé mille fois; on vous reprochera d'être ignorant et plagiaire. J'aime mon prochain, vous m'avez ennuyé, je ne veux pas qu'il s'ennuie; croyez-moi, pour mettre votre livre en lumière, jetez-le au feu; c'est le parti que je prendrais à votre place. Vous prenez bien mal votre temps pour écrire contre les catholiques, vous qui êtes encore sujet du roi de France; et on vous trouvera fort impertinent de faire une sortie contre des spectacles honnêtes que des médiateurs plénipotentiaires daignent introduire dans Genève.



M. *Muller* entra dans de plus grands détails. Mon cher *Vernet*, lui dit-il, votre ouvrage est un recueil de lettres que vous feignez d'écrire à un pair d'Angleterre ; cette mascarade est usée, vous deviez plutôt écrire à vos pairs les vénérables ; et il serait encore mieux de ne rien écrire du tout ; à quoi bon vos invectives contre M. d'*Alembert*, contre M. *Hume*, mon compatriote, contre tous les auteurs d'un dictionnaire immense et utile, rempli d'articles excellens en tout genre, contre l'auteur de la *Henriade*, et contre M. *Rousseau* ? Votre dessein a-t-il été d'imiter ce fou qui attaquait ce qu'il y avait de plus célèbre, *ut magnis inimicitiis claresceret* ? Et à l'égard de M. *Rousseau*, n'est-ce pas assez qu'il soit malheureux pour que vous ne l'insultiez point ? ne savez-vous pas que *res est sacra miser*, qu'un infortuné est un homme sacré, et que rien n'est plus lâche que de déchirer les blessures d'un homme qui souffre ?

Comment ! s'écria alors mademoiselle le *Vasseur* ; Comment, M. *Vernet*, vous attaquez mon maître ! c'est que vous avez oui dire qu'il était dans une île : si mon maître était dans le continent, vous n'oseriez paraître devant lui ; vous êtes un poltron qui menacez de loin votre vainqueur : je vais l'en instruire, je vous réponds qu'il vous apprendra à vivre.

Je pris alors la parole, je remontrai combien il était indécent au sieur *Vernet* de mal parler de l'*Essai sur les mœurs, &c.*, lui qui avait écrit vingt lettres à l'auteur pour obtenir d'en être l'éditeur. Moi ! dit-il, moi avoir voulu jamais imprimer cet ouvrage ! Oui, vous, lui répliquai-je ; vous aviez fait votre marché avec un libraire pour corriger les feuilles ; vous ne vous déchaînez aujourd'hui que parce que vous avez été refusé ; et cela n'est pas vénérable.

*Vernet* pâlit : il avait la tête penchée sur le côté gauche, il la pencha sur le côté droit, et dit qu'il n'avait jamais voulu imprimer l'*Essai sur les mœurs, &c.* qu'il n'avait jamais écrit des lettres à ce sujet, et qu'il était prêt à en faire ferment.

Mademoiselle *Ferbot*, qui a la conscience timorée, se leva alors ; elle courut chercher les fatales lettres de *Vernet*, que l'auteur de l'*Essai* m'avait confiées, et que j'avais mises en dépôt chez elle : tenez, Monsieur, dit la belle *Ferbot* au col-tors, (a) tenez, reconnaissez-vous votre écriture ? Voici une lettre de votre propre

(a) Il y a une grande dispute parmi les savans sur cette phrase, dit la belle *Ferbot* au col-tors. On demande si c'est la belle *Ferbot* qui a le col tors, comme on dit *Junon* aux yeux de bœuf, *Vénus* aux belles fesses ; ou si c'est le professeur qui a le col tors : il est évident que c'est le professeur, par la notoriété publique.

main , du 9 février 1754 , dans laquelle , après avoir parlé d'une édition très-incorrecte , déjà faite d'une petite partie de ce grand ouvrage , vous vous exprimez ainsi :

„ Il me semble , Monsieur , que ce serait  
 „ l'occasion de reprendre une pensée que vous  
 „ aviez eue , qui est de m'adresser votre  
 „ Essai sur l'histoire ; je le ferai imprimer cor-  
 „ rectement et à votre gré. Cela se pourrait  
 „ faire avec tout le secret que vous dési-  
 „ reriez , &c. „

Voici une autre lettre par laquelle il est évident que vous-même vous avez été l'éditeur de la première édition fautive de ce même livre , que vous vouliez imprimer encore.

„ Il est arrivé que j'ai été trop tard à  
 „ corriger le premier tome ; et pour le  
 „ second même , me trouvant d'ailleurs fort  
 „ occupé , je ne fis que les premières cor-  
 „ rections , &c. „

Cela n'est pas trop français , et il y a quelque apparence que M. de *Voltaire* ne fut pas assez content de votre style pour se servir de vous ; mais enfin vous voilà , Monsieur , bien convaincu que vous avez été son éditeur.

Vous dirai-je encore quelque chose de plus fort ? c'est vous qui fîtes la préface. La preuve en est dans la lettre de l'imprimeur *Claude Philibert* , du 15 avril 1754. Vous

*avez vu, Monsieur, la préface de M. Vernet; elle suffit, ce me semble, pour me disculper.*

Enfin, lorsque vous apprîtes que messieurs *Cramer* se disposaient à imprimer cette même histoire, vous écrivîtes à M. de *Voltaire* en ces mots : ” Voici encore de nos libraires ” qui mettent la faucille dans notre moisson , ” c’est que la moisson est bonne ; et la denrée ” se débitera si bien , qu’aucun libraire n’en ” souffrira de préjudice. Quant à vous , ” Monsieur , il n’y a que de l’honneur à ” voir vos ouvrages si répandus , &c. ”

Je vous demande à présent, vénérable homme, comment le petit dépit de n’avoir pas été choisi par M. de *Voltaire* pour son éditeur et pour son correcteur d’imprimerie , à pu vous porter non-seulement à écrire deux volumes d’injures contre lui, et contre MM. d’*Alembert* et *Hume*, si estimés dans l’Europe, mais à faire toutes les manœuvres dont vous vous êtes rendu coupable depuis plusieurs années ? Pensez-vous que si l’auteur de la *Henriade* a négligé de vous punir, et s’il vous a oublié dans la foule, il vous oubliera toujours ?

Oh, dit *Vernet*, je n’ai rien à craindre ; il me méprise trop pour me répondre. Ne vous y fiez pas, répliqua mademoiselle *Ferbot* ; on écrase quelquefois ce qu’on dédaigne : il n’a jamais attaqué personne, mais il est dangereux

quand on l'attaque. Et on m'a parlé d'un certain poëme sur l'hypocrisie. ....

Parbleu, dit alors le capitaine, votre procédé n'est pas d'un honnête homme; vous allez tomber dans la plus triste situation où un professeur puisse se mettre, en se déshonorant; brûlez votre ouvrage, vous dis-je, comme tout le monde vous le conseille; respectez M. d'*Alembert* et M. *Hume* dont vous n'êtes pas digne de parler. Songez-vous bien ce que c'est qu'un professeur de théologie qui dit des injures sous un nom supposé, qui se loue sous un nom supposé, et qui avertit qu'ayant assuré autrefois que la révélation n'était qu'*utile*, il va imprimer bientôt qu'elle est *nécessaire*? Votre ouvrage est un libelle; vous mettez tous les intéressés en droit de vous couvrir d'opprobres; vous vous préparez une confusion qui vous accablera pour le reste de votre vie.

Nous joignîmes tous nos prières aux remontrances de M. le capitaine. Le vénérable nous promit de supprimer son libelle. Le lendemain il courut le faire imprimer; et, pour comble de malheur, sa conduite est connue, sans que son livre puisse l'être, &c. &c.

SUR LES PANEGYRIQUES.

PAR IRENÉE ALETHÈS,

*Professeur en droit dans le canton suisse d'Uri.*

1767.

Vous avez raison , Monsieur , de vous défier des panégyriques ; ils sont presque tous composés par des sujets qui flattent un maître , ou , ce qui est pis encore , par des petits qui présentent à un grand un encens prodigué avec bassesse , et reçu avec dédain.

Je suis toujours étonné que le consul *Pline* , digne ami de *Trajan* , ait eu la patience de le louer pendant trois heures , et *Trajan* celle de l'entendre. On dit , pour excuser l'un et l'autre , que *Pline* supprima , pour la commodité des auditeurs , une grande partie de son énorme discours ; mais s'il en épargna la moitié à l'audience , il était encore trop long d'un quart.

Une seule chose me réconcilie avec ce panégyrique , c'est qu'étant prononcé devant le sénat et devant les principaux chevaliers



romains, en l'honneur d'un prince qui regardait leurs suffrages comme sa plus noble récompense, ce discours était devenu une espèce de traité entre la république et l'empereur. *Pline*, en louant *Trajan* d'avoir été laborieux, équitable, humain, bienfaisant, l'engageait à l'être toujours; et *Trajan* justifia *Pline* le reste de sa vie.

*Eusèbe* de Césarée voulut, deux siècles après, faire dans une église, en faveur de *Constantin*, ce que *Pline* avait fait en faveur de *Trajan* dans le capitole. Je ne fais si le héros d'*Eusèbe* est comparable en rien à celui de *Pline*; mais je fais que l'éloquence de l'évêque est un peu différente de celle du consul.

„ DIEU, dit-il, a donné des qualités  
 „ à la matière; d'abord il l'a embellie par  
 „ le nombre de deux; ensuite il l'a perfec-  
 „ tionnée par le nombre de trois, en lui  
 „ donnant la longueur, la largeur, et la  
 „ profondeur; puis ayant doublé le nombre  
 „ de deux, il s'en est formé les quatre élémens.  
 „ Ce nombre de quatre a produit celui de  
 „ dix; trois fois dix ont fait un mois; &c....  
 „ la lune ainsi parée de trois fois dix unités,  
 „ qui font trente, reparait toujours avec un  
 „ éclat nouveau; il est donc évident que  
 „ notre grand empereur *Constantin* est le digne  
 „ favori

» favori de DIEU , puisqu'il a régné trente  
» années. »

C'est ainsi que raisonne l'évêque auteur de la préparation évangélique , dans un discours pour le moins aussi long que celui de *Pline le jeune*.

En général ; nous ne louons aujourd'hui les grands en face que très-rarement , et encore ce n'est que dans des épîtres dédicatoires qui ne sont lues de personne , pas même de ceux à qui elles sont adressées.

La méthode des oraisons funèbres eut un grand cours dans le beau siècle de *Louis XIV*. Il s'éleva un homme éloquent, né pour ce genre d'écrire , qui fit non-seulement supporter ses déclamations ; mais qui les fit admirer. Il avait l'art de peindre avec la parole. Il savait tirer de grandes beautés d'un sujet aride. Il imitait ce *Simonides* qui célébrait les dieux , quand il avait à louer des personnages médiocres.

Il est vrai qu'on voit trop souvent un étrange contraste entre les couleurs vraies de l'histoire , et le vernis brillant des oraisons funèbres. Lisez l'éloge de *Michel le Tellier*, chancelier de France , dans *Bossuet* ; c'est un sage , c'est un juste : voyez ses actions dans les lettres de madame de *Sévigné* ; c'est un courtifan intrigant et dur , qui trahit la cour ,

dans le temps de la Fronde , et ensuite ses amis pour la cour ; qui traita *Fouquet* dans sa prison avec la cruauté d'un geolier , qui le jugea avec barbarie , et qui mendia des voix pour le condamner à la mort. Il n'ouvrait jamais dans le conseil que des avis tyranniques. Le comte de *Grammont* , en le voyant sortir du cabinet du roi , le comparait à une fouine qui sort d'une basse-cour en se léchant le museau teint du sang des animaux qu'elle a égorgés.

Ce contraste a d'abord jeté quelque ridicule sur les oraisons funèbres ; ensuite la multiplicité de ces déclamations a fait naître le dégoût. On les a regardées comme de vaines cérémonies, comme la partie la plus ennuyeuse d'une pompe funéraire , comme un fatigant hommage qu'on rend à la place , et non au mérite.

Qui n'a rien fait doit être oublié. L'épouse de *Louis XIV* n'était que la fille d'un roi puissant , et la femme d'un grand homme. Son oraison funèbre est l'une des plus médiocres que *Bossuet* ait composées. Celles de *Condé* et de *Turenne* ont immortalisé leurs auteurs. Mais qu'avait fait *Anne de Gonzague* , comtesse palatine du Rhin , que *Bossuet* voulut aussi rendre immortelle ? Retirée dans Paris , elle eut des amans et des amis. Femme

d'esprit, elle étala des sentimens hardis, tant qu'elle jouit de la santé et de la beauté; vieille et infirme, elle fut dévote. Il importe peut-être assez peu aux nations qu'*Anne de Gonzague* se soit convertie pour avoir vu un aveugle, une poule, et un chien, en songe, (a) et qu'elle soit morte entre les mains d'un directeur.

*Louis XIV* long-temps vainqueur et pacificateur, plus grand dans les revers que modeste dans la prospérité, protecteur des rois malheureux, bienfaiteur des arts, législateur, méritait, sans doute, malgré ses grandes fautes, que sa mémoire fût consacrée;

(a) *N. B.* „ Ce fut par cette vision qu'elle comprit, dit *Bossuet*, qu'il manque un sens aux *incrédules*. Trois mois entiers furent employés à repasser avec larmes ses ans écoulés dans les illusions, et à préparer sa confession. Dans l'approche du jour désiré, où elle espérait de la faire, elle tomba dans une syncope qui ne lui laissait ni couleur, ni pouls, ni respiration. Revenue d'une si étrange défaillance, elle se vit replongée dans un plus grand mal; et après les approches de la mort, elle ressentit toutes les horreurs de l'enfer. Digne effet des sacremens de l'Eglise! &c. „ Edition de 1749. pag. 315 et 316.

„ Elle vit aussi une poule qui arrachait un de ses pouffins de la gueule d'un chien, et elle entendit cette poule qui disait, non je ne le rendrai jamais. „ Voyez page 319 de la même édition.

C'est donc-là ce que rapporte cet illustre *Bossuet*, qui s'élevait, dans le même temps, avec un acharnement si impitoyable contre les visions de l'élégant et sensible archevêque de Cambrai. O *Démotènes* et *Sophocle*! ô *Cicéron* et *Virgile*! qu'eussiez-vous dit, si dans votre temps, des hommes, d'ailleurs éloquens, avaient débité sérieusement de pareilles pauvretés?

mais il ne fut pas si heureusement loué après sa mort que de son vivant ; soit que les malheurs de la fin de son règne eussent glacé les orateurs , et indisposé le public ; soit que son panégyrique , prononcé en 1671 publiquement par *Pélibon* à l'académie , fût en effet plus éloquent que toutes les oraisons composées après sa mort ; soit plutôt que les beaux jours de son règne , l'éclat de sa gloire , se répandît sur l'ouvrage de *Pélibon* même. Mais ce qui fut honorable à *Louis XIV* , c'est que de son vivant on prononça douze éloges de ce monarque dans douze villes d'Italie. Ils lui furent envoyés par le marquis *Zampieri* , dans une reliure d'or. Cet hommage singulier et unanime rendu par des étrangers , sans crainte et sans espérance , était le prix de l'encouragement que *Louis XIV* avait donné dans l'Europe aux beaux arts , dont il était alors l'unique protecteur.

Un académicien français fit, en 1748, le panégyrique de *Louis XV*. Cette pièce a cela de singulier, que l'on n'y voit aucune adulation , pas une seule phrase qui sente le déclamateur ou le feseur de dédicace. L'auteur ne loue que par les faits. Le roi de France venait de finir une guerre dans laquelle il avait gagné deux batailles en personne , et de conclure une paix dans laquelle il ne voulut jamais



flipuler pour lui le moindre avantage. Cette conduite , supérieure à la politique ordinaire , n'eût pas été célébrée par *Machiavel* ; mais elle le fut par un citoyen philosophe. Ce citoyen étant sujet du monarque auquel il rendait justice , craignit que sa qualité de sujet ne le fit passer pour flatteur , il ne se nomma pas ; l'ouvrage fut traduit en latin , en espagnol , en italien , en anglais. On ignora long-temps en quelle langue il avait été d'abord écrit ; l'auteur fut inconnu , et probablement le prince ignore encore quel fut l'homme obscur qui fit cet éloge désintéressé.

Vous voulez , Monsieur , prononcer dans votre académie le panégyrique de l'impératrice de Russie ; vous le pouvez avec d'autant plus de bienséance et de dignité , que n'étant point son sujet , vous lui rendrez librement les mêmes honneurs que le marquis *Zampieri* rendit à *Louis XIV.*

Elle se signale précisément comme ce monarque , par la protection qu'elle donne aux arts , par les bienfaits qu'elle a répandus hors de son empire , et surtout par les nobles secours dont elle a honoré l'innocence des *Calas* et des *Siroen* , dans des pays qui n'étaient pas connus de ses anciens prédécesseurs.

Je remplis mon devoir , Monsieur , en vous fournissant quelques couleurs que vos pinceaux



mettront en œuvre ; et si c'est une indiscretion , je commets une faute dont l'impératrice seule pourra me savoir mauvais gré , et dont l'Europe m'applaudira. Vous verrez que si *Pierre le grand* fut le vrai fondateur de son empire , s'il fit des soldats et des matelots , si l'on peut dire qu'il créa des hommes , on pourra dire que *Catherine II* a formé leurs ames.

Elle a introduit dans sa cour les beaux arts et le goût , ces marques certaines de la splendeur d'un empire ; elle en assure la durée sur le fondement des lois. Elle est la seule , de tous les monarques du monde , qui ait rassemblé des députés de toutes les villes d'Europe et d'Asie , pour former avec elle un corps de jurisprudence universelle et uniforme. *Justinien* ne confia qu'à quelques jurisconsultes le soin de rédiger un code ; elle confie ce grand intérêt de la nation à la nation même , jugeant , avec autant d'équité que de grandeur , qu'on ne doit donner aux hommes que les lois qu'ils approuvent , et prévoyant qu'ils chériront à jamais un établissement qui sera leur ouvrage.

C'est dans ce code qu'elle rappelle les hommes à la compassion , à l'humanité que la nature inspire , et que la tyrannie étouffe ; c'est là qu'elle abolit ces supplices si cruels ,

si recherchés, si disproportionnés aux délits ; c'est là qu'elle rend les peines des coupables utiles à la société ; c'est là qu'elle interdit l'affreux usage de la question, invention odieuse à toutes les âmes honnêtes, contraire à la raison humaine et à la miséricorde recommandée par DIEU même ; barbarie inconnue aux Grecs, exercée par les Romains contre les seuls esclaves, en horreur aux braves Anglais, proscrire dans d'autres Etats, mitigée enfin quelquefois chez ces nations qui sont esclaves de leurs anciens préjugés, et qui reviennent toujours les dernières à la nature et à la vérité en tout genre.

Souveraine absolue, elle gémit sur l'esclavage, et elle l'abhorre. Ses lumières lui font aisément discerner combien ces lois de servitude, apportées autrefois du Nord dans une si grande partie de la terre, avilissent la nature humaine ; dans quelle misère une nation croupit, quand l'agriculture n'est que le partage des esclaves ; à quel point les hommes ont été barbares, quand le gouvernement des Huns, des Goths, des Vandales, des Francs, des Bourguignons, a dégradé le genre humain.

Elle a senti que le grand nombre qui ne travaille jamais pour lui-même, et qui se croit né pour servir le plus petit nombre, ne peut se tirer de cet abyme si on ne lui tend une

main favorable. Mille talens périssent étouffés , nul art ne peut être exercé ; une immense multitude est inutile à elle-même et à ses maîtres. Les premiers de l'Etat , mal servis par des esclaves ineptes , sont eux-mêmes les esclaves de l'ignorance commune. Ils ne jouissent d'aucune consolation de la vie , ils sont sans secours au milieu de l'opulence. Tels étaient autrefois les rois Francs , et tous ces vassaux grossiers de leur couronne , lorsqu'ils étaient obligés de faire venir un médecin , un astronome arabe , un musicien d'Italie , une horloge de Perse , et que les courtiers juifs fournissaient la grossière magnificence de leurs cours plénières.

L'ame de *Catherine* a conçu le dessein d'être la libératrice du genre humain dans l'espace de plus de onze cents mille de nos grandes lieues quarrées. Elle n'entreprend point tout ce grand ouvrage par la force , mais par la seule raison ; elle invite les grands seigneurs de son empire à devenir plus grands en commandant à des hommes libres , elle en donne l'exemple , elle affranchit des serfs de ses domaines ; elle arrache plus de cinq cents mille esclaves à l'Eglise , sans la faire murmurer , et en la dédommageant ; elle la rend respectable , en la sauvant du reproche que la terre entière lui faisait d'affervir les hommes qu'elle devait instruire et soulager.

„ Les fujets de l'Eglife, dit-elle dans une  
 „ de fes lettres, fouffrant des vexations fou-  
 „ vent tyranniques, auxquelles les fréquens  
 „ changemens des maîtres contribuèrent beau-  
 „ coup, fe révoltèrent vers la fin du règne de  
 „ l'impératrice *Elifabeth*, et ils étaient à mon  
 „ avènement plus de cent mille en armes.  
 „ C'est ce qui fit qu'en 1762, j'exécutai le  
 „ projet de changer entièrement l'adminif-  
 „ tration des biens du clergé, et de fixer fes  
 „ revenus. *Arsène*, évêque de Rofstou, s'y  
 „ oppofa, pouffé par quelques-uns de fes  
 „ confrères qui ne trouvèrent pas à propos  
 „ de fe nommer. Il envoya deux mémoires  
 „ où il voulait établir le principe absurde  
 „ des deux puiffances. Il avait déjà fait cette  
 „ tentative du temps de l'impératrice *Elifabeth*;  
 „ on s'était contenté de lui imposer filence :  
 „ mais fon insolence et fa folie redoublant,  
 „ il fut jugé par le métropolitain de Novo-  
 „ gorod, et par le fynode entier, condamné  
 „ comme fanatique, coupable d'une entre-  
 „ prise contraire à la foi orthodoxe, autant  
 „ qu'au pouvoir fouverain, déchu de fa  
 „ dignité et de la prêtrife, et livré au bras  
 „ féculier. Je lui fis grâce, et je me contentai  
 „ de le réduire à la condition de moine. „

Telles font, Monsieur, fes propres paroles.  
 Il en réfulte qu'elle fait foutenir l'Eglife, et

la contenir ; qu'elle respecte l'humanité autant que la religion ; qu'elle protège le laboureur autant que le prêtre ; que tous les ordres de l'Etat doivent la bénir.

J'aurai encore l'indiscrétion de transcrire ici un passage d'une de ses lettres. ( 1 )

„ La tolérance est établie chez nous , elle  
 „ fait loi de l'Etat ; il est défendu de persé-  
 „ cuter. Nous avons , il est vrai , des fana-  
 „ tiques qui , faute de persécution , se brûlent  
 „ eux-mêmes ; mais si ceux des autres pays  
 „ en fesaient autant , il n'y aurait pas grand  
 „ mal ; le monde en ferait plus tranquille ,  
 „ et *Calas* n'aurait pas été roué. „

Ne croyez pas qu'elle écrive ainsi par un enthousiasme passager et vain qu'on défavoue ensuite dans la pratique , ni même par le désir louable d'obtenir dans l'Europe les suffrages des hommes qui pensent et qui enseignent à penser. Elle pose ces principes pour base de son gouvernement. Elle a écrit de sa main dans le conseil de législation ces paroles qu'il faut graver aux portes de toutes les villes.

( 2 ) „ Dans un grand empire qui étend sa  
 „ domination sur autant de peuples divers  
 „ qu'il y a de différentes croyances parmi les  
 „ hommes , la faute la plus nuisible serait

( 1 ) Du 28 novembre 1765.

( 2 ) Du 9 juillet 1766.



» l'intolérance. » Remarquez qu'elle n'hésite pas de mettre l'intolérance au rang des fautes, j'ai presque dit des délits. Ainsi une impératrice despotique détruit dans le fond du Nord la persécution et l'esclavage, tandis que dans le Midi. . .

Jugez après cela, Monsieur, s'il se trouvera un honnête homme dans l'Europe qui ne sera pas prêt à signer le panégyrique que vous méditez. Non - seulement cette princesse est tolérante, mais elle veut que ses voisins le soient. Voilà la première fois qu'on a déployé le pouvoir suprême pour établir la liberté de conscience. C'est la plus grande époque que je connaisse dans l'histoire moderne.

C'est à peu-près ainsi que les Syracusains défendirent aux Carthaginois d'immoler des hommes.

Plût à DIEU qu'au lieu des barbares qui fondirent autrefois des plaines de la Scythie, et des montagnes de l'Immaüs et du Caucase vers les Alpes et les Pyrénées pour tout ravager, on vît descendre aujourd'hui des armées pour renverser le tribunal de l'inquisition, tribunal plus horrible que les sacrifices de sang humain tant reprochés à nos pères !

Enfin, ce génie supérieur veut faire entendre à ses voisins ce que l'on commence à comprendre en Europe, que des opinions



métaphyriques inintelligibles, qui font les filles de l'abfurdité, font les mères de la difcorde; et que l'Eglife, au lieu de dire, je viens apporter le glaive et non la paix, doit dire hautement, j'apporte la paix et non le glaive. Auffi l'impératrice ne veut-elle tirer l'épée que contre ceux qui veulent opprimer les diffidens.

J'ignore quelles fuites aura la querelle qui divife la Pologne; mais je n'ignore pas que tous les efprits doivent être un jour unis dans l'amour de cette liberté précieufe, qui enseigne aux hommes à regarder DIEU comme leur père commun, et à le fervir en paix fans inquiéter, fans avilir, fans haïr ceux qui l'adorent avec des cérémonies différentes des nôtres.

Je fais encore que le roi de Pologne eft un prince philofophe, digne d'être l'ami de l'impératrice de Ruffie; un prince fait pour rendre les Polonais heureux, fi jamais ils confentent à l'être. Je ne me mêle point de politique; ma feule étude eft celle du bonheur du genre humain, &c. &c.

L E T T R E

D'UN AVOCAT DE BESANÇON AU NOMMÉ  
NONOTTE, EX-JESUITE.

1768.

IL est vrai, pauvre ex-jésuite *Nonotte*, que j'ai eu l'honneur d'instruire M. de *Voltaire* de ton extraction, aussi connue dans notre ville, que ton érudition et ta modestie. Comment peux-tu te plaindre que j'ai révélé que ton cher père était crocheteur, quand ton style prouve si évidemment la profession de ton cher père ? *Loquela tua manifestum te facit.*

Je n'ai point voulu t'outrager en disant que toute ma famille a vu ton père scier du bois à la porte des jésuites ; c'est un métier très-honnête, et plus utile au public que le tien, surtout en hiver où il faut se chauffer. Tu me diras peut-être que l'on se chauffe aussi avec tes ouvrages ; mais il y a bien de la différence : deux ou trois bonnes bûches font un meilleur feu que tous tes écrits.

Tu nous étales quelques quartiers de terre que tes parens ont possédés auprès de Besançon. Ah ! mon cher ami, où est l'humilité chrétienne ?

l'humilité , cette vertu si nécessaire , aux douceurs de la société ? l'humilité que *Platon* et *Epictète* appellent *papeina* , et qu'ils recommandent si souvent aux sages ? Tu tiens toujours aux grandeurs , du moins en qualité de jésuite ; mais en cela tu n'es pas chrétien. Songe que *S<sup>t</sup> Pierre* ( qui , par parenthèse , n'alla jamais à Rome où le roi d'Espagne envoie aujourd'hui les jésuites ) était un pêcheur de Galilée , ce qui n'est pas une dignité fort au-dessus de celle dont tu rougis. *S<sup>t</sup> Matthieu* fut commis aux portes , emploi maudit par DIEU même. Les autres apôtres n'étaient guère plus illustres ; ils ne se vantaient par d'avoir des armoiries , comme s'en vante *Nonotte*. Tu apprends à l'univers que tu loges au second étage , dans une belle maison nouvellement bâtie. Quel excès d'orgueil ! souviens-toi que les apôtres logeaient dans des galetas.

*Il y a trois sortes d'orgueil , Messieurs , disait le docteur Swift , dans un de ses sermons ; l'orgueil de la naissance , celui des richesses , celui de l'esprit : je ne vous parlerai pas du dernier , il n'y a personne , parmi vous , qui ait à se reprocher un vice si condamnable.*

Je ne te le reprocherai pas non plus , mon pauvre *Nonotte* ; mais je prierai DIEU qu'il te rende plus savant , plus honnête , et plus

humble. Je suis fâché de te voir si ignorant, et si impudent. Tu viens de faire imprimer sous le nom d'Avignon, un nouveau libelle de ta façon, intitulé : *Lettre d'un ami à un ami*. Quel titre romanesque ! *Nonotte* avoir un ami ! Peut-on écrire de pareilles chimères ! c'est bien-là un mensonge imprimé.

Dans ce libelle tu glisses sur toutes les bévues, les sottises, les impostures dont tu as été convaincu : tu cours sur ces endroits, comme les filles qui passent par les verges, et qui vont le plus vite qu'elles peuvent pour être moins fessées.

Mais je vois, avec douleur, que tu es incorrigible dans tes fautes : que veux-tu que je réponde quand on t'a fait voir combien de rois de France, de la première dynastie, ont eu plusieurs femmes à la fois ; quand ton jésuite *Daniel* lui-même l'avoue ; quand l'ayant nié en ignorant, tu le nies encore en petit opiniâtre ?

Comment puis-je te défendre quand tu t'obstines à justifier l'insolente indiscretion du centurion *Marcel*, qui commença par jeter son bâton de commandant et sa ceinture, en disant qu'il ne voulait pas servir l'empereur ? Ne sens-tu pas, pauvre fou, que dans une ville comme la nôtre, il où y a toujours une grosse garnison, tu prêches la révolte, et que

M. le commandant peut te faire passer par les baguettes ?

Puis-je honnêtement prendre ton parti, quand tu reviens toujours à ta prétendue *légion thébaine*, martyrisée à Saint-Maurice ? Ne suis-je pas forcé d'avouer que l'original de cette fable se trouve dans un livre faussement attribué à *Eucher*, évêque de Lyon, mort en 454 : fable dans laquelle il est parlé de *Sigismond* de Bourgogne, mort en 523 ? Ce misérable conte, aussi bafoué aujourd'hui que tant d'autres contes, est toujours renouvelé par toi, afin que tu ne puisses pas te reprocher d'avoir dit un seul mot de vérité.

Par quel excès d'impertinence reviens-tu trois fois, incorrigible *Nonotte*, à la ville de Livron que tu traitais de village ? On avait daigné t'apprendre que cette ville, autrefois fortifiée, avait été assiégée par le marquis de *Bellegarde*, et défendue par *Roes*. Rien n'est plus vrai ; et tu défends ta fotte critique en avouant que *Roes* fut tué à ce siège : vois quel est ton sens commun. Que t'importe, misérable écrivain, que Livron soit une ville ou un village ?

Considère un peu, *Nonotte*, quelle est l'infamie de tes procédés : tu fais d'abord un gros libelle anonyme contre M. de *Voltaire* que tu ne connais pas, qui ne t'a jamais offensé ;

tu

tu le fais imprimer à Avignon , clandestinement , chez le libraire *Fez* , contre les lois du royaume ; tu offres ensuite de le vendre à M. de *Voltaire* lui-même pour mille écus ; et quand ta lâche turpitude est découverte , tu oses dire dans un autre libelle , que le libraire *Fez* est un coquin.

Que diras-tu si on te fait un procès criminel ? Quel sera alors le coquin , du libraire *Fez* , ou de toi ? Ignores-tu que les libelles diffamatoires sont quelquefois punis par les galères ? Il t'appartient bien , à toi ex-jésuite , de calomnier un officier de la chambre du roi , qui a la bonté de garder dans son château un jésuite , depuis que le bras de la justice s'est appesanti sur eux ! Il te sied bien de prononcer le nom du libraire *Jore* , à qui M. de *Voltaire* daigne faire une pension !

Si tu avais été repentant et sage , peut-être aurais-tu pu obtenir aussi une pension de lui ; mais ce n'est pas-là ce que tu mérites.



## AU GAZETIER D'AVIGNON.

1768.

J'AI lu, Monsieur, dans votre gazette, l'histoire de ma conversion, opérée par la grâce, et par un ex-jésuite, qui m'a, dit-on, *confesse et traîné au pied des autels*. Plusieurs autres papiers publics y ont ajouté que j'avais une *lettre de cachet* pour pénitence; d'autres font entrés dans des détails de ma famille; d'autres ont parlé d'un beau sermon que j'ai fait dans l'Eglise. Tout cela pourrait servir à établir le pyrrhonisme de l'histoire. Ceux qui écrivent de Paris ces nouvelles très-ignorées dans mon pays, ne sont pas apparemment mes amis; et vous savez que des succès vains et passagers, dans les belles-lettres, attirent toujours beaucoup d'ennemis très-implacables.

Je puis affurer que l'ex-jésuite, retiré chez moi, n'a jamais été mon confesseur; que je n'ai jamais eu la moindre part à la foule d'écrits qu'on se plaît à m'attribuer; que je n'ai parlé de ma paroisse, en rendant le pain-béni, que pour avertir d'un vol qu'on feisait dans ce temps-là même à mes paroissiens, et surtout pour avertir qu'il fallait prier tous

les dimanches pour la santé de la reine dont on ignorait la maladie dans mes déserts.

Enfin , Monsieur , pour vous prouver la fausseté de tout ce qu'on a imprimé dans vingt gazettes , d'après les bulletins de Paris , je me vois forcé de publier l'attestation ci-jointe que j'ai eu la précaution d'accepter, depuis trois ans , pour confondre les calomniateurs qui me persécutent depuis plus de trente.

*A Ferney , le 5 avril 1763.*

„ N O U S souffignés , certifions que M. de  
 „ *Voltaire* , gentilhomme ordinaire de la cham-  
 „ bre du roi , seigneur de Ferney et Tournay ,  
 „ aux pays de Gex , près de Genève , a non-  
 „ seulement rempli les devoirs de la religion  
 „ catholique dans la paroisse de Ferney , où  
 „ il réside , mais qu'il a fait rebâtir et orner  
 „ l'église à ses dépens ; qu'il a entretenu un  
 „ maître d'école ; qu'il a défriché à ses frais  
 „ les terres incultes de plusieurs habitans ;  
 „ a mis ceux qui n'avaient point de charrue  
 „ en état d'en avoir ; leur a bâti des maisons ;  
 „ leur a concédé des terrains ; et que Ferney  
 „ est aujourd'hui plus peuplé du triple qu'il  
 „ ne l'était avant qu'il en prît possession ;  
 „ qu'il n'a refusé ses secours à aucun des

» habitans du voisinage. Nous donnons ce  
» témoignage comme la plus exacte vérité.»

Le tout signé par deux curés , par les  
syndics de la noblesse et de la province ; par  
des prêtres , des gradués ; par les habi-  
tans , &c. Collationné par un notaire royal,  
et déposé au contrôle de Gex.

Je ne publie pas cette déclaration dans  
l'espérance de désarmer l'envie et l'imposture ;  
mais je la dois à la vérité, à mes amis, à  
ma famille qui sert le roi dans ses armées et  
dans les premiers tribunaux du royaume, et  
à la charge que sa majesté a bien voulu me  
conserver auprès de sa personne.

J'ai l'honneur d'être , &c.

L E T T R E

(D'UN PARENT DE M. DE VOLTAIRE)  
A L'ÉVÊQUE D'ANNECI. (\*)

1769.

MONSIEUR,

EN revenant d'un assez long voyage, j'ai revu le vieillard qui m'est très-cher par mille raisons, à qui je dois la plus tendre reconnaissance, et dont je vous avais parlé dans ma lettre. J'avais quelques affaires à régler avec lui, pour la succession d'un de nos parens nommé M. d'*Aumart*, mousquetaire du roi, qu'il a gardé neuf ans entiers chez lui, estropié, paralytique, livré continuellement à des douleurs affreuses. Vous savez qu'il en a eu soin comme de son fils; et vous savez aussi que quand vous passâtes à Ferney, vous ne daignâtes pas venir consoler cet infortuné, après le grand repas que le seigneur du lieu vous fit porter chez le curé.

Ce n'est pas votre méthode, Monsieur, de consoler les mourans; vous vous bornez à les

(\*) Le sieur *Biord*. Voyez le volume d'*Épîtres*.

persécuter, eux et les vivans, autant qu'il est en vous. J'ai trouvé le parent de feu M. d'*Aumart* et le mien, très-malade, et ayant plus besoin de médecins que de vos lettres qu'il m'a montrées, et qui n'ont paru que des libelles à tous ceux qui les ont vues.

Il se faisait lire à sa table (où il ne se met que pour recevoir ses hôtes) les sermons du père *Maffillon*, selon sa coutume. Le sermon qu'on lisait roulait sur la calomnie. Faites-vous faire la même lecture : il est triste que vous en ayez besoin.

Mais relisez surtout le portrait de *S<sup>t</sup> Paul*, de la charité ; vous verrez s'il approuve les impostures, les délations malignes, les injures, et toutes les manœuvres de la méchanceté.

Vous n'avez pas oublié que mon parent, en rendant le pain-béni dans sa paroisse, le jour de Pâque 1768, ayant recommandé à voix basse à son curé de prier pour la reine qui était en danger, vous eûtes le malheur d'écrire à son roi qu'il avait prêché dans l'église.

Vous vous souvenez que vous eûtes l'indiscrétion (pour ne rien dire de plus fort) de publier une lettre que monsieur le comte de *Saint-Florentin* vous écrivit en réponse, au nom de S. M. très-chrétienne, avant que cette imposture ridicule fût juridiquement reconnue : vous eûtes la discrétion de ne pas

montrer l'autre lettre que vous reçûtes , à ce qu'on dit , du même ministre , quand tout l'opprobre de cette accusation absurde demeura à l'accusateur.

Il eût été honnête d'avouer au moins que vous vous étiez trompé : vous pouviez vous faire un mérite de cet aveu. Vous le deviez comme chrétien , comme prêtre , comme homme.

Au lieu de prendre ce parti , vous publiâtes et vous fîtes imprimer , Monsieur , la première lettre de monsieur le comte de *Saint-Florentin* , ministre d'Etat d'un roi de France , sous ce titre : *Lettre de M. de Saint-Florentin à monseigneur l'évêque d'Anneci*. C'est dommage que vous n'ayez pas mis : *A sa grandeur monseigneur l'évêque prince de Genève* ; si vous êtes *prince de Genève* , il vous faut de l'*altesse*. Avouez que vous feriez une singulière altesse.

Mais il n'est pas ici question de dignités , de titres , et de toutes les puérités de la vanité , qui vous sont si chères et qui vous conviennent si peu. Il s'agit d'équité , il s'agit d'honneur : tâchez que cela vous convienne.

Si vous connaissez les premiers élémens du savoir vivre , concevez combien il est indécent de faire publier , non-seulement la lettre d'un ministre d'Etat , sans sa permission , mais les lettres du moindre des citoyens. C'est donc en cela seul que vous êtes homme de lettres !



Au lieu d'agir en pasteur qui doit exhorter , et ensuite se taire, vous commencez par calomnier , et ensuite vous faites imprimer votre petit *commercium epistolicum*, pour vous donner la réputation d'un bel esprit savoyard. Vous y parlez d'orthographe : ne trouvez-vous pas que cela est bien épiscopal ? Quand on a voulu perdre un homme innocent , savez-vous ce qui serait épiscopal ? ce serait de lui demander pardon. Mais vous êtes bien loin de remplir ce devoir, et de vous repentir de votre manœuvre.

Vous lui imputez, à ce que je vois par vos lettres , des livres misérables , et jusqu'à la Théologie portative , ouvrage fait apparemment dans quelque cabaret : vous n'êtes pas obligé d'avoir du goût, mais vous êtes obligé d'être juste.

Comment avez-vous pu lui dire qu'on lui attribue la traduction du fameux discours de l'empereur *Julien*, tandis que vous devez savoir que cette traduction, si bien faite et accompagnée de remarques judicieuses , est du chambellan du *Julien* de nos jours ? je veux dire d'un roi victorieux et philosophe , et je ne veux dire que cela.

Comment ignorez-vous que ce livre est imprimé , débité à Berlin , et dédié au respectable beau-frère de ce grand roi et de ce grand capitaine ?

capitaine ? Souvenez-vous du fou des fables d'*Esopé*, qui jetait des pierres à un simple citoyen : Je ne peux vous donner que quelques oboles , lui dit le citoyen ; adressez-vous à un grand seigneur , vous ferez mieux payé.

Adressez-vous donc , Monsieur , au souverain que sert M. le marquis d'*Argens*, auteur de la traduction du Discours de *Julien*, et soyez sûr que vous ferez payé comme vous méritez de l'être. Faites mieux , examinez devant DIEU votre conduite.

Vous avez cru pouvoir faire chasser de ses terres celui qui n'y a fait que du bien ; arracher aux pauvres celui qui les fait vivre , qui rebâtit leurs maisons , qui relève leur charrue , qui encourage leurs mariages , qui par-là est utile à l'Etat ; un vieillard qui a deux fois votre âge ; un homme qui devait attendre de vous d'autant plus d'égards , que toute votre famille lui a toujours été chère : votre grand-père a bâti de ses mains un pavillon de sa basse-cour ; vos proches parens travaillent actuellement à ses granges ; et votre cousin , nommé *Mudri*, a demandé depuis peu à être son fermier. Plût à Dieu qu'il l'eût été ! il eût pu adoucir la mauvaise humeur qui vous dévore , contre un seigneur de paroisse vertueux qui ne vous a jamais offensé , & qui ne donne à ses paroissiens que des exemples de

charité , de véritable pitié , de douceur & de concorde.

Quoi ! vous avez osé demander qu'on le fit fortir de ses terres , parce que des brouillons vous ont dit qu'il vous trouvait ridicule ! Quoi ! vous avez proposé la plus cruelle injustice au plus juste de tous les rois ! Sachez connaître le siècle où nous vivons , la magnanimité du roi qui nous gouverne , l'équité de ses ministres , les lois que tous les parlemens soutiennent contre des entreprises aussi illicites qu'odieuses.

D'où vient que le curé du seigneur de paroisse que vous insultez , chérit sa vertu , sa piété , sa charité , sa bienfaisance , ses mœurs , l'ordre qui est dans sa maison et dans ses terres ? D'où vient que ses vassaux et ses voisins le bénissent ? D'où vient que le premier président du parlement de Bourgogne , et le procureur-général le protègent ? D'où vient qu'il a de même la protection déclarée du gouverneur ? D'où vient que le grand pape *Benoit XIV* , et son secrétaire des brefs , le cardinal *Passionei* , digne ministre d'un tel pape , l'ont honoré d'une bonté constante ? Et d'où vient enfin que vous êtes son seul ennemi ?

Est-ce parce qu'il a remboursé à ses vassaux l'argent que vous avez exigé d'eux quand vous êtes venu faire votre visite ; argent que vous

ne deviez pas prendre , et que depuis il vous a été défendu de prendre en Savoie ?

Celui que vous insultez, prosterné aux pieds des autels, prie DIEU pour vous, au lieu de répondre à vos injures : il n'y répondra jamais ; et dans le lit de mort où il souffre, (et où vous ferez comme lui) il n'est ni en état ni en volonté de repousser vos outrages et vos manœuvres.

C'est ici que je dois surtout vous parler de l'impertinente *profession de foi* supposée, dans laquelle on a la bêtise de lui faire dire que *la seconde personne de la Trinité s'appelle JESUS-CHRIST*, comme si on ne le savait pas ; et qu'il *condamne toutes les hérésies et tous les mauvais sens qu'on leur donne.*

Quel sacrilain ivre a jamais pu composer un pareil galimatias ? Quel brouillon a pu faire dire à un séculier qu'il condamne les hérésies ? Je ne crois pas que vous soyez l'auteur de cette pièce extravagante. Vous devez savoir que notre sage monarque a imposé le silence à tous ces ridicules reproches d'hérésie, par un édit solennel, enregistré dans tous nos parlemens. D'ailleurs, un seigneur de paroisse qui habite auprès du canton de Berne, et aux portes de Genève, doit de très-grands égards à ces deux républiques. Les noms d'*hérétiques*, de *huguenots*, de *papistes*, sont proscrits par nos traités. Mon parent se contente de prier

DIEU pour la prospérité des Treize-Cantons et de leurs alliés, ses voisins.

S'il n'est pas de la communion de Berne, il est de sa religion, en ce que le conseil de Berne est noble & juste, bienfaisant et généreux; en ce qu'il a donné des secours à la famille des *Sirven*, opprimée par un juge de village, ignorant et fanatique. En un mot, il respecte le conseil de Berne, et laisse à vos grands théologaux le soin de le damner. Il est fermement convaincu qu'il n'appartient qu'à messieurs d'Anneci d'envoyer en enfer messieurs de Berne, de Basle, de Zurich et de Genève: ajoutez-y le roi de Prusse, le roi d'Angleterre, celui de Danemarck, les sept Provinces-Unies, la moitié de l'Allemagne, toute la Russie, la Grèce, l'Arménie, l'Abyssinie, &c. &c.

Il n'appartient, dis-je, qu'à vos semblables, et surtout à l'abbé *Riballier*, de juger tous ces peuples, attendu qu'il a déjà *Quatre-nations* sous ses ordres: mais pour mon parent et mon ami, il croit qu'il doit aimer tous les hommes, et attendre en silence le jugement de DIEU. Il est absolument incapable d'avoir fait une profession de foi si impertinente et si odieuse. Les faussaires qui l'ont rédigée, et qui l'ont fait signer, long-temps après, par des gens qui n'y étaient pas, seraient repris de justice si on les traduisait devant nos tribunaux. Les



fraudes qu'on appelait jadis *pieuses*, ne sont plus aujourd'hui que des fraudes.

Celui qu'on fait parler s'en tient à la déclaration de foi qu'il fit étant en danger de mort, quand il fut administré, malgré vous, selon les lois du royaume; déclaration véritable, signée de lui pardevant notaire; déclaration juridique, par laquelle il vous pardonne, et qui démontre qu'il est meilleur chrétien que vous. Voilà sa profession de foi.

Vous avez été vicaire de paroisse à Paris; votre esprit turbulent s'y est signalé par des billets de confession et des refus de sacremens; soyez à l'avenir plus circonspect et plus sage. Vous êtes entre deux souverains également amis de la bienséance et de la paix: une petite partie de votre diocèse est située en France; respectez ses lois, respectez surtout celles de l'humanité. Imitiez les sages archevêques d'Albi, de Befançon, de Lyon, de Toulouse, de Narbonne, et tant d'autres pasteurs également pieux et prudens, qui savent entretenir la paix.

Si vous faites la moindre de ces démarches que vous fîtes à Paris, et qui furent réprimées, sachez qu'on prendra la défense d'un moribond dont vous voulez avancer le dernier moment. Je me charge d'implorer la justice du parlement de Bourgogne contre vous.



J'ai renoncé depuis très-long-temps au métier de la guerre ; mais je n'ai pas renoncé (il s'en faut beaucoup) aux devoirs qu'imposent la parenté , l'amitié , la reconnaissance à un gentilhomme qui a un cœur , et qui connaît l'honneur , très-inconnu aux brouillons.

Quand vous ferez rentré dans les voies de la charité , de l'honnêteté et de la bienfaisance dont vous vous êtes tant écarté , je ferai alors , avec toutes les formules que votre amour propre désire , et qui ont fait , à votre honte , le sujet de vos querelles ,

MONSIEUR ,

Votre très-humble et très-obéissant  
serviteur , \*\*\*

A M. D U M \* \* \*

MEMBRE DE PLUSIEURS ACADEMIES ,

*Sur plusieurs anecdotes.*

PUISQUE vous n'avez pu, mon ami, obtenir une chaire de professeur d'arabe, demandez-en une d'*antique coïonnerie*. Il y en a plusieurs d'établies, sinon sous ce titre, au moins dans ce goût. Il serait fort amusant de nous faire voir s'il est vrai que nous avons pris des anciens tout ce que nous croyons avoir inventé, comme *Réaumur* a inventé l'art de faire éclore des poulets sans poules, cinq ou six mille ans après que cette méthode commença en Egypte. Il y a des gens qui ont vu tout le système de *Copernic* chez les anciens Chaldéens; mais ce qui serait bien plus plaifant, ce serait de voir tous nos bons contes modernes pillés de la plus haute antiquité orientale.

La *Matrone d'Ephèse*, par exemple, a été mise en vers par *la Fontaine*, en France, et auparavant en Italie. On la retrouve dans *Pétrone*, et *Pétrone* l'avait prise des Grecs. Mais où les Grecs l'avaient-ils prise? des contes arabes. Et de qui les conteurs arabes

la tenaient-ils ? de la Chine. Vous la verrez dans des contes chinois , traduits par le père *Dentrecoles* , et recueillis par le père *du Halde* ; et ce qui mérite bien vos réflexions , c'est que cette histoire est bien plus morale chez les Chinois que chez nos traducteurs.

J'ai rapporté , dans un de mes inutiles ouvrages , la fable dont *Molière* a composé son *Amphitryon* , imité de *Plaute* , qui l'avait imité des Grecs ; l'original est indien. Le voici à peu-près tel qu'il a été traduit par le colonel *Dow* , très-instruit dans la langue sacrée qu'on parlait il y a douze à quinze mille ans sur le bord du Gange , vers la ville de Bénarès , à vingt lieues de Calcuta , chef-lieu de la compagnie anglaise.

Le savant colonel *Dow* s'exprime donc à peu-près ainsi : (\*) Un indou d'une force extraordinaire avait une très-belle femme ; il en fut jaloux , la battit , et s'en alla. Un égrillard de dieu , non pas un *Brama* , ou un *Vishnou* , ou un *Sib* , mais un dieu du bas étage , et cependant fort puissant , fait passer son âme dans un corps entièrement semblable à celui du mari fugitif , et se présente sous cette figure à la dame délaissée. La doctrine de la métempsychose rendait cette supercherie vraisemblable.

(\*) Annales II , page 273.

Le dieu amoureux demande pardon à sa prétendue femme de ses emportemens , obtient sa grâce , couche avec elle , lui fait un enfant , et reste le maître de la maison. Le mari repentant , et toujours amoureux de sa femme , revient se jeter à ses pieds : il trouve un autre lui-même établi chez lui. Il est traité par cet autre d'imposteur et de forcier. Cela forme un procès tout semblable à celui de notre *Martin Guerre*. L'affaire se plaide devant le parlement de Bénarès. Le premier président était un brachmane qui devina tout-d'un-coup que l'un des deux maîtres de la maison était une dupe , et que l'autre était un dieu. Voici comme il s'y prit pour faire connaître le véritable mari. Votre époux , Madame , dit-il , est le plus robuste de l'Inde ; couchez avec les deux parties l'une après l'autre , en présence de notre parlement indien ; celui des deux qui aura fait éclater les plus nombreuses marques de valeur , sera sans doute votre mari. Le mari en donna douze , le fripon en donna cinquante. Tout le parlement brame décida que l'homme aux cinquante était le vrai possesseur de la dame. Vous vous trompez tous , répondit le premier président : l'homme aux douze est un héros , mais il n'a pas passé les forces de la nature humaine ; l'homme aux cinquante ne peut être qu'un dieu qui s'est

moqué de nous. Le dieu avoua tout , et s'en retourna au ciel en riant.

Vous m'avouerez que l'Amphitrion indou est encore plus comique et plus ingénieux que l'Amphitrion grec , quoiqu'il ne puisse pas être décemment joué sur le théâtre.

Vous étonnerez peut-être encore plus votre monde , quand vous raconterez l'origine de la fameuse querelle d'*Aaron* avec *Datan*, *Coré* et *Abiron*, écrite par un juif qui était apparemment le louslic de sa tribu. C'est peut-être le seul juif qui ait su railler. Son livre n'est pas de l'antiquité des premiers brachmanes ; mais enfin il est ancien , et peut-être plus ancien qu'*Homère*. Les juifs d'Italie le firent imprimer dans Venise , au quinzième siècle , et le célèbre *Gaumin*, conseiller d'Etat, l'enrichit de notes en latin. *Fabricius* les a inférées dans sa traduction latine de la vie et de la mort de *Moïse*, autre ancien ouvrage plus que rabbinique , écrit , à ce qu'on a prétendu , vers le temps d'*Esdra*s. Je vais faire copier le passage qui se trouve au livre II, page 165 , nombre 297 , édition de Hambourg.

» Ce fut une pauvre veuve qui fut la cause  
 » de la querelle. Cette femme n'avait pour  
 » tout bien qu'une brebis , elle la tondit :  
 » *Aaron* vint et lui dit : Il est écrit que les  
 » prémices appartiendront au Seigneur ; et

„ il prit la laine. La veuve en pleurs alla se  
 „ plaindre à *Coré* , qui fit des remontrances  
 „ au prêtre *Aaron*. Elles furent inutiles. *Coré*  
 „ donna quatre pièces d'argent à la pauvre  
 „ femme , et se retira très-irrité. Peu de temps  
 „ après , la brebis mit bas son premier agneau.  
 „ *Aaron* revient : Ma bonne , il est écrit que  
 „ les premiers-nés sont au Seigneur. Il em-  
 „ porte l'agneau , et le mange. Nouvelles  
 „ remontrances de *Coré* , aussi mal reçues que  
 „ les premières. La veuve désespérée tue sa  
 „ brebis. Voilà aussitôt *Aaron* chez elle. Il  
 „ prend la mâchoire , l'épaule et le ventre de  
 „ la brebis. *Coré* se fâche contre lui ; *Aaron*  
 „ répond que cela est écrit , et qu'il veut  
 „ manger cette épaule et le ventre. La veuve  
 „ outrée jura , et dit : Au diable ma brebis.  
 „ *Aaron* qui l'entendit revint encore , disant :  
 „ Il est écrit que tout anathème est au Sei-  
 „ gneur , et soupa des restes de la pauvre  
 „ bête. Telle est la cause de la dispute entre  
 „ *Aaron* d'une part , et *Coré* , *Datan* et *Abiron*  
 „ de l'autre. „

Cette mauvaise plaisanterie a été imitée  
 chez plus d'une nation. Il n'y a pas une seule  
 bonne fable de *la Fontaine* qui ne vienne du  
 fond de l'Asie : vous en retrouvez même parmi  
 les Tartares. Je me souviens d'avoir lu autre-  
 fois , dans le recueil des voyages de *Plancarpin* ,



de *Rubruquis* et de *Marc Paolo*, qu'un chef des Tartares étant près de mourir récita à ses enfans la fable du viellard qui donne à ses fils un faisceau de flèches à rompre. (a)

Avons-nous, dans notre Occident, quelque conte plus philosophique que celui qui est rapporté dans *Oléarius*, au sujet d'*Alexandre*? J'en ai parlé dans une de ces brochures que je ne vous ai pas envoyées, parce qu'elles ne valent pas le port. La scène est au fond de la Bactriane, dans un temps où tous les princes de l'Asie cherchaient l'eau de l'immortalité, comme depuis, chez nos romanciers, la plupart des chevaliers errans cherchèrent la fontaine de Jouvence. *Alexandre* rencontre un ange dans la caverne où des mages l'affuraient qu'on puisait l'eau de l'immortalité. L'ange lui donne un caillou. Rapporte-m'en un autre, lui dit-il, qui soit de même forme et de même poids, et alors je te ferai boire de cette eau que tu demandes. *Alexandre* chercha et fit chercher par-tout. Après bien des peines inutiles, il prit le parti de choisir un caillou à peu-près semblable, et d'y ajouter un peu de terre pour égaler les poids et les formes. L'ange *Gabriel* s'aperçut de la supercherie, et lui dit : *Mon ami, souviens-toi que*

(a) Voyages de *Plancarpin*, *Rubruquis*, *Marc-Paul*, et *Haiton*, chap. 17 d'*Haiton*, page 31.

*tu es terre ; détrompe-toi de ton breuvage de l'immortalité , et ne prétends plus en imposer à Gabriel. (b)*

Cet apologue nous apprend encore qu'on ne trouve point dans la nature deux choses absolument semblables , et que les idées de *Leibnitz* sur les indiscernables étaient connues long-temps avant *Leibnitz* au milieu de la Tartarie. (c)

Pour la plupart des contes dont on a farci nos ana , et toutes ces réponses plaisantes qu'on attribue à *Charles - Quint* , à *Henri IV* , à cent princes modernes , vous les retrouvez dans *Athénée* & dans nos vieux auteurs. C'est en ce sens seulement qu'on peut dire , *nihil sub sole novum* , &c.

## A M. \* \* \*

DEPUIS le prince de *la Mirandole* , Monsieur , on n'a jamais soutenu de thèses si universelles. Je vous suis aussi obligé de la bonté de m'en faire part , que je suis étonné de votre immense savoir. Vous qui enseignez tout , et votre jeune homme

(b) *Olearius* , page 169.

(c) On a fait usage de cette histoire , dans un petit livre intitulé : *Lettres chinoises , indiennes , et tartares*. Tome I des *Mélanges littéraires*.

qui apprend tout, vous êtes des prodiges ; de tels progrès sont non-seulement le fruit du génie, mais celui des méthodes qui se sont multipliées dans ces derniers temps. Plus il y a de carrières à parcourir, plus on a eu de secours. On n'en avait aucun du temps de *Pic de la Mirandole* ; aussi ses thèses ne contenaient aucune vérité. L'immensité de son savoir consistait dans des mots, au lieu que le vôtre est dans les choses.

Ce qui me surprend autant que votre entreprise, c'est que vous m'apprenez qu'il y a encore des péripatéticiens, et qu'il subsiste des restes de barbarie dans la seconde ville de France. Je croyais qu'à peine il restait des cartésiens. Quiconque est d'une secte semble afficher l'erreur. On dit un platonicien, un épicurien, un péripatéticien, un cartésien, pour caractériser des aveugles qui marchent sous la bannière d'un borgne. On ne dit pas un euclidien, un archimédien, parce que la vérité n'est pas une secte. Aussi en Angleterre, et parmi les philosophes comme vous, on n'appelle point newtonien un homme qui se fert du calcul intégral, ou qui répète les expériences sur la lumière.

Ainsi je suis persuadé que quand vous parlez, page 11, de l'explication des phénomènes de l'arc-en-ciel et de l'aimant, vous

ne prétendez pas, sans doute, mettre de niveau les démonstrations de *Newton* sur les réfractions et la réfrangibilité des rayons dans les gouttes d'eau, avec les systèmes hasardés sur l'aimant. Et sûrement, quand vous vous proposez de défendre en détail le traité d'optique de *Newton*, vous ne vous proposez que d'expliquer les vérités sensibles qu'il a démontrées aux yeux.

Votre dernière question est certainement aussi embarrassante que curieuse. Nous ne pouvons avoir autant de connaissances sur l'acoustique que sur l'optique. Les sons ne donnent pas autant de prise à la géométrie qu'en donne la lumière; cependant il me paraît qu'il y a sur la lumière la même difficulté que vous faites sur le son. Vous demandez comment notre oreille entend à la fois distinctement quatre parties; et moi je demande comment notre œil voit à la fois les points dont les rayons se croisent nécessairement avant de frapper la rétine? Je ne fais pas comment les rayons sonores portent à cent mille oreilles la basse et le dessus en même temps; je ne fais pas davantage comment les rayons visuels font voir à cent mille yeux un point rouge et un point bleu qui doivent s'intercepter avant d'arriver à chaque prunelle.

Dès qu'il s'agit d'expliquer nos sensations, les mathématiques deviennent impuissantes;

et c'est-là que nous demeurons dans notre première ignorance , après avoir mesuré les cieux , et découvert la gravitation de tous les globes.

Si quelqu'un , Monsieur , peut servir à nous éclairer dans cette nuit profonde , c'est vous. J'ai l'honneur d'être avec les sentimens que je vous dois.

## SUR M<sup>LLE</sup> DE L'ENCLOS.

A M. \* \* \*

1771.

**J**E suis bien aise , Monsieur , qu'un ministre du saint évangile veuille savoir des nouvelles d'une prêtresse de *Vénus*. Je n'ai pas l'honneur d'être de votre religion , et je ne suis plus de l'autre ; mais j'ai voulu laisser passer le saint temps de Pâque avant de répondre à vos questions , jugeant bien que vous n'auriez pas voulu lire ma lettre pendant la semaine sainte.

Je vous dirai d'abord , en historiographe exact , que le cardinal de *Richelieu* eut les premières faveurs de *Ninon* , qui probablement eut les dernières de ce grand ministre. C'est , je crois , la seule fois que cette fille célèbre se donna

donna fans consulter son goût. Elle avait alors seize à dix-sept ans. Son père était un joueur de luth , nommé *Lenclos*. Son instrument ne lui fit pas une grande fortune , mais sa fille y suppléa par le sien. Le cardinal de *Richelieu* lui donna deux mille livres de rentes viagères , qui étaient quelque chose dans ce temps-là. Elle se livra depuis à une vie un peu libertine , mais ne fut jamais courtisane publique. Jamais l'intérêt ne lui fit faire la moindre démarche. Les plus grands seigneurs du royaume furent amoureux d'elle ; mais ils ne furent pas tous heureux , et ce fut toujours son cœur qui la détermina. Il fallait beaucoup d'art , et être fort aimé d'elle , pour lui faire accepter des présens.

Dans le commencement de la régence d'*Anne d'Autriche* , elle fit un peu trop parler d'elle. On fait l'aventure du *beau billet qu'a la Châtre* ; les *Lais* et les *Thais* n'ont assurément rien fait ni rien dit de plus plaissant.

Une querelle entre deux de ses amans fut cause qu'on proposa à la reine de la faire mettre dans un couvent. *Ninon* , à qui on le dit , répondit qu'elle le voulait bien , pourvu que ce fût dans un couvent de cordeliers. On lui dit qu'on pourrait bien la mettre aux filles repenties ; elle répondit que cela n'était pas juste , parce qu'elle n'était ni fille ni repentie.



Elle avait trop d'amis , et était de trop bonne compagnie , pour qu'on lui fit cet affront ; et enfin la reine qui était très-indulgente la laissa vivre à sa fantaisie. Elle donnait souvent chez elle des concerts. On y venait admirer son luth , son clavecin et sa beauté. *Huyghens* , ce philosophe hollandais qui découvrit en France une lune de Saturne , s'attacha aussi à observer mademoiselle *Ninon Lenclos*. Elle métamorphosa un moment le mathématicien en galant et en poète. Il fit pour elle ces vers qui sont un peu géométriques :

Elle a cinq instrumens dont je suis amoureux ,  
 Les deux premiers ses mains , les deux autres ses yeux ;  
 Pour le plus beau de tous , le cinquième qui reste ,  
 Il faut être fringant et lesté.

Les plus beaux esprits du royaume , et la meilleure compagnie , se rendaient chez elle. On y soupait ; et comme elle n'était pas riche , elle permettait que chacun y portât son plat. *Saint-Evremond* eut quelque temps ses bonnes grâces. On la quittait rarement , mais elle quittait fort vite , et restait toujours l'amie de ses anciens amans. Elle pensa bientôt en philosophe , et on lui donna le nom de la moderne *Leontium*.

Sa philosophie était véritable , ferme , invariable , au-dessus des préjugés et des vaines

recherches. Elle eut, à l'âge de vingt-deux ans, une maladie qui la mit au bord du tombeau. Ses amis déploraient sa destinée qui l'enlevait à la fleur de son âge. *Ah ! dit-elle, je ne laisse au monde que des mourans.* Il me semble que ce mot est bien philosophique. Elle mérita les quatre vers que *Saint-Evremond* mit au bas de son portrait, et qui sont plus connus que tous les autres vers de cet auteur.

L'indulgente et sage nature  
 A formé l'ame de Ninon,  
 De la volupté d'Epicure,  
 Et de la vertu de Caton.

En effet, elle était digne de cet éloge. Elle disait qu'elle n'avait jamais fait à DIEU qu'une prière : „ Mon Dieu, faites de moi un honnête homme, et n'en faites jamais une honnête femme. „

Les grâces de son esprit, et la fermeté de ses sentimens lui firent une telle réputation, que, lorsque la reine *Christine* vint en France, en 1654, cette princesse lui fit l'honneur de l'aller voir dans une petite maison de campagne où elle était alors.

Lorsque mademoiselle d'*Aubigné*, ( depuis madame de *Maintenon* ) qui n'avait alors aucune fortune, eut cru faire une bonne affaire

en épousant *Scarron*, *Ninon* devint sa meilleure amie. Elles couchèrent ensemble quelques mois de suite : c'était alors une mode dans l'amitié. Ce qui est moins à la mode, c'est qu'elles eurent le même amant, et ne se brouillèrent pas. M. de *Villarceaux* quitta madame de *Maintenon* pour *Ninon*. Elle eut deux enfans de lui. L'aventure de l'aîné est une des plus funestes qui soit jamais arrivée. Il avait été élevé loin de sa mère, qui lui avait été toujours inconnue. Il lui fut présenté à l'âge de dix-neuf ans, comme un jeune homme qu'on voulait mettre dans le monde. Malheureusement il en devint éperdument amoureux. Il y avait auprès de la porte Saint-Antoine un assez joli cabaret, où, dans ma jeunesse, les honnêtes gens allaient encore quelquefois souper. Mademoiselle de *Lenclos*, car on ne l'appelait plus alors *Ninon*, y soupait un jour avec la maréchale de *la Ferté*, l'abbé de *Châteauneuf* et d'autres personnes. Ce jeune homme lui fit, dans le jardin, une déclaration si vive et si pressante que mademoiselle de *Lenclos* fut obligée de lui avouer qu'elle était sa mère. Aussitôt ce jeune homme, qui était venu au jardin à cheval, alla prendre un de ses pistolets à l'arçon de la selle, et se tua tout roide. Il n'était pas si philosophe que sa mère.

Son autre fils, nommé *la Boissière*, est mort tout doucement de sa belle mort, en 1723, à la Rochelle, où il était commissaire de marine. La mort tragique de son fils aîné rendit mademoiselle de *Lenclos* un peu plus sérieuse, mais ne l'empêcha pas d'avoir des amans. Elle regardait l'amour comme un plaisir qui n'engageait à aucuns devoirs, et l'amitié comme une chose sacrée. Elle aima quelques années, de très-bonne foi, le marquis de *Sévigné*, le fils de cette célèbre madame de *Sévigné*, dont nous avons des lettres charmantes. Elle le préféra au maréchal de *Choiseul*. Ce maréchal lui ayant fait un jour une longue énumération de toutes ses bonnes qualités, comme si par-là on se faisait aimer, elle lui répondit par ce vers de *Corneille* :

O ciel ! que de vertus vous mē faites haïr !

Cependant elle était elle-même la personne qui avait le plus de vertu, à prendre ce mot dans le vrai sens ; et cette vertu lui mérita le nom de *la belle gardeuse de cassette*.

Lorsque M. de *Gourville*, qui fut nommé vingt-quatre heures pour succéder à M. *Colbert*, et que nous avons vu mourir l'un des hommes de France le plus considéré ; lors, dis-je, que ce M. de *Gourville*, craignant d'être pendu en

personne, comme il le fut en effigie, s'enfuit de France, en 1661, il laissa deux caffettes pleines d'argent, l'une à mademoiselle de *Lenclos*, l'autre à un dévot. A son retour, il trouva chez *Ninon* sa caffette en fort bon état; il y avait même plus d'argent qu'il n'en avait laissé, parce que les espèces avaient augmenté depuis ce temps-là. Il prétendit qu'au moins le surplus appartenait de droit à la dépositaire; elle ne lui répondit qu'en le menaçant de faire jeter la caffette par les fenêtres. Le dévot s'y prit d'une autre façon. Il dit qu'il avait employé son dépôt en œuvres pies, et qu'il avait préféré le salut de l'ame de *Gourville* à un argent qui furement l'aurait damné.

Le reste de la vie de mademoiselle de *Lenclos* n'a pas de grands événemens; quelques amans, beaucoup d'amis, une vie sédentaire, de la lecture, des soupers agréables; voilà tout ce qui compose la fin de son histoire.

Je ne dois pas oublier que madame de *Maintenon*, étant devenue toute puissante, se ressouvint d'elle, et lui fit dire que si elle voulait être dévote, elle aurait soin de sa fortune. Mademoiselle de *Lenclos* répondit qu'elle n'avait besoin ni de fortune ni de masque. Elle resta chez elle paisible avec ses amis, jouissant de sept à huit mille livres de

rente, qui en valent quatorze d'aujourd'hui ; et n'aurait pas voulu de la place de madame de *Maintenon*, avec la gêne où cette place l'aurait condamnée. Plus heureuse que son ancienne amie, elle ne se plaignit jamais de son état, et madame de *Maintenon* se plaignit quelquefois du sien.

Elle ne pouvait pas souffrir les ivrognes, qui étaient encore un peu à la mode de son temps. *Chapelle* qui l'était, et qu'elle ne put corriger, fut exclus de sa maison, et devint son ennemi. Il jura que, pendant un mois entier, il ne se coucherait jamais sans être ivre, et sans avoir fait une chanson contre elle. Il tint parole. Voici une de ces chansons dont je me souviens.

Il ne faut pas qu'on s'étonne  
Si toujours elle raisonne  
De la sublime vertu  
Dont Platon fut revêtu ;  
Car, à bien compter son âge,  
Elle doit avoir. . . . .  
Avec ce grand personnage.

Elle répondit à cela qu'elle aurait beaucoup mieux aimé coucher avec *Platon* qu'avec *Chapelle*.

Sa maison était sur la fin une espèce de petit hôtel de Rambouillet, où l'on parlait



plus naturellement , et où il y avait un peu plus de philosophie que dans l'autre. Les mères envoyaient soigneusement à son école les jeunes gens qui voulaient entrer avec agrément dans le monde. Elle se plaisait à les former. *Rémond*, que nous avons vu introducteur des ambassadeurs , et qui prétendait être un grand platonicien , se vantait souvent de devoir à mademoiselle de *Lenclos* tout le mérite qu'il avait. En effet , il avait un mérite assez singulier. C'est sur lui que *Périgni* avait fait cette chanson.

De monsieur Rémond voici le portrait,  
Il a tout-à-fait l'air d'un hareng foret.

Il rime , il cabale ,  
Est homme de cour ,  
Se croit un Candale , (a)  
Se dit un Saucour. (b)  
Il passe en science  
Socrate et Platon ,  
Cependant il danse  
Tout comme Balon. (c)

De monsieur Rémond voici le portrait ,  
Il a tout-à-fait l'air d'un hareng foret.

(a) Le duc de *Candale*, fils du duc d'*Epernon*, le plus bel homme de son temps.

(b) Le marquis de *Saucour* passait pour l'homme le plus vigoureux, et son nom est passé en proverbe.

(c) Fameux danseur de l'opéra.

Quand

Quand on dit à mademoiselle de *Lenclos* que *Rémond* se vantait par-tout d'avoir été formé par elle, elle répondit qu'elle fesait comme DIEU, qui s'était repenti d'avoir fait l'homme.

Je suis hareng foret comme M. *Rémond*; mais, n'ayant pas été formé par mademoiselle de *Lenclos*, ce n'est pas elle qui s'est repentie de m'avoir fait.

L'abbé de *Châteauneuf* me mena chez elle dans ma plus tendre jeunesse. J'étais âgé d'environ treize ans. J'avais fait quelques vers qui ne valaient rien, mais qui paraissaient fort bons pour mon âge. Mademoiselle de *Lenclos* avait autrefois connu ma mère, qui était fort amie de l'abbé de *Châteauneuf*. Enfin on trouva plaisant de me mener chez elle. L'abbé était le maître de la maison : c'était lui qui avait fini l'histoire amoureuse de cette personne singulière ; c'était un de ces hommes qui n'ont pas besoin de l'attrait de la jeunesse pour avoir des désirs ; et les charmes de la société de mademoiselle de *Lenclos* avaient fait sur lui l'effet de la beauté. Elle le fit languir deux ou trois jours ; et enfin l'abbé lui ayant demandé pourquoi elle lui avait tenu rigueur si long-temps, elle lui répondit qu'elle avait voulu attendre le jour de sa naissance pour ce beau gala ; et ce jour-là elle

avait juste soixante et dix ans. Elle ne poussa guère plus loin cette plaifanterie , et l'abbé de *Châteauneuf* resta son ami intime. Pour moi je lui fus présenté un peu plus tard , elle avait quatre-vingt-cinq ans. Il lui plut de me mettre sur son testament ; elle me légua deux mille francs pour acheter des livres. Sa mort suivit de près ma visite et son testament.

L'abbé *Tétu* , qu'on appelait *Tétu tai-toi* , ( pour le distinguer d'un autre , devenu un dévot à la mode ) homme connu par beaucoup de bouquets à *Iris* , d'impromptus , de jouissances et de psaumes paraphrasés , après avoir voulu être long-temps un agréable débauché , eut l'ambition de convertir mademoiselle de *Lenclos* à sa mort. Il croit , dit-elle , que cela lui fera honneur ; et que le roi lui donnera une abbaye ; mais s'il ne fait fortune que par mon ame , il court risque de mourir sans bénéfice.

On a peu de lettres d'elle. Il y en a deux ou trois d'imprimées dans le recueil de *Saint-Evremond*. L'abbé de *Châteauneuf* en avait beaucoup ; mais en mourant il a brûlé tous ses papiers.

Quelqu'un a imprimé , il y a deux ans , des lettres sous le nom de mademoiselle de *Lenclos* , à peu-près comme dans ce pays-ci on vend du vin d'Orléans pour du Bourgogne.

Si elle avait eu le malheur d'écrire ces lettres, vous ne m'en auriez pas demandé une sur ce qui la regarde.

Au reste, j'apprends que l'on vient d'imprimer deux nouveaux mémoires sur la vie de cette philosophe. Si cette mode continue, il y aura bientôt autant d'histoires de *Ninon* que de *Louis XIV*. Je souhaite que ces mémoires soient plus instructifs et plus édifiants que ceux que je viens de vous donner.

Dites, avec moi, un petit *De profundis* pour elle. J'ai l'honneur d'être, &c.

## FRAGMENT

### D'UNE LETTRE

SUR LES DICTIONNAIRES SATIRIQUES.

1771.

UN de ces plus étranges dictionnaires de parti, un de ces plus imprudens recueils d'erreurs et d'injures par A et par B ; est celui d'un nommé *Paulian*, ex jésuite, imprimé à Nîmes, chez *Gaude*, en 1770 ; il est intitulé : *Dictionnaire philosopho-théologique*, et il n'est assurément ni d'un philosophe, ni d'un vrai théologien ; supposé qu'il y ait de vrais théologiens chez les jésuites.

B b 2

A l'article *Religion*, il dit, que *quiconque admet la religion naturelle, avoue sans peine qu'un Etre infiniment parfait a tiré du néant ce vaste univers.*

Remarquez cependant qu'il n'y a jamais eu aucun philosophe, aucun patriarche, aucun homme d'une religion naturelle ou surnaturelle, qui ait enseigné la création du néant. Il faudrait être d'une ignorance bien obstinée pour nier que la Genèse n'a aucun mot qui signifie créer de rien. On fait assez que l'hébreu et le grec se servent du mot *faire*, et non du mot *créer*. Ce n'est pas même une question chez les savans.

Au mot *Messie*, *Paulian* ayant ouï dire que cet article est savamment traité dans la grande Encyclopédie, s'est imaginé que l'auteur était un laïque, et par conséquent que ce morceau était d'un athée; il ne savait pas que cet excellent morceau est de *M. Polier de Bottens*, théologien beaucoup plus éclairé que lui, et beaucoup plus honnête; il se jette avec fureur sur les laïques, comme sur des esclaves échappés des chaînes des jésuites. On est indigné des outrages que ce fanatique de collège leur prodigue. A l'article *Mahométisme*, voici comme il parle: " Les dogmes et la morale de cette religion forment l'Alcoran, livre dont la lecture n'est permise qu'à un petit nombre

de mahométans : on enseigne dans ce livre que DIEU a un corps , que l'ame est matière , que la circoncision est nécessaire , que JESUS-CHRIST est le messie , que la béatitude consistera dans les plus sales voluptés. »

Examinons ce seul article ; autant de mots , autant de faussetés , et toutes très-palpables. Il est très-faux que la lecture du Koran ne soit permise qu'à un petit nombre. Il faut apprendre à cet ex-jésuite que sur le dos de chaque exemplaire du Koran , ces lignes du Sura 56 (\*) sont toujours écrites : *personne ne doit toucher ce livre qu'avec des mains pures ; c'est pourquoi tout musulman se lave les mains avant de le lire.* Ce jésuite s'imagine qu'il en est par toute la terre comme à Rome , où l'on a défendu de lire la Bible sans une permission expresse ; il pense qu'on admet dans le reste du monde cette contradiction : voilà la vérité , et vous ne la lirez pas ; voilà votre règle , et vous n'en ferez rien.

DIEU *a un corps.* Rien n'est plus faux encore , c'est une calomnie impertinente. Si *Paulian* avait lu une bonne traduction de l'Alcoran , il aurait vu au Sura 17 ces propres paroles : *L'esprit a été créé par DIEU même.* Pour prouver que DIEU est un être pur , *Mahomet* dit au

(\*) Les Sura sont les chapitres.



Sura 37, que DIEU n'a ni fils ni fille; et dans le Sura 112, DIEU est le seul DIEU, l'éternel DIEU; il n'engendre ni n'est engendré, et rien ne lui ressemble dans l'étendue des êtres.

Il est bien vrai que, dans l'Alcoran, on se sert quelquefois des mots de trône, de tribunal, pour exprimer imparfaitement la grandeur de l'Être suprême; mais jamais on ne fait descendre DIEU sur la terre; jamais on ne le rabaisse aux fonctions humaines. Il faut que ce *Paulian* n'ait jamais lu ce livre dont il parle si affirmativement; il ne connaît pas plus son Alcoran que son Evangile.

*L'ame est matière.* Il n'y a pas un mot dans tout l'Alcoran qui puisse le moins du monde excuser cette imposture.

*La circoncision est nécessaire.* Il n'est pas dit un seul mot de la circoncision dans tout l'Alcoran. *Mahomet* laissa subsister cette pratique ridicule, qu'il trouva établie chez les Arabes de temps immémorial; c'était une superstition ancienne, (comme elles le sont toutes) de présenter aux Dieux ce qu'on avait de plus cher et de plus noble.

*JESUS est le messie.* Cette citation de l'Alcoran est encore très-fausse. JESUS est appelé CHRIST dans plusieurs endroits du Koran; c'est un nom propre, comme chez *Tacite*, qui dit : *impellente Christo quodam.*

Au reste , il faut bien observer qu'il y avait du temps de *Mahomet*, vers l'Arabie , quelques exemplaires des évangiles que nous ne recevions pas ; comme celui de *Barnabé* , qui existe encore ; celui des basilidiens et des ébionites : c'est dans celui des basilidiens qu'on lisait que JESUS n'avait pas été crucifié , et que DIEU l'avait soustrait à la fureur de ses ennemis. C'est évidemment cet évangile que *Mahomet* suivit , sans reconnaître jamais notre Sauveur pour fils de DIEU ; car il dit expressément , dans plusieurs endroits , que DIEU n'a ni fils ni fille.

*La béatitude dans les plus sales voluptés.* Il faut apprendre à ce *Paulian* que la jouissance de la vue de DIEU est la première récompense promise dans l'Alcoran ; il est vrai qu'au Sura 55 , il dit que le paradis , c'est-à-dire , le jardin , sera composé de trois grands bosquets , dans l'un desquels sera un large bassin d'eau céleste , entouré de palmiers et de grenadiers. On trouvera , dit-il , dans ce lieu de délices , de belles vierges aux grands yeux noirs , des houris dont personne n'a jamais approché , et qui reposent sous de riches pavillons , couchées sur des tapis magnifiques.

Remarquons qu'il n'y a pas , dans ce chapitre , un seul mot qui puisse alarmer la pudeur. On y dit que ces nymphes ne seront connues

que par ceux qui leur seront destinés pour époux ; ce n'est pas-là assurément une sale volupté. Toutes les religions anciennes, qui admirent tôt ou tard la résurrection, enseignèrent qu'on ressusciterait avec tous ses sens ; il n'était pas déraisonnable de penser que, puisqu'on avait des sens, on aurait aussi des sensations : c'était le sentiment des pharisiens, chez le petit peuple juif ; et, s'il est permis de comparer nos livres sacrés et mystérieux aux imaginations des autres peuples, qui sont tous évidemment plongés dans l'erreur, n'avons-nous pas, dans l'Apocalypse, un exemple frappant de ce que je dis ? n'y voit-on pas la belle épouse qui se marie avec l'agneau ? n'y voit-on pas la Jérusalem céleste toute bâtie d'or et de pierres précieuses ? cette ville carrée n'a-t-elle pas soixante lieues en tout sens ? les maisons n'y sont-elles pas de soixante lieues de haut ? n'y a-t-il pas des canaux d'eau vive, bordés d'arbres qui portent des fruits délicieux ? On trouve des allégories à peu-près semblables, quoique moins sublimes, dans la plus haute antiquité.

Non-seulement ce *Paulian*, dans son dictionnaire, calomnie les musulmans, mais il calomnie toutes les communions chrétiennes, et les sectes, et les particuliers : c'est assez le propre des jésuites ; ces malheureux ont pris

cette mauvaise habitude dans les écoles où ils ont régenté. Le pédantisme et l'insolence ont formé le caractère de ceux qui ont disputé ; ils n'ont pu s'en défaire après leur dispersion ; ils sont comme les Juifs qui ont conservé leurs anciennes superstitions , n'ayant plus de Jérusalem. Nous laissons encore les Juifs prêter sur gages ; et nous laissons aboyer les *Paulian* et les *Nonotte*.

Mais ces chiens devraient s'apercevoir qu'ils n'aboient plus que dans la rue , qu'ils sont chassés de toutes les maisons où ils mordaient autrefois.

Ce roquet de *Paulian* (qui le croirait ?) parle encore de la grace suffisante. Il est vraiment bien question aujourd'hui de la grace suffisante qui ne suffit pas ! Ces sottises faisaient grand bruit sous *Louis XIV*, quand le misérable normand *le Tellier*, natif de Vire , osa persécuter le cardinal de *Noailles*. Les querelles ridicules des jansénistes et des molinistes sont oubliées aujourd'hui , comme mille autres sectes qui ont troublé la paix publique dans des temps d'ignorance et de bel esprit.

Je vous enverrai , par la première poste , un relevé des calomnies de *Paulian* contre les bons chrétiens. (\*)

(\*) Nous n'avons pas trouvé ce relevé , ce fera pour une autre fois : *Oportet cognosci malos*.

SUR UN ECRIT ANONYME.

A Ferney , 20 avril 1772.

Dans ce saint temps nous favons comme  
On doit expier ses délits,  
Et bien dépouiller le vieil homme ,  
Pour rajeunir en paradis.

UNE bonne ame, voulant feconder mes intentions, m'a envoyé par la poste, la veille de pâque, la deux-centième brochure qu'on a brochée contre moi depuis quelques années. On m'y fait souvenir d'un de mes péchés que j'avais malheureusement oublié; tant à mon âge on a la mémoire débile. Ce péché est la jalousie, l'envie. Je la regarde vraiment comme le huitième péché mortel. On me fait apercevoir que j'en suis très-coupable. Je n'ai plus qu'à faire pénitence et à m'amender.

1°. L'on m'apprend que je suis indignement jaloux de *Bernard Palissy*, qui vivait sur la fin du seizième siècle. Il avança que le falun de Touraine n'est qu'un amas de coquilles, dont les lits s'amoncelèrent les uns sur les autres pendant cinquante mille siècles plus ou moins,

lorsque la place où est la ville de Tours était le rivage de la mer. Ma jalouse fureur ayant fait venir une caisse de ce falun, dans lequel je n'ai trouvé qu'une coquille de colimaçon, j'ai pris insolemment ce falun pour une espèce de pierre calcaire friable, pulvérisée par le temps. J'ai cru y reconnaître évidemment mille parcelles d'un talc informe; et j'ai conclu, avec un orgueil punissable, que c'est une mine qui occupe environ deux lieues et demie. J'ai hasardé cette idée criminelle avec une audace d'autant plus lâche, que ce falun ne se trouve dans aucun autre pays, ni à quarante lieues de la mer, ni à vingt, ni à dix; et que si c'était un monceau de coquilles déposé par la mer dans une prodigieuse suite de siècles, il y en aurait certainement sur d'autres côtes.

C'est avec une espèce de marne qu'on fume les champs voisins; et j'ai eu l'imprudence de dire, moi qui suis laboureur, que des coquilles de cinquante mille siècles ne me donneraient jamais du blé. Mais j'avoue que je ne l'ai dit que par jalousie contre les Tourangeaux.

2°. Cette détestable jalousie que j'ai toujours eue des succès du consul *Maillet*, m'a porté jusqu'à douter qu'il y ait des amas de coquilles sur les hautes Alpes. J'avoue que



### 300 SUR UN ECRIT ANONYME,

j'en ai fait chercher pendant quatre ans , et qu'on n'y en a pas trouvé une seule. On n'en trouve pas plus , dit-on , sur les montagnes de l'Amérique ; mais ce n'est pas ma faute.

3°. Je confesse que les pierres lenticulaires, les étoilées , les glossopètres , les cornes d'Ammon dont mon voisinage est plein , ne m'ont jamais paru des poissons ; mais il ne m'était pas permis de le dire.

4°. Cette même jalousie m'a fait douter aussi que l'Océan eût produit le mont Atlas, et que la Méditerranée eût fait naître le mont Caucase. J'ai même osé soupçonner que les hommes n'ont pas été originairement des marsouins , dont la queue fourchue s'est changée visiblement en cuisses et en jambes, comme *Maillet* le prétend avec beaucoup de vraisemblance.

5°. C'est avec une malice d'enfer qu'ayant examiné la chaux dont je me sers depuis vingt ans pour bâtir , je n'y ai trouvé ni coquilles ni ourfins de mer.

6°. J'avoue que la même envie diabolique m'a empêché de convenir , jusqu'à présent, que ce globe soit de verre. Je crois que les gens qui l'habitent sont très-fragiles , et surtout moi. Mais , pour peu qu'on veuille absolument que la terre soit de verre , comme l'était

autrefois le firmament, j'y consens du meilleur de mon cœur pour le bien de la paix.

7°. Cette rage, qui m'a toujours dominé, m'a égaré jusqu'au point de douter que la terre fût un soleil encroûté, ou qu'elle fût originairement une comète. J'ai poussé surtout ma jalousie contre l'apothicaire *Arnoud*, jusqu'à dire que ses fachets n'ont pas toujours prévenu l'apoplexie. Mais aussi, comme il ne faut pas se faire plus méchant qu'on ne l'est, je n'ai point porté la perversité jusqu'à prétendre qu'il y eût la moindre charlatanerie dans les sciences et dans les arts. J'ai toujours reconnu, grâces au ciel, qu'il n'y a de charlatan en aucun genre.

8°. Il est vrai que j'ai été si horriblement jaloux de l'*Esprit des lois*, dans mon métier de jurisconsulte, que j'ai osé avoir quelques opinions différentes de celles qu'on trouve dans ce livre, en avouant pourtant qu'il est plein d'esprit et de grandes vues, *qu'il respire l'amour des lois et de l'humanité*. J'ai même parlé très-durement de ses détracteurs. Ce procédé est d'un malhonnête homme, il faut en convenir.

J'ai fait plus; car, dans un livre auquel plusieurs gens de lettres ont travaillé avec un grand succès, l'article *Gouvernement anglais* est de moi; et je finis cet article par dire, *après avoir relu celui de Montesquieu, j'ai voulu*

*jeter au feu le mien.* C'est-là le langage de l'envie la plus détestable.

9°. Je m'accuse d'avoir osé m'élever avec une colère peu chrétienne, contre certains persécuteurs d'*Helvétius*, et de plusieurs gens de lettres; d'avoir pris le parti des opprimés contre les oppresseurs; d'avoir seul bravé leur orgueil, leurs cabales et leur malice; mais d'avoir en même temps, par un esprit de jalousie, manifesté une très-petite partie des opinions dans lesquelles je diffère absolument de lui, de l'avoir dit à lui-même, parce que je l'aimais et l'estimais, c'est une infamie qui ne peut s'excuser.

10°. Je me souviens aussi que cette même jalousie, qui me ronge, m'a forcé autrefois de prouver que les tourbillons de *Descartes* étaient mathématiquement impossibles; que sa matière subtile, globuleuse, cannelée, rameuse, était une chimère; qu'il est faux que la lumière vienne du soleil à nous dans un instant; qu'il est faux qu'il y ait également toujours égale quantité de mouvement dans la nature; qu'il est faux que les planètes soient des soleils; qu'il est faux que les mines de sel et les fontaines viennent de la mer; qu'il est faux que le chyle devienne sang dans le foie, &c. &c. &c. &c. &c. &c.

Mon indigne envie, contre *Descartes*, m'emporta jusqu'à cette bassesse. Mais je confesse que je fus entraîné dans ce crime par *Aristote*, qui me fit donner une pension sur la cassette d'*Alexandre*, seule pension dont j'aie été régulièrement payé.

11°. Je dois confesser encore que *Scudéri*, *Claveret*, d'*Aubignac*, *Boisrobert*, *Colletet*, et autres, me firent donner beaucoup d'argent par le trésorier du cardinal de *Richelieu*, pour écrire contre *Corneille*, dont j'ai persécuté la famille. Je me suis oublié jusqu'à dire que *si ce grand homme n'était pas égal à lui-même, dans Attila et dans Agésilas, on ne jugeait des génies tels que lui que par leurs extrêmes beautés, et non par leurs défauts.*

12°. Enfin, ma plus grande faute a été de ne pouvoir supporter l'éclat de la gloire dont notre ami *Fréron* a ébloui l'univers. Mais ce n'est que par degrés que je me suis livré à l'envie que ce grand homme a excitée en moi. D'abord ce fut une émulation louable, si j'ose le dire; mais enfin les serpens de l'envie me piquèrent. J'ai rendu mon maître ridicule. J'ai goûté le plaisir infernal de rire quand son nom s'est trouvé trop souvent au bout de ma plume.

Etant ainsi convenu avec mon charitable directeur de conscience, que je suis d'un

naturel jaloux, bas, rampant, avide, ennemi des arts, ennemi de la tolérance, flatteur des gens en place, &c. et les péchés avoués étant à demi pardonnés, je me flatte que cet honnête homme que je connais très-bien, fera content de ma confession sincère.

Je ne suis plus jaloux, mon crime est expié.  
 J'éprouve un sentiment plus doux, plus légitime ;  
 L'auteur d'une lettre anonyme  
 Me fait une grande pitié.

Mais en même temps j'avertis que voilà la première et la dernière fois que je répondrai aux lettres anonymes des polissons et des fous, et même aux lettres des personnes que je n'ai pas l'honneur de connaître ; car bien que je sois très-jeune, et que je n'aie que soixante et dix-huit ans, cependant le temps est cher ; et il faut tâcher de ne le pas perdre quand on veut apprendre quelque chose.

J'ajoute encore un mot, et assez sérieusement. Quoique j'aie passé à deux reprises quarante ans loin de Paris, dans une profonde retraite, je connais les cabales de la littérature et du théâtre, et même les autres cabales. Je fais combien on se passionne pour un système chimérique, pour un mauvais ouvrage prôné et oublié, pour une opinion  
 du

du temps , qui s'évanouit , enfin pour les formes substantielles , les idées innées et l'harmonie préétablie. Trois ou quatre évergumènes s'unissent pour décrier, pour injurier, pour perdre même , s'il le peuvent, quiconque n'est pas de leur avis. J'ai vu les emportemens et les artifices employés contre ceux qui n'admettaient pour mesure de la force des corps en mouvement , que la masse multipliée par la vitesse. J'ai été témoin des inimitiés les plus vives et les plus cruelles entre ceux qui croyaient parvenir à une mesure exacte et uniforme de tous les méridiens , et ceux qui la croyaient impossible et inutile pour la navigation.

Doutiez-vous des miracles de S<sup>t</sup> *Pâris* et des convulsionnaires, vous étiez un lâche flatteur de la cour, un traître, un impie, un ennemi de S<sup>t</sup> *Augustin*. Aviez-vous quelques scrupules sur les miracles du bienheureux *Régis*, jésuite ; osiez-vous examiner si un cancre avait en effet rapporté à S<sup>t</sup> *Xavier* son crucifix tombé au fond de la mer, on vous appelait *athée* dans vingt libelles.

Il a été un temps, fort court à la vérité, mais il a été, ce temps honteux et ridicule, où quelques gens de lettres ne pouvaient pas supporter un homme qui pensait que la subordination est nécessaire dans la société, qu'un



garçon charcutier n'est pas égal en tout à un duc et pair, à un ministre d'état, à un prince; et qu'enfin le mariage de l'héritier d'une couronne avec la fille du bourreau ne ferait pas tout-à-fait fortable.

Lorsqu'on fit paraître le *Système de la nature*, livre diffus, incorrect, ennuyeux, fondé sur un seul argument, et encore argument équivoque, livre stérile en bons raisonnemens, et pernicieux par les conséquences, mais éblouissant dans un petit nombre de pages par la peinture, quoiqu'usée, de nos misères; lors, dis-je, qu'on prôna ce livre, on ne voulait pas permettre à un philosophe d'être de l'avis de *Cicéron* et de *Platon*, et on disait qu'un homme qui reconnaît un DIEU trahit la cause du genre humain. Je ne doute pas que l'auteur et trois fauteurs de ce livre ne deviennent mes implacables ennemis pour avoir dit ma pensée; et je leur déclare que je la dirai tant que je respirerai, sans craindre ni les énergomènes athées, ni les énergomènes superstitieux.

Encore une fois, je connais l'insensé méchant qui, dans sa lettre anonyme, m'ose accuser de *caresser les gens en place, et d'abandonner ceux qui n'y sont plus.* Je lui répondrai sans détour qu'il en a menti. Il ne s'agit pas ici des petits vers qui ont formé les coraux,

et de la mer qui a formé les montagnes, et de toutes ces pauvretés. Non, infame calomniateur, non, je n'ai point oublié un homme hors de place qui m'a comblé de bienfaits. J'ai témoigné publiquement la respectueuse estime, la tendre reconnaissance dont je ferai pénétré pour lui jusqu'au dernier moment de ma vie. Périsse le monstre qui serait ingrat envers son bienfaiteur. Il n'y a ni ministre ni roi qui ne doive approuver ces sentimens. Vous ne savez pas, misérable, jusqu'où j'ai poussé la fermeté de mon caractère inébranlable dans ses attachemens, comme dans son mépris pour des lâches tels que vous. Non, je n'ai point caressé les gens en place, mais j'ai admiré l'abolissement de la vénalité, abus infame, contre lequel je m'étais élevé tant de fois; abus qui ne subsistait qu'en France, et qui la déshonorait.

J'ai senti le bonheur des provinces qui m'entourent, et dont les citoyens ne sont plus obligés d'aller à cent cinquante lieues payer un procureur, à trois mots par ligne, et consumer le reste de leur patrimoine à la porte d'un citoyen orgueilleux qui avait acheté dix mille écus le droit d'achever leur ruine. Je bénis le roi qui nous a délivrés du joug le plus insupportable. J'avais proposé cette réforme il y a vingt ans, je remercie la main

qui l'a faite. Je suis citoyen, et vous ne parviendrez à faire regarder comme des flatteurs, ni moi, ni mes parens qui servent l'Etat dans une place qu'ils n'ont point achetée, mais qu'ils ont méritée ; qui joignent la fermeté à la modestie, l'équité à la sensibilité, et qui méprisent vos cabales absurdes autant que vos lettres anonymes.

## A UN ACADEMICIEN.

DE SES AMIS.

1 7 7 2.

. . . . .  
 . . . . .

**S**I on ne veut point croire dans Paris que le jeune comte de *Schovalo*, chambellan de l'impératrice de Russie, et président d'un bureau de la législation, soit l'auteur de l'épître à *Ninon*, c'est apparemment par modestie ; car cette épître est peut-être ce qui fait le plus d'honneur à notre nation. C'est une chose bien surprenante que n'ayant été, je crois, que trois mois à Paris, il ait pris si bien ce

que vous appelez *le ton de la bonne compagnie*, qu'il l'ait perfectionné, qu'il y ait ajouté l'élégance et la correction, si inconnues à quelques seigneurs français qui n'ont pas daigné apprendre l'orthographe.

Monfieur de *Schovalo* fe fait déjà de très-jolis vers français. quand il était chez moi, il y a quelques années; et nous avons eu depuis, dans des recueils, quelques pièces fugitives de lui, très-bien travaillées.

Il se trompe en difant que *Chapelle*

A côté de *Ninon* frédonnait un refrain.

*Chapelle*, qu'on a beaucoup trop loué, était bien loin de frédonner des chansons à côté de *Ninon*. Cet ivrogne, qui eut quelques faillies agréables, était fon mortel ennemi, et fit contre elle des chansons assez groffières. En voici une :

Il ne faut pas qu'on s'étonne  
Si par fois elle raisonne  
De la fublime vertu  
Dont Platon fut revêtu;  
Car, à bien compter fon âge,  
Elle doit avoir.... vécu  
Avec ce grand personnage.

Ce n'est pas-là le style de M. le comte de *Schovalo*. J'écris son nom comme nous le prononçons : car je ne saurais me faire aux doubles *W*, pour lesquels j'ai toujours eu la plus grande aversion, ainsi que pour le mot *françois*.

J'admire les gens qui m'attribuent cette *épître* : ils m'imputent de m'être donné des louanges qui sont pardonnables à l'amitié de M. de *Schovalo*, mais qui seraient assurément très-ridicules dans ma bouche.

J'ai lu par hasard des nouvelles à la main, n<sup>o</sup>. 25, dont l'auteur prétend que je me suis caché sous le nom de M. de *Schovalo* ; il pourrait dire aussi que je me cache tous les jours sous le nom du roi de Prusse, qui fait des choses non moins étonnantes en notre langue, et sous celui de l'impératrice de Russie, qui écrit en prose comme son chambellan en vers. Les fadaïses insipides, dont tant de petits welches nous inondent, croyant être de vrais français, sont bien loin d'égaliser les chefs-d'œuvre étrangers dont je vous parle ; c'est que ces petits welches n'ont que des mots dans la tête, et que ces génies du Nord pensent solidement.

J'emploie le double *W* pour les Welches : il faut être barbare avec eux.

Les minces écrivains de nouvelles et d'inutilités m'imputent une *Lettre d'un ecclésiastique sur les jésuites*, et je ne fais quel *Taureau blanc*. Je vous assure que je ne me mêle point des jésuites ; je suis comme le pape, je les ai pour jamais abandonnés, excepté père *Adam* que j'ai toujours chez moi. A l'égard des taureaux, blancs ou noirs, je m'en tiens à ceux que j'élève dans mes étables, et avec lesquels je laboure. Il y a soixante ans que je suis un peu vexé, et je m'en console dans ma chaudière, pratiquant *quid faciat lætas segetes*. J'ai surtout *lætum animum*, malgré la cabale qui croit m'affliger, et dont je me moquerai tant que j'aurai un souffle de vie, &c.



## F R A G M E N T

## D' U N E L E T T R E

SOUS LE NOM DE M. DE MORZA , A M.\*\*\*

1 7 7 2.

VOTRE *Paulian*, Monsieur, est aussi ignoré dans Paris, que les tragédies et les comédies de l'année passée, les oraisons funèbres faites dans ce siècle, les almanachs des muses, et la foule innombrable des autres fadaïses dont la presse est surchargée. Ce n'est pas seulement la rage d'un fanatisme imbécille qui met la plume à la main de ces gens-là, c'est une autre espèce de rage, qui est le résultat de la misère, de la faim, de la répugnance pour un métier honnête, et de cet orgueil secret qui se mêle aux sentimens les plus bas. Nous en avons un bel exemple dans cet homme nommé *Sabotier*, natif de Castres. Il ne tenait qu'à lui d'être un bon perruquier, comme son père; il s'est fait abbé, et vous savez ce qu'il est devenu. Après avoir été chassé de Toulouse et mis au cachot à Strasbourg, il se procura, je ne fais comment, une entrée dans  
la

la maison de M. *Helvétius* ; et la première chose qu'il fit , après la mort de son bienfaiteur et de son maître , fut de le déchirer , non pas à belles dents , mais à très-vilaines dents , dans un de ces dictionnaires de calomnies , intitulé *Les trois siècles* , ouvrage de la haine et de l'envie de quelques prétendus gens de lettres décrédités , qui eurent la bassesse de s'affocier avec lui ; et savez-vous , Monsieur , quel prétexte ils inventèrent pour justifier cette œuvre d'iniquité ? celui de défendre la religion chrétienne. C'est sous ce masque sacré que cette petite troupe de démons voulut paraître en anges de lumière.

Il est bon , Monsieur , de savoir quels sont ces apôtres ; le public un jour les connaîtra tous : en attendant je vous dirai que , dans un de mes voyages , j'ai vu entre les mains de M. de V..... un extrait et un commentaire de *Spinoza* , écrit tout entier de la main de ce malheureux *Sabotier*. C'est un in-4° de 57 pages ; intitulé *Analyse de Spinoza* , où l'on expose les causes et les motifs de l'incrédulité de ce philosophe. Le manuscrit commence par ces mots , *Spinoza était fils d'un juif marchand* , et finit par ceux-ci , *adieu baptisabit*. Il est accompagné d'un recueil de petites pièces de vers de M. l'abbé , dignes des étrennes de la Saint-Jean et des lieux honnêtes où ce saint homme

les a faits. Tout cela est écrit de la main de M. l'abbé *Sabotier*, et signé de lui. Des personnes que ce confesseur avait insultées, dans son dictionnaire des trois siècles, envoyèrent ce manuscrit à M. de *V.....*, espérant qu'il le dénoncerait au ministre qui veille sur la littérature, et qu'il obtiendrait qu'on fit de ce confesseur un martyr; mais M. de *V.....* n'était pas homme à descendre à une telle vengeance; et celui qui avait tiré l'abbé *Desfontaines* de bicêtre, ne pouvait s'avilir jusqu'à persécuter le petit abbé commentateur.

Vous connaissez, Monsieur, la fameuse réponse de *Desfontaines* à M. le comte d'*Argenson*: *Monseigneur, il faut que je vive. Il faut que l'abbé Sabotier vive aussi: mais je conseillerais à tous les malheureux qui croient vivre de brochures, soit contre les beaux arts, soit contre le gouvernement, de lire avec attention ces vers du Pauvre diable.*

Prête l'oreille à mes avis fidèles.

Jadis l'Égypte eut moins de fauterelles,  
 Que l'on ne voit aujourd'hui dans Paris  
 De malotrus foi-disant beaux esprits,  
 Qui, dissertant sur les pièces nouvelles,  
 En font encor de plus siffables qu'elles;

Tous l'un de l'autre ennemis obstinés ;  
 Mordus , mordans , chanfonneurs , chanfonnés ,  
 Nourris de vent au temple de mémoire ;  
 Peuple croté qui dispense la gloire.  
 J'estime plus ces honnêtes enfans ,  
 Qui de Savqie arrivent tous les ans ,  
 Et dont la main légèrement effuie  
 Ces longs canaux engorgés par la fuie ;  
 J'estime plus celle qui , dans un coin ,  
 Tricote en paix les bas dont j'ai befoin ;  
 Le cordonnier qui vient , de ma chaussure ,  
 Prendre à genoux la forme et la figure ,  
 Que le métier de tes obscurs Frérons , &c.

A M. DE LA HARPE.

A Ferney , le 19 avril 1772.

Vous prêtez de belles ailes à ce Mercure qui n'était pas même galant du temps de *Visé* , et qui devient , grace à vos soins , un monument de goût , de raison et de génie.

Votre dissertation sur l'ode me paraît un des meilleurs ouvrages que nous ayons. Vous donnez le précepte et l'exemple. C'est ce que j'avais conseillé il y a long-temps aux journalistes ; mais peut-on conseiller d'avoir du

talent? Vos traductions d'*Horace* et de *Pindare* prouvent bien qu'il faut être poète pour les traduire. M. de *Chabanon* était très-capable de nous donner *Pindare* en vers français; et s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il travaillait pour une société littéraire, plus occupée de la connaissance de la langue grecque et des anciens usages, que de notre poésie.

Je pense qu'on ne chanta les odes de *Pindare* qu'une fois, et encore en cérémonie, le jour qu'on célébrait les chevaux d'*Hiéron*, ou quelque héros qui avait vaincu à coups de poing. Mais j'ai lieu de croire qu'on répétait souvent à table les chansons d'*Anacréon* et quelques-unes d'*Horace*: une ode, après tout, est une chanson; c'est un des attributs de la joie. Nous avons, dans notre langue, des couplets sans nombre qui valent bien ceux des Grecs, et qu'*Anacréon* aurait chantés lui-même, comme on l'a déjà dit très-justement.

Toute la France, du temps de notre adorable *Henri IV*, chantait, *Charmante Gabrielle*; et je doute que, dans toutes les odes grecques, on trouve un meilleur couplet que le second de cette chanson fameuse :

Recevez ma couronne,  
Le prix de ma valeur;  
Je la tiens de Bellone,  
Tenez-la de mon cœur.

A l'égard de l'air nous ne pouvons avoir les pièces de comparaison ; mais j'ai de fortes raisons pour croire que la musique grecque était aussi simple que la nôtre l'a été , et qu'elle ressemblait un peu à nos noëls et à quelques airs de notre chant grégorien : ce qui me le fait croire , c'est que le pape *Grégoire* , quoique né à Rome , était originaire d'une famille grecque , et qu'il substitua la musique de sa patrie au hurlement des occidentaux.

A l'égard des chansons pindariques , j'ai vu avec plaisir , dans un essai de supplément à l'entreprise immortelle de l'Encyclopédie , qu'on y cite des morceaux sublimes de *Quinault* , qui ont toute la force de *Pindare* , en conservant toujours cet heureux naturel qui caractérise le phénix de la poésie chantante , comme l'appelle *la Bruyère*.

Chantons dans ces aimables lieux  
 Les douceurs d'une paix charmante ;  
 Les superbes géants , armés contre les dieux ,  
 Ne nous donnent plus d'épouvante.  
 Ils font ensevelis sous la masse pesante  
 Des monts qu'ils entassaient pour attaquer les cieux.  
 Nous avons vu tomber leur chef audacieux  
 Sous une montagne brûlante ;  
 Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux  
 Les restes enflammés de sa rage expirante ;



Jupiter est victorieux ,  
 Et tout cède à l'effort de sa main foudroyante.  
 Chantons dans ces aimables lieux  
 Les douceurs d'une paix charmante.

Le beau chant de la déclamation , qu'on appelle récitatif , donnait un nouveau prix à ces vers héroïques pleins d'images et d'harmonie. Je ne fais s'il est possible de pousser plus loin cet art de la déclamation que dans la dernière scène d'Armide ; et je pense qu'on ne trouvera , dans aucun poëte grec , rien d'aussi attachant , d'aussi animé , d'aussi pittoresque , que ce dernier morceau d'Armide , et que le quatrième acte de Roland.

Non-seulement la lecture d'une ode me paraît un peu insipide à côté de ces chefs-d'œuvre qui parlent à tous les sens ; mais je donnerais , pour ce quatrième acte de *Quinault* , toutes les satires de *Boileau* , injuste ennemi de cet homme unique en son genre , qui contribua comme *Boileau* à la gloire du grand siècle , et qui savait apprécier les sombres beautés de son ennemi , tandis que *Boileau* ne savait pas rendre justice aux siennes.

Je reviens à nos odes : elles sont des stances , et rien de plus ; elles peuvent amuser un lecteur quand il y a de l'esprit et des

vérités : par exemple , je vous prie d'apprécier cette stance de *la Motte*.

Les champs de Pharfale et d'Arbelle  
 Ont vu triompher deux vainqueurs,  
 L'un et l'autre digne modèle  
 Que se proposent les grands cœurs ;  
 Mais le succès a fait leur gloire ;  
 Et si le sceau de la victoire  
 N'eût consacré ces demi-dieux ,  
 Alexandre , aux yeux du vulgaire,  
 N'aurait été qu'un téméraire ,  
 Et César qu'un féditieux.

Dites - moi si vous connaissez rien de plus vrai , de plus digne d'être senti par un roi et par un philosophe ? *Pindare* ne parlait pas ainsi à cet *Hiéron* , qui lui donna pour ses louanges cinq talens , évalués du temps du grand *Colbert* , à mille écus le talent , lequel en vaut aujourd'hui deux mille.

La grande ode , ou plutôt la grande hymne d'*Horace* , pour les jeux séculaires , est belle dans un goût tout différent. Le poète y chante *Jupiter* , le soleil , la lune , la déesse des accouchemens , *Troye* , *Achille* , *Enée* , &c. Cependant il n'y a point de galimatias ; vous n'y voyez point cet entassement d'images gigantesques , jetées au hasard , incohérentes ,

fausses , puériles par leur enflure même , et qui sont cent fois répétées sans choix et sans raison ; ce n'est pas à *Pindare* que j'adresse ce petit reproche.

Après avoir très-bien jugé , et même très-bien imité *Horace* et *Pindare* ; et après avoir rendu , au très-estimable M. de *Chabanon* , la justice que mérite sa prose noble et harmonieuse , qui paraît si facile , malgré le travail le plus pénible , vous avez rendu une autre espèce de justice. Vous avez examiné , avec autant de goût et de finesse que de sagesse et d'honnêteté , je ne fais quelle fatire un peu grossière , intitulée *Épître de Boileau*. Je ne la connais que par le peu de vers que vous en rapportez , et dont vous faites une critique très-judicieuse. Je vois que plusieurs personnes d'un rare mérite , sont attaquées dans cette fatire , messieurs de *Saint-Lambert* , de *Lille* , *Saurin* , *Marmontel* , *Thomas* , *du Belloi* ; et vous-même , Monsieur , vous paraissez avoir votre part aux petites injures qu'un jeune écolier s'avise de dire à tous ceux qui soutiennent aujourd'hui l'honneur de la littérature française.

Comment ferait reçu un écolier qui viendrait se présenter dans une académie le jour de la distribution des prix , et qui dirait à la porte : Messieurs , je viens vous prouver

que vous êtes les plus méprifables des gens de lettres ? Il faudrait commencer par être très-estimable pour ofer tenir un tel discours, et alors on ne le tiendrait pas.

Lorsque la raison, les talens, les mœurs, de ce jeune homme auront acquis un peu de maturité, il sentira l'extrême obligation qu'il vous aura de l'avoir corrigé. Il verra qu'un fatirique qui ne couvre pas, par des talens éminens, ce vice né de l'orgueil et de la bassesse, croupit toute sa vie dans l'opprobre; qu'on le hait sans le craindre, qu'on le méprise sans qu'il fasse pitié; que toutes les portes de la fortune et de la considération lui sont fermées; que ceux qui l'ont encouragé dans ce métier infame, sont les premiers à l'abandonner; et que les hommes méchans, qui instruisent un chien à mordre, ne se chargent jamais de le nourrir.

Si l'on peut se permettre un peu de fatire, ce n'est, ce me semble, que quand on est attaqué. *Corneille*, vilipendé par *Scudéri*, daigna faire un mauvais rondeau contre le gouverneur de Notre-Dame de la Garde. *Fontenelle*, honni par *Racine* et par *Boileau*, leur décocha quelques épigrammes médiocres. Il faut bien quelquefois faire la guerre défensive; il y a eu des rois qui ne s'en sont pas tenus à cette guerre de nécessité.

Pour vous, Monsieur, il me semble que vous foutenez la vôtre bien noblement. Vous éclairez vos ennemis en triomphant d'eux; vous ressemblez à ces braves généraux qui traitent leurs prisonniers avec politesse, et qui leur font faire grande chère.

Il faut avouer que la plupart des querelles littéraires sont l'opprobre d'une nation.

C'est une chose plaisante à considérer que tous ces bas fatiriques qui osent avoir de l'orgueil : en voici un qui reproche cent erreurs historiques à un homme qui a étudié l'histoire toute sa vie. Il n'est pas vrai, lui dit-il, que les rois de la première race aient eu plusieurs femmes à la fois; il n'est pas vrai que *Constantin* ait fait mourir son beau-père, son beau-frère, son neveu, sa femme et son fils; il est vrai que l'empereur *Julien*, qui n'était point philosophe, immola une femme et plusieurs enfans à la lune, dans le temple de Carrès; car *Théodoret* l'a dit, et c'était un secret sûr pour battre les Perses, que de pendre une femme par les cheveux, et de lui arracher le cœur. Il n'est pas vrai que jamais un laïque ait confessé un laïque; témoin le sire de *Joinville*, qui dit avoir confessé et absout le connétable de Chypre, selon qu'il en avait le droit, et témoin *S<sup>t</sup> Thomas* qui dit expressément : La confession à un laïque n'est

pas sacrement ; mais elle est comme sacrement. *Confessio , ex defectu sacerdotis laïco , est sacramentalis quodammodo.* (Tome II, page 255.) Il est faux que les abbeffes aient confessé jamais leurs religieuses ; car *Fleuri*, dans son Histoire ecclésiastique, dit qu'au treizième siècle les abbeffes, en Espagne, confessaient les religieuses et prêchaient, (Tome XVI, page 246 ; ) car ce droit fut établi par la règle de *S<sup>t</sup> Basile*, (Tome II, page 453 ; ) car il fut long-temps en usage dans l'Eglise latine, (*Martenne*, tome II, page 39.) Il n'est pas vrai que la Saint-Barthelemi fut préméditée ; car tous les historiens, à commencer par le respectable de *Thou*, conviennent qu'elle le fut. Il est vrai que la pucelle d'Orléans fut inspirée ; car *Monstrelet*, contemporain, dit expressément le contraire : donc vous êtes un ennemi de DIEU et de l'Etat.

Quand on a daigné répondre à cet homme, car il faut répondre sur les faits et jamais sur le goût, il fait encore un gros livre pour sauver son amour propre, et pour dire que, s'il s'est trompé sur quelques bagatelles, c'était à bonne intention.

Vous avez grande raison, Monsieur, de ne pas baisser les yeux vers de tels objets ; mais ne vous lassez pas de combattre en faveur du bon goût : avancez hardiment dans cette



épineuse carrière des lettres, où vous avez remporté plus d'une victoire en plus d'un genre. Vous savez que les serpens font sur la route, mais qu'au bout est le temple de la gloire. Ce n'est point l'amitié qui m'a dicté cette lettre; c'est la vérité: mais j'avoue que mon amitié pour vous a beaucoup augmenté avec votre mérite, et avec les malheureux efforts qu'on a faits pour étouffer ce mérite qu'on devait encourager.

## A U M E M E.

Juillet ou août 1772.

**V**ous n'êtes pas, Monsieur, le seul à qui l'on ait attribué les vers d'autrui. Il y a eu, de tout temps, des pères putatifs d'enfans qu'ils n'avaient pas faits.

M. d'*Hannetaire*, homme de lettres et de mérite, retiré depuis long-temps à Bruxelles, se plaint à moi, par sa lettre du 6 juin, qu'on ait imprimé sous mon nom une épître en vers qu'il revendique. Elle commence ainsi:

En vain, en quittant ton séjour,  
 Cher ami, j'abjurai la rime;  
 La même ardeur encor m'anime  
 Et semble augmenter chaque jour.

Il est juste que je lui rende son bien dont il doit être jaloux. Je ne puis choisir de dépôt plus convenable que celui du Mercure, pour y consigner ma déclaration authentique, que je n'ai nulle part à cette pièce ingénieuse; qu'on m'a fait trop d'honneur; et que je n'ai jamais vu cet ouvrage, ni M. de M.... auquel il est adressé, ni le recueil où il est imprimé. Je ne veux point être plagiaire, comme on le dit dans l'Année littéraire. C'est ainsi que je restituai fidèlement, dans les journaux, des vers d'un tendre amant pour une belle actrice de Marseille. Je protestai, avec candeur, que je n'avais jamais eu les faveurs de cette héroïne. Voilà comme, à la longue, la vérité triomphe de tout. Il y a cinquante ans que les libraires ceignent tous les jours ma tête de lauriers qui ne m'appartiennent point. Je les restitue à leurs propriétaires, dès que j'en suis informé.

Il est vrai que ces grands honneurs, que les libraires et les curieux nous font quelquefois à vous et à moi, ont leurs petits inconvéniens. Il n'y a pas long-temps qu'un homme, qui prend le titre d'avocat, et qui divertit le barreau, eut la bonté de faire mon testament et de l'imprimer. Plusieurs personnes, dans nos provinces, et dans les pays étrangers, crurent en effet que cette belle pièce était de

moi ; mais comme je me suis toujours déclaré contre les testamens attribués aux cardinaux de *Richelieu*, de *Mazarin* et d'*Albéroni*, contre ceux qui ont couru sous les noms des ministres d'Etat, *Louvois* et *Colbert*, et du maréchal de *Bellisle*, il est bien juste que je m'élève aussi contre le mien, quoique je sois fort loin d'être ministre. Je restitue donc à M. *Marchand*, avocat en parlement, mes dernières volontés qui ne sont qu'à lui ; et je le supplie au moins de vouloir bien regarder cette déclaration comme mon codicille.

En attendant que je le fasse mon exécuteur testamentaire, je dois, pendant que je suis encore en vie, certifier que des volumes entiers de lettres imprimées sous mon nom, où il n'y a pas le sens commun, ne sont pourtant pas de moi.

Je fais cette occasion pour apprendre à cinq ou six lecteurs, qui ne s'en soucient guère, que l'article *Messie*, imprimé dans le grand dictionnaire encyclopédique, et dans plusieurs autres recueils, n'est pas mon ouvrage, mais celui de M. *Polier de Bottens*, qui jouit d'une dignité ecclésiastique dans une ville célèbre, et dont la piété, la science et l'éloquence sont assez connues. On m'a envoyé depuis peu son manuscrit, qui est tout entier de sa main.

Il est bon d'observer que , lorsqu'on croyait cet ouvrage d'un laïque , plusieurs confrères de l'auteur le condamnèrent avec emportement ; mais , quand ils furent qu'il était d'un homme de leur robe , ils l'admirent. C'est ainsi qu'on juge assez souvent , et on ne se corrigera pas.

Comme les vieillards aiment à conter , et même à répéter , je vous ramentevrai qu'un jour les beaux esprits du royaume , et c'étaient le prince de *Vendôme* , le chevalier de *Bouillon* , l'abbé de *Chaulieu* , l'abbé de *Bussi* , qui avait plus d'esprit que son père , et plusieurs élèves de *Bachaumont* , de *Chapelle* , et de la célèbre *Ninon* , disaient à souper tout le mal possible de *la Motte-Houdart*. Les fables de *la Motte* venaient de paraître : on les traitait avec le plus grand mépris ; on assurait qu'il lui était impossible d'approcher des plus médiocres fables de *la Fontaine*. Je leur parlai d'une nouvelle édition de ce même *la Fontaine* , et de plusieurs fables de cet auteur qu'on avait retrouvées. Je leur en citai une ; ils furent en extase ; ils se récriaient. Jamais *la Motte* n'aura ce style , disaient-ils : quelle finesse et quelle grace ! on reconnaît *la Fontaine* à chaque mot. La fable était de *la Motte*.

Passé encore , lorsqu'on ne se trompe que sur de telles fables ; mais lorsque le préjugé ,

l'envie, la cabale, imputent à des citoyens des ouvrages dangereux ; lorsque la calomnie vole de bouche en bouche aux oreilles des puissans du siècle ; lorsque la persécution est le fruit de cette calomnie : alors que faut-il faire ? cultiver son jardin comme *Candide*.

## L E T T R E

## SUR LA PRETENDUE COMETE.

A Grenoble , ce 17 mai 1773.

QUELQUES Parisiens , qui ne sont pas philosophes , et qui , si on les en croit , n'auront pas le temps de le devenir , m'ont mandé que la fin du monde approchait , et que ce serait infailliblement pour le 20 du mois de mai où nous sommes.

Ils attendent ce jour-là une comète qui doit prendre notre petit globe à revers , et le réduire en poudre impalpable , selon une certaine prédiction de l'académie des sciences qui n'a point été faite.

Rien n'est plus probable que cet événement. Car *Jacques Bernouilli* , dans son traité de la comète , prédit expressément que la  
fameuse

fameuse comète de 1680 reviendrait avec un terrible fracas, le 17 mars 1719; il nous assura qu'à la vérité sa perruque ne signifierait rien de mauvais, mais que sa queue serait un signe infailible de la colère du ciel. Si *Jacques Bernouilli* se trompa, ce n'est peut-être que de cinquante-quatre ans et trois jours.

Or, une erreur aussi peu considérable étant regardée comme nulle dans l'immensité des siècles par tous les géomètres, il est clair que rien n'est plus raisonnable que d'espérer la fin du monde pour le 20 du présent mois de mai 1773, ou dans quelque'autre année. Si la chose n'arrive pas; ce qui est différé n'est pas perdu.

Il n'y a certainement nulle raison de se moquer de M. *Trissotin*, tout *Trissotin* qu'il est, lorsqu'il vient dire à madame *Philaminte* :

Nous l'avons cette nuit, Madame, échappé belle :  
 Un monde auprès de nous en passant tout du long ,  
 Est chu tout au travers de notre tourbillon :  
 Et s'il eût, en passant, rencontré notre terre ,  
 Elle eût été brisée en morceaux comme verre.

Une comète peut, à toute force, rencontrer notre globe dans la parabole qu'elle peut parcourir; mais alors qu'arrivera-t-il? ou cette



comète aura une force égale à celle de la terre , ou plus grande , ou plus petite. Si égale , nous lui ferons autant de mal qu'elle nous en fera , la réaction étant égale à l'action ; si plus grande , elle nous entraînera avec elle ; si plus petite , nous l'entraînerons.

Ce grand événement peut s'arranger de mille manières , et personne ne peut affirmer que la terre et les autres planètes n'aient pas éprouvé plus d'une révolution , par l'embarras d'une comète rencontrée dans leur chemin.

Le grand *Newton* nous a donné de plus fortes alarmes que *M. Triffotin* ; car il a prétendu que la comète de 1680 , s'étant approchée du soleil à la distance d'un demi-diamètre de cet astre , dut acquérir une chaleur deux mille fois plus forte que celle du fer embrasé ; *M. le Monnier* dit trois mille. Mais , supposons que cette comète eût été de fer , pourquoi aurait-elle acquis , à cent cinquante mille lieues du soleil , une chaleur deux ou trois mille fois plus forte que le fer ne peut en acquérir dans nos forges ? Les solides , comme les fluides , ont chacun leur dernier degré de chaleur qui ne peut augmenter. L'eau bouillante ne peut jamais s'échauffer davantage ; l'huile de même , les métaux de même. Le fer , le cuivre , qui coulent dans nos forges

en fleuves de feu , ne m'embrasent jamais plus que leur nature ne comporte. Le feu d'une forge est le même que celui du soleil. Cet astre étant plus grand embrasera les corps plus vite ; mais il ne les embrasera pas avec une plus grande intensité que celle qu'ils peuvent souffrir.

*Newton*, dans son calcul, a supposé que l'embrasement du fer pourrait augmenter, et a calculé suivant cette hypothèse. Mais comment un corps, quel qu'il soit, passant rapidement à cent cinquante mille lieues du soleil, peut-il s'embraser deux mille fois plus que le fer qui est pénétré de feu dans une fournaise ardente, et qui est parvenu à son dernier degré de chaleur ? Il semble que *Newton* pouvait réserver cette aventure de l'inflammation pour son commentaire de l'Apocalypse.

Quant au retour des mêmes comètes, c'est une opinion très-raisonnable ; mais elle n'est pas démontrée. Elle est si peu démontrée, qu'excepté *M. Clairaut*, tous ceux qui ont prédit leur apparition, ont été pris pour dupes.

Il est beau, sans doute, d'en avoir assez pour se tromper ainsi ; mais attendons encore quelques milliers de siècles pour avoir la démonstration.

Nous sommes parvenus lentement à connaître quelque chose de la nature ; la postérité achevera le reste lentement.

On prétend que les anciens savaient, comme nous, que les comètes sont des planètes qui ont un cours régulier autour du soleil ; et on cite en preuve des *Pythagore*, des *Philolaüs*, des *Sénèque*, des *Plutarque*, &c. &c.

Oui, ils le savaient d'une science confuse, incertaine, qui n'était point une science ; ils connaissaient la circulation des comètes, comme *Hippocrate* connaissait la circulation du sang, sans l'avoir définie, sans l'avoir prouvée, sans l'avoir enseignée.

Jamais il n'y eut aucune école qui enseignât méthodiquement la course de la terre, des autres planètes, et des comètes, autour du soleil dans leurs orbites ; c'était un soupçon jeté au hasard, une idée philosophique tombée dans quelques têtes, et non développée. C'est à peu-près ainsi que *Bacon* avait annoncé une gravitation, une attraction universelle ; les vrais inventeurs sont ceux qui prouvent.

M. le Monnier, dans ses *Institutions astronomiques*, a raison de citer *Sénèque* le philosophe, qui dit : *non existimo cometem subitaneum esse ignem, sed inter opera æterna naturæ*. Je ne crois pas les comètes des feux subitement

allumés , mais des ouvrages éternels de la nature.

Il faut louer , honorer *Sénèque* d'avoir deviné que le temps viendrait où la postérité ferait étonnée que son siècle eût ignoré des choses si simples. *Veniet tempus quo posterit tam aperta nos nescisse mirabuntur.* Mais cela même prouve que de son temps on n'en savait rien.

C'était le sort des *Sénèque* de prédire l'avenir , par de simples conjectures , d'une manière toute contraire à celle des autres prophètes. *Sénèque le tragique* prédit ainsi , dans un chœur de son *Thieste* , la découverte d'un nouveau monde. Mais si on voulait en inférer que *Sénèque* doit partager avec le Génois *Colombo* la gloire de la découverte , on ferait non-seulement injuste , on ferait ridicule.

Nous ne trouverons point dans *Plutarque* de témoignage plus fort en faveur de l'antiquité , que dans *Sénèque*. Quelques (a) pythagoriciens , dit-il , pensent qu'une comète est un astre qui ne se montre qu'après un certain temps. D'autres assurent qu'une comète n'est qu'un effet de la vision , comme les apparences de ce qu'on voit dans un miroir. *Anaxagore* et *Démocrite* disent que c'est un concours d'étoiles mêlant leur lumière

(a) Des opinions des philosophes , liv. XIII.

*ensemble. Aristote prétend que c'est une exhalaison du sec enflammé, &c.*

Or je demande si l'exhalaison du sec, les apparences du miroir, et le concours des deux lumières, donnent une idée bien nette de la théorie des comètes ?

L'opinion du peuple de Paris, qu'une comète qui apparaîtrait le 20 ou le 21 de mai 1773, nous amènerait la fin du monde, a quelque chose de plus positif que le discours de *Plutarque* : mais cette idée n'est pas neuve. Il y a long-temps que les gens qui savaient comment le monde a été fait, savaient aussi comment il devait finir. *Jupiter* lui-même dit, dès le premier livre des *Métamorphoses*, que le monde doit périr par le feu.

*Esse quoque in fatis reminiscitur adfore tempus  
Quo mare, quo tellus, corruptaque regia cæli,  
Ardeat, et mundi moles operosa labore.*

Mais *Jupiter* ne dit point que ce sera l'effet d'une comète. Cette idée de la fin du monde dura depuis *Jupiter* jusqu'à notre treizième siècle. Nos moines en profitèrent. On fait que plus d'un acte de donation à ces pauvres gens commençait par ces mots : *la fin du monde étant proche, et moi, N. . . ne voulant pas être rangé parmi les boucs, je donne pour le remède*

de mon ame, &c. &c. mais les comètes n'eurent aucune part à ces dévotions.

Le *Jacq Pudding*, qui prédit à Londres, en 1756, un tremblement de terre, et la destruction de la ville, ne mit aucune comète de moitié avec lui dans le parti, et cependant le peuple épouvanté fortit de la ville au jour marqué par ce mage.

Les Parisiens ne déferteront pas leur ville, le 20 mai ; ils feront des chansons, et on jouera la comète à la fin du monde à l'opéra comique, &c. &c.

A M \* \* \*

SUR LES ANECDOTES.

1774.

C'EST un petit mal, il est vrai, Monsieur, qu'on ait attribué au pape *Ganganelli* et à la reine *Christine*, des lettres que ni l'un ni l'autre n'ont pu écrire. Il y a long-temps que des charlatans trompent le monde pour de l'argent. On y doit être accoutumé depuis que le grave historien *Flavien Josefhe* nous a certifié qu'on voyait encore de son temps un



bel écrit du fils de *Seth*, c'est-à-dire, d'un propre petit-fils d'*Adam*, sur l'astrologie; qu'une partie de ce livre était gravée sur une colonne de pierre, pour résister à l'eau, quand le genre humain périrait par le déluge; et l'autre partie sur une colonne de brique, pour résister au feu, quand l'incendie universel détruirait le monde. On ne peut dater de plus haut les mensonges par écrit. Je crois que c'est l'abbé de *Tilladet* qui disait : *Dès qu'une chose est imprimée, pariez, sans l'avoir lue, qu'elle n'est pas vraie; je serai toujours de moitié avec vous, et ma fortune est faite.* Que voulez-vous en effet qu'on pense de tous ces libelles sans nombre, de ces aña, de ces satires de la cour, qui amusent et fatiguent la France, depuis le temps de la ligue jusqu'à la fronde, et depuis la fronde jusqu'à nos jours ?

C'est encore pis chez nos voisins; il y a cent ans que la moitié de l'Angleterre écrit contre l'autre.

Un *Mathusalem*, qui passerait toute sa vie à lire, n'aurait pas le temps de parcourir la centième partie de ces sottises. Elles tombent toutes dans le mépris, mais non pas dans l'oubli. Vous trouvez des curieux qui rassemblent ces vieux fatras, et qui croient avoir des monumens de l'histoire; comme on voit des gens qui ont des cabinets de  
papillons

papillons et de chenilles , et qui se croient des *Plines*.

De quels faits peut-on être un peu instruit dans l'histoire de ce monde ? des grands événemens publics que personne n'a jamais contestés. *César* a été vainqueur à *Pharfale*, et assassiné dans le sénat. *Mahomet II* a pris Constantinople. Une partie des citoyens de Paris a massacré l'autre dans la nuit de la *Saint-Barthelemi*. On ne peut en douter ; mais qui peut pénétrer les détails ? On aperçoit de loin la couleur dominante ; les nuances échappent nécessairement.

Voulez-vous croire tout ce que vous dit *Tacite*, parce que son style vous plaît et vous subjugue ? Mais de ce qu'on fait plaisir, il ne s'enfuit pas qu'on ait dit toujours la vérité. Vous êtes un peu malin , et vous aimez un auteur plus malin que vous. *Tacite* a beau nous dire , au commencement de son histoire , qu'il faut éviter l'adulation et la satire , qu'il n'aime ni ne hait les empereurs dont il parle ; je lui répondrais : Vous les haïssez , parce que vous êtes né romain , et qu'ils ont été souverains ; vous vouliez les faire haïr du genre humain dans leurs actions les plus indifférentes. Je ne veux justifier *Domitien* envers vous ni envers personne ; mais pourquoi semblez-vous faire un crime à cet empereur ,

d'avoir envoyé de fréquens courriers s'informer de la santé d'*Agricola*, votre beau-père, dans sa dernière maladie ? Pourquoi cette marque d'amitié, ou du moins d'attention, ne vous semble-t-elle qu'un désir secret de se réjouir plus tôt de la mort d'*Agricola* ? Je pourrais opposer au portrait affreux que vous faites de *Tibère*, et aux horreurs mémorables que vous en rapportez, les éloges que lui donne le juif *Philon*, plus ennemi encore que vous des empereurs romains ; je pourrais même, en abhorrant *Néron* autant que vous le détestez, vous embarrasser sur le projet long-temps suivi de tuer sa mère *Agrippine*, et sur la trirème inventée pour la noyer. Je vous exposerais mes doutes sur l'inceste, dans lequel cette *Agrippine* voulait engager son fils, dans le temps même que *Néron* se disposait à l'affa-siner ; mais je ne suis pas assez hardi pour ôter un crime à *Néron*, et pour disputer contre *Tacite*.

Il me suffit, Monsieur, de vous dire que si on peut former tant de doutes sur l'histoire des premiers empereurs romains, si bien écrite par tant de contemporains illustres, on doit, à plus forte raison, se défier de tout ce que des barbares sans lettres ont écrit pour des peuples encore plus barbares et plus ignorans qu'eux.

Dites-moi comment le galimatias asiatique sur l'astrologie, l'alchimie, la médecine du corps et de l'âme, a fait le tour du monde, et l'a gouverné.

A M. R O S S E T,

MAITRE DES COMPTES,

*Auteur d'un Poëme sur l'agriculture, dédié au roi.*

A Ferney, le 22 avril 1774.

M O N S I E U R,

Vous pardonneriez, sans doute, à mon grand âge et à mes maladies continuelles, si je ne vous ai pas remercié plutôt du beau présent dont vous m'avez honoré.

J'ai lu, avec beaucoup d'attention, votre poëme sur l'agriculture. J'y ai trouvé l'utile et l'agréable, la variété nécessaire, et la difficulté presque toujours heureusement surmontée.

On dit que vous n'avez jamais cultivé l'art que vous enseignez. Je l'exerce depuis plus de vingt ans, et certainement je ne l'enseignerai pas après vous.

J'ai été étonné que , dans votre premier chant , vous adoptiez la méthode de M. *Tull*, anglais , de semer par planches. Plusieurs de nos français ( que vous appelez toujours françois , et que par conséquent vous n'avez jamais osé mettre au bout d'un vers ) ont voulu mettre en crédit cette innovation. Je puis vous assurer qu'elle est détestable , du moins dans le climat que j'habite. Un homme qui a été long-temps loué dans les journaux , et qui était cultivateur par titres , se ruinait à semer par planches , et était obligé d'emprunter de l'argent , tandis que son nom brillait dans le *Mercur*.

J'ai défriché les terrains les plus ingrats , qui n'avaient jamais pu seulement produire un peu d'herbe grossière ; mais je ne conseillerai à personne de m'imiter , excepté à des moines , parce qu'eux seuls sont assez riches pour suffire à ces frais immenses , et pour attendre vingt ans le fruit de leurs travaux.

Voilà pourquoi l'illustre et respectable M. de *Saint-Lambert* , que vous avouez être distingué par ses talens , a dit très-justement qu'il a fait des *Géorgiques pour les hommes chargés de protéger les campagnes , et non pour ceux qui les cultivent ; que les Géorgiques de Virgile ne peuvent être d'aucun usage aux paysans ; que donner à cet ordre d'hommes des leçons en vers*

sur leur métier, est un ouvrage inutile ; mais qu'il sera utile à jamais d'inspirer à ceux que les lois élèvent au-dessus des cultivateurs, la bienveillance et les égards qu'ils doivent à des citoyens estimables.

Rien n'est plus vrai, Monsieur ; foyez sûr que, si je lisais aux payfans de mes villages les Oeuvres et les Jours d'*Hésiode*, les Géorgiques de *Virgile* et les vôtres, ils n'y comprendraient rien. Je me croirais même en conscience obligé de leur faire restitution, si je les invitais à cultiver la terre en Suisse, comme on la cultivait auprès de Mantoue.

Les Géorgiques de *Virgile* feront toujours les délices des gens de lettres ; non pas à cause de ses préceptes, qui sont, pour la plupart, les vaines répétitions des préjugés les plus grossiers ; non pas à cause des impertinentes louanges et de l'infame idolâtrie qu'il prodigue au triumvir *Octave* ; mais à cause de ses admirables épisodes, de sa belle description de l'Italie, de ce morceau si charmant de poésie et de philosophie, qui commence par ces vers :

*O fortunatos nimium, &c.*

à cause de sa terrible et touchante description de la peste ; enfin à cause de l'épisode d'*Orphée*.



Voilà pourquoi M. de *Saint-Lambert* donne aux *Géorgiques* l'épithète de charmantes, que vous semblez condamner.

J'aurais mauvaise grâce, Monsieur, de me plaindre que vous avez été plus sévère envers moi qu'envers M. de *Saint-Lambert*. Vous me reprochez d'avoir dit, dans mon discours à l'académie, qu'on ne pouvait faire des *Géorgiques* en français. J'ai dit qu'on ne l'osait pas, et je n'ai jamais dit qu'on ne le pouvait pas. Je me suis plaint de la timidité des auteurs, et non pas de leur impuissance. J'ai dit en propres mots qu'on avait resserré les agrémens de la langue dans des bornes trop étroites. Je vous ai annoncé à la nation; et il me paraît que vous traitez un peu mal votre précurseur.

Il me semble que vous en voulez aussi à la poésie dramatique, quand vous dites que *la prose a eu au moins autant de part à la formation de notre langue que la poésie de notre théâtre; et que quand Corneille mit au jour ses chefs-d'œuvre, Balzac et Pélisson avaient écrit, et Pascal écrivait.*

Premièrement on ne peut compter *Balzac*, cet écrivain de phrases ampoulées, qui changea le naturel du style épistolaire en fades déclamations recherchées.

A l'égard de *Pélisson*, il n'avait rien fait avant le *Cid* et *Cinna*.

Les lettres provinciales de *Pascal* ne parurent qu'en 1654, et la tragedie de *Cinna*, faite en 1642, fut jouée en 1643. Ainsi il est évident, Monsieur, que c'est *Corneille* qui, le premier, a fait de véritablement beaux ouvrages en notre langue.

Permettez-moi de vous dire que ce n'est pas à vous de rabaisser la poésie. J'aimerais autant que M. d'*Alembert* et M. le marquis de *Condorcet* rabaiſſassent les mathématiques : que chacun jouisse de sa gloire. Celle de M. de *Saint-Lambert* est d'avoir enseigné aux possesseurs des terres à être humains envers leurs vassaux ; aux ministres, à adoucir le fardeau des impôts, autant que l'intérêt de l'Etat peut le permettre. Il a orné son poème d'épisodes très-agréables. Il a écrit avec sensibilité et avec imagination.

Vous avez joint, Monsieur, l'exactitude aux ornemens ; vous avez lutté, à tout moment, contre les difficultés de la langue, et vous les avez vaincues. M. de *Saint-Lambert* a chanté la nature qu'il aime, et vous avez écrit pour le roi. *La Fontaine* a dit :

On ne peut trop louer trois fortes de personnes ;

Les Dieux, sa maîtresse, et son roi.

*Esope* le difait ; j'y souſcris quant à moi.

*Esope* n'a jamais rien dit de cela ; mais qu'im-  
porte ?

## A M M. LES EDITEURS

DE LA BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE DES ROMANS,

*Ouvrage périodique.*

15 août 1775.

**V**ous rendez un vrai service, Messieurs, à la littérature, en faisant connaître les romans; et on a une vraie obligation à M. le marquis de *Paulmy* de vouloir bien ouvrir sa bibliothèque à ceux qui veulent nous instruire dans un genre qui a précédé celui de l'histoire. Tout est roman dans nos premiers livres; *Hérodote*, *Diodore* de Sicile, commencent tous leurs récits par des romans. L'*Iliade* est-elle autre chose qu'un beau roman en vers hexamètres? et les amours d'*Enée* et de *Didon*, dans *Virgile*, ne sont-ils pas un roman admirable?

Si vous vous en tenez aux contes qui nous ont été donnés pour ce qu'ils sont, pour de simples ouvrages d'imagination, vous aurez une assez belle carrière à parcourir. On voit dans presque tous les anciens ouvrages de

cette espèce , un tableau fidèle des mœurs du temps. Les faits sont faux , mais la peinture est vraie ; et c'est par-là que les anciens romans sont précieux. Il y a surtout des usages qu'on ne trouve que dans ces anciens monumens.

Les premiers volumes que vous avez donnés au public m'ont paru très intéressans. Vous avez bien fait de mettre *Pétrone* à la tête des plus singuliers romans de l'antiquité ; c'est-là qu'on voit en effet les mœurs des Romains du temps des premiers césars , surtout celles de la bourgeoisie qui forme par-tout le plus grand nombre. Le *Turcaret* de notre *le Sage* n'approche pas de *Trimalcion* : ce sont l'un et l'autre deux financiers ridicules ; mais l'un est un impertinent de la capitale du monde , et l'autre n'est qu'un impertinent de Paris.

Vous ne paraissez pas persuadés que cette satire bourgeoise soit l'ouvrage que le consul *Caius Petronius* envoya à l'empereur *Néron* , avant de mourir , par ordre de ce tyran. Vous savez que l'auteur de la satire que nous avons s'intitule *Titus Petronius* ; mais ce qui est bien plus différent encore , c'est la bassesse et la grossièreté des personnages , qui ne peuvent avoir aucun rapport avec la cour d'un empereur : il y a plus loin de *Trimalcion* à *Néron* , que de *Gilles* à *Louis XIV.*

Si on veut lire l'article *Pétrone* dans le *Dictionnaire philosophique*, on y verra des preuves évidentes de la méprise où sont tombés tous les commentateurs qui ont pris l'imbécille *Trimalcion* pour l'empereur *Néron*, la dégoûtante femme pour l'impératrice *Poppea*, et des discours insupportables de valets ivres pour de fines plaifanteries de la cour. Il est aussi ridicule d'attribuer ce roman à un consul, que d'imputer au cardinal de *Richelieu* un prétendu testament politique, dans lequel la vérité et la raison sont insultées presque à chaque ligne.

L'Ane d'or d'*Apulée* est encore plus curieux que la satire de *Pétrone*. Il fait voir que la terre entière retentissait, dans ces temps-là, de sortilèges, de métamorphoses, et de mystères sacrés.

Les romans de notre moyen âge, écrits dans nos jargons barbares, ne peuvent entrer en comparaison ni avec *Apulée* et *Pétrone*, ni avec les anciens romans grecs, tels que la *Cyropédie* de *Xénophon*; mais on peut toujours tirer quelques connaissances des mœurs et des usages de notre onzième siècle jusqu'au quinzième, par la lecture de ces romans mêmes.

On a judicieusement remarqué que *la Fontaine* a tiré la plupart de ses contes des

romanciers du quinzième et du seizième siècle ; et parmi ces contes mêmes , il y en a plusieurs qui se perdent dans la plus haute antiquité , et dont on retrouve des traces dans *Aulugelle* et dans *Athénée*. Il ne faut pas croire que *la Fontaine* ait embelli tout ce qu'il a imité. Il a pris l'anneau d'*Hans-Carvel* dans *Rabelais* ; *Rabelais* l'avait pris dans l'*Arioste* ; et l'*Arioste* avoue que c'était un conte très-ancien : mais ni *la Fontaine* ni *Rabelais* n'ont rendu ce conte aussi vraisemblable ni aussi plaisant qu'il l'est dans l'*Arioste*.

Fu già un pittor , non mi ricordo il nome ,  
 Che di pingere il diavol' soleva  
 Con bel viso , begli occhi , e belle chiome .  
 Nè piè d'angel nè corna gli faceva ,  
 Nè faceva sì leggiadro nè sì adorno  
 L'angel da Dio mandato in Galilea .  
 Il diavolo reputandosi a gran scorno  
 S'ei fosse in cortesia da costui vinto ,  
 Gli apparve in sogno un poco inanzi il giorno ,  
 E gli disse in parlar breve e fuccinto ,  
 Chi egli era , e che venia per render merto  
 Dell'averlo sì bel sempre dipinto .

C'est ainsi que la fable des compagnons d'*Ulysse* , changés en bêtes par *Circé* , et qui



ne veulent point redevenir hommes , est entièrement imitée de l'Ane d'or de *Machiavel* , et ne lui est pas supérieure , quoiqu'elle ait le mérite d'être plus courte.

Je ne fais pas pourquoi il est dit , dans le second volume de la bibliothèque des romans , page 103 , que le *pâté d'anguilles* est dans la *Fontaine* un modèle de l'art de conter. On en donne pour preuve ces vers-ci :

Hé quoi ! toujours pâtés au bec !  
 Pas une anguille de rôtie !  
 Pâtés tous les jours de ma vie !  
 J'aimerais mieux du pain tout fec.  
 Laissez-moi prendre un peu du vôtre ;  
 Pain de par Dieu ou de par l'autre.  
 Au diable ces pâtés maudits !  
 Ils me suivront en paradis ,  
 Et par-deçà , Dieu me pardonne.

Je crois sentir , comme un autre , toutes les grâces naïves de *la Fontaine* ; mais je vous avoue que je ne les aperçois pas dans les vers que je viens de vous citer.

Ma lettre deviendrait un volume si je recherchais les plus anciennes origines des romans , des contes et des fables ; je les retrouverais peut-être chez les premiers Brachmanes , et chez les premiers Persans.

Je ne vous parle pas de la plus ancienne de toutes les fables connues parmi nous , qui est celle des arbres qui veulent se choisir un roi. Sans me perdre dans toutes ces recherches , je finis par vous remercier de vos deux premiers volumes ; je vous attends au charmant roman du Télémaque.

J'ai l'honneur d'être , avec tous les sentimens que je vous dois , Messieurs , votre , &c.

A M. LE COMTE DE TRESSAN,

LIEUTENANT GENERAL DES ARMÉES DU ROI.

22 mars 1775.

JE viens de recevoir , Monsieur , l'épître de votre prétendu chevalier de *Morton* , qui est aussi inconnu de moi et de Genève que ses vers , quoique le titre porte , imprimé à Genève. Je vois bien que cette brochure est de quelqu'un qui me fait l'honneur de vouloir imiter mon style , et qui se cache sous ma chétive bannière. C'est un homme cependant qui a beaucoup d'esprit , et même de talent.

Mais , comment avez-vous pu imaginer un moment que cette épître fût de moi ? Comment aurais-je pu vous parler des soupers de l'*Epicure*

*Stanislas*, qui ne soupait jamais, et qui laissa long-temps sa petite cour sans souper? Personne, vous le savez, ne ressemblait moins à *Epicure*. M. le chevalier vous dit que ces soupers *pullulaient* dans les cours de l'Europe; car *ils pullulaient* ne peut se rapporter qu'aux soupers prétendus; à moins que ce mot ne se rapporte à vos vers dont l'auteur parle plus haut. Si jamais vous rencontrez le chevalier de *Morton*, dites-lui qu'il faut écrire avec netteté, et bien savoir le français avant de faire des vers dans notre langue. Avertissez-le que ni ses vers, ni ses soupers ne pullulent. Persuadez-le bien que *des feux follets d'un instinct pervers dont on est fier*, forment le galimatias le plus absurde.

Que veut dire, *déchirer l'enveloppe des infiniment petits*? Comment *disseque-t-on* un amas de fourmis? qu'est-ce qu'un *critique à la toise*? qu'est-ce qu'un homme qui *monte* un microscope, et qui le vers suivant *monte* sur des tréteaux? Pouvez-vous supporter ces vers?

En vain au capitolé un pontife ennemi

Sonnerait le tocsin de Saint-Barthélemi.

Louis voulut régner; il ne se trompa guères:

Un prince avec les arts mène un peuple en lisières.

N'avez-vous pas senti l'incorrection qui défigure continuellement cet ouvrage? Ce

n'est qu'un tissu d'idées incohérentes et mal dirigées , exprimées souvent en solécismes , ou en termes obscurs pires que des solécismes.

Il a de beaux vers détachés. On ne peut qu'applaudir à ceux-ci :

Le philosophe est seul , et l'imposeur fait secte.  
Il prouva , quoi qu'en dît la forbonne offensée,  
Que le burin des sens grave en nous la pensée.

Je vois là de l'esprit , de la raison , de l'imagination dans l'expression , et de la clarté sans laquelle on ne peut jamais bien écrire. Mais , Monsieur , quelques vers bien frappés ne suffisent pas. Si *Boileau* n'avait que de ces beautés isolées , il ne serait pas le premier de nos auteurs classiques. Il faut que le fil d'une logique secrète conduise l'auteur à chaque pas ; que toutes les idées soient liées naturellement , et naissent les unes des autres ; qu'il n'y ait pas une seule phrase obscure ; que le mot propre soit toujours employé ; que la rime ne coûte jamais rien au sens , ni le sens à la rime. Et quand on a observé toutes ces règles indispensables , on n'a encore rien fait , si le poëme n'a pas cette facilité et cet agrément qui ne se définissent point , et qui frappent le lecteur le plus ignorant , sans qu'il sache pourquoi.

J'ai dit souvent que la meilleure manière de juger des vers , c'est de les tourner en prose en les débarrassant seulement de la rime. Alors on les voit dans toute leur turpitude.

Les hommes , cher Treffan , sont des machines étranges,  
Lorsque fiers des feux follets d'un instinct perversi,  
Ils vont persécutant l'écrivain sans partisans,  
Et qui veut réparer les ruines de leur raison.  
Sans doute tu les connais , et leurs travers  
Ont souvent égayé tes vers du sel d'Aristophane.

Vous découvrez , d'un coup d'œil , toutes les impropriétés de ces expressions , et l'incohérence des idées ; la rime ne vous fait plus illusion.

*Sapere , est et principium et fons.*

Examinez , je vous en prie , avec attention ces vers-ci :

Le philosophe est seul , et l'imposteur fait secte.  
Aisément à ce trait chacun peut distinguer  
Le vrai roi , du tyran qui veut nous subjuguier.  
Non , ne distinguons rien , nous dira la Sorbonne,  
Nous sommes dans l'Etat le seul corps qui raisonne.

Quel rapport , s'il vous plaît , ces vers peuvent-ils avoir les uns aux autres ? quel  
sens

sens peuvent-ils renfermer? est-ce le philosophe qui est roi, parce qu'il est seul? est-ce l'imposeur qui est tyran? Pourquoi la Sorbonne dit-elle, ne distinguons rien? cela est-il clair? cela est-il net? Tout vers, toute phrase qui a besoin d'explication, ne mérite pas qu'on l'explique. Un auteur est plein de sa pensée; il la rime comme il peut; il s'entend, et il croit se faire entendre. Il ne songe pas qu'un mot hors de sa place, ou un mot impropre, peut rendre son discours impertinent, quelque ingénieux qu'il puisse être.

Je réussirais peut-être plus mal que l'auteur, si je vous écrivais une épître en vers; mais du moins je ne souffrirai pas qu'on m'attribue celle-ci. Et je vous prierai très-instamment de publier mon sentiment toutes les fois qu'on vous parlera de cette pièce, supposé qu'on vous en parle jamais.

Enfin, voudriez-vous qu'ayant fait cette satire d'écolier, où tant de gens sont insultés, et où l'*Alexandre*, le *Solon* de Berlin est mis à côté de *Vanini*, j'eusse été assez bête pour la faire imprimer sous le titre de Genève? c'eût été la signer, et m'exposer de gaieté de cœur, à mon âge de quatre-vingts et un ans. L'auteur m'expose en effet; et sa manœuvre est bien imprudente, ou bien cruelle.



Passé encore que l'avocat *Marchand* se soit avisé de faire imprimer mon testament. Je pardonne même aux imbécilles qui ont publié ma profession de foi, et qui m'ont fait dire élégamment, que je crois *en Père, Fils, et S<sup>t</sup> Esprit*; mais je ne puis pardonner à votre *Morton*, qui nous compromet tous deux si mal à propos.

Je pourrais insister sur l'indécence d'imprimer, sans votre consentement, un ouvrage qui vous est adressé. C'est manquer aux premiers devoirs de la société: et permettez-moi de vous dire que vous vous êtes manqué à vous-même en répondant à une telle lettre.

L'amitié dont vous voulez m'honorer depuis si long-temps, me met en droit de vous dire toutes ces vérités. Mais celle dont je suis le plus certain, c'est que je vous serai attaché pour le reste de ma languissante et trop longue vie, avec la tendresse la plus respectueuse.

A M. \* \* \*

SUR LES PRETENDUES LETTRES DU PAPE  
GANGANELLI CLEMENT XIV.

Le 2 mai 1776.

J'AI été si excédé, mon cher ami, de mes lettres ingénieuses et galantes, que je n'ai jamais écrites, et de tant d'autres fadaïses à moi imputées, qu'il faut me pardonner si je prends le parti de tout cardinal, ou de tout pape à qui on joue de pareils tours.

Il y a long-temps que je fus indigné de ce testament politique si frauduleusement produit sous le nom du cardinal de *Richelieu*. Pouvaient-on supposer des conseils politiques d'un premier ministre qui ne parlait à son roi, ni de la reine qui était dans une situation si équivoque, ni de son frère qui avait si souvent conspiré contre lui, ni du dauphin son fils, dont l'éducation était si importante, ni de ses ennemis contre lesquels il y avait tant de mesures à prendre, ni des protestans du royaume à qui ce même roi avait tant fait la guerre, ni de ses armées, ni de ses négociations,

ni de ses généraux , ni d'aucun de ses ambassadeurs ? Il y avait de la démence et de l'imbécillité à croire cette rapsodie écrite par un ministre d'Etat.

Chaque page décelait la fraude la plus mal ourdie ; cependant le nom du cardinal de *Richelieu* en imposa pendant quelques temps ; et quelques beaux esprits mêmes prônèrent , comme des oracles , les énormes bévues dont le livre fourmille. C'est ainsi que toute erreur se perpétuerait d'un bout du monde à l'autre , s'il ne se trouvait quelque bonne ame qui eût assez de hardiesse pour l'arrêter en chemin.

Nous avons eu depuis les testamens du duc de *Lorraine* , de *Colbert* , de *Louvois* , d'*Albéroni* , du maréchal de *Bellisle* , de *Mandrin*. Parmi tant de héros je n'ose me placer ; mais vous savez que l'avocat *Marchand* a fait mon testament , dans lequel il a eu la discrétion de ne pas même insérer un legs pour lui.

Vous avez vu les lettres de la reine *Christine* , de *Ninon* , de madame de *Pompadour* , de mademoiselle *Tron* à son amant , le révérend père de *la Chaise* , confesseur de *Louis XIV*. Voici donc aujourd'hui les lettres du pape *Ganganelli*. Elles sont en français , quoiqu'il n'ait jamais écrit en cette langue. Il faut que *Ganganelli* ait eu , incognito , le don des langues dans le cours de sa vie. Ces lettres

sont entièrement dans le goût français. Les expressions, les tours, les pensées, les mots à la mode, tout est français. Elles ont été imprimées en France; l'éditeur est un français né auprès de Tours, qui a pris un nom en I, et qui a déjà publié des ouvrages français sous des noms supposés.

Si cet éditeur avait traduit de véritables lettres du pape *Clément XIV*, en français, il aurait déposé les originaux dans quelque bibliothèque publique. On est en droit de lui dire ce qu'on dit autrefois à l'abbé *Nodot* :

» Montrez-nous votre manuscrit de *Pétrone*,  
 » trouvé à Belgrade, ou consentez à n'être  
 » cru de personne. Il est aussi faux que vous  
 » avez entre les mains la véritable satire de  
 » *Pétrone*, qu'il est faux que cette ancienne  
 » satire fût l'ouvrage d'un consul, et le  
 » tableau de la conduite de *Néron*. Cessez  
 » de vouloir tromper les savans; on ne  
 » trompe que le peuple.»

Quand on donna la comédie de l'Ecof-faise, sous le nom de *Guillaume Vadé* et de *Jérôme Carré*, le public sentit tout d'un coup la plaisanterie, et n'exigea pas des preuves juridiques. Mais quand on compromet le nom d'un pape, dont la cendre est encore chaude, il faut se mettre au-dessus de tout soupçon; il faut montrer à tout le sacré

collège des lettres signées *Ganganelli* ; il faut les déposer dans la bibliothèque du Vatican, avec les attestations de tous ceux qui auront reconnu l'écriture ; sans quoi on est reconnu par toute l'Europe pour un homme qui a osé prendre le nom d'un pape, afin de vendre un livre : *reus est quia filium Dei se fecit.*

Pour moi , j'avoue que quand on me montrerait ces mêmes lettres , munies d'attestations , je ne les croirais pas plus de *Ganganelli*, que je ne crois les *lettres de Pilate à Tibère*, écrites en effet par *Pilate*.

Et pourquoi suis-je si incrédule sur ces lettres ? c'est que je les ai lues ; c'est que j'ai reconnu la supposition à chaque page. J'ai été assez intimement lié avec le vénitien *Algarotti*, pour savoir qu'il n'eut jamais la moindre correspondance, ni avec le cordelier *Ganganelli*, ni avec le consulteur *Ganganelli*, ni avec le cardinal *Ganganelli*, ni avec le pape *Ganganelli*. Les petits conseils, donnés amicalement à cet *Algarotti* et à moi, n'ont jamais été donnés par ce bon moine, devenu bon pape.

Il est impossible que *Ganganelli* ait écrit à *M. Stuart*, écossais : *Mon cher Monsieur, je suis sincèrement attaché à la nation anglaise. J'ai une passion décidée pour vos grands poètes.*

Que dites-vous d'un italien qui avoue à un homme d'Ecoffe , *qu'il a une passion décidée pour les vers anglais* , et qui ne fait pas un mot d'anglais ?

L'éditeur va plus loin ; il fait dire à son savant *Ganganelli* : *Je fais quelquefois des visites nocturnes à Newton ; dans ce temps où toute la nature est endormie , je veille pour le lire et pour l'admirer. Personne ne réunit , comme lui , la science et la simplicité ; c'est le caractère du génie qui ne connaît ni la bouffissure , ni l'ostentation.*

Vous voyez comment l'éditeur se met à la place de son pape , et quelle étrange louange il donne à *Newton*. Il feint de l'avoir lu , et il en parle comme d'un savant bénédictin , profond dans l'histoire , et qui cependant est modeste. Voilà un plaifant éloge du plus grand mathématicien qui ait jamais été , et de celui qui a difféqué la lumière.

Dans cette même lettre il prend *Berkeley* , évêque de Cloine , pour un de ceux qui ont écrit contre la religion chrétienne ; il le met dans le rang de *Spinoza* et de *Bayle*. Il ne fait pas que *Berkeley* a été un des plus profonds écrivains qui ait défendu le christianisme. Il ne fait pas que *Spinoza* n'en a jamais parlé , et que *Bayle* n'a fait aucun ouvrage nommément sur un sujet si respectable.

L'éditeur , dans une lettre à un abbé *Lami* ,



fait dire à son prête-nom *Ganganelli*, que l'ame est la plus grande merveille de l'univers, selon les paroles du *Dante*. Un pape ou un cordelier pourrait, à toute force, citer le *Dante*, afin de paraître homme de lettres; mais il n'y a pas un vers de cet étrange poëte, le *Dante*, qui dise ce qu'on lui attribue ici.

Dans une autre lettre à une dame vénitienne, *Ganganelli* s'amuse à réfuter *Locke*, c'est-à-dire que monsieur l'éditeur, très-supérieur à *Locke*, se donne le plaisir de le censurer sous le nom d'un pape.

Dans une lettre au cardinal *Quirini*, monsieur l'éditeur s'exprime ainsi: *Votre éminence qui aime beaucoup les Français, leur aura sûrement pardonné leurs gentillesses, quoique ce soit au détriment de la dignité. Il n'y a pas de mal que dans tous les siècles pris collectivement, il y ait des étincelles, des flammes, des lis, des bluets, des pluies, des rosées, des fleuves, des ruisseaux. Cela peint parfaitement la nature; et pour bien juger de l'univers et des temps, il faut réunir les différens points de vue, et n'en faire qu'un seul optique.*

De bonne foi, croyez-vous que le pape ait écrit ce fatras en français contre les Français?

N'est-il pas plaissant que dans la lettre cent onzième, *Ganganelli*, devenu récemment cardinal, dise: *Nous ne sommes pas cardinaux pour*

en imposer par notre faste , mais pour être colonnes du saint siège. Tout , jusqu'à notre habit rouge , nous rappelle que , jusqu'à l'effusion de notre sang , nous devons tout employer pour venir au secours de la religion. Quand je vois le cardinal de Tournon voler aux extrémités , du monde pour y faire prêcher la vérité sans aucune altération , ce magnifique exemple m'enflamme , et je suis prêt à tout entreprendre.

Ne semble-t-il point , par ce passage , qu'un cardinal de Tournon quitta les délices de Rome , en 1706 , pour aller prêcher l'empereur de la Chine , et pour être martyrisé ? Le fait est qu'un prêtre savoyard , nommé Maillard , élevé à Rome dans le collège de la Propagande , fut envoyé à la Chine , en 1706 , par le pape Clément XI , pour rendre compte à la congrégation de cette Propagande , de la dispute des jacobins et des jésuites sur deux mots de la langue chinoise. Maillard prit le nom de Tournon. Il eut bientôt des lettres de vicaire apostolique en Chine. Dès qu'il fut vicaire-apôtre , il crut savoir mieux le chinois que l'empereur Cam-hi. Il manda au pape Clément XI , que l'empereur et les jésuites étaient des hérétiques. L'empereur se contenta de le faire conduire en prison à Macao. On a écrit que les jésuites l'empoisonnèrent. Mais avant que le poison eût opéré , il eut , dit-on ,

le crédit d'obtenir une barette du pape. Les Chinois ne savent guère ce que c'est qu'une barette. *Maillard* mourut dès que sa barette fut arrivée. Voilà l'histoire fidelle de cette facétie. L'éditeur suppose que *Ganganelli* était assez ignorant pour n'en rien savoir.

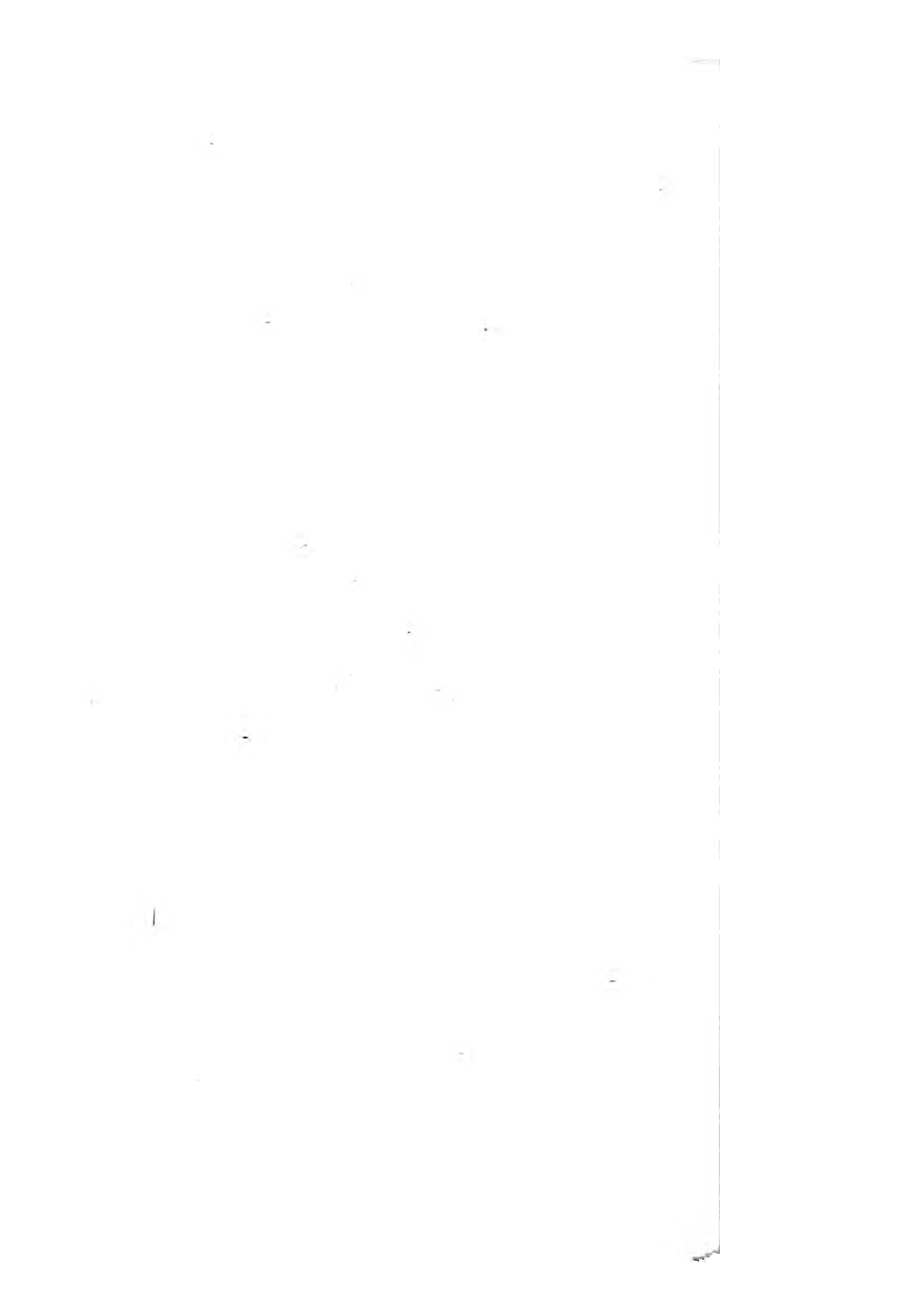
Enfin, celui qui emprunte le nom du pape *Ganganelli*, pousse son zèle jusqu'à dire, dans sa lettre cinquante-huitième, à un bailli de la république de Saint-Marin : „ Je ne vous  
 „ enverrai plus le livre que vous vouliez  
 „ avoir. C'est une production tout-à-fait  
 „ informe, mal traduite du français, et qui  
 „ pullule d'erreurs contre la morale et contre  
 „ le dogme. On n'y parle que d'humanité;  
 „ car c'est aujourd'hui le beau mot qu'on a  
 „ finement substitué à celui de charité, parce  
 „ que l'humanité n'est qu'une vertu païenne.  
 „ La philosophie moderne ne veut plus de  
 „ ce qui tient à la religion chrétienne. „

Vous remarquerez soigneusement que si notre pape craint le mot d'humanité, le roi très-chrétien s'en sert hardiment dans son édit du 12 avril 1776, par lequel il fait distribuer gratis des remèdes à tous les malades de son royaume : l'édit commence ainsi : *Sa majesté voulant désormais, pour le besoin de l'humanité, &c.*

M. l'éditeur peut être inhumain sur le papier tant qu'il voudra; mais il permettra que nos

rois et nos ministres soient humains. Il est clair qu'il s'est étrangement mépris; et c'est ce qui arrive à tous ces messieurs qui donnent ainsi leurs productions sous des noms respectables. C'est l'écueil où ont échoué tous les feseurs de testamens. C'est surtout à quoi on reconut Boisguilbert qui osa imprimer sa *Dixme royale* sous le nom du maréchal de *Vauban*. Tels furent les auteurs des mémoires de *Verdac*, de *Montbrun*, de *Pontis*, et de tant d'autres.

Je crois le faux *Ganganelli* démasqué. Il s'est fait pape; je l'ai déposé. S'il veut m'excommunier, il est bien le maître.



L E T T R E

D E

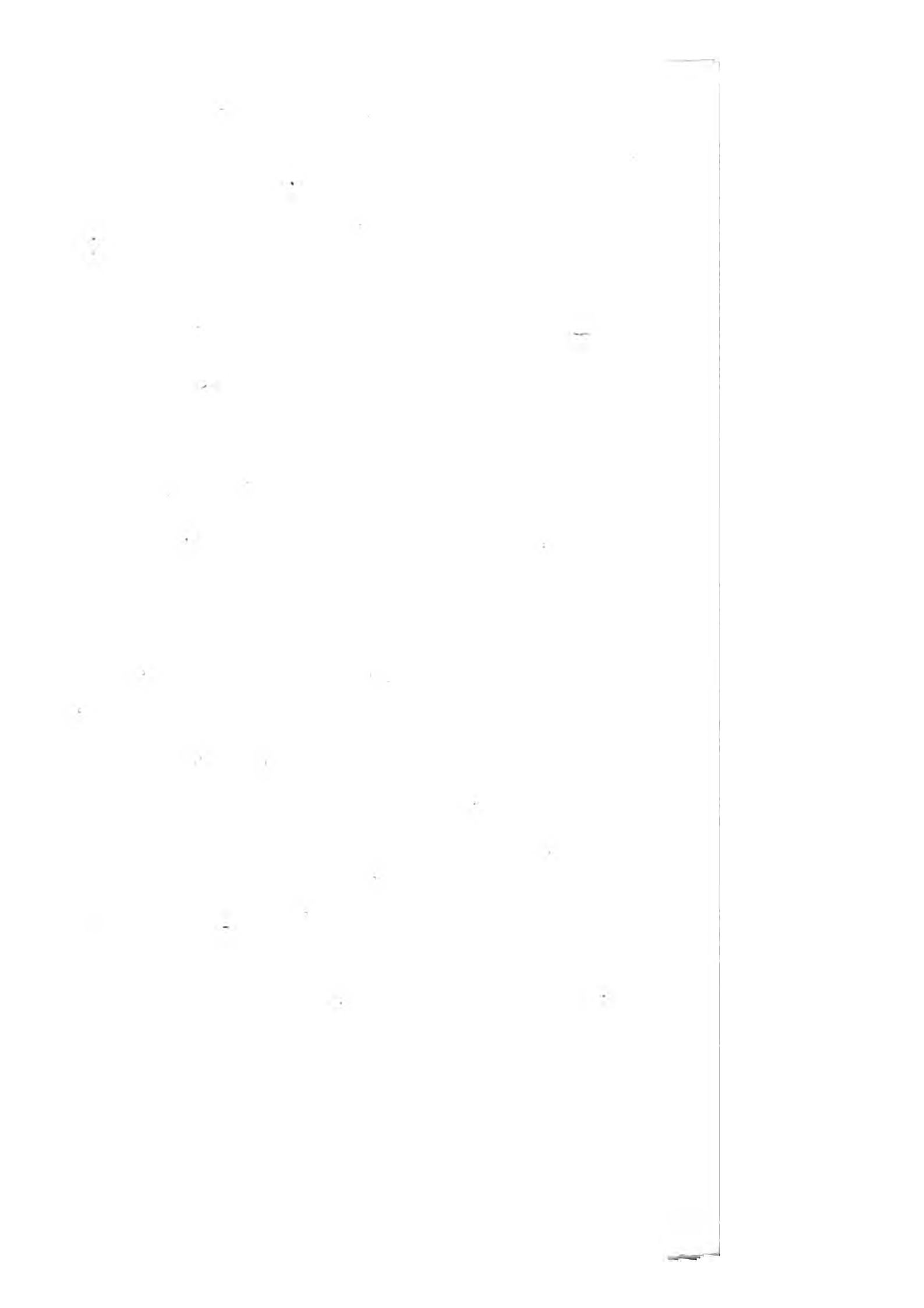
M. DE VOLTAIRE,

A L'ACADEMIE FRANÇAISE;

LUE DANS CETTE ACADEMIE, A LA  
SOLENNITÉ DE LA SAINT-LOUIS,

Le 25 août 1776.





A MESSIEURS  
DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

P R E M I E R E P A R T I E.

MESSIEURS,

**L**E cardinal de *Richelieu*, le grand *Corneille*, et *George Scudéri*, qui osait se croire son rival, soumièrent le *Cid* tiré du théâtre espagnol à votre jugement. Aujourd'hui nous avons recours à cette même décision impartiale, à l'occasion de quelques tragédies étrangères dédiées au roi notre protecteur; nous réclamons son jugement et le vôtre.

Une partie de la nation anglaise a érigé depuis peu un temple au fameux comédien poète *Shakespeare*, et a fondé un jubilé en son honneur. Quelques français ont tâché d'avoir le même enthousiasme. Ils transportent chez nous une image de la divinité de *Shakespeare*, comme quelques autres imitateurs ont érigé depuis peu à Paris un *Vaux-hall*; et comme d'autres se sont signalés en appelant les alloyaux des *roft-beef*, et en se piquant d'avoir à leur

table du roft-beef de mouton. Ils fe promenaient en frac les matins , oubliant que le mot de frac vient du français , comme viennent presque tous les mots de la langue anglaise. La cour de *Louis XIV* avait autrefois poli celle de *Charles second* ; aujourd'hui Londres nous tire de la barbarie.

Enfin donc , Messieurs , on nous annonce une traduction de *Shakespeare* , et on nous instruit qu'il fut le *Dieu créateur de l'art sublime du théâtre* , qui reçut de ses mains l'existence et la perfection. (\*)

Le traducteur ajoute que *Shakespeare* est vraiment inconnu en France , ou plutôt défiguré. Les choses sont donc bien changées en France de ce qu'elles étaient il y a environ cinquante années , lorsqu'un homme de lettres , qui a l'honneur d'être votre confrère , fut le premier parmi vous qui apprit la langue anglaise ; le premier qui fit connaître *Shakespeare* , qui en traduisit librement quelques morceaux en vers , ( ainsi qu'il faut traduire les poètes ) qui fit connaître *Pope* , *Dryden* , *Milton* ; le premier même qui osa expliquer les élémens de la philosophie du grand *Newton* , et qui osa rendre justice à la sagesse profonde de *Locke* , le seul métaphysicien raisonnable qui eût peut-être paru jusqu'alors sur la terre.

(\*) Page 3 du programme.

Non-seulement il y a encore de lui quelques morceaux de vers imités de *Milton* ; mais il engagea M. Dupré de Saint-Maur à apprendre l'anglais , et à traduire *Milton* , du moins en prose.

Quelques-uns de vous savent quel fut le prix de toutes ces peines qu'il prit d'enrichir notre littérature de la littérature anglaise ; avec quel acharnement il fut persécuté pour avoir osé proposer aux Français d'augmenter leurs lumières par les lumières d'une nation qu'ils ne connaissaient guère alors que par le nom du duc de *Marlborough* , et dont la religion était en plusieurs points différente de la nôtre. On regarda cette entreprise comme un crime de haute trahison , et comme une impiété. Ce déchaînement ne discontinua point ; et l'objet de tant de haines ne prit enfin d'autre parti que celui d'en rire.

Malgré cet acharnement contre la littérature et la philosophie anglaise , elles s'accréditèrent insensiblement en France. On traduisit bientôt tous les livres imprimés à Londres. On passa d'une extrémité à l'autre. On ne goûtait plus que ce qui venait de ce pays , ou qui passait pour en venir. Les libraires , qui sont des marchands de modes , vendaient des romans anglais comme on vend des rubans et des dentelles de point , sous le nom d'Angleterre.

Le même homme qui avait été la cause de cette révolution dans les esprits, fut obligé, en 1760, par des raisons assez connues, de commenter les tragédies du grand *Corneille*, et vous consulta assidument sur cet ouvrage. Il joignit à la célèbre pièce de *Cinna* une traduction du *Jules-César* de *Shakespeare*, pour servir à comparer la manière dont le génie anglais avait traité la conspiration de *Brutus* et de *Cassius* contre *César*, avec la manière dont *Corneille* a traité assez différemment la conspiration de *Cinna* et d'*Emilie* contre *Auguste*.

Jamais traduction ne fut si fidelle. L'original anglais est tantôt en vers, tantôt en prose; tantôt en vers blancs, tantôt en vers rimés. Quelquefois le style est d'une élévation incroyable; c'est *César* qui dit qu'il ressemble à l'étoile polaire et à l'Olympe. Dans un autre endroit, il s'écrie : *Le danger sait bien que je suis plus dangereux que lui. Nous naquîmes tous deux d'une même portée le même jour; mais je suis l'aîné et le plus terrible.* Quelquefois le style est de la plus grande naïveté; c'est la lie du peuple qui parle son langage; c'est un favetier qui propose à un sénateur de le *ressemeler*. Le commentateur de *Corneille* tâcha de se prêter à cette grande variété; non-seulement il traduisit les vers blancs en vers blancs, les vers

rimés en vers rimés , la prose en prose ; mais il rendit figure pour figure. Il opposa l'ampoulé à l'enflure , la naïveté et même la bassesse , à tout ce qui est naïf et bas dans l'original. C'était la seule manière de faire connaître *Shakespeare*. Il s'agissait d'une question de littérature , et non d'un marché de typographie ; il ne fallait pas tromper le public.

Quand le traducteur reproche à la France de n'avoir aucune traduction exacte de *Shakespeare* , il devait donc traduire exactement. Il ne devait pas , dès la première scène de Jules-César , mutiler lui-même son *Dieu de la tragédie*. Il copie fidèlement son modèle , je l'avoue , en introduisant sur le théâtre des charpentiers , des bouchers , des cordonniers , des savetiers , avec des sénateurs romains ; mais il supprime tous les quolibets de ce savetier qui parle aux sénateurs. Il ne traduit pas la charmante équivoque sur le mot qui signifie ame , et sur le mot qui veut dire *semelle* de soulier. Une telle réticence n'est-elle pas un sacrilège envers son dieu ?

Quel a été son dessein quand , dans la tragédie d'Othello , tirée du roman de *Cintio* , et de l'ancien théâtre de Milan , il ne fait rien dire au bas et dégoûtant *Jago* , et à son compagnon *Roderigo* , de ce que *Shakespeare* leur fait dire ?



*Morbleu , vous êtes volé-, cela est honteux, vous dis-je ; mettez votre robe , on crève votre cœur , vous avez perdu la moitié de votre ame. Dans ce moment , oui , dans ce moment , un vieux bœuf noir saillit votre brebis blanche... Morbleu, vous êtes un de ceux qui ne serviraient pas Dieu si le diable vous le commandait. Parce que nous venons vous rendre service , vous nous traitez de ruffiens. (a) Vous avez une fille couverte en ce moment par un cheval de Barbarie ; vous entendrez hennir vos petits-fils ; vous aurez des chevaux de course pour cousins-germains , et des chevaux de manège pour beaux-frères.*

*Qui es-tu , misérable profane ?*

*Je suis , Monsieur , un homme qui vient vous dire que le maure et votre fille font maintenant la bête à deux dos. (b)*

Dans la tragédie de Macbeth, après que le héros s'est enfin déterminé à assassiner son roi dans son lit, lorsqu'il vient de déployer toute l'horreur de son crime et de ses remords qu'il surmonte, arrive le portier de la maison, qui débite des plaisanteries de polichinelle ; il est relevé par deux chambellans du roi, dont l'un demande à l'autre quelles sont les trois choses que l'ivrognerie provoque ? C'est, lui répond son

(a) Terme lombard, qui ne fut adopté que depuis en Angleterre.

(b) Ancien proverbe italien.

camarade, d'avoir le nez rouge, de dormir, et de pisser. (c) Il y ajoute tout ce que le réveil peut produire dans un jeune débauché, et il emploie les termes de l'art avec les expressions les plus cyniques.

Si de telles idées et de telles expressions sont en effet cette belle nature qu'il faut adorer dans *Shakespeare*, son traducteur ne doit pas les dérober à notre culte. Si ce ne sont que les petites négligences d'un vrai génie, la fidélité exige qu'on les fasse connaître, ne fût-ce que pour consoler la France, en lui montrant qu'ailleurs il y a peut-être aussi des défauts.

Vous pourrez connaître, Messieurs, comment *Shakespeare* développe les tendres et respectueux sentimens du roi *Henri V* pour *Catherine*, fille du malheureux roi de France, *Charles VI*. Voici la déclaration de ce héros, dans la tragédie de son nom, au cinquième acte.

*Si tu veux, ma Catau, que je fasse des vers pour toi, ou que je danse, tu me perds; car je n'ai ni parole, ni mesure pour versifier, et je n'ai point de force en mesure pour danser. J'ai pourtant une mesure raisonnable en force. S'il fallait*

(c) Nous demandons pardon aux lecteurs honnêtes, et surtout aux dames, de traduire fidèlement; mais nous sommes obligés d'étaler l'infamie dont des welches ont voulu couvrir la France depuis quelques années.

*gagner une dame au jeu de saute-grenouille, sans me vanter, je pourrais bientôt la sauter en épousée, &c.*

C'est ainsi, Messieurs, que le dieu de la tragédie fait parler le plus grand roi de l'Angleterre et sa femme, pendant trois scènes entières. Je ne répéterai pas les mots propres que les crocheteurs prononcent parmi nous, et qu'on fait prononcer à la reine dans cette pièce. Si le secrétaire de la librairie française traduit la tragédie de Henri V fidèlement, comme il l'a promis, ce fera une école de bienfiance et de délicatesse qu'il ouvrira pour notre cour.

Quelques-uns de vous, Messieurs, savent qu'il existe une tragédie de *Shakespeare*, intitulée *Hamlet*, dans laquelle un esprit apparaît d'abord à deux sentinelles et à un officier, sans leur rien dire; après quoi il s'enfuit au chant du coq. L'un des regardans dit que les esprits ont l'habitude de disparaître quand le coq chante, vers la fin de décembre, à cause de la naissance de notre Sauveur.

Ce spectre est le père d'*Hamlet*, en son vivant roi de Danemarck. Sa veuve *Gertrude*, mère d'*Hamlet*, a épousé le frère du défunt, peu de temps après la mort de son mari. Cet *Hamlet*, dans un monologue, s'écrie : *Ah!*

*fragilité est le nom de la femme ! quoi ! n'attendre pas un petit mois ! quoi ! avant d'avoir usé les souliers avec lesquels elle avait suivi le convoi de mon père ! O ciel ! les bêtes qui n'ont point de raison auraient fait un plus long deuil.*

Ce n'est pas la peine d'observer qu'on tire le canon aux réjouissances de la reine *Gertrude* et de son nouveau mari , et à un combat d'escrime au cinquième acte ; quoique l'action se passe dans le neuvième siècle où le canon n'était pas inventé. Cette petite inadvertance n'est pas plus remarquable que celle de faire jurer *Hamlet* par *S<sup>t</sup> Patrice* , et d'appeler *Jésu* notre Sauveur, dans les temps où le Danemarck ne connaissait pas plus le christianisme que la poudre à canon.

Ce qui est important , c'est que le spectre apprend à son fils , dans un assez long tête-à-tête , que sa femme et son frère l'ont empoisonné par l'oreille. *Hamlet* se dispose à venger son père , et pour ne pas donner d'ombrage à *Gertrude* , il contrefait le fou pendant toute la pièce.

Dans un des accès de sa prétendue folie , il a un entretien avec sa mère *Gertrude*. Le grand chambellan du roi se cache derrière une tapisserie. Le héros crie qu'il entend un rat , il court au rat , et tue le grand chambellan. La fille de cet officier de la couronne , qui avait

du tendre pour *Hamlet* , devient réellement folle ; elle se jette dans la mer , et se noie.

Alors le théâtre , au cinquième acte , représente une église et un cimetière , quoique les Danois , idolâtres au premier acte , ne fussent pas devenus chrétiens au cinquième. Des fossoyeurs creusent la fosse de cette pauvre fille ; ils se demandent si une fille qui s'est noyée doit être enterrée en terre sainte. Ils chantent des vaudevilles dignes de leur profession et de leurs mœurs ; ils déterrent , ils montrent au public des têtes de morts. *Hamlet* et le frère de sa maîtresse tombent dans une fosse , et s'y battent à coups de poing.

Un de vos confrères , Messieurs , avait osé remarquer que ces plaisanteries , qui peut-être étaient convenables du temps de *Shakespeare* , n'étaient pas d'un tragique assez noble du temps des lords *Carteret* , *Chesterfield* , *Littleton* , &c. Enfin , on les avait retranchées sur le théâtre de Londres le plus accrédité ; et M. *Marmontel* , dans un de ses ouvrages , en a félicité la nation anglaise. *On abrège tous les jours Shakespeare* , dit-il , *on le châtie* ; le célèbre *Garrick* vient tout nouvellement de retrancher sur son théâtre la scène des fossoyeurs , et presque tout le cinquième acte. *La pièce et l'auteur n'en ont été que plus applaudis.*

Le traducteur ne convient pas de cette vérité ; il prend le parti des fosfoyeurs. Il veut qu'on les conserve comme le monument respectable d'un génie unique. Il est vrai qu'il y a cent endroits dans cet ouvrage , et dans tous ceux de *Shakespeare* , aussi nobles , aussi décens , aussi sublimes , amenés avec autant d'art ; mais le traducteur donne la préférence aux fosfoyeurs ; il se fonde sur ce qu'on a conservé cette abominable scène sur un autre théâtre de Londres ; il semble exiger que nous imitions ce beau spectacle.

Il en est de même de cette heureuse liberté avec laquelle tous les acteurs passent en un moment d'un vaisseau en pleine mer , à cinq cents milles sur le continent , d'une cabane dans un palais , d'Europe en Asie. Le comble de l'art , selon lui , ou plutôt la beauté de la nature , est de représenter une action , ou plusieurs actions à la fois , qui durent un demi-siècle. En vain le sage *Despréaux* , législateur du bon goût dans l'Europe entière , a dit dans son Art poétique ;

Un rimeur , sans péril , de-là les Pyrénées  
 Sur la scène en un jour renferme des années :  
 Là souvent le héros d'un spectacle grossier ,  
 Enfant au premier acte est barbon au dernier.



En vain on lui citerait l'exemple des Grecs qui trouvèrent les trois unités dans la nature. En vain on lui parlerait des Italiens qui, long-temps avant *Shakespeare*, ranimèrent les beaux arts au commencement du seizième siècle, et qui furent fidèles à ces trois grandes lois du bon sens ; unité de lieu, unité de temps, unité d'action. En vain on lui ferait voir la *Sophonisbe* de l'archevêque *Trissino*, la *Rosmonde* et l'*Oreste* du *Ruccellai*, la *Didon* du *Dolce*, et tant d'autres pièces composées en Italie, près de cent ans avant que *Shakespeare* écrivît dans Londres, toutes asservies à ces règles judicieuses établies par les Grecs ; en vain lui remontrerait-on que l'*Aminte* du *Tasse*, et le *Pastor-fido* de *Guarini*, ne s'écartent point de ces mêmes règles, et que cette difficulté surmontée est un charme qui enchante tous les gens de goût.

En vain s'appuierait-on de l'exemple de tous les peintres, parmi lesquels il s'en trouve à peine un seul qui ait peint deux actions différentes sur la même toile ; on décide aujourd'hui, Messieurs, que les trois unités sont une loi chimérique, parce que *Shakespeare* ne les a jamais observées, et parce qu'on veut nous avilir, jusqu'à faire croire que nous n'avons que ce mérite.

Il ne s'agit pas de savoir si *Shakespeare* fut le créateur du théâtre en Angleterre. Nous accorderons aisément qu'il l'emportait sur tous ses contemporains ; mais certainement l'Italie avait quelques théâtres réguliers dès le quinzième siècle. On avait commencé long-temps auparavant par jouer la passion en Calabre dans les églises , et on l'y joue même encore ; mais , avec le temps , quelques génies heureux avaient commencé à effacer la rouille dont ce beau pays était couvert depuis les inondations de tant de barbares. On représenta de vraies comédies du temps même du *Dante* ; et c'est pourquoi le *Dante* intitula comédie son Enfer, son Purgatoire et son Paradis. *Riccoboni* nous apprend que la *Floriana* fut alors représentée à Florence.

Les Espagnols et les Français ont toujours imité l'Italie ; ils commencèrent malheureusement par jouer en plein air la passion , les mystères de l'ancien et du nouveau testament. Ces facéties infames ont duré en Espagne jusqu'à nos jours. Nous avons trop de preuves qu'on les jouait à l'air chez nous aux quatorzième et quinzième siècles ; voici ce que rapporte la chronique de Metz , composée par le curé de Saint-Euchaire. „L'an 1437, fut fait le jeu de la passion de Notre-Seigneur, en la plaine de Veximel ; et fut Dieu un sire

„ appelé seigneur *Nicole dom Neufchâtel*, curé  
 „ de Saint-Victour de Metz, lequel fut presque  
 „ mort en croix, s'il ne fût été secouru; et  
 „ convint qu'un autre prêtre fût mis en la  
 „ croix pour parfaire le personnage du cru-  
 „ cifiquement pour ce jour; et le lendemain,  
 „ ledit curé de Saint-Victour parfit la résur-  
 „ rection, et fit très-hautement son person-  
 „ nage, et dura ledit jeu jusqu'à nuit; et  
 „ autre prêtre qui s'appelait maître *Jean de*  
 „ *Nicey*, qui était chapelain de Métrange,  
 „ fut *Judas*, lequel fut presque mort en pen-  
 „ dant, car le cœur lui faillit, et fut bien  
 „ hâtivement dépendu et porté en voie; et  
 „ était la gueule d'enfer très-bien faite avec  
 „ deux gros culs d'acier; et elle ouvrait et  
 „ clouait quand les diables y voulaient entrer  
 „ et sortir. „

Dans le même temps, des troupes ambu-  
 lantes jouaient les mêmes farces en Provence;  
 mais les confrères de la passion s'établissaient  
 à Paris dans des lieux fermés. On fait assez  
 que ces confrères achetèrent l'hôtel des ducs  
 de Bourgogne, et y jouèrent leurs pieuses  
 extravagances.

Les Anglais copièrent ces divertissemens  
 grossiers et barbares. Les ténèbres de l'igno-  
 rance couvraient l'Europe; tout le monde  
 cherchait le plaisir, et on ne pouvait en trouver

d'honnêtes. On voit dans une édition de *Shakespeare*, à la fuite de Richard III, qu'ils jouaient des miracles en plein champ, sur des théâtres de gazon de cinquante pieds de diamètre. Le diable y paraissait tondant les foies de ses cochons ; et de-là vint le proverbe anglais, *grand cri et peu de laine*.

Dès le temps de *Henri VII*, il y eut un théâtre permanent établi à Londres, qui subsiste encore. Il était très en vogue dans la jeunesse de *Shakespeare*, puisque dans son éloge on le loue d'avoir gardé les chevaux des curieux à la porte ; il n'a donc point inventé l'art théâtral, il l'a cultivé avec de très-grands succès. C'est à vous, Messieurs, qui connaissez *Polyeucte* et *Athalie*, à voir si c'est lui qui l'a perfectionné.

Le traducteur s'efforce d'immoler la France à l'Angleterre, dans un ouvrage qu'il dédie au roi de France, et pour lequel il a obtenu des souscriptions de notre reine et de nos princesses. Aucun de nos compatriotes dont les pièces sont traduites et représentées chez toutes les nations de l'Europe, et chez les Anglais mêmes, n'est cité dans sa préface de cent trente pages. Le nom du grand *Corneille* ne s'y trouve pas une seule fois.

Si le traducteur est secrétaire de la librairie de Paris, pourquoi n'écrit-il que pour une

librairie étrangère ? pourquoi veut-il humilier sa patrie ? pourquoi dit-il que *de légers Aristarques de Paris ont pesé dans leur étroite balance le mérite de Shakespeare ; qu'il n'a jamais été ni traduit ni connu en France ; qu'ils savent cependant la somme exacte de ses beautés et de ses défauts ; que les oracles de ces petits juges effrontés des nations et des arts sont reçus sans examen , et parviennent , à force d'échos , à former une opinion.* (d) Nous ne méritons pas , ce me semble , ce mépris que monsieur le traducteur nous prodigue. S'il s'obstine à décourager ainsi les talens naissans des jeunes gens qui voudraient travailler pour le théâtre français , c'est à vous , Messieurs , de les soutenir dans cette pénible carrière. C'est surtout à ceux qui , parmi vous , ont fait l'étude la plus approfondie de cet art , à vouloir bien leur montrer la route qu'ils doivent suivre , et les écueils qu'ils doivent éviter.

Quel fera , par exemple , le meilleur modèle d'exposition dans une tragédie ? fera-ce celle de *Bajazet* , dont je rappelle ici quelques vers qui sont dans la bouche de tous les gens de lettres , et dont le maréchal de *Villars* cita les derniers avec tant d'énergie , quand il alla commander les armées en Italie , à l'âge de quatre-vingts ans ?

(d) Page 130 du Discours sur les préfaces.



Que faisaient cependant nos braves janissaires ?  
 Rendent-ils au sultan des hommages sincères ?  
 Dans le secret des cœurs, Osmin, n'as-tu rien lu ?  
 Amurat jouit-il d'un pouvoir absolu ?

O S M I N.

Amurat est content, si nous le voulons croire,  
 Et semble se promettre une heureuse victoire ;  
 Mais en vain par ce calme il croit nous éblouir,  
 Il affecte un repos dont il ne peut jouir.  
 C'est en vain que, forçant ses soupçons ordinaires,  
 Il se rend accessible à tous les janissaires :  
 . . . . .  
 Ils regrettent le temps à leur grand cœur si doux,  
 Lorsqu'assurés de vaincre ils combattaient sous vous.

A C O M A T.

Quoi, tu crois, cher Osmin, que ma gloire passée,  
 Flatte encor leur valeur, et vit dans leur pensée !  
 Crois-tu qu'ils me suivraient encore avec plaisir,  
 Et qu'ils reconnaîtraient la voix de leur visir ? &c.

Cette exposition passe pour un chef-d'œuvre de l'esprit humain. Tout y est simple sans bassesse, et grand sans enflure ; point de déclamation, rien d'inutile. *Acomat* développe tout son caractère en deux mots, sans vouloir se peindre. Le lecteur s'aperçoit à peine que les vers sont rimés, tant la diction est pure



et facile : il voit d'un coup d'œil la situation du férail et de l'empire ; il entrevoit , fans confusion , les plus grands intétêts.

Aimeriez-vous mieux la première scène de *Romeo et de Juliette* , l'un des chefs-d'œuvre de *Shakespeare* , qui nous tombe en ce moment sous la main ? La scène est dans une rue de Véronne , entre *Grégoire* et *Samson* , deux domestiques de *Capulet*.

S A M S O N.

*Grégoire* , sur ma parole nous ne porterons pas de charbon.

G R E G O I R E.

Non , car nous ferions charbonniers. (e)

S A M S O N.

J'entends que quand nous ferons en colère nous dégainerons.

G R E G O I R E.

Hé oui , pendant que tu es en vie , dégaine ton cou du colier.

S A M S O N.

Je frappe vite quand je suis poussé.

G R E G O I R E.

Oui , mais tu n'es pas souvent poussé à frapper.

(r) Ce sont de nobles métaphores de la canaille.

S A M S O N.

S A M S O N.

Un chien de la maison de *Montaigu*, l'ennemie de la maison de *Capulet*, notre maître, suffit pour m'émouvoir.

G R E G O I R E.

S'émouvoir, c'est remuer; et être vaillant, c'est être droit. (Il y a ici une équivoque d'une obscénité grossière.) Ainsi, si tu es ému, tu t'enfuiras.

S A M S O N.

Un chien de cette maison me fera tenir tout droit. Je prendrai le haut du pavé sur tous les hommes de la maison *Montaigu*, et sur toutes les filles.

G R E G O I R E.

Cela prouve que tu es un poltron de laquais; car le poltron, le faible, se retire toujours à la muraille.

S A M S O N.

Cela est vrai; c'est pourquoi les filles étant les plus faibles, sont toujours poussées à la muraille. Ainsi je pousserais les gens de *Montaigu* hors de la muraille, et les filles de *Montaigu* à la muraille.

G R E G O I R E.

La querelle est entre nos maîtres les *Capulet* et les *Montaigu*, et entre nous et leurs gens.

S A M S O N.

Oui, nous et nos maîtres, c'est la même chose. Je me montrerai tyran comme eux : je ferai cruel avec les filles, je leur couperai la tête.

G R E G O I R E.

La tête des filles ? (*f*)

S A M S O N.

Et oui ! les têtes des filles ou les pucelages. Tu prendras la chose dans le sens que tu voudras, &c.

Le respect et l'honnêteté ne me permettent pas d'aller plus loin. C'est-là, Messieurs, le commencement d'une tragédie, où deux amans meurent de la mort la plus funeste. Il y a plus d'une pièce de *Shakespeare* où l'on trouve plusieurs scènes dans ce goût. C'est à vous à décider quelle méthode nous devons suivre, ou celle de *Shakespeare*, le dieu de la tragédie, ou celle de *Racine*.

Je vous demande encore à vous, Messieurs, et à l'académie de la Crusca, et à toutes les sociétés littéraires de l'Europe, à quelle exposition de tragédie il faudrait donner la préférence, ou du Pompée du grand *Corneille*,

(*f*) Il faut savoir que *head* signifie tête, et *maid* pucelle. *Maid en head*, tête de fille, signifie pucelage.

quoiqu'on lui ait reproché un peu d'enflure ,  
ou au roi Lear de *Shakespeare* , qui est si naïf.

Vous lisez dans *Corneille* :

Le destin se déclare , et nous venons d'entendre  
Ce qu'il a décidé du beau-père et du gendre ;  
Quand les Dieux étonnés semblaient se partager ,  
Pharsale a décidé ce qu'il n'osait juger.

. . . . .

Tel est le titre affreux dont le droit de l'épée,  
Justifiant César , a condamné Pompée ;  
Ce déplorable chef du parti le meilleur,  
Que sa fortune laisse abandonner au malheur,  
Devient un grand exemple , et laisse à la mémoire,  
Des changemens du fort une éclatante histoire.

Vous lisez dans l'exposition du roi Lear :

LE COMTE DE KENT.

N'est-ce pas-là votre fils , milord ?

LE COMTE DE GLOCESTER.

Son éducation a été à ma charge. J'ai  
souvent rougi de le reconnaître ; mais à  
présent je suis plus hardi.

LE COMTE DE KENT.

Je ne puis vous concevoir.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Oh ! la mère de ce jeune drôle pouvait  
concevoir très-bien ; elle eut bientôt un ventre

fort arrondi, (g) et elle eut un enfant dans un berceau avant d'avoir un mari dans son lit.

Trouvez-vous quelque faute à cela?... Quoique ce coquin soit venu impudemment dans le monde avant qu'on l'envoyât chercher, sa mère n'en était pas moins jolie; et il y a eu du plaisir à le faire. Enfin, ce fils de P... doit être reconnu, &c.

Jugez maintenant, cours de l'Europe, académiciens de tous les pays, hommes bien élevés, hommes de goût dans tous les états.

Je fais plus, j'ose demander justice à la reine de France, à nos princesses, aux filles de tant de héros, qui savent comment les héros doivent parler.

Un grand juge d'Ecosse, qui a fait imprimer des *Elémens de critique anglaise*, en trois volumes, dans lesquels on trouve des réflexions judicieuses et fines, a pourtant eu le malheur de comparer la première scène du monstre nommé Hamlet, à la première scène du chef-d'œuvre de notre Iphigénie; il affirme que ces vers d'*Arcas*,

Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit?

Les vents nous auraient-ils exaucés cette nuit?

Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune,

(g) Il y a dans l'original un mot plus cynique que celui de ventre.

ne valent pas cette réponse vraie et convenable de la sentinelle dans Hamlet : *Je n'ai pas entendu une souris trotter.*

Oui, Monsieur, un soldat peut répondre ainsi dans un corps-de-garde ; mais non pas sur le théâtre, devant les premières personnes d'une nation, qui s'expriment noblement, et devant qui il faut s'exprimer de même.

Si vous demandez pourquoi ce vers, *Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune,* est d'une beauté admirable, et pourquoi les vers suivans sont plus beaux encore, je vous dirai que c'est parce qu'ils expriment, avec harmonie, de grandes vérités, qui sont le fondement de la pièce. Je vous dirai qu'il n'y a ni harmonie ni vérité intéressante dans ce quolibet d'un soldat : *Je n'ai pas entendu une souris trotter.* Que ce soldat ait vu ou n'ait pas vu passer de souris, cet événement est très-inutile à la tragédie d'Hamlet ; ce n'est qu'un discours de gilles, un proverbe bas, qui ne peut faire aucun effet. Il y a toujours une raison pour laquelle toute beauté est beauté, et toute sottise est sottise.

Les mêmes réflexions que je fais ici devant vous, Messieurs, ont été faites en Angleterre par plusieurs gens de lettres. *Rymer* même, le savant *Rymer*, dans un livre dédié au fameux comte *Dorset*, en 1593, sur l'excellence et



la corruption de la tragédie, pousse la sévérité de sa critique, jusqu'à dire *qu'il n'y a point de singe en Afrique, (\*) point de babouin qui n'ait plus de goût que Shakespeare*. Permettez-moi, Messieurs, de prendre un milieu entre *Rymer* et le traducteur de *Shakespeare*, et de ne regarder ce *Shakespeare* ni comme un dieu, ni comme un singe.

## S E C O N D E P A R T I E.

M E S S I E U R S ,

**J'**A I exposé fidèlement, à votre tribunal, le sujet de la querelle entre la France et l'Angleterre. Personne, assurément, ne respecte plus que moi les grands hommes que cette Ile a produits; et j'en ai donné assez de preuves. La vérité qu'on ne peut déguiser devant vous m'ordonne de vous avouer que ce *Shakespeare*, si sauvage, si bas, si effréné, et si absurde, avait des étincelles de génie. Oui, Messieurs, dans ce chaos obscur, composé de meurtres et de bouffonneries, d'héroïsme et de turpitude, de discours des halles et de grands intérêts, il y a des traits naturels et frappans.

(\*) Page 124.

C'était ainsi à peu-près que la tragédie était traitée en Espagne, sous *Philippe II*, du vivant de *Shakespeare*. Vous savez qu'alors l'esprit de l'Espagne dominait en Europe, et jusque dans l'Italie. *Lopez de Véga* en est un grand exemple.

Il était précisément ce que fut *Shakespeare* en Angleterre, un composé de grandeur et d'extravagance. Quelquefois digne modèle de *Corneille*, quelquefois travaillant pour les petites-maisons, et s'abandonnant à la folie la plus brutale, le sachant très-bien, et l'avouant publiquement dans des vers qu'il nous a laissés, et qui sont peut-être parvenus jusqu'à vous. Ses contemporains, et encore plus ses prédécesseurs, firent de la scène espagnole un monstre qui plaisait à la populace. Ce monstre fut promené sur les théâtres de Milan et de Naples. Il était impossible que cette contagion n'infectât pas l'Angleterre; elle corrompit le génie de tous ceux qui travaillèrent pour le théâtre long-temps avant *Shakespeare*. Le lord *Buckhurst*; l'un des ancêtres du lord *Dorset*, avait composé la tragédie de *Gorboduc*. C'était un bon roi, mari d'une bonne reine; ils partageaient, dès le premier acte, leur royaume entre deux enfans qui se querellèrent pour ce partage: le cadet donnait à l'aîné un soufflet, au second acte; l'aîné, au troisième

acte, tuait le cadet; la mère, au quatrième, tuait l'aîné; le roi, au cinquième, tuait la reine *Gorboduc*; et le peuple, soulevé, tuait le roi *Gorboduc*; de sorte qu'à la fin il ne restait plus personne.

Ces essais sauvages ne purent parvenir en France; ce royaume alors n'était pas même assez heureux pour être en état d'imiter les vices et les folies des autres nations. Quarante ans de guerres civiles écartaient les arts et les plaisirs. Le fanatisme marchait dans toute la France le poignard dans une main, et le crucifix dans l'autre. Les campagnes étaient en friche, les villes en cendres. La cour de *Philippe II* n'y était connue que par le soin qu'elle prenait d'attifer le feu qui nous dévorait. Ce n'était pas le temps d'avoir des théâtres. Il a fallu attendre les jours du cardinal de *Richelieu* pour former un *Corneille*, et ceux de *Louis XIV* pour nous honorer d'un *Racine*.

Il n'en était pas ainsi à Londres, quand *Shakespeare* établit son théâtre. C'était le temps le plus florissant de l'Angleterre; mais ce ne pouvait être encore celui du bon goût. Les hommes sont réduits, dans tous les genres, à commencer par des *Thespis*, avant d'arriver à des *Sophocle*. Cependant, tel fut le génie de *Shakespeare* que ce *Thespis* fut *Sophocle*

quelquefois. On entrevit sur sa charrette , parmi la canaille de ses ivrognes barbouillés de lie , des héros dont le front avait des traits de majesté.

Je dois dire que parmi ces bizarres pièces , il en est plusieurs où l'on trouve de beaux traits pris dans la nature , et qui tiennent au sublime de l'art , quoiqu'il n'y ait aucun art chez lui.

C'est ainsi qu'en Espagne *Diamante* et *Guillain de Castro* , semèrent dans leurs deux tragédies monstrueuses du *Cid* , des beautés dignes d'être exactement traduites par *Pierre Corneille*. Ainsi , quoique *Calderon* eût étalé , dans son *Héraclius* l'ignorance la plus grossière , et un tissu de folies les plus absurdes ; cependant il mérita que *Corneille* daignât encore prendre de lui la situation la plus intéressante de son *Héraclius* français , et surtout ces vers admirables qui ont tant contribué aux succès de cette pièce.

O malheureux Phocas ! ô trop heureux Maurice !

Tu retrouves deux fils pour mourir après toi ,

Je n'en puis trouver un pour régner après moi.

Vous voyez , Messieurs , que dans les pays et dans les temps où les beaux arts ont été le moins en honneur , il s'est pourtant trouvé

des génies qui ont brillé au milieu des ténèbres de leur siècle. Ils tenaient de ce siècle où ils vécurent toute la fange dont ils étaient couverts ; ils ne devaient qu'à eux-mêmes l'éclat qu'ils répandirent sur cette fange. Après leur mort ils furent regardés comme des dieux par leurs contemporains qui n'avaient rien vu de semblable. Ceux qui entrèrent dans la même carrière furent à peine regardés. Mais enfin quand le goût des premiers hommes d'une nation s'est perfectionné , quand l'art est plus connu , le discernement du peuple se forme insensiblement. On n'admire plus en Espagne ce qu'on admirait autrefois. On n'y voit plus un soldat servir la messe sur le théâtre , et combattre en même temps dans une bataille ; on n'y voit plus JESUS-CHRIST se battre à coups de poing avec le diable , et danser avec lui une farabande.

En France , *Corneille* commença par suivre les pas de *Rotrou* ; *Boileau* commença par imiter *Régnier* ; *Racine* , encore jeune , se modéla sur les défauts de *Corneille* : mais peu-à-peu on saisit les vraies beautés ; on finit surtout par écrire avec sagesse et avec pureté. *Sapere est principium et fons* ; et il n'y a plus de vraie gloire parmi nous que pour ce qui est bien pensé et bien exprimé.

Quand des nations voisines ont à peu-près les mêmes mœurs, les mêmes principes, et ont cultivé quelque temps les mêmes arts, il paraît qu'elles devraient avoir le même goût. Aussi l'Andromaque et la Phèdre de *Racine*, heureusement traduites en anglais par de bons auteurs, réussirent beaucoup à Londres. Je les ai vu jouer autrefois, on y applaudissait comme à Paris. Nous avons encore quelques-unes de nos tragédies modernes très-bien accueillies chez cette nation judicieuse et éclairée. Heureusement il n'est donc pas vrai que *Shakespeare* ait fait exclure tout autre goût que le sien, et qu'il soit un dieu aussi jaloux que le prétend son pontife qui veut nous le faire adorer.

Tous nos gens de lettres demandent comment en Angleterre les premiers de l'Etat, les membres de la société royale, tant d'hommes si instruits, si sages, peuvent encore supporter tant d'irrégularités et de bizarreries, si contraires au goût que l'Italie et la France ont introduit chez les nations policées, tandis que les Espagnols ont enfin renoncé à leurs *autos sacramentales*. Me trompé-je en remarquant que par-tout, et principalement dans les pays libres, le peuple gouverne les esprits supérieurs? Par-tout les spectacles chargés d'événemens incroyables plaisent au peuple; il



aime à voir des changemens de scènes, des couronnemens de rois, des processions, des combats, des meurtres, des forciers, des cérémonies, des mariages, des enterremens: il y court en foule, il y entraîne long-temps la bonne compagnie qui pardonne à ces énormes défauts, pour peu qu'ils soient ornés de quelques beautés, et même quand ils n'en ont aucune. Songeons que la scène romaine fut plongée dans la même barbarie du temps d'*Auguste*. *Horace* s'en plaint à cet empereur dans sa belle épître *quum tot sustineas*, et c'est pourquoi *Quintilien* prononça depuis que les Romains n'avaient point de tragédie, *in tragiædiâ maximè claudicamus*.

Les Anglais n'en ont pas plus que les Romains. Leurs avantages sont assez grands d'ailleurs.

Il est vrai que l'Angleterre a l'Europe contre elle en ce seul point; la preuve en est qu'on n'a jamais représenté, sur aucun théâtre étranger, aucune des pièces de *Shakespeare*. Lisez ces pièces, Messieurs, et la raison pour laquelle on ne peut les jouer ailleurs, se découvrira bientôt à votre discernement: il en est de cette espèce de tragédie comme il en était, il n'y a pas long-temps, de notre musique instrumentale; elle ne plaifait qu'à nous.

J'avoue qu'on ne doit pas condamner un

artiste qui a faisi le goût de sa nation ; mais on peut le plaindre de n'avoir contenté qu'elle. *Appelles* et *Phydias* forcèrent tous les différens états de la Grèce et tout l'empire romain à les admirer. Nous voyons aujourd'hui le Transilvain, le Hongrois, le Courlandois, se réunir avec l'Espagnol, le Français, l'Allemand, l'Italien, pour sentir également les beautés de *Virgile* et d'*Horace* ; quoique chacun de ces peuples prononce différemment la langue d'*Horace* et de *Virgile*. Vous ne trouvez personne en Europe qui pense que les grands auteurs du siècle d'*Auguste* soient *au-dessous des singes et des babouins*. Sans doute *Pantolabus* et *Crispinus* écrivirent contre *Horace*, de son vivant, et *Virgile* effuya les critiques de *Bavius* ; mais après leur mort ces grands hommes ont réuni les voix de toutes les nations. D'où vient ce concert éternel ? Il y a donc un bon et un mauvais goût.

On souhaite, avec justice, que ceux de messieurs les académiciens qui ont fait une étude sérieuse du théâtre, veuillent bien nous instruire sur les questions que nous avons proposées. Qu'ils jugent si la nation qui a produit *Iphigénie* et *Athalie* doit les abandonner pour voir sur le théâtre des hommes et des femmes qu'on étrangle, des crocheteurs, des forciers, des bouffons, et des prêtres

ivres ; si notre cour , si long-temps renommée pour sa politesse et pour son goût , doit être changée en un cabaret de bière et de brandevin ; ( *h* ) et si le palais d'une vertueuse souveraine doit être un lieu de prostitution.

Figurez-vous , Messieurs , *Louis XIV* , dans sa galerie de Versailles entouré de sa cour brillante ; un gilles couvert de lambeaux perce la foule des héros , des grands hommes et des beautés qui composent cette cour ; il leur propose de quitter *Corneille* , *Racine* et *Molière* , pour un saltimbanque qui a des faillies heureuses , et qui fait des contorsions. Comment croyez-vous que cette offre serait reçue ?

Je suis avec un profond respect ,

MESSIEURS ,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

( *h* ) Il est peu de pièces de *Shakespeare* où l'on ne trouve de telles scènes ; j'ai vu mettre de la bière et de l'eau-de-vie sur la table , dans la tragédie d'*Hamlet* ; et j'ai vu les acteurs en boire. *César* , en allant au capitolé , propose aux sénateurs de boire un coup avec lui. Dans la tragédie de *Cléopâtre* , on voit arriver sur le rivage de Misène la galère du jeune *Pompée* : on voit *Auguste* , *Antoine* , *Lépide* , *Pompée* , *Agrippa* , *Mécène* , boire ensemble. *Lépide* , qui est ivre , demande à *Antoine* , qui est ivre aussi , comment est fait un crocodile : il est fait comme lui-même , répond *Antoine* ; il est aussi large qu'il a de largeur , et aussi haut qu'il a de hauteur ; il se remue avec ses organes ; il vit de ce qui le nourrit , etc. Tous les convives sont échauffés de vin ; ils chantent en chorus une chanson à boire , et *Auguste* dit en balbutiant , qu'il aimerait mieux jeûner quatre jours , que de trop boire en un seul.

L E T T R E

ECRITE SOUS LE NOM DE M. DE LA  
VISCLEDE, A M. LE SECRETAIRE  
PERPETUEL DE L'ACADEMIE DE PAU.

1776.

**M**ONSIEUR et cher confrère , je vous envoie mes filles de Minée; et je vous répète en prose ce que j'ai dit en vers , que je ne devais pas traiter ce sujet après *Ovide* et *la Fontaine*. Ce n'est pas dans le monde comme dans l'évangile , celui qui vient se présenter à la dernière heure n'est jamais si bien reçu que ceux qui ont travaillé le matin. Voyez ce qui est arrivé à *la Motte*; il a voulu faire une petite Iliade; on s'est moqué de lui. Il a fait des fables philosophiques dédiées au régent du royaume , qui lui a donné deux mille écus; tout le monde a dit, nous aimons mieux le naïf *la Fontaine* à qui *Louis XIV* ne donna rien.

Vous connaissez cet enfant de la nature , ce *la Fontaine* , et ses trois filles de Minée que l'abbé d'*Olivet* a fait imprimer dans un recueil en cinq volumes; mais vous ne connaissez

pas les amours de Mars et de Vénus, qui ne se trouvent que dans l'édition de 1750. Les voici.

Vous devez avoir lu qu'autrefois le dieu Mars,  
 Blessé par Cupidon d'une flèche dorée,  
 Après avoir dompté les plus fermes remparts,  
     Mit le camp devant Cythérée.  
 Le siège ne fut pas de fort longue durée :  
     A peine Mars se présenta,  
     Que la belle parlementa.

Dans les formes pourtant il entreprit l'affaire,  
     Par tous moyens tâcha de plaire,  
 De son ajustement prit d'abord un grand soin.  
     Considérez-le en ce coin,  
     Qui quitte sa mine fière.

Il se fait attacher son plus riche harnois.  
 Quand ce ferait pour des jours de tournois,  
 On ne le verrait pas vêtu d'autre manière.  
 L'éclat de ses habits fait honte à l'œil du jour.  
 Sans cela, fit-on mordre aux géans la poussière,  
 Il est bien mal-aisé de rien faire en amour.

En peu de temps Mars emporta la dame.  
 Il la gagna peut-être, en lui contant sa flamme ;  
 Peut-être conta-t-il ses sièges, ses combats ;  
 Parla de contrescarpe, et cent autres merveilles,

Que

Que les femmes n'entendent pas,  
 Et dont pourtant les mots font doux à leurs oreilles.  
 Voyez combien Vénus en ces lieux écartés  
 Aux yeux de ce guerrier étale de beautés :  
 Quels longs baisers ! La gloire a bien des charmes ;  
 Mais Mars , en la servant , ignore ses douceurs.  
 Son harnois est sur l'herbe : Amour pour toutes armes  
 Veut des soupirs et des larmes ,  
 C'est ce qui triomphe des cœurs.  
 Phœbus pour la déesse avait même dessein ;  
 Et charmé de l'espoir d'une telle conquête ,  
 Couvait plus de feux dans son sein ,  
 Qu'on n'en voyait à l'entour de sa tête.  
 C'était un dieu pourvu de cent charmes divers.  
 Il était beau ; mais il faisait des vers ;  
 Avait un peu trop de doctrine ;  
 Et qui pis est , savait la médecine.  
 Or foyez sûr qu'en amours ,  
 Entre l'homme d'épée et l'homme de science ,  
 Les dames au premier inclineront toujours ;  
 Et toujours le plumet aura la préférence.  
 Ce fut donc le guerrier qu'on aima mieux choisir.

Phœbus outré de déplaisir  
 Apprit à Vulcan ce mystère ;  
 Et dans le fond d'un bois voisin de son séjour ,  
 Lui fit voir avec Mars la reine de Cythère ,  
 Qui n'avaient en ces lieux pour témoin que l'Amour.



La peine de Vulcan se voit représentée ;  
 Et l'on ne dirait pas que les traits en sont feints.  
 Il demeure immobile, et son ame agitée  
 Roule mille penfers qu'en ses yeux on voit peints.

Son marteau lui tombe des mains.

Il a martel en tête, et ne fait que réfoudre ,  
 Frappé comme d'un coup de foudre.  
 Le voici dans cet autre endroit  
 Qui querelle et qui bat sa femme.

Voyez-vous ce galant qui les montre du doigt ?  
 Au palais de Vénus il s'en allait tout droit ,  
 Espérant y trouver le sujet qui l'enflamme.  
 La dame d'un logis, quand elle a fait l'amour ,  
 Met le tapis chez elle à toutes les coquettes.  
 Dieu fait si les galans lui font aussi la cour.

Ce ne sont que jeux et fleurettes,  
 Plaifans devis et chanfonnettes ;

Mille bons mots, sans conter les bons tours ,  
 Font que sans s'ennuyer chacun passe les jours.  
 Celle que vous voyez apportait une lyre ,  
 Ne songeant qu'à se réjouir.

Mais Vénus pour le coup ne la saurait ouïr :  
 Elle est trop empêchée, et chacun se retire.

Le vacarme que fait Vulcan ,  
 Amis l'alarme au camp.

Mais avec tout ce bruit que gagne le pauvre homme ?  
 Quand les cœurs ont goûté des délices d'amour ,

Ils iraient plutôt jusqu'à Rome ,  
Que de s'en passer un seul jour.

Sur un lit de repos voyez Mars et sa dame.  
Quand l'hymen les joindrait de son nœud le plus fort,  
Que l'un fût le mari, que l'autre fût la femme,  
On ne pourrait entre eux voir un plus bel accord.  
Considérez plus bas les trois Grâces pleurantes :  
La maîtresse a failli, l'on punit les suivantes.  
Vulcan veut tout chasser. Mais quels dragons veillans  
Pourraient contre tant d'affaillans,  
Garder une toison si chère ?

Il accuse surtout l'enfant qui fait aimer ;  
Et, se prenant au fils des péchés de la mère ,  
Menace Cupidon de le faire enfermer.

Ce n'est pas tout : plein d'un dépit extrême  
Le voilà qui se plaint au monarque des Dieux ;  
Et de ce qu'il devrait se cacher à soi-même ,  
Importune sans cesse et la terre et les cieux.  
L'adultère Jupin , d'un ris malicieux ,  
Lui dit que ce malheur est pure fantaisie ,  
Et que de s'en troubler les esprits sont bien fous.  
Plaise au ciel que jamais je n'entre en jalousie ;  
Car c'est le plus grand mal, et le moins plaint de tous.

Que fait Vulcan ? car pour se voir vengé ,  
Encor faut-il qu'il fasse quelque chose :  
Un rets d'acier par ses mains est forgé ;  
Ce fut Momus qui , je pense , en fut cause.

Avec ce rets le galant lui propose  
 D'envelopper nos amans bien et beau.  
 L'enclume sonne ; et maint coup de marteau ,  
 Dont maint chaînon l'un à l'autre s'assemble ,  
 Prépare aux Dieux un spectacle nouveau  
 De deux amans qui reposent ensemble.

Les noires Sœurs apprêtèrent le lit :  
 Et nos amans , trouvant l'heure opportune ,  
 Sous le réseau pris en flagrant délit ,  
 De s'échapper n'eurent puissance aucune.  
 Vulcan fait lors éclater sa rancune :  
 Tout en clopant le vieillard éclopé  
 Semond les Dieux , jusqu'au plus occupé ,  
 Grands et petits , et toute la sequelle.  
 Demandez-moi qui fut bien attrapé :  
 Ce fut , je crois , le galant et la belle.

Peut-être direz-vous que ces amours de  
 Mars et de Vénus ne valent pas la fable des  
 deux pigeons. Je vous croirai sans peine ,  
 comme je crois avec vous que son ode au roi  
 pour l'infortuné *Fouquet* n'approche pas de  
 son élégie aux nymphes de Vaux pour ce même  
*Fouquet*.

Pleurez, nymphes de Vaux, dans vos grottes profondes.  
 . . . . .  
 La cabale est contente, Oronte est malheureux, &c.

Il changea ce mot de *cabale* quand on l'eut fait apercevoir que le grand *Colbert* servait le roi et l'Etat avec une équité sévère, et n'était point cabaleur ; mais *la Fontaine* l'avait entendu dire, et il avait cru bonnement que c'était-là le mot propre.

Vous me dites que *Jean* eut grand tort de faire imprimer ses opéra, et la comédie intitulée *Je vous prends sans verd*, et la comédie de *Climène*, &c. ; mais l'abbé d'*Olivet* eut plus de tort encore de faire une collection de tout ce qui pouvait diminuer la gloire de *la Fontaine*. La manie des éditeurs ressemble à celle des sacrilèges ; tous rassemblent des guenilles qu'ils veulent faire révéler : mais de même qu'on ne juge les vrais saints que par leurs bonnes actions, l'on ne juge les hommes à talens que par leurs bons ouvrages.

Vingt pièces de théâtre très-indignes de l'auteur de *Cinna* ne lui ont point ôté le nom de grand. Tout ce qu'on reproche à *Quinault* n'empêche pas qu'il ne soit un homme unique, et jusqu'à présent inimitable dans un genre très-difficile. Une soixantaine d'anciennes fables rajeunies par *la Fontaine*, et contées avec un agrément qui n'avait jamais été connu que de *Pétron*, et bien faisi que par notre fabuliste ; une vingtaine de contes écrits avec cette facilité charmante, et cette négligence

heureuse que nous admirons en lui , le met-  
tent infiniment au-dessus de *Bocace* , et quel-  
quefois même , si j'ose le dire , à côté de l'*Arioste* ,  
pour la manière de narrer.

Il avait ce grand don de la nature , le talent.  
L'esprit le plus supérieur n'y saurait atteindre.  
C'est par les talens que le siècle de *Louis XIV*  
fera distingué à jamais de tous les siècles , dans  
notre France si long-temps grossière. Il y aura  
toujours de l'esprit ; les connaissances des  
hommes augmenteront , on verra des ouvra-  
ges utiles ; mais des talens ! je doute qu'il en  
naisse beaucoup. Je doute qu'on retrouve  
l'auteur de *Cinna* , celui d'*Iphigénie* , d'*Athalie* ,  
de *Phèdre* , celui de l'*Art poétique* , celui de  
*Roland* et d'*Armide* , celui qui força en chaire ,  
jusqu'à des ministres , de pleurer et d'admirer  
la fille de *Henri IV* , veuve de *Charles I* , et  
sa fille *Henriette* , Madame.

Voyez comme les oraisons funèbres d'au-  
jourd'hui sont ensevelies avec ceux qu'elles  
célèbrent. Voyez comme *Séthos* , malgré  
quelques beaux passages , et les *Voyages* de  
*Cyrus* , sont tombés dans l'oubli , tandis que  
le *Télémaque* est toujours l'instruction et le  
charme de tous les jeunes gens bien nés.  
Comment s'est-il pu faire que , dans la foule  
de nos prédicateurs , il n'y en ait pas un seul  
qui ait approché de l'auteur du petit carême ?

Vous voyez à regret que personne n'a osé seulement tenter d'imiter le créateur du *Tartuffe* et du *Misanthrope*. Nous avons quelques comédies très-agréables ; mais un *Molière* ! je vous prédis hardiment que nous n'en aurons jamais. Quelle gloire pour *la Fontaine* d'être mis presque à côté de tous ces grands hommes !

L'abbé de *Chaulieu* ferma ce siècle par trois ou quatre pièces de poésie qui partent du cœur, ou qui semblent en partir. Elles respirent la volupté et la philosophie, et demandent grace pour toutes les bagatelles insipides dont on a farci son recueil.

Je m'étonne que *la Fontaine* n'ait parlé de *Chaulieu* qu'à propos de l'argent qu'il comptait recevoir, par ses mains, de la part du duc de *Vendôme*.

Le paillard m'a dit aujourd'hui  
 Qu'il faut que je compte avec lui.  
 Aimez-vous cette parenthèse ?  
 Le reste ira, ne vous déplaît,  
 En bas relief et cœtera.  
 Ce mot-ci s'interprétera  
 Des Jannetons ; car les Climènes  
 Aux vieillards font inhumaines.  
 Je ne vous réponds pas qu'encor  
 Je n'emploie un peu de votre or  
 A payer la brune et la blonde.



Comment l'abbé d'*Olivet* a-t-il pu imprimer trois pièces de *la Fontaine*, écrites de ce misérable style, par lesquelles il demande l'aumône pour avoir des filles ? On ne reconnaît pas dans ces vers celui qui a dit :

J'ai quelquefois aimé ; je n'aurais point alors  
 Contre le louvre et ses trésors,  
 Contre le firmament et la voûte céleste,  
 Changé les bois, changé les lieux  
 Honorés par les pas, éclairés par les yeux  
 De l'aimable et jeune bergère,  
 Par qui, sous le fils de Cythère,  
 Je servis engagé par mes premiers sermens.  
 Hélas ! quand reviendront de semblables momens ?  
 Faut-il que tant d'objets *si doux et si charmans*  
 Me laissent vivre au gré de mon ame inquiète ?  
 Ne sentirai-je plus le charme qui m'arrête ?  
 Ai-je passé le temps d'aimer ?

On croirait ces deux derniers vers d'un seigneur du bel air, d'un homme à grandes passions, d'un duc de *Candale*, d'un duc de *Bellegarde*. Cela ne s'accorde pas avec les *Jeannetons* de *Jean la Fontaine* qui demande quelques pistoles au duc de *Vendôme* et au *paillard Chaulieu*, pour attendrir en sa faveur ses héroïnes du pont-neuf.

Tout cela, Monsieur, n'empêche pas qu'un  
 nombre

nombre considérable de fables pleines de sentiment, d'ingénuité, de finesse, et d'élégance, ne soient le charme de quiconque fait lire.

Quand je dis qu'il est presque égal, dans les bonnes fables, aux grands hommes de son mémorable siècle, je ne dis rien de trop fort. Je serais un exagérateur ridicule si j'osais comparer *Maître corbeau sur un arbre perché, tenait en son bec un fromage*; et *La cigale ayant chanté tout l'été*, à ces vers de *Cornélie* qui tient l'urne de son époux :

Eternel entretien de haine et de pitié,  
Restes du grand Pompée, écoutez sa moitié.

et à ceux de *César* :

Restes d'un demi-dieu dont à peine je puis  
Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en suis !

*Le savetier et le financier; les animaux malades de la peste; le meunier, l'âne et son fils, &c. &c.* tout excellens qu'ils sont dans leur genre, ne seront jamais mis par moi au même rang que la scène d'*Horace* et de *Curiace*, ou que les pièces inimitables de *Racine*, ou que le parfait Art poétique de *Boileau*, ou que le *Misanthrope* et le *Tartuffe* de *Molière*. Le mérite extrême

de la difficulté surmontée , un grand plan conçu avec génie , exécuté avec un goût qui ne se dément jamais dans *Racine* , la perfection enfin dans un grand art , tout cela est bien supérieur à l'art de conter. Je ne veux point égaler le vol de la fauvette à celui de l'aigle. Je me borne à vous soutenir que *la Fontaine* a souvent réussi dans son petit genre autant que *Corneille* dans le sien. J'aurais seulement désiré , pour la gloire de la nation qu'on n'eût point imprimé les dernières fables de l'un , et les dernières tragédies de l'autre , depuis *Pertharite* ; mais ces maudits éditeurs veulent imprimer tout : ce sont des corbeaux qui s'acharnent sur les morts , comme l'envie sur les vivans. Encore s'ils ne fatiguaient le public que par les mauvais ouvrages des bons auteurs , on pourrait pardonner à leur avidité : ce qu'il y a de pis , c'est qu'ils y ajoutent trop souvent leurs propres sottises , qu'ils font passer sous le nom des écrivains un peu connus. J'ai pâti moi-même , moi inconnu , de cette rage d'imprimer. Combien de pauvretés n'a-t-on pas publiées sous le nom de *la Visclède* , dans des recueils immenses ! Vers de *Bonneval* , sur la mort de mademoiselle *le Couvreur* ; Vers à mon cher *B.* sur *Newton* ; Vers impertinens , à madame du *Châtelet* ; Lettre de *Varsovie* ; Epître de *Formont* , à l'abbé de *Rothelin* ; Ode

sur le vrai Dieu; Lettres de M. de *la Visclède*, à ses amis du Parnasse, &c. &c.

Ceux qui se forment des bibliothèques sont toujours trompés par ce manège qui ne sert qu'à étouffer le bon grain sous un tas énorme d'ivraie. On est parvenu à nous dégoûter de la lecture, à force de multiplier les livres et les livrets. S'il est vrai que les *Ptolomée* eurent autrefois une bibliothèque de quatre cents mille volumes, on ne fit pas mal de la brûler; et quand on brûlera toutes les brochures qui nous inondent, je commencerai par la mienne.

Nous sommes importunés dans notre siècle d'une foule de petits artistes qui disèquent le siècle passé. On créait alors, et aujourd'hui on épiluche, on critique la création. Je tombe dans ce défaut en vous écrivant, mais j'ouvre mon cœur à mon ami, et je serais très-fâché que ma lettre devînt publique.

Permettez-moi de remarquer qu'on ne fut point sévère pour *la Fontaine*, parce qu'il semblait ne prétendre à rien: moins il exigeait, plus on lui accordait; on lui passait ses mauvaises fables en faveur des excellentes. Il n'en était pas ainsi de *Racine* et de *Boileau* qui prétendaient à la perfection; on les chicanait sur un mot. C'est ainsi qu'on pardonnait tout à *Montagne*, et qu'on tomba rudement sur

*Balzac* qui voulait être toujours correct , et toujours éloquent.

Depuis que *la Bruyère*, dans ses *Caractères*, eut jugé *Corneille* et *Racine*, combien d'écrivains se mirent à juger aussi ! Et enfin on a fait plus de cent volumes sur ce siècle de *Louis XIV*. Chacun dans ses jugemens, soit en vers, soit en prose, a plus cherché à montrer de l'esprit qu'à trouver la vérité, et à faire des antithèses plutôt que des raisonnemens.

L'inondation des journalistes et des folliculaires est venue, laquelle a noyé le bon avec le mauvais, et a détruit toute érudition, en présentant des extraits à l'ignorance. Les lecteurs ont décidé comme les magistrats qui jugent sur le rapport de leur secrétaire.

Il est arrivé pis, on s'est divisé en factions; les jansénistes ont voulu que les jésuites n'eussent jamais fait un bon ouvrage, et que le père *Bouhours* ne sût pas sa langue. Les jésuites ont dénigré *Boileau*, parce qu'il était ami d'*Arnaud*. Les folliculaires se sont dit des injures. C'est la bataille des rats et des grenouilles après l'*Iliade*.

Pour vous prouver, Monsieur, avec quelle précipitation l'on juge, et comme un bon mot tient lieu de raison; je ne veux que vous citer cette décision de *la Bruyère*, qui a été la source de tant d'énormes dissertations : *Racine a peint*

*les hommes tels qu'ils sont ; et Corneille, tels qu'ils devraient être.* Cela est éblouissant, mais cela est très-faux. *César* n'a jamais dû être assez fat pour dire à *Cléopâtre* qu'il n'a vaincu à Pharfale que pour lui plaire, lui qui n'avait point vu encore cet enfant de quinze ans : l'autre *Cléopâtre* n'a point dû empoisonner l'un de ses enfans, et affaffiner l'autre au bout d'une allée dans un jardin : *Théodore* n'a point dû s'obstiner à se prostituer dans un mauvais lieu, au lieu d'accepter le secours d'un honnête homme : *Polyeucte* n'a point dû briser tout dans un temple, et hafarder de casser toutes les têtes par dévotion : *Léontine* n'a point dû se vanter de tout faire, pour ne rien faire du tout. *Pompée* devait-il répudier sa femme qu'il aimait, pour époufer la nièce d'un tyran ? *Pertharite* devait-il céder la fienne ? *Thésée*, dans *Oedipe*, devait-il parler d'amour au milieu de la peste, et dire :

Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste,  
L'absence aux vrais amans est encor plus funeste ?

Si le judicieux et énergique *la Bruyère* s'est si évidemment trompé, que feront donc nos petits écoliers qui tranchent avec tant de hardiesse, et qui, plus ignorans et plus imprudens qu'un *Fréron*, osent décider au premier



coup d'œil sur des choses qu'un *Quintilien* aurait long-temps examinées avant de donner son opinion avec modestie ?

Vous me faites , Monsieur , une question plus importante. Vous me demandez pourquoi *Louis XIV* ne fit pas tomber ses bienfaits sur *la Fontaine* , comme sur les autres gens de lettres qui firent honneur au grand siècle ? Je vous répondrai d'abord qu'il ne goûtait pas assez le genre dans lequel ce conteur charmant excella. Il traitait les fables de *la Fontaine* comme les tableaux de *Teniers* , dont il ne voulait voir aucun dans ses appartemens. Il n'aimait le petit en aucun genre , quoiqu'il eût dans l'esprit autant de délicatesse que de grandeur. Il ne goûta les petits vers de *Benserade* que parce qu'ils avaient rapport aux fêtes magnifiques qu'il donnait.

De plus , *la Fontaine* était d'un caractère à ne se pas présenter à la cour de ce monarque. Ses distractions continuelles , son extrême simplicité , réjouissaient ses amis , et n'auraient pu plaire à un homme tel que *Louis XIV*.

*La Bruyère* s'est servi de couleurs un peu fortes pour peindre notre fabuliste , mais il y a du vrai dans ce portrait : *Un homme paraît grossier , lourd , stupide ; il ne sait ni parler ni raconter ce qu'il vient de voir : s'il se met à écrire , c'est le modèle des bons contes , &c.*

*La Bruyère*, qui peignit tous ses contemporains, en dit autant de *Corneille*, non que *Corneille* fût un bon conteur. C'était autre chose, il était souvent très-sublime dans ses bonnes pièces. *Boileau* ne faisait peut-être pas assez de cas de *la Fontaine* et de *Corneille*; il n'était sensible qu'à un style toujours pur, il ne pouvait aimer que la perfection.

Soyez sûr, Monsieur, qu'il est très-faux que *la Fontaine* déplût au roi, comme on l'a dit, pour avoir fait des vers en faveur du surintendant *Fouquet*. *Pélessin*, défenseur très-hardi de ce ministre, et même ayant été sa victime, devint un des favoris de *Louis XIV*, et fit une grande fortune. Son éloquence touchante, son érudition utile, la connaissance des affaires, et la souplesse de son esprit, en firent un homme d'Etat. *La Fontaine* n'avait rien de tout cela. Uniquement borné à son talent, et incapable même de le faire valoir, il n'est pas étonnant qu'il ne fût pas assez remarqué par *Louis XIV*.

*Lulli* lui nuisit beaucoup. Vous savez que tout est cabale parmi les gens de lettres, comme parmi les prêtres. La cabale contre *Quinault*, l'un des grands ornemens de ce mémorable siècle, ayant forcé *Lulli* à recourir à d'autres pour ses opéra, il choisit *la Fontaine*. Avouons que le fabuliste, faisant parler ses héros du style

de *Janot Lapin* et de dame *Belette*, ne pouvait réussir après *Atis* et *Thésée*. *Lulli* était plein d'esprit et de goût ; plus il en avait, plus il lui était impossible de mettre en musique de telles paroles. Il n'était pas de ces gens qui disent qu'il est égal de chanter la gazette ou *Armide*, et qu'il n'y a rien au monde de si nécessaire que des doubles croches. Le pauvre *la Fontaine* croyant sérieusement qu'on lui faisait une énorme injustice, fit la satire du Florentin contre *Lulli*. Elle n'est pas dans le goût de celles de *Boileau* ou d'*Horace*.

Le b.... avait juré de m'amuser six mois :  
 Il se trompa de deux. Mes amis, de leur grâce,  
 Me les ont épargnés, l'envoyant où je croi  
     Qu'il va bien sans eux et sans moi.  
 Voilà l'histoire en gros : le détail a des suites  
     Qui valent bien d'être déduites,  
 Et j'en aurais pour tout un an.

Non, sans doute, ce sot détail et ces suites ne valaient pas d'être déduites, et surtout en si mauvais vers. Le pis est qu'il s'excuse sur cette ridicule satire à madame de *Thiange*, sœur de madame de *Montespan*, en vers non moins ridicules. Il croit que *Lulli* lui a ôté sa fortune et sa gloire, en ne faisant point de musique pour ses paroles. Voici comme il s'explique :

Le Ciel m'a fait auteur , je m'excuse par-là.

Auteur qui , pour tout fruit , moissonne

Un peu de gloire. On le lui ravira ;

Et vous croyez qu'il s'en taira !

Il n'est donc plus auteur : la conséquence est bonne.

Je fais bien que le cocher de *Vertamont* aurait fait de tels vers tout aussi-bien que *la Fontaine*. Je fais que ces misères profaïques en rimes ne sont que des sottises aisées ; mais enfin le même homme est le meilleur metteur en œuvre des anciennes fables d'*Esopé* et de *Pilpay*, et celui qui dans ce genre a le mieux enchâssé l'esprit des autres. Encore une fois , ce talent unique fait tout pardonner. *Lulli* même lui pardonna, et très-plaisamment, en disant qu'il aimerait mieux mettre en musique la fatire de *la Fontaine* que ses opéra.

Il me semble que la voix publique donne la préférence à ses fables sur ses contes. Ceux-ci paraissent pour la plupart aux bons critiques un peu trop alongés. Ils n'aiment point dans le *Joconde*, pris de l'*Arioste*,

Prenons, dit le romain, la fille de notre hôte ;

Je la tiens pucelle, fans faute,

Et si pucelle, qu'il n'est rien

De si puceau que cette fille.

Ils réprouvent ce ton de la rue Saint-Denis,

ce ton bourgeois auquel l'*Arioste* ne s'affervit jamais. Le Greco et la Fiametta de l'*Arioste* font bien au-dessus du puceau de *la Fontaine*.

Ils n'aiment point que notre fabuliste dise dans le Cocu battu et content , tiré de *Bocace* :

Tant se la mit le drôle en sa cervelle,  
Que dans sa peau peu ni point ne durait.

*Bocace* n'a point de ces expressions basses et incorrectes.

Ils ne peuvent souffrir que dans la Servante justifiée , conte de la reine de Navarre , l'imitateur s'exprime ainsi :

Bocace n'est le seul qui me fournit,  
Je vais par fois en une autre boutique.  
Il est bien vrai que ce divin esprit,  
Plus que pas un *me donne* de pratique ;  
Mais comme il faut manger de plus d'un pain,  
Je puis encor en un vieux magasin.

Ils trouvent ces expressions , *aller dans une autre boutique , donner de pratique , manger de plus d'un pain* , plus faites pour le peuple que pour les honnêtes gens ; et c'est-là le grand défaut de *la Fontaine*.

L'Anneau d'*Hans-Carvel* qu'il a copié dans *Rabelais* , est bien supérieur dans l'*Arioste*. Il y

a du moins une bonne raison dans l'*Arioste* pourquoi le diable apparaît au bon homme.

*Fu già un pittor, non mi ricordo il nome ,  
Che di pinger il diavol' solea  
Con bel viso , begli occhi , e belle chiome , &c.*

La prodigieuse supériorité de l'*Arioste* sur son imitateur paraît dans ce petit conte autant que dans l'invention de son *Orlando* , dans son imagination inépuisable, dans son sublime, et dans sa naïve élégance.

Les Cordeliers de Catalogne , Richard Minutolo , la Gageure des trois commères , n'ont jamais plu aux esprits délicats. Vous ne trouverez chez *la Fontaine* aucun conte qui parle au cœur , excepté le Faucon ; aucun dont on puisse tirer une morale utile ; aucun où il y ait de sa part la moindre invention. Ce ne sont presque jamais que de vieux contes réchauffés. Ce sont des femmes qui *attrapent* leurs maris , ou des garçons qui *enjolent* des filles. Enfin on trouve rarement chez lui un conte écrit avec une élégance continue.

Ses contes ont charmé la jeunesse , encore plus par la gaieté des sujets que par les grâces et la correction du style. J'ai vu beaucoup de gens d'esprit et de goût qui ne pouvaient souffrir que *la Fontaine* eût gâté la Coupe



enchantée de l'*Arioste* par des vers tels que ceux-ci :

L'argent fut donc fléchir ce cœur inexorable ;  
 Le rocher disparut, un mouton succéda ,  
     Un mouton qui s'accommoda  
 A tout ce qu'on voulut , mouton doux et traitable ;  
 Mouton qui , sur le point de ne rien refuser ,  
     Donna pour arrhes un baiser.

Il faudrait en effet avoir peu de goût pour approuver un rocher qui devient mouton , qui s'accommode et qui donne des arrhes. Les contes et les deux derniers livres des fables sont trop pleins de ces figures si incohérentes et si fausses , qui semblent plutôt le fruit d'une recherche pénible que de cette négligence agréable qu'on a tant louée dans l'auteur.

J'ai vu aussi bien des lecteurs révoltés du style qu'on appelle marotique. Ils disaient qu'il fallait parler la langue de *Louis XIV*, et non celle de *Louis XII* et de *François I* ; que si on nous donnait la comédie de l'Avocat Patelin telle qu'on la joua sur les tréteaux de la cour de *Charles VII*, personne ne pourrait la souffrir. Heureusement *la Fontaine* est peu tombé dans ce défaut que d'autres , après lui , ont voulu mettre à la mode.

Mais ce qui est , à mon avis , très-digne de remarque , c'est que de toutes ces anciennes

historiettes que *la Fontaine* a mises en vers négligés, il n'y en a pas une seule qui inspire des désirs impudiques. Les peintures y sont plus gaies que dangereuses. Elles ne sont jamais cette impression voluptueuse et funeste que produisent tant de livres italiens, et surtout notre *Aloisia Toletana*. Cela est si vrai, que l'on a mis tous ces vieux contes sur le théâtre avec l'approbation des magistrats, sans aucun danger, sans qu'aucune mère de famille ait réclamé contre cet usage, sans aucun inconvénient. On vit bien que le sévère *Boileau* avait raison quand il disait :

L'amour le moins honnête, exprimé chastement,  
N'excite point en nous de honteux mouvement.

C'est pourquoi, Monsieur, j'ai toujours été étonné de l'atrocité fanatique avec laquelle le jeune *Poujet*, oratorien, osa parler au vieux *la Fontaine*, et de la vanité d'écolier avec laquelle il publia son prétendu triomphe sur l'innocence de ce vieil enfant. Il était bien ridicule qu'un petit prêtre de vingt-cinq ans allât mettre sur la sellette un académicien de soixante et douze ans. Mais pourquoi faire trophée aux yeux du public de cette victoire si aisée ? C'était l'orgueil qui se vantait d'avoir foulé à ses pieds l'innocence et la simplicité.

Et de quoi s'est avisé l'abbé d'*Olivet*, tout philosophe qu'il était, de réimprimer cette lettre de *Poujet*? Cette lettre est précisément la révélation solennelle de la confession du bon *la Fontaine*. Car n'est-ce pas trahir le secret inviolable de la confession que d'en apprendre au public toutes les circonstances, tous les entours, et les demandes, et les réponses?

Ce qui me révolte le plus dans l'insolence de *Poujet*, c'est l'affectation de répéter vingt fois à *la Fontaine*: Votre livre infame, Monsieur; le scandale de votre infame livre, Monsieur; les péchés, Monsieur, dont votre infame livre a été la cause; la réparation publique que vous devez, Monsieur, pour votre livre infame.

Aurait-il osé parler ainsi à la reine de Navarre, sœur de *François I*, de qui plusieurs de ces contes plaisans et non infames sont tirés? il lui aurait demandé un bénéfice. Aurait-il même osé donner le nom d'infame à *Bocace*, le créateur de la langue italienne, et à l'*Arioste*, qui n'a d'autre titre dans sa patrie que celui de divin?

L'aventure de *Poujet* avec le bon-homme *la Fontaine*, est, au fond, celle de l'âne, dans la fable admirable des animaux malades de la peste.

L'âne vint à son tour, et dit : J'ai souvenance,  
 Qu'en un pré de moines passant,  
 La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,  
 Quelque diable aussi me poussant,  
 Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.  
 Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.  
 A ces mots on cria, haro sur le baudet.  
 Poujet, quelque peu clerc, prouva par sa harangue,  
 Qu'il fallait dévouer ce maudit animal, &c.

Et ce qu'il y a de plus rare, c'est que *la Fontaine*, qui avait la bonhomie de l'âne, fut assez sot, avec tout son génie, pour croire le suffisant *Poujet*, qui se faisait tant honneur de l'intimider, et qui parlait au traducteur de *Arioste* et de la reine de Navarre, comme s'il eût parlé à un scélérat.

J'aurais conseillé à *la Fontaine* de faire un conte sur *Poujet*, plus plaisant que son Florentin sur *Lully*.

Après l'impertinence de *Poujet*, je ne fais rien de plus outrecuidant (pour me servir des termes du bon *la Fontaine*) que l'insolente préface de l'édition des contes en 1743, sous le nom de Londres. L'éditeur qui se donne aussi pour janséniste, (je ne fais pas pourquoi) s'avise de dire que *la Fontaine* eut tort de faire autre chose que des fables et des contes en vers; et il cite sur cela madame de *Sévigné*.

Oui, Editeur, il eut tort de faire d'autres ouvrages, puisque la plupart ne valent rien. Mais pourquoi dis-tu, Editeur, qu'un poète qui a fait des tragédies ne doit jamais écrire sur l'histoire et sur la physique? Dis-moi, Editeur, où as-tu pris cet arrêt? Si tu ne fais ni l'histoire, ni la physique, n'en parle pas, à la bonne heure; nous avons assez de mauvais livres sur ces deux objets. Mais permets aux hommes instruits d'en parler. Apprends qu'un bon tragédien est très-propre à être un très-bon historien, parce qu'il faut dans toute histoire une exposition, un nœud, un dénouement et de l'intérêt; apprends que celui qui peint la nature humaine dans une pièce de théâtre, la peint encore mieux dans l'histoire. Editeur des contes de *la Fontaine*, apprends que la physique n'est pas à négliger; apprends que *Molière* traduisit *Lucrèce*; apprends qu'il serait indigne d'un homme qui pense, de ne faire que des contes. —

Pardon, Monsieur, de cette petite sortie contre ce maudit Editeur; et pardon surtout de vous avoir envoyé mes filles de Minée.

LETTRE

L E T T R E

DU REVEREND PERE POLYCARPE, PRIEUR  
DES BERNARDINS DE CHEZERY,

*A M. l'avocat-général Séguier.*

1776.

J'AI lu Monsieur, avec admiration, votre éloquent plaidoyer contre cette abominable et détestable brochure *des Inconvéniens des droits féodaux*; je tremblais pour le plus sacré de nos droits seigneuriaux, le plus convenable à des religieux, celui d'avoir des esclaves. Hélas! nous avons failli à le perdre. Notre couvent, et les terres qui en dépendent, étaient ci-devant enclavés dans les Etats du roi de Sardaigne; ce n'est que par le dernier traité de délimitation de 1760, qu'ils ont été unis au royaume de France. Cette union est arrivée bien à propos. Si elle eût été différée de quelques années, cinq ou six mille serfs que nous possédons dans nos terres, seraient libres aujourd'hui, en vertu de l'édit du feu roi de Sardaigne, de 1762, et nous aurions été dépouillés de nos autres droits féodaux, en



vertu d'un autre édit du même prince, du mois de décembre 1771. Il est vrai que nous aurions été indemnisés de la perte de ces droits ; mais cette indemnité n'aurait consisté qu'à nous faire payer en argent un capital, dont l'intérêt nous aurait produit, sans procès, le même revenu que nous tirons de nos vassaux avec le secours des procureurs et des huissiers ; et nous n'aurions point été dédommagés du plaisir de commander en maîtres à six mille esclaves ; nous ne jouirions pas de la consolation de ruiner, toutes les années, une vingtaine de familles pour apprendre aux autres à nous obéir et à nous respecter.

J'avais lu dans votre historien *Mézerai*, ces paroles qui vous feront frémir : » La liberté » de cette noble monarchie est si grande, » que même son air la communique à ceux » qui le respirent ; et la majesté de nos rois » est si auguste, qu'ils refusent de commander » à des hommes, s'ils ne sont libres. »

J'avais lu ces autres paroles, non moins condamnables, prononcées dans l'assemblée des états de Tours par le chancelier de *Rochefort* : » Vous ne doutez pas qu'il ne soit » plus glorieux à nos monarques d'être rois » des Francs que des serfs. (a) »

(a.) Histoire de France par *Garnier*, tome IX, page 290.

J'avais lu , avec douleur , dans votre nouvelle Histoire de France , „ que S<sup>t</sup> Louis „ s'occupa , plus qu'aucun de ses prédécesseurs , du soin d'étendre la liberté renaissante. „ Ce sage monarque , ami de DIEU et des „ hommes , ne connut , pendant tout le cours „ de son règne , d'autre satisfaction que celle „ de faire servir son pouvoir à jeter les „ fondemens de la félicité publique. La misère , „ compagne inséparable de l'esclavage , disparut ainsi que l'oppression. ( b ) „

L'acte d'autorité par lequel la reine *blanche* affranchit , pendant sa régence , les habitans de Chantenay , malgré les chanoines de Notre-Dame de Paris , ( c ) ne me faisait pas moins de peine.

J'étais effrayé d'un arrêt rendu , au quinzième siècle , par le parlement de Languedoc , portant que tout serf qui entrerait dans le royaume , en criant *France* , serait dès ce moment affranchi. ( d )

J'avais craint , jusqu'à ce jour , que ces maximes et ces exemples n'autorisassent nos esclaves à réclamer , comme nouveaux français , une liberté dont ils jouiraient , s'ils étaient restés quelques années de plus favoyards.

( b ) Histoire de France , tome XIV , page 191.

( c ) *Ibid.* Tome V , page 104.

( d ) *Ibid.* Tome XV , page 348.

Mais vous me rassurez, Monsieur ; vous avez très-bien prouvé que *les droits féodaux sont une portion intégrante de la propriété des seigneurs ; que nos rois ont déclaré eux-mêmes qu'ils sont dans l'heureuse impuissance d'y donner atteinte.* Cette admirable sentence nous rassure pleinement contre les fausses et pernicieuses maximes du chancelier de *Rocheport* et de vos historiens, contre les arrêts surannés du parlement de *Toulouse*.

Nous lisions, Monsieur, avec des larmes d'attendrissement, ces paroles si consolantes de votre plaidoyer : » Les coutumes rédigées » sous les yeux des magistrats et en vertu de » l'autorité du roi, ne sont que l'effet de la » convention et du concert des trois ordres » rassemblés qui y ont donné leur consente- » ment, et s'y sont librement et volontaire- » ment soumis ; » lorsqu'un curé qui avait été autrefois avocat, et qui jusque-là avait entendu tranquillement notre lecture, nous interrompit brusquement, et nous dit que la plupart des coutumes n'étaient que des monumens d'imbécillité et de barbarie ; qu'elles avaient toutes été rédigées, ou dans les états des provinces, ou dans les assemblées des commissaires, à la pluralité des voix, et que par conséquent les ignorans avaient toujours prévalu sur le petit nombre des sages. Il nous

dit que tous les jurisconsultes qui ont de la célébrité, attestent que c'est ainsi que les coutumes ont été rédigées. Il nous cita le fameux Charles Dumoulin qui dit que les coutumes ont été rédigées contre l'intention des rois; en ce que la plupart sont obscures; contradictoires, iniques. (e) Il nous cita d'Argentré, l'un des commissaires qui avaient assisté à la rédaction de la coutume de Bretagne, lequel, dans la préface de son Commentaire sur cette coutume, avoue que l'avis des ignorans prévalut presque toujours sur celui des jurisconsultes humains et instruits. Il nous cita aussi le tit. XIV du liv. IV du Traité des fiefs de Cujas, où l'on trouve ces paroles: *Multa sunt in moribus Galliae dissentanea, multa sine ratione.* Il ajouta que les habitans des campagnes, sur lesquels tombe tout le poids des droits féodaux, n'avaient jamais été appelés à la rédaction des coutumes, et qu'il n'est pas vrai, par conséquent, qu'ils s'y soient volontairement soumis.

Après nous avoir étalé toutes ces autorités et beaucoup d'autres encore, ce curé nous dit qu'il suffisait d'ouvrir les coutumes pour se convaincre de la vérité qu'il soutenait. Je lui répondis que ces auteurs avaient été soupçonnés d'hérésie, et que l'avis d'un avocat-général était d'une autorité bien supérieure

(e) Tome II, page 399, édition de 1681.

aux témoignages des *Cujas*, des *Dumoulin*, des *d'Argentré*, &c. &c. &c.

Vous ne sauriez croire, Monsieur, combien de personnes dans les provinces pensent comme ce curé. Une espèce de frénésie, pour me servir de vos propres termes, „ semble agiter ces „ esprits turbulens que l'amour de la liberté „ porte aux plus grands excès, et qui leur „ fait envisager le bonheur dans la subversion „ de toutes les règles et de tous les prin- „ cipes. „

Les insensés qui pensent rendre heureux les habitans des campagnes, en proposant à l'administration de les affranchir de l'esclavage de la glèbe, de leur permettre de racheter des droits qui sont une source de procès continuels, lesquels causent souvent la ruine des seigneurs et des vassaux !

Il était temps de sévir contre ces auteurs audacieux : „ semblables à des volcans qui, „ après s'être annoncés par des bruits souter- „ rains et des tremblemens successifs, finif- „ sent par une éruption subite, et couvrent „ tout ce qui les environne d'un torrent „ enflammé de ruines, de cendres, et de „ laves, qui s'élancent du foyer renfermé „ dans les entrailles de la terre. „

Que ce morceau est sublime ! je n'ai jamais rien lu d'approchant dans les plaidoyers du chancelier d'*Aguesseau*.



Nous vous devons, Monsieur, une reconnaissance éternelle, pour avoir déferé à la vengeance des lois un écrit aussi pernicieux que celui contre lequel vous vous êtes élevé. Il était bien juste, assurément, de faire brûler par le bourreau, au pied du grand escalier, cette brochure capable d'échauffer le peuple et de le porter à la révolte ; cet écrit qui renverse les principes fondamentaux de la monarchie, puisqu'il détourne les vassaux de plaider avec leurs seigneurs ; qu'il conseille aux uns et aux autres de se concilier et de convenir, de gré à gré, du prix de l'affranchissement des droits féodaux, qui sont une source intarissable de procès. Tout le monde sait que ces procès sont les plus difficiles, les plus compliqués, les plus obscurs de tous ; mais ce sont ceux aussi qui procurent aux juges les plus fortes épices. La bonne moitié des procès roule sur des droits féodaux. Supprimez ces droits, vous supprimez net la moitié des procès ; vous paraîtriez soulager les juges, mais vous les dépouilleriez d'une partie de leur considération, et de leurs meilleurs revenus. Vous ruineriez les procureurs, les greffiers, les commissaires à terrier, tous gens fort nécessaires à l'Etat. Ils servent les tribunaux, les tribunaux doivent donc les protéger.

Proposer la suppression des droits féodaux,



c'est encore attaquer particulièrement les propriétés de messieurs du parlement, dont la plupart possèdent des fiefs. Ces messieurs sont donc personnellement intéressés à protéger, à défendre, à faire respecter, les droits féodaux : c'est ici la cause de l'Eglise, de la noblesse, et de la robe. Ces trois ordres, trop souvent opposés l'un à l'autre, doivent se réunir contre l'ennemi commun. L'Eglise excommuniera les auteurs qui prendront la défense du peuple ; le parlement, père du peuple, fera brûler et auteurs et écrits, et par ce moyen, ces écrits seront victorieusement réfutés.

Si quelqu'insolent osait publier, que tous messieurs du parlement qui possèdent des fiefs, doivent s'abstenir de juger les écrits et les procès concernant les droits féodaux, parce que c'est leur propre cause, et qu'on ne peut être, à la fois, partie et juge ; on lui répondrait que messieurs du parlement sont en possession de juger les causes féodales, que c'est-là un des privilèges de leurs offices, une loi fondamentale, à laquelle le roi même est *dans l'heureuse impuissance de donner atteinte*. Si l'insolent ne se rendait pas à l'évidence de ces raisons, on pourrait faire brûler son mémoire ; et, en tant que besoin, décréter sa personne de prise de corps.

On

On nous dit que dans la patrie de *Cicéron*, où le pouvoir de juger n'était attaché, ni à un certain état, ni à une certaine profession, il était permis à tout plaideur de récuser le juge qu'il croyait suspect, sans être même obligé de prouver la suspicion. *Sors et urna dant judices, licet exclamare: hunc nolo.* Cette liberté de récuser ses juges subsista encore sous les empereurs, comme je l'ai remarqué dans une loi du code, rapportée dans un ancien *factum* qui m'est tombé, par hasard, sous la main. (f)

Mais les lois des Welches sont bien plus raisonnables que celles des Romains. Le juge révocable d'une justice de village, peut, en France, juger en première instance les causes féodales de son seigneur. (g) Un conseiller au parlement, possesseur de fief, peut donc aussi juger en dernier ressort la cause féodale d'un autre seigneur.

Il est vrai qu'une ordonnance de *Louis XIV*, statue (h) que le juge est récusable, s'il a, en son nom, un procès sur une question semblable à celle dont il s'agit entre les parties

(f) *Licet enim imperiali numine judex delegatus est, tamen quia sine suspitione omnes lites procedere nobis cordi est: Liceat ei qui suspectum judicem putat, eum recusare.* Loi XVI, au cod. tit. De judiciis.

(g) Ordonnance de 1667, tit. XXIV, art. XI.

(h) *Ibid.* art. V.

qui plaident devant lui ; parce que si le juge, possesseur de fief, n'a pas actuellement un procès, au sujet des droits de son fief, avec ses vassaux, il peut l'avoir dans la suite. Il est vrai qu'étant intéressé à donner gain de cause aux autres seigneurs qui plaident dans son tribunal, il établit une jurisprudence, qui, en confirmant leurs droits, confirme les siens propres, et détourne ses vassaux de les contester.

Mais ce raisonnement n'est que captieux. L'usage est le plus sûr interprète des lois ; et l'usage de messieurs du parlement les autorise à être juges et parties dans les causes féodales, comme vous le prouverez, Monsieur, avec votre éloquence ordinaire, dans votre premier réquisitoire.

Je suis, avec la plus profonde vénération, &c.

AUTRE LETTRE

D'UN BENELECTIN DE FRANCHE-COMTÉ,  
AU MEME MAGISTRAT.

MONSIEUR,

C'EST un usage ancien et sacré dans notre province, que l'étranger libre ou le français d'une autre province, qui vient habiter dans nos terres pendant une année et un jour, devienne notre esclave au bout de cette année, et que toute sa postérité demeure *entachée* du même opprobre.

Qu'une fille serve n'hérite point de son père, si elle n'a pas rempli le devoir conjugal, la première nuit de ses noces, dans la hutte paternelle.

Que l'artisan ne puisse transmettre à ses enfans la cabane qu'il a bâtie, et où ils sont nés, le champ qu'il a acquis et payé du produit de son travail, le lit même où ses enfans recueilleront ses derniers soupirs, s'ils n'ont pas toujours vécu avec lui sous le même toit, au même feu, et à la même table.

Que ces biens nous soient dévolus sans que nous soyons obligés de payer les dettes dont ils sont affectés, le prix même que l'acquéreur

auquel nous succédons pourrait en devoir au vendeur, &c. &c. &c.

Ce font-là, Monsieur, des propriétés bien sacrées, puisqu'elles nous appartiennent; ce sont les privilèges des seigneurs féodaux de notre province, qui, pour cela a été nommée *franche*, comme les Grecs avaient donné aux furies le nom d'*Euménides*, qui veut dire bon cœur.

Mais quel a été mon étonnement de voir que dans un édit du roi, du mois de février de la présente année 1776, portant suppression des jurandes, l'on ait érigé en loi cette fausse maxime de la philosophie moderne: *Le droit de travailler est le droit de tout homme; cette propriété est la première, la plus sacrée, et la plus imprescriptible de toutes.*

De mauvais raisonneurs concluent de-là, que le fruit du travail d'un laboureur, ou d'un artisan, doit appartenir, après sa mort, à ses parens, et non à des moines.

Vous avez mérité, Monsieur, le titre de père de la patrie, en plaidant contre les édits qui supprimaient les corvées, et rendaient la liberté à l'industrie. Vous mériterez encore le titre de père des moines, en dénonçant à votre compagnie les détracteurs de la servitude.

C'est à vous seul qu'il est donné de démontrer que les payfans français ne sont pas faits pour avoir des propriétés.

*Que chaque peuple a ses mœurs , ses lois , ses usages ; que ces institutions politiques forment l'ordre public.*

Les étrangers qui abordaient autrefois dans la Tauride , étaient égorgés par des prêtres , aux pieds de la statue de *Diane*. En France , dans les terres de main-morte , les hommes libres qui y passent une année , doivent être esclaves d'autres prêtres.

Que les laboureurs suédois , anglais , suisses , et favoyards , soient libres , à la bonne heure ; mais les habitans des campagnes , en France , sont faits pour être serfs.

Dans le douzième siècle cette servitude était répandue dans tout le royaume , elle couvrait les villes comme les campagnes. Depuis long-temps elle ne subsiste plus que dans quelques provinces ; qu'est-il résulté de-là ? Les moines sont riches dans les provinces où on leur a permis de conserver des serfs. Dans les autres endroits , où la servitude a été abolie , des cités se sont élevées ; le commerce et les arts se sont étendus ; l'Etat est devenu plus florissant ; nos rois plus riches , et plus puissans. Mais les seigneurs châtelains et les gens d'Eglise sont devenus plus pauvres ; et le peuple devait-il être compté pour quelque chose ?

J'ai l'honneur d'être , &c.



A M. \* \* \*

*Auteur du livre intitulé : Des vrais principes  
du gouvernement français.*

Ferney , 20 juin 1777.

EN passant tout d'un coup par-dessus les complimens et les remerciemens que je vous dois , Monsieur , je commence par vous avouer que *despotique* et *monarchique* sont tout juste la même chose dans le cœur de tous les hommes et de tous les êtres sensibles. *Despote*, *herus*, signifie *maître*, et *monarque* signifie *seul maître*, ce qui est bien plus fort. Une mouche est monarque des animalcules imperceptibles qu'elle dévore ; l'araignée est monarque des mouches , puisqu'elle les emprisonne et les mange ; l'hirondelle domine sur les araignées ; les pies-grièches mangent les hirondelles , cela ne finit point. Vous ne disconviez pas que les fermiers-généraux ne nous mangent : vous savez que le monde est ainsi fait depuis qu'il existe. Cela n'empêche pas que vous n'ayez très-lumineusement raison contre l'abbé *Mably*, et je vous en rends , Monsieur , mille actions de grâces. Vous prouvez très-bien que

le gouvernement monarchique est le meilleur de tous ; mais c'est pourvu que *Marc-Aurèle* soit le monarque ; car , d'ailleurs , qu'importe à un pauvre homme d'être dévoré par un lion , ou par cent rats ? Vous paraissez , Monsieur , être de l'avis de l'*Esprit des lois* , en accordant que le principe des monarchies est *l'honneur* ; et le principe des républiques , *la vertu* ; si vous n'étiez pas de cette opinion , je ferais de celle de M. le duc d'*Orléans* , régent , qui disait d'un de nos grands seigneurs : *c'est l'homme le plus parfait de la cour , il n'a ni humeur ni honneur* ; et je dirais au président de *Montesquieu* , que s'il veut prouver sa thèse , en disant que dans un royaume on recherche les honneurs , on les recherche encore plus dans les républiques. On court après les honneurs de l'ovation , du triomphe , et de toutes les dignités. On veut même être doge à Venise , quoique ce soit *vanitas vanitatum*. Au reste , Monsieur , vous êtes beaucoup plus méthodique que cet *Esprit des lois* , et vous ne citez jamais à faux , comme lui ; ce qui est un point bien important ; car si vous voulez vérifier les citations de *Montesquieu* , vous n'en trouverez pas quatre de justes ; je m'en suis donné autrefois le plaisir. Je suis édifié , Monsieur , de la circonspection avec laquelle vous vous arrêtez dans le texte , au règne de *Henri IV* ;

tout ce que vous dites m'instruit, et je prends la liberté de deviner ce que vous ne dites pas. Je vous remercie surtout de la manière dont vous pensez, et dont vous vous exprimez sur ce gouvernement tartare qu'on appelle féodal ; il est perfectionné, dit-on, à la diète de Ratisbonne ; il est abhorré à une demi-lieue de chez moi, à droite et à gauche : mais, par une de nos contradictions françaises, il subsiste, dans toute son horreur, derrière mon potager, dans les vallées du mont Jura ; et douze mille esclaves des chanoines de Saint-Claude, qui ont eu l'insolence de ne vouloir être que des sujets du roi, et non serfs et bêtes de somme appartenans à des moines, viennent de perdre leur procès au parlement de Besançon, attendu que plusieurs conseillers de grand'chambre ont des terres où la main-morte est en vigueur, malgré les édits de nos rois ; tant la jurisprudence est uniforme chez nous. Enfin, votre livre m'instruit et me console, j'en chéris la méthode et le style. Vous n'écrivez point pour montrer de l'esprit, comme fait l'auteur de l'*Esprit des lois* et des *Lettres persannes* ; mais vous vous servez de votre esprit pour chercher la vérité. Jugez donc, Monsieur, si je vous ai obligation de l'honneur que vous m'avez fait de m'envoyer votre ouvrage ; jugez si je le lis avec délices, et

si je n'emploie qu'une formule vaine en vous assurant que j'ai l'honneur d'être, avec la plus respectueuse estime, et la plus sensible reconnaissance, &c.

## AUX AUTEURS

DE LA BIBLIOTHEQUE FRANÇAISE. (\*)

A Cirey, ce 20 septembre 1736.

MESSIEURS,

UN homme de bien, nommé *Roufféau*, a fait imprimer dans votre journal une longue lettre sur mon compte, où, par bonheur pour moi, il n'y a que des calomnies; et, par malheur pour lui, il n'y a point du tout d'esprit. Ce qui fait que cet ouvrage est si mauvais, c'est, Messieurs, qu'il est entièrement de lui; *Marot*, ni *Rabelais*, ni d'*Ouville*, ne lui ont rien fourni; c'est la seconde fois de sa vie qu'il a eu de l'imagination. Il ne réussit pas quand il invente. Son procès avec *M. Saurin* aurait dû le rendre plus attentif. Mais on a déjà dit de lui, que, quoiqu'il travaille

(\*) Extrait du tome XXIV, pages 152 et suiv.

beaucoup ses ouvrages , cependant ce n'est pas encore un auteur assez *châtié*.

Il a été retranché de la société depuis longtemps , et il travaille tous les jours à se retrancher du nombre des poètes par ses nouveaux vers. A l'égard des faits qu'il avance contre moi , on fait bien que son témoignage n'est plus recevable nulle part ; à l'égard de ses vers , je souhaite aux honnêtes gens qu'il attaque , qu'il continue à écrire de ce style. Il vous a fait , Messieurs , un fort insipide roman de la manière dont il dit m'avoir connu. Pour moi , je vais vous en faire une petite histoire très-vraie.

Il commence par dire que des dames de sa connaissance le menèrent un jour au collège des jésuites , où j'étais pensionnaire , et qu'il fut curieux de m'y voir , parce que j'y avais remporté quelques prix. Mais il aurait dû ajouter qu'il me fit cette visite , parce que son père avait chauffé le mien pendant vingt ans , et que mon père avait pris soin de le placer chez un procureur , où il eût été à souhaiter pour lui qu'il eût demeuré , mais dont il fut chassé pour avoir défavoué sa naissance. Il pouvait ajouter encore que mon père , tous mes parens , et ceux sous qui j'étudiais , me défendirent alors de le voir ; et que telle était sa réputation , que , quand un écolier faisait

une faute d'un certain genre , on lui difait , vous ferez un vrai *Rouffeau*.

Je ne fais pas pourquoi il dit que ma phyfionomie lui déplut ; c'est apparemment parce que j'ai des cheveux bruns , et que je n'ai pas pas la bouche de travers.

Il parle enfuite d'une ode que je fis à l'âge de dix-huit ans , pour le prix de l'académie françaife. Il est vrai que ce fut M. l'abbé du *Jarry* qui remporta le prix ; je ne crois pas que mon ode fût trop bonne , mais le public ne foufcrivit pas au jugement de l'académie. Je me fouviens qu'entre autres fautes affez fingulières dont le petit poëme couronné était plein , il y avait ce vers ,

Et des pôles brûlans , jufqu'aux pôles glacés.

Feu M. de *la Motte* , très-aimable homme et de beaucoup d'efprit , mais qui ne fe piquait pas de fcience , avait par fon crédit fait donner ce prix à l'abbé du *Jarry* ; et quand on lui reprochait ce jugement (\*) et furtout le vers

(\*) La Motte préfidant aux prix  
 Qu'on diftribue aux beaux efprits ,  
 Ceignit de couronnes civiques  
 Les vainqueurs des jeux olympiques.  
 Il fit un vrai pas d'écolier ,  
 Et prit , aveugle Agonothète ,  
 Un chène pour un olivier ,  
 Et du *Jarry* pour un poëte.

*Cette note eft ajoutée.*



du pôle glacé et du pôle brûlant, il répondait que c'était une affaire de physique, qui était du ressort de l'académie des sciences et non de l'académie française; que d'ailleurs il n'était pas bien sûr qu'il n'y eût point de pôles brûlans, et qu'enfin l'abbé du *Jarry* était son ami. Je demande pardon de cette petite anecdote littéraire où la jalousie de *Rousseau* m'a conduit, et je continue ma réponse.

Il est vrai que j'accompagnai, vers l'an 1720, une dame de la cour de France, qui allait en Hollande. *Rousseau* peut dire, tant qu'il lui plaira, que j'allai à la suite de cette dame; un domestique emploie volontiers les termes de son état; chacun parle son langage. Nous passâmes par Bruxelles; *Rousseau* prétend que j'y entendis la messe très-indévotement, et qu'il apprit avec horreur cette indécence, de la bouche de M. le comte de *Lanoy*; car il a cité toujours de grands noms sur des choses importantes. Je pourrais en effet avoir été un peu indévoit à la messe. M. le comte de *Lanoy* dit cependant que *Rousseau* est un menteur, qui se sert de son nom très-mal à propos pour dire une impertinence. Je ne parlerai pas ainsi. Il se peut, encore une fois, que j'aie eu des distractions à la messe; j'en suis très-fâché, Messieurs. Mais de bonne foi, est-ce à *Rousseau* à me le reprocher? Trouvez-vous qu'il soit bien convenable

à l'auteur de tant d'épigrammes licencieuses , à l'auteur des couplets infames contre les bienfaiteurs et ses amis , à l'auteur de la Moïfade , &c. de m'accuser d'avoir causé dans une église , il y a seize ans ? Le pauvre homme ! suivons , je vous en prie , la petite histoire.

Premièrement , il dit qu'il me présenta chez M. le gouverneur des Pays-Bas. La vanité est un peu forte. Il est plus vraisemblable que j'y ai été avec la dame que j'avais l'honneur d'accompagner. Que voulez-vous ? les hommes remplacent en vanité ce qui leur manque en éducation.

Enfin donc , je le vis à Bruxelles. Il assure que je débutai par lui faire lire le poëme de la Henriade ; et il me reproche beaucoup , je ne fais sur quel fondement , d'avoir pris , dans ce poëme , le parti du meilleur des rois et du plus grand homme de l'Europe , contre des prêtres qui le calomnièrent , et qui le persécutaient. J'en demeure d'accord ; *Rouffseau* sera pour ces derniers , et moi pour *Henri IV*.

Il a été fort surpris , dit-il , que j'aie substitué l'amiral de *Coligni* à *Rofni*. Notre critique , Messieurs , n'est pas savant dans l'histoire : ces petites balourdises arrivent souvent à ceux qui n'ont cultivé que le talent puéril d'arranger des mots. L'amiral de *Coligni* était le chef d'un parti puissant sous *Charles IX* : il fut

tué lorsque *Rofni* n'avait que treize ans. *Rofni* fut depuis ministre et favori d'*Henri IV.* Comment donc se pourrait-il faire que j'aie retranché de la *Henriade* ce *Rofni* pour y substituer l'amiral de *Coligni* ? Le fait est que j'ai mis *Dupleffis-Mornai* à la place de *Rofni*. *Rouffseau* ne fait peut-être pas que ce *Dupleffis-Mornai* était un homme de guerre, un savant, un philosophe rigide, tel, en un mot, qu'il le fallait pour le caractère que j'avais à peindre ; mais il faut passer à un simple rimeur d'être un peu ignorant. Venons à des choses plus essentielles.

Vous allez voir, Messieurs, qu'on entend quelquefois bien mal le métier qu'on a fait toute sa vie ; et vous serez surpris que *Rouffseau* ne sache pas même calomnier. L'origine de sa haine contre moi vient, dit-il, en partie de ce que j'ai parlé de lui *de la manière la plus indigne*, ( ce sont ses termes , ) à M. le duc d'*Aremberg*. Je ne fais pas ce qu'il entend par *une manière indigne*. Si j'avais dit qu'il avait été banni de France par arrêt du parlement, et qu'il faisait de mauvais vers à Bruxelles, j'aurais, je crois, parlé d'une manière très-digne. Mais je n'en parlai point du tout ; et pour le confondre sur cette sottise, comme sur le reste, voici la lettre que je reçois, dans le moment, de M. le duc d'*Aremberg*.

Anguien , ce 8 septembre 1736.

” Je suis très-indigné, Monsieur, d'appren-  
” dre que mon nom est cité dans la Biblio-  
” thèque, sur un article qui vous regarde. On  
” me fait parler très-mal à propos et très-  
” faussement , &c. Je suis, Monsieur , votre  
” très-humble et très-obéissant serviteur ,

LE DUC D'AREMBERG.

Voyons s'il sera plus heureux dans ses autres accusations. Je lui récitai , dit-il , une épître contre la religion chrétienne, Si c'est la Moïfada dont il veut parler , il fait bien que ce n'est pas moi qui l'ai faite. Il assure qu'à la police de Paris j'ai été appelé en jugement pour cette épître prétendue. Il n'y a qu'à consulter les registres ; son nom s'y trouve plusieurs fois , mais le mien n'y a jamais été. *Rousseau* voudrait bien que j'eusse fait quelque ouvrage contre la religion , mais je ne peux me résoudre à l'imiter en rien.

Il a ouï dire qu'il fallait être hypocrite pour venir à bout de ses ennemis , et je conviens qu'il a cherché cette dernière ressource.

Rousseau sujet au camouflet  
Fut autrefois chassé, dit-on,  
Du théâtre à coups de sifflet,  
De Paris à coups de bâton ;

Chez les Germains chacun fait comme  
Il s'est garanti du fagot ;  
Il a fait enfin le dévot,  
Ne pouvant faire l'honnête homme.

Ce n'est pas assez de faire le dévot pour nuire ; il y faut un peu plus d'adresse : je remercie DIEU que *Rousseau* soit aussi mal adroit qu'hypocrite : sans ce contrepoids, il eût été trop dangereux.

Les prétendus sujets de la prétendue rupture de ce galant homme avec moi, sont donc : que j'ai eu des distractions à la messe ; que je lui ai récité des vers dans le goût de la *Moïfade* ; et que j'ai parlé de lui, en termes peu respectueux à M. le duc d'*Aremberg*. Hé bien, Messieurs, je vais vous dire les véritables sujets de sa haine ; et je consens, ce qui est bien fort, d'être aussi déshonoré que lui, si j'avance un seul mot dont on puisse me démentir.

Il récita à cette dame que j'avais l'honneur d'accompagner, et à moi, je ne fais quelle allégorie contre le parlement de Paris, sous le nom de *Jugement de Pluton* ; pièce bien ennuyeuse, dans laquelle il vomit des invectives contre le procureur-général et contre les juges, et qui finit par ces vers, autant qu'il m'en souvient :

Et

Et que leur peau sur ces bancs étendue,  
Serve de siège à tous leurs successeurs.

Ces derniers vers sont copiés d'après l'épigramme de M. *Boindin* contre *Rousseau*, laquelle est connue de tout le monde; la différence qui se trouve entre l'épigramme et les vers de *Rousseau*, c'est que l'épigramme est bonne.

Il récita ensuite un ouvrage, dont le titre n'est pas la preuve d'un bon esprit ni d'un bon cœur. Ce titre est *la Palinodie*. Il faut savoir qu'autrefois il avait fait une petite épître à M. le duc de *Noailles* alors, comte d'*Ayen*. Dans cet ouvrage il disait :

Oh qu'il chanfonne bien !  
Serait-ce point Apollon Delphien ?  
Venez, voyez, tant a beau le visage,  
. . . . .  
C'est-il fans faute ?

Cette pièce écrite toute de ce goût, fut sifflée, comme vous le croyez bien; cependant M. le duc de *Noailles* le protégea en le méprisant, et daigna lui donner un emploi. Savez-vous ce qu'il fit dans le même temps? Il écrivit une lettre sanglante contre son bienfaiteur. Cette lettre parvint jusqu'à M. de \*\*\*. Je ne dis rien que ce seigneur ne puisse attester; et



j'a oute qu'il pouffa la grandeur d'ame jufqu'à oublier l'ingratitude de ce poëte.

*Rouffeau*, hors de France, fit fon ode de la Palinodie. Il avait raifon, affurément, de défavouer des vers ennuyeux : mais du moins il eût fallu que la Palinodie eût été meilleure. Malheureufement pour lui, toute la Palinodie confiftait à dire du mal de fon bienfaiteur. M. le maréchal de *Villars*, ami de ce feigneur offensé, averti d'ailleurs de l'insolence de *Rouffeau*, en écrivit à M. le prince *Eugène*, et lui manda en propres mots : *J'efpère que vous ferez justice d'un \*\*\* qui n'a pas été affez puni en France.* Cette lettre, jointe aux ingrattitudes dont *Rouffeau* payait les bienfaits de M. le prince *Eugène*, lui attira une difgrace totale auprès de ce prince. Voilà, Messieurs, l'origine de tout ce que *Rouffeau* a fait depuis contre moi. Il a cru que c'était moi qui avais fait frapper ce coup ; que c'était moi qui avais averti messieurs les maréchaux de *Villars* et de \*\*\*. Cependant il est très-vrai que je ne leur en ai jamais parlé. Il est aisé de le favoir des perfonnes que le fang et l'amitié attachaient à M. le maréchal de *Villars*. La lettre avait été écrite à M. le prince *Eugène*, avant même que *Rouffeau* m'eût lu cette mauvaife ode de la Palinodie ; et quand il me la lut, je me contentai de lui dire que je voyais bien que fon but n'était pas d'avoir des amis.

J'avoue que je lui dis encore , avec une franchise que j'ai eue toute ma vie , que les nouveaux ouvrages ne me plaisaient pas , et qu'il passerait seulement pour avoir perdu son talent et conservé son venin. Le public a justifié ma prédiction ; et *Rousseau* me hait d'autant plus , que je lui ai dit une vérité qui se confirme tous les jours.

C'était assez qu'il m'eût flatté quelques jours , pour qu'il fît des vers contre moi ; il en fit donc et même de très-plats. Il est vrai qu'enfin , dans une épître contre la calomnie , composée il y a trois ans , je n'ai pu m'empêcher , après avoir montré toute l'énormité de ce crime , de parler de celui qui en est si coupable. Vous avez vu ce que j'en ai dit ,

Ce vieux rimeur , couvert d'ignominie , &c.

Je n'ai été certainement dans ces vers que l'interprète du public. Je n'ai fait que suivre l'exemple de M. de *la Motte* , le plus modeste de tous les hommes , qui avait dit de *Rousseau* :

Connais-tu ce flatteur perfide ,  
 Cette ame jalouse où préside  
 La calomnie au ris malin ;  
 Ce cœur dont la timide audace ,  
 En secret sur ceux qu'il embrasse  
 Cherche à distiller son venin ;

Lui dont les larcins satiriques,  
Craints des lecteurs les plus ciniques,  
Ont mis tant d'horreur sous nos yeux ?  
Cet infame, ce fourbe infigne,  
Pour moi n'est qu'un esclave indigne,  
Fût-il forti du sang des Dieux.

Qui croirait, Messieurs, que *Rousseau* ose se plaindre aujourd'hui, que ce soit lui qui soit le calomnié ? Permettez-moi de vous faire souvenir ici d'un trait de l'ancienne comédie italienne. *Arlequin* ayant volé une maison, et ne trouvant pas ensuite tout le compte des effets qu'il avait pris, criait au voleur de toute sa force. *Rousseau* suppose premièrement que mon épître sur la calomnie est adressée à la respectable fille de M. le baron de *Breteuil*, un de ses premiers maîtres. Mais qui lui a dit qu'elle ne l'est pas à une des filles de M. le duc de *Noailles*, ou de M. *Rouillé*, ou de M. le maréchal de *Tallard* ? Car a-t-il eu un maître qu'il n'ait payé d'ingratitude, et qu'il n'ait forcé à le chasser ? Je veux que cette épître soit adressée à la fille de M. le baron de *Breteuil*, mariée à un homme de la plus grande naissance de l'Europe, et illustre par l'honneur que les beaux-arts reçoivent de son génie et de son faveur, qu'elle veuille en vain cacher ; cela ne servira qu'à faire voir

combien *Rousseau* est hardi dans le crime, et impudent dans le mensonge. Il crie qu'on le calomnie, qu'il n'a jamais fait des vers contre feu M. de *Breteuil*. Voulez-vous savoir, Messieurs, de qui je tiens la vérité qu'il combat si impudemment ? de la propre personne à qui il a eu la folie de l'avouer, et de cette respectable dame, la fille même de M. de *Breteuil*, qui le fait comme moi, et sous les yeux de laquelle j'ai l'honneur d'écrire une vérité d'ailleurs si connue. Il a beau dire qu'il a encore des lettres de M. le baron de *Breteuil* ; il a beau avoir adressé à ce seigneur une très-mauvaise épître en vers ; qu'est-ce que cela prouve ? que M. le baron de *Breteuil* était indulgent, et que son domestique pousse l'impudence au comble. Est-ce donc la seule fois qu'il a écrit pour et contre ses bienfaiteurs ? N'a-t-il pas appelé M. de *Francine* un *homme divin*, après avoir fait contre lui l'indigne satire de la *Francinade* ? Il avait fait cette satire, parce que tous ses opéra sifflés avaient été mis au rebut par M. de *Francine* ; et il l'appela depuis *homme divin*, parce que dans une quête que madame de *Bouzoles* eut la bonté de faire pour *Rousseau*, lorsqu'il était en Suisse, M. de *Francine* eut la générosité de donner vingt louis. Je devrais donc avoir quelque petite part à cette épithète de *divin*.

un cinquième de compte fait ; car j'avais donné quatre louis pour mon aumône à *Rousseau*.

En vérité , il a grand tort de me vouloir du mal ; car , outre la liaison qui était entre mon père et le sien , j'ai actuellement un valet de chambre qui est son proche parent , et qui est très-honnête homme. Ce pauvre garçon me demande tous les jours pardon des mauvais vers que fait son parent.

Est-ce ma faute , après tout , si *Rousseau* a eu autrefois des coups de bâton du sieur *Pécourt* , dans la rue Cassette , pour avoir fait et avoué ces couplets qui sont mentionnés dans son procès criminel ?

Que le bourreau par son valet  
Fasse un jour ferrer le sifflet,  
De Bertin et de sa féquelle ;  
Que Pécourt , qui fait le ballet,  
Ait le fouet aux pieds de l'échelle , &c.

Est-ce ma faute , s'il se plaint d'avoir reçu cent coups de canne de M. de *la Faye* ; s'il s'accommoda avec lui , par l'entremise de M. de *la Contade* , pour cinquante louis qu'il n'eut point ; s'il calomnia M. *Saurin* ; s'il fut banni par arrêt à perpétuité ; s'il est en horreur à tout le monde ; si enfin ( ce qui le fâche le plus ) il a rimé longuement des fadaïses

ennuyeuses ; s'il a fait les Aïeux chimériques, le Café, la Ceinture magique, &c. Je ne suis pas responsable de tout cela.

Il s'est associé, pour rendre sa cause meilleure, avec l'abbé *Desfontaines*, auteur d'un ouvrage périodique qui vous est connu ; et cet abbé envoie de temps en temps en Hollande de petits libelles contre moi.

Il est bon que vous sachiez, Messieurs, que cet abbé est un homme que j'ai, en 1724, tiré de bicêtre, où il était renfermé pour le reste de ses jours. C'est un fait public. J'ai encore ses lettres, par lesquelles il avoue qu'il me doit l'honneur et la vie. Il fut depuis mon traducteur. J'avais écrit en anglais un Essai sur l'épopée, il le mit en français. Sa traduction a été imprimée à Paris. Il est vrai qu'il y avait autant de contre-sens que de lignes. Il y disait que les Portugais avaient découvert l'Amérique. Il traduit les *gâteaux mangés par les Troyens*, par ces mots, *faim dévorante de Cacus*. Le mot anglais *cake*, qui signifie gâteau, fut pris par lui pour *Cacus*, et les Troyens pour des vaches. Je corrigeai ses fautes, et je fis imprimer sa traduction à la suite de la *Henriade*, en attendant que j'eusse le loisir de faire mon Essai sur l'épopée en français ; car j'avais écrit dans le goût de la langue anglaise, qui est très-différent du nôtre. Enfin,



quand j'eus achevé mon ouvrage , je le mis à la suite de ma *Henriade* , en France. L'abbé *Desfontaines* ne me pardonna point d'avoir usé de mon bien. Il s'avisa depuis ce temps-là de vouloir décrier la *Henriade* et moi. Je ne lui répondrai pas , et je ne décrierai certainement pas ses vers. Il en a fait un gros volume ; mais personne n'en fait rien , j'en ignore moi-même le titre. Pour sa personne , elle est un peu plus connue.

Enfin , Messieurs . voilà les honnêtes gens que j'ai pour ennemis : ainsi quand vous verrez quelques mauvais vers contre moi , dites hardiment qu'ils sont de *Rouffseau* ; quand vous verrez de mauvaises critiques en prose , ce sera de l'abbé *Desfontaines*.

J'ai l'honneur d'être , &c.

LE TOMBEAU  
DE LA SORBONNE.

1753.

LORSQUE la sorbonne était occupée à censurer des livres de physique, de philosophie, et de jurisprudence, et qu'on croyait que ses disparates étaient au comble; un nouvel orage porta son vaisseau sans gouvernail d'un autre côté, et le fit donner dans un écueil qui l'a fracassé sans ressource.

Pour être reçu docteur en la faculté de théologie de Paris, il faut soutenir une thèse pendant dix heures de suite. Un jeune bachelier de beaucoup d'esprit, fort instruit, et qui fait grand usage des bons auteurs, se proposa de soutenir cette thèse à son tour; c'était l'abbé de Prades, homme de condition, neveu de M. de la Valette, maréchal de camp, assez connu par les services qu'il a rendus dans la dernière guerre.

Ce jeune homme qui n'avait d'autre intention que de percer dans le monde, et de faire son chemin dans l'Eglise, comme les autres,

porta d'abord, selon l'usage, sa thèse manuscrite à examiner au professeur *Hock*, qui devait être son président, au syndic *Dugard*, chanoine de Notre-Dame, au chanoine de Saint-Benoît, *l'Anglé*, grand-maître des études, qui l'examinèrent scrupuleusement, l'approuvèrent, la munirent de leur seing, selon les formalités d'usage, après quoi elle fut imprimée, et le candidat en distribua quatre cents cinquante exemplaires aux autres docteurs, plusieurs jours avant l'action. Outre les examinateurs il y a encore des censeurs au nombre de douze; le bachelier leur porta sa thèse imprimée; aucun d'eux n'y trouva le moindre objet de censure; il la soutint enfin, le 18 novembre 1751, avec l'approbation universelle; les censeurs signèrent avec éloge; les docteurs reçurent l'argent que les répondans donnent en pareil cas. M. l'abbé de *Prades* allait être reçu licencié, et même obtenir le premier lieu, comme celui de toute la licence qui s'était le plus distingué. Il n'avait qu'un seul reproche à se faire, c'était de s'être laissé emporter au zèle aveugle de la forbonne contre quelques opinions de MM. de *Buffon* et de *Montesquieu*, qu'il qualifia trop durement: il s'exposait par-là à déplaire aux plus honnêtes gens du royaume; mais il ne s'attendait pas que la forbonne dût le punir d'avoir pris sa défense

avec trop de vigueur, ni qu'elle eût jamais l'audace et la bassesse de proscrire une thèse qu'elle avait adoptée avec solennité, dont elle seule devait répondre, et qui était devenue son propre ouvrage selon ses statuts.

Pour connaître le principe de cette étonnante contrariété, il est nécessaire d'expliquer ce qui se passait alors.

Une société de vrais savans entreprit, il y a quelques années, le dictionnaire de l'Encyclopédie. Tout le public, et en particulier les libraires, étaient imbus de l'idée que cet ouvrage devait faire tomber le dictionnaire de Trévoux, qu'on achetait, faute d'autres, quoiqu'on en connût l'insuffisance et les fautes grossières.

Malheureusement ce sont les pères jésuites qui sont en grande partie les auteurs de ce dictionnaire de Trévoux, qui ne laisse pas de leur rapporter quelque émolument : dès qu'ils entendirent parler de l'Encyclopédie ils la décrièrent ; mais fitôt qu'ils virent le crédit qu'elle prenait, ils voulurent y travailler ; ils se proposèrent pour la théologie et pour la morale ; on ne voulut ni d'une théologie, ni d'une morale de jésuites. Les libraires sentirent très-bien que cela seul décréditerait leur livre, qui les constitue en des frais immenses. Quel est le libraire qui voudra sacrifier cent

mille écus aux jésuites ? Ceux-ci étant éconduits font jouer tous leurs ressorts pour supprimer l'Encyclopédie , et pour ruiner par-là les libraires qui en ont entrepris l'impression. Ils soulevèrent les puissances , en se servant de leur cri de guerre , à l'impïété ! Ce cri n'aurait fait qu'attirer contre eux celui du public , si on avait eu affaire à des supérieurs instruits ; mais on avait affaire à l'ancien évêque de Mirepoix : on est obligé d'avouer ici, avec toute la France , combien il est triste et honteux que cet homme si borné ait succédé aux *Fénelon* et aux *Bossuet*. Il a la feuille des bénéfices : c'est un ministre : le clergé de France est à ses ordres ; il l'a avili et bouleversé ; c'est lui qui est l'auteur de cette entreprise des *billets de confession* , qui a tant fait rire l'Europe ; lui seul a empêché le bien que le roi voulait faire au royaume , en rendant l'ordre de Saint-Louis susceptible de bénéfices. Le roi ne pouvait faire un plus grand bien , ni l'évêque de Mirepoix un plus grand mal ; il est continuellement entouré de délateurs.

... Un prêtre de cette espèce , nommé *Millet* , connu pour tel dans Paris , homme qui nourrit la duplicité et l'infamie de l'espionnage sous les apparences de la douceur et de la dévotion , fut l'organe dont on se servit pour persuader

à l'ancien évêque de Mirepoix que l'Encyclopédie était un livre contre la religion chrétienne. Le fanatisme fut poussé au point qu'on obtint un arrêt du conseil pour supprimer l'ouvrage. Enfin, graces aux soins des plus dignes ministres et des plus éclairés magistrats, la France ne fut point privée de l'ouvrage utile qui lui fait déjà tant d'honneur dans toute l'Europe; il n'en coûta que quelques changemens de peu de conséquence. Le livre continue à s'imprimer avec succès, malgré toutes les chicanes qu'on n'a cessé de lui faire. Les jésuites furent confondus, et n'en furent, comme on le croira aisément, que plus implacables. Il s'agissait de leur intérêt, et de ce qu'ils imaginaient être leur gloire, quoiqu'il n'y ait en effet que de la honte à être les auteurs du dictionnaire de Trévoux.

Il faut savoir que, parmi les principaux affociés qui travaillaient à l'Encyclopédie, il y en a très-peu qui soient théologiens: ils avaient prié l'abbé de *Prades* de leur fournir quelques articles qui regardent cette étude: il en donna en effet plusieurs, tels que celui de *certitude*, dans lequel la philosophie la plus sage sert de base à la théologie la plus exacte. Que font alors les jésuites? la thèse de cet abbé tombe entre leurs mains: il est aisé de trouver par-tout des hérésies; on en trouverait



dans l'*oraison dominicale* ; et si quelqu'un disait aujourd'hui pour la première fois , *ne nous induisez point en tentation* , il suffirait d'une cabale pour faire condamner au feu cette prière. Les jésuites répandent le bruit par leurs fidèles émissaires , que la thèse de l'abbé de *Prades* est impie , que c'est l'ouvrage de tous les auteurs de l'*Encyclopédie* , que c'est un complot pour ruiner la religion chrétienne.

Les pères , exclus de la faculté , y entretiennent toujours des intelligences , comme on fait dans une ville ennemie qu'on veut surprendre : ils s'adressent à un vieux docteur nommé *le Rouge* , ancien syndic et approbateur de leur journal de *Trévoux* , et leur créature. Le père *Dupré* lui dit : Il faut dénoncer à la sorbonne la thèse qu'on y a soutenue. *Le Rouge* représente au père *Dupré* et aux autres , quelle honte ce serait pour lui , et quel affront à la sorbonne d'accuser d'impiété une thèse devenue celle de tout le corps par ses statuts. Les jésuites insistent , ils tronquent et tordent des propositions ; ils donnent par écrit à *le Rouge* , ce qui regarde les guérisons opérées par JESUS - CHRIST : Vous voyez , disent-ils , qu'on les compare à celles d'*Esculape*. Hélas ! mes pères , répond l'abbé *le Rouge* , on ne dit là que ce que j'ai dit moi-même dans mon traité dogmatique sur les miracles , et ce qu'a

soutenu le docteur dom *la Tasse*, bénédictin, évêque de Bethléem, et cent autres docteurs: ils prétendent que tout ce qui distingue les guérisons opérées par JESUS-CHRIST, c'est qu'elles ont été prédites; que c'est ce qui distingue seul les opérations de DIEU d'avec celles qu'on impute à d'autres puissances; que toute l'antiquité et la Bible même attestent les miracles des enchanteurs et des démons; qu'on a cru aux miracles d'*Esculape*, de *Vespasien*, d'*Apollonius* de Thiane, ainsi qu'aux oracles. Il n'y a donc point d'autre moyen d'affurer la mission de JESUS-CHRIST, et de distinguer ses miracles, que de recourir aux prophéties; c'est la seule manière même dont la sorbonne et vous, avez réfuté les miracles de Saint-Médard.

Les jésuites ne se rendirent point à ces arguments *ad hominem*. Le père *Dupré* dit à *le Rouge*: Vous devez savoir qu'on peut aisément condamner dans un homme ce qu'on a approuvé dans un autre. Ne songeons qu'aux mots et point aux choses; voilà les mots d'*Esculape* et de JESUS-CHRIST. La thèse, dans un autre endroit, fait des difficultés sur la chronologie des Hébreux: vous m'allez encore dire que tous les savans de l'Europe font ces difficultés; il n'importe. Il est dit, dans la thèse, que la loi de *Moïse* n'admet que des récompenses et

des peines temporelles ; on fait que rien n'est plus vrai , mais on peut en inférer que *Moïse* ne connaissait pas l'immortalité de l'ame. Mais , mon père , remarquez qu'il dit un peu plus bas , dans sa thèse , que *Moïse* connaissait l'immortalité de l'ame , et même les plus idiots d'entre les Hébreux. Cela est embarrassant , répondit le père *Dupré* ; mais vous ne mettez pas cela dans l'extrait.

Il est dit surtout , continue le jésuite , que le droit d'inégalité est un droit barbare qui n'est que le droit du plus fort ; voilà qui intéresse les puissances séculières : l'abbé de *Prades* doit être condamné en parlement comme en forbonne , et passer sa vie entre quatre murailles. Ah ! c'est trop , mes pères ; vous portez trop loin l'emportement et la vengeance. Comment peut-on prendre pour le système de l'auteur ce qu'il ne cite que pour le réfuter ? quoi , vous n'avez pas lu la thèse ? ne la lira-t-on pas ? Le licencié ne dit-il pas en termes exprès que c'est le système damnable et horrible de *Hobbes* ? ne le réduit-il pas en poudre ? N'importe , encore une fois , dirent les jésuites , personne ne lit une thèse , et tout le monde lira les propositions qui seront condamnées ; et on mettra l'abbé de *Prades* dans un lieu d'où il ne pourra nous répondre. L'abbé *le Rouge* frémit d'horreur. Il voulut répliquer ;

mais on lui ferma la bouche , en lui disant : Monseigneur l'ancien évêque de Mirepoix le veut : obéissez. *Le Rouge* s'en alla , incertain encore de ce qu'il devait faire ; mais en peu de temps les jésuites furent le déterminer.

Cependant les jésuites , dans leur collège , font soutenir une thèse dans laquelle ils traitent l'abbé de *Prades* , docteur de sorbonne , d'impie et de perturbateur du repos public. Ils se répandent dans tout Paris , ils minent sous terre , et font une guerre offensive publiquement. Ils parviennent enfin à leur grand but , qui est que la sorbonne se divise. Quelques jansénistes intéressés à soutenir les miracles de monsieur *Pâris* , sachant bien que ces miracles n'ont pas été prédits , se joignent aux jésuites mêmes. On parle aux magistrats , aux évêques , à l'archevêque de Paris ; et tout cela , parce que le dictionnaire de l'Encyclopédie vaut mieux que le dictionnaire de Trévoux. Le délateur *Millet* assure l'évêque de Mirepoix que l'abbé de *Prades* n'est que l'organe des auteurs de ce dictionnaire ; c'est ainsi qu'une indigne jalousie d'auteurs détruit sans ressource la fortune d'un homme de qualité , et le couvre de flétrissures. L'évêque de Mirepoix fait dire à la sorbonne , qu'il faut absolument qu'elle condamne la thèse.

Depuis le 2 décembre 1751 jusqu'au 15 ;

on s'assemble en forbonne. Les émissaires des jésuites , *le Rouge* en chancelant encore , *Gaillande* en homme furieux , demandent vengeance : de quoi ? d'une thèse que la forbonne doit avouer pour sienne. Ils demandent que ce corps se déshonore à jamais. Il faut que cette forbonne déclare qu'elle n'a pas entendu un seul mot de la thèse , laquelle elle a examinée pendant quatre jours , laquelle elle a fait soutenir , laquelle elle a approuvée , et qui est son propre ouvrage ; ou qu'elle avoue qu'elle-même en corps a soutenu un système complet contre la religion chrétienne. Il n'y a pas de milieu , c'est dans ce cul-de-sac que la cabale des jésuites et un théatin ont poussé la forbonne qui s'en aperçoit bien aujourd'hui , et qui en gémit , mais trop tard.

Un docteur des plus vertueux et des plus éclairés , l'abbé *le Gros* , chanoine de la Sainte-Chapelle , excellent théologien , alla pendant ce temps représenter à l'ancien évêque de Mirepoix l'énormité et le scandale de cette conduite , qu'on allait couvrir la forbonne d'un opprobre éternel , qu'on perdait un jeune homme innocent , que sa thèse était très-raisonnable , et qu'il se croyait , lui , obligé en conscience et en honneur , de prendre le parti de l'abbé de *Prades* ; que c'était en effet secourir la forbonne qui s'allait perdre , en se



condamnant elle-même. L'évêque de Mirepoix lui défend d'aller en sorbonne, et le menace, s'il y va, d'une lettre de cachet. Voilà sur quel ton il parle, et comment il use de son crédit. *M. le Gros* eut pourtant le courage d'aller à ces assemblées tumultueuses; il y parla avec sagesse, et fut secondé d'environ quarante docteurs qui savent le latin, qui avaient lu la thèse, et qui l'approuvèrent toujours. *Voilà la troupe des déistes*, s'écria l'insensé *Gaillande*. On l'obligea à demander pardon en pleine assemblée, de ces paroles qui auraient dû le faire exclure. Mais on avait eu soin de faire venir plus de cent moines qui n'avaient jamais lu la thèse, et qui opinaient contre elle de toutes leurs forces.

Pendant ces rumeurs, l'abbé de *Prades* demandait d'être admis et entendu. Cinquante docteurs furent d'avis de l'entendre en ses défenses, attendu que cela est de droit commun; mais la foule des moines envoyés par l'évêque de Mirepoix et par les jésuites, fit passer l'avis contraire, ce qui n'est pas sans exemple. Il court alors chez l'évêque de Mirepoix: il lui offre de se rétracter s'il s'est servi d'expressions qui puissent souffrir un sens odieux. C'est assurément la démarche de l'innocence. L'évêque de Mirepoix lui promet sa grâce, en cas qu'il dise que ce sont les auteurs de l'Encyclopédie qui ont fait sa thèse.



L'abbé de *Prades* répondit à l'évêque de Mirepoix : „ Comment voulez-vous que je me rende coupable d'une imposture si lâche ? „ Il y a huit ans que j'étudie la théologie. „ Ma thèse , vous le savez , n'est que le précis d'un ouvrage que j'ai fait en faveur de la religion chrétienne : les auteurs de l'Encyclopédie ne savent point la théologie ; ils n'ont vu ni mon ouvrage ni ma thèse : „ pouvez-vous vous livrer à la fureur de leurs ennemis , au point de me proposer , sans rougir , la manœuvre indigne que vous exigez. „

Que répond Mirepoix à ces paroles ? Il répond par la menace d'une lettre de cachet. Il envoie ensuite des émissaires chez l'abbé de *Prades* pour lui conseiller de s'enfuir. Enfin , il ose demander au roi une lettre de cachet contre lui : mais comment s'y prend-il pour l'obtenir ? par une calomnie horrible. Il fait entendre au roi que l'abbé de *Prades* a soutenu en sorbonne une autre thèse que celle qui avait été approuvée. Les lettres que l'abbé de *Prades* avait écrites à l'ancien évêque de Mirepoix et à l'archevêque de Paris , firent ouvrir les yeux à toute la cour ; on fut surpris , en les lisant , d'apprendre que la thèse qui faisait tant de bruit était la même que celle qui avait été approuvée en sorbonne , et soutenue dix heures de suite en sa présence. On fut indigné

en même temps ; qu'on eût osé porter la calomnie jusqu'à vouloir persuader au roi que l'abbé de *Prades* avait substitué une mauvaise thèse à celle qui avait été approuvée. Le roi instruit de la vérité , fit perdre à l'ancien évêque de Mirepoix le pouvoir d'immoler ce jeune homme , en abusant de son autorité. Ainsi , par cet odieux artifice , si ces lettres n'avaient point été envoyées à la cour , un théatin calomniateur réduisait un roi aimé de son peuple à être le persécuteur d'un innocent.

Enfin , la sorbonne s'assemble pour la quatorzième fois : un nommé *Grageon* , vicaire de Saint-Roch , docteur de Navarre , s'entretenant avec le docteur *Foucher* , dans la salle , avant l'assemblée , *Foucher* dit à *Grageon* ces propres mots : „ Je vous avoue que je suis „ bien embarrassé ; cette thèse est d'un latin „ extraordinaire que je n'entends pas ; elle „ roule sur des points historiques que je n'ai „ jamais étudiés. Comment puis-je la con- „ damner ? Je ne l'entends pas plus que vous , „ lui dit *Grageon* ; je ne l'ai lue ni ne la lirai ; „ il faut bien que je la condamne : je vous „ conseille d'en faire autant. „

Enfin la salle se garnit ; on opine : le docteur *Tamponnet* élève sa voix , et commence par décider que la thèse est impie d'un bout à l'autre , et que la religion chrétienne est renversée.

M. *Digotrets*, le plus savant homme de la faculté, et le meilleur logicien, dit : Messieurs, permettez-moi de vous dire que, pour bien entendre cette thèse, il faut un peu de connaissances et de réflexion ; c'est le système de religion depuis la création du monde jusqu'à nos jours ; système où les raisonnemens sont par-tout enchaînés aux faits. J'ai lu cinq fois cette savante thèse, et il s'en faut bien que j'y aie rien trouvé de répréhensible. Il faut revenir aux voix, et motiver son avis, sans quoi nous allons nous déshonorer. *Grageon* prit alors la parole, et dit : Vous avez lu cinq fois la thèse, et vous n'y avez point trouvé d'erreur ? Moi, je ne l'ai lue qu'une fois, et j'y ai trouvé cent impiétés.

*Foucher*, qui une heure auparavant avait entendu l'aveu contraire de *Grageon*, ne put s'empêcher de dire avec indignation : Monsieur, comment pouvez-vous affirmer devant la sorbonne que vous avez lu la thèse, vous qui m'avez dit, il n'y a qu'une heure, que vous ne l'avez jamais lue ? Eh ! comment pouvez-vous, répliqua *Grageon* à *Foucher*, abuser publiquement de la confiance que je vous ai faite en particulier ? vous êtes un traître. Vous êtes un menteur, dit *Foucher*. *Grageon* fend la presse, et prend *Foucher* par le collet ; ils se donnent plusieurs coups de poing en pleine

forbonne; on se met entre deux. Le docteur *Gervaise*, grand-maître de la maison de Navarre, les sépare avec peine; cette scène ne peut se passer sans un grand bruit. Les clameurs de tant de gens qui couraient çà et là dans la salle, firent venir les voisins; le concours de ceux-ci alarma le peuple; ils disent qu'on s'égorge; les autres que le feu a pris dans la forbonne: plus de deux mille hommes assiègent la porte en moins d'un quart-d'heure.

Les docteurs, honteux de cette scène, reprennent à la fin leurs esprits. On fait faire silence, on procède avec plus de règles; on va aux voix. Le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois arrive alors à travers la presse du peuple; il se fait ouvrir. Messieurs, dit-il, j'ai affaire; je viens seulement donner ma voix: je suis de l'avis de *Tamponnet*. Ayant dit ces mots, il se retire. L'assemblée, auparavant prête à en venir aux coups, éclata de rire.

A peine le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois a-t-il fait rire la forbonne, qu'un autre docteur vint diversifier la scène par une absurdité que les savans de l'Europe ne croiront pas. Mais s'il est permis d'attester DIEU dans une affaire aussi contemptible, on prend ici DIEU à témoin que, dans toute cette relation, on n'avance pas un fait qui ne soit dans la plus exacte vérité.

*Duport d'Auville*, supérieur de la communauté des philosophes de Saint-Sulpice, arrive avec une traduction de *Locke* dans sa poche; il montre ce livre : „ Voilà l'athée, dit-il, „ dans lequel l'abbé de *Prades* a pris sa thèse „ impie. Le précis du chapitre de *Locke* sur les „ idées innées est dans la thèse; et on fait „ assez que s'il n'y a point d'idées innées, il „ n'y a point de religion chrétienne. „

Qu'est-ce que les idées innées? se disaient plusieurs docteurs les uns aux autres. Les plus instruits expliquèrent la chose. Ils firent souvenir que les idées innées étaient du système de *Descartes*; que ces idées innées avaient été condamnées par la sorbonne entière, dès que ce système avait paru; et qu'alors elles passèrent en sorbonne comme tendantes à détruire la religion chrétienne, dont on veut aujourd'hui qu'elles soient devenues la pierre angulaire. Ils ajoutèrent que *Locke* a démontré l'absurdité de ce système des idées innées par les meilleures raisons, et qu'enfin *Locke* n'était point un athée. Malgré les raisonnemens invincibles que firent ces docteurs, il fut décidé, à la pluralité des voix, qu'il était impie (ce qu'on avait autrefois déclaré orthodoxe) de dire que nos idées nous viennent des sens.

Au milieu de tous ces orages, l'abbé de

*Prades*



*Prades* est conseillé de s'adresser à des membres du parlement, et d'implorer leur justice. Il demanda audience au procureur-général. Ce magistrat lui proposa de le faire entendre dans le parquet de la grand'chambre. M. le Fevre d'Ormesson, avocat-général, l'interrogeait et rendait ses réponses à la grand'chambre. On ne peut concevoir comment dès ce moment l'abbé de *Prades* eut un nouvel ennemi dans cet avocat-général. Il faillit à tomber de son haut, quand ce magistrat lui soutint dans le parquet, que c'est une impiété de combattre les idées innées. Il était auparavant son ami; mais cette fois-là il lui parla durement et en maître, soit qu'il fût prévenu par le bruit public que les jésuites avaient excité, soit par quelque autre raison qu'on ne peut pas pénétrer. Il fit long-temps le théologien avec l'abbé de *Prades*, et l'accusa toujours d'avoir fait un complot contre la religion chrétienne. Mais il ne put empêcher que la grand'chambre, convaincue que la thèse approuvée par la sorbonne est devenue l'affaire de ce corps, ne renvoyât l'abbé de *Prades* absous.

Ce jugement de la grand'chambre attira à l'abbé de *Prades* l'inimitié du sieur d'Ormesson. Celui-ci attendait pour l'accabler que la sorbonne eût achevé l'ouvrage que les jésuites et l'ancien évêque de Mirepoix lui avaient prescrit,



La sorbonne, le 15 décembre, consumma sa honte. Elle proscrivit sa thèse, son propre ouvrage, malgré l'avis de plus de quarante docteurs. Elle condamna dix propositions qu'il fallut tronquer, et par conséquent falsifier. Elle attribua à l'auteur ce qu'il avait expressément réfuté. Le décret fut dressé comme on put.

Le docteur *Tamponnet* fit la préface de la censure, et comme elle était en latin, il y fit quelques solécismes. Il eut d'ailleurs la prudence d'appeler ouvrage de ténèbres la thèse qui avait été soutenue en pleine sorbonne, en présence de près de mille personnes. Une chose embarrassa *Tamponnet* et ses confrères : ce fut de se disculper d'avoir approuvé auparavant avec unanimité une thèse qu'il fallait condamner. Pour cet effet, *Millet* imagina de dire que la thèse avait été imprimée en trop petits caractères, et que les docteurs n'avaient pu la lire. Cette belle évasion fut applaudie. On oubliait que la thèse avait été examinée en manuscrit par les députés. Mais lorsqu'il fut question d'exprimer en latin que ladite thèse avait été imprimée trop menu, la faculté ne put se tirer de ce pas : ils dirent tous qu'ils ne pouvaient exprimer en latin une thèse imprimée menu ; et ils députèrent vers le sieur *le Beau*, professeur de rhétorique, pour lui

demander comment cette phrase pouvait être rendue en latin. Celui-ci envoya par écrit : *Thesim fusilium litterarum tenuitate digestam* ; alors il n'y eut plus d'empêchement.

On exigea bientôt que l'archevêque de Paris donnât un mandement conforme au décret de la sorbonne. Ses théologiens dressèrent le mandement, et ils y furent si embarrassés, ils sentirent si bien la difficulté, qu'ils réformèrent onze fois les planches imprimées.

Ce mandement fut lu au prône par tous les curés. L'abbé de *Prades* fut traité d'impie dans toutes les chaires. On prêcha publiquement que la thèse était un complot tramé contre la religion par tous les auteurs de l'Encyclopédie. On le dit tant, que tout Paris le crut, quoiqu'il fût très-certain qu'aucun de ces auteurs n'avait vu la thèse. Alors l'avocat-général d'*Ormesson* eut la cruauté de demander à la tournelle ce qu'il n'avait pu obtenir de la grand'chambre ; il obtint un décret de prise de corps contre l'abbé de *Prades* : décret rendu sans aucune formalité, contre un homme déjà convaincu par la sorbonne.

Cet abbé entièrement innocent, dont la thèse était celle de la sorbonne ; qui ne pouvait être coupable, puisqu'il avait offert cent fois de se rétracter s'il était besoin ; lui, qui est d'une famille qui a si bien servi l'Etat ; lui,

que la grand'chambre n'avait pu condamner, et contre qui le roi équitable n'avait point voulu sévir, fut obligé de s'enfuir avec un de ses amis que les jésuites voulaient perdre aussi. Ils étaient tous deux tombés malades, et se trouvaient sans aucun secours; ils ont souffert toutes les calamités attachées à une fuite précipitée.

Tout lecteur impartial sera assurément touché de commisération, en lisant cette suite de procédés affreux.

Il n'est pas étonnant qu'un vrai philosophe tel que le roi de Prusse, instruit de tous les maux qu'ont fait au monde les querelles théologiques, et convaincu de l'innocence d'un gentilhomme si indignement persécuté par les cabales des jésuites, l'ait pris sous sa protection. L'univers fait combien ce grand homme est le protecteur de la raison et de l'innocence opprimée. Le public commence déjà à penser comme lui sur cette affaire; tôt ou tard les tyrans particuliers trouvent dans le public un écueil contre lequel ils se brisent.

Nous en avons vu plus d'un exemple. En vain le docteur *l'Ange* avait fait persécuter le respectable docteur *Wolf*, en qualité d'athée, ce même roi de Prusse, écoutant le public et sa propre raison, l'a fait chancelier de l'université de Hall, avec une pension de trois mille

écus. En vain un tyran de Strasbourg avait fait condamner un innocent; le public a parlé, et après plusieurs années ce tyran même a été puni.

En vain, dans nos provinces libres, a-t-on voulu ôter à M. *Kœnig* la liberté de se défendre dans une affaire purement littéraire, contre un despote littéraire, aussi orgueilleux que mauvais écrivain; nous avons vu M. *Kœnig* accabler son adverfaire par le poids de ses raisons. C'est une mauvaise voie que l'autorité, quand il s'agit de science, et la vérité triomphe toujours avec le temps. ( 1 )

( 1 ) M. de *Voltaire* a défavoué constamment le *Tombeau de la Sorbonne* qu'on lui a constamment attribué. On n'y reconnaît ni sa manière ni son style : s'il y a eu quelque part, c'est d'avoir corrigé l'ouvrage, et tout au plus d'y avoir ajouté quelques traits.

## A. M. DUPONT,

AUTEUR DES ÉPHÉMÉRIDES DU CITOYEN.

*Sur le poème des Saisons.*

A Ferney, ce 7 juin 1769.

Vous donnez à M. de *Saint-Lambert* les éloges qu'il a droit d'attendre d'un vrai citoyen et d'un écrivain tel que vous.

Vous ne ressemblez pas à celui qui fournit des nouvelles de Paris à quelques gazettes étrangères, et qui, en dernier lieu, parmi une foule d'erreurs injurieuses au gouvernement, à la réputation des particuliers. et à l'honneur des lettres, a mandé que le poème français *des Saisons* est inférieur au poème anglais de *Thompson*. S'il m'appartenait de décider, je donnerais sans difficulté la préférence à M. de *Saint-Lambert*. Il me paraît non-seulement plus agréable, mais plus utile. L'anglais décrit les saisons, et le français dit ce qu'il faut faire dans chacune d'elles. Ses tableaux m'ont paru plus touchans et plus rians : je compte encore pour beaucoup la difficulté des rimes surmontée. Les vers blancs sont si aisés à faire qu'à

peine ce genre a-t-il du mérite ; l'auteur alors pour se fauver de la médiocrité et de la langueur profaïque, est obligé d'employer souvent des idées et des expressions gigantesques, par lesquelles il croit suppléer à l'harmonie qui lui manque.

*Despréaux* recommandait, dans le grand siècle des arts, qu'on polît un écrit.

Qui dit, sans s'avilir, les plus petites choses,  
Fit des plus fecs chardons des œillets et des roses,  
Et fut, même aux discours de la rusticité  
Donner de l'élégance et de la dignité.

Je pense que M. de *Saint-Lambert* a pleinement exécuté ce précepte : peut-on exprimer avec plus de justesse et de noblesse à la fois l'action du laboureur ?

Et le soc enfoncé dans un terrain docile  
Sous ses robustes mains ouvre un fillon fertile.

Voyez comme il peint, auprès de ses brebis  
et de son chien,

La naïve bergère assise au coin d'un bois,  
Et roulant le fuseau qui tourne sous ses doigts.

Comme toutes ces peintures si vraies et si riantes sont encore relevées par la comparaison



des travaux champêtres avec le luxe et l'oisiveté des villes !

Tandis que sous un dais la mollesse affoupie,  
Traîne les longs momens d'une inutile vie.

*Thompson*, que d'ailleurs j'estime beaucoup, a-t-il rien de comparable ?

Je ne fais même s'il est possible qu'un habitant du nord puisse jamais chanter les faisons aussi-bien qu'un homme né dans des climats plus heureux. Le sujet manque à un écossais tel que *Thompson* ; il n'a pas la même nature à peindre. La vendange chantée par *Théocrite*, par *Virgile*, origine joyeuse des premières fêtes et des premiers spectacles, est inconnue aux habitans du cinquante-quatrième degré. Ils cueillent tristement de misérables pommes sans goût et sans faveur ; tandis que nous voyons sous nos fenêtres cent filles et cent garçons danser autour des chars qu'ils ont chargés de raisins délicieux : aussi *Thompson* n'a pas osé toucher à ce sujet, dont M. de *Saint-Lambert* a fait de si agréables peintures.

Un grand avantage de notre poète philosophe, c'est d'avoir moins parlé aux simples cultivateurs qu'aux seigneurs des terres qui vivent dans leurs domaines, qui peuvent enrichir leurs vassaux, encourager leurs mariages, et être heureux du bonheur d'autrui,

loin

loin de l'insolente rapacité des oppresseurs, il s'élève contre ces oppresseurs avec une liberté et un courage respectables.

Je fais bien qu'il y a des âmes aussi basses que jalouses, qui pourront me reprocher de rendre à M. de *Saint-Lambert* éloges pour éloges, et de faire avec lui trafic d'amour propre. Je leur déclare que je ne saurais l'en estimer moins quoiqu'il m'ait loué : je crois me connaître en vers mieux qu'eux ; je suis sûr d'être plus juste qu'eux. Je raye les louanges qu'il a daigné me donner ; et je n'en vois que mieux son mérite.

Je regarde son ouvrage comme une réparation d'honneur que le siècle présent fait au grand siècle passé pour la vogue donnée pendant quelque temps à tant d'écrits barbares, à tant de paradoxes absurdes, à tant de systèmes impertinens, à ces romans politiques, à ces prétendus romans moraux dont la grossièreté, l'insolence, et le ridicule, étaient la seule morale, et qui seront bientôt oubliés pour jamais.

Permettez-moi, Monsieur, de vous parler à présent de la réflexion que vous faites sur les chaumières des laboureurs, sur ces *cabanes*, sur ces asiles du pauvre ; vous condamnez ces expressions dans le poëme des Saisons, que vous estimez d'ailleurs autant que moi.

Vous dites avec très-grande raison qu'une cabane ne peut pas être le logement d'un agriculteur considérable ; qu'il lui faut des écuries commodes , des étables faites avec foin , des granges vastes et solides , des laiteries voûtées et fraîches , &c.

Oui , sans doute , Monsieur , et personne n'est entré mieux que vous dans le détail de l'exploitation rurale : personne n'a mieux fait sentir combien un laboureur doit être cher à l'Etat. J'ai l'honneur d'être laboureur , et je vous remercie du bien que vous dites de nous ; mais , puisqu'il s'agit ici de fermiers , comparez , je vous prie , les hôtels des fermiers-généraux du bail de 1725 avec les logemens de nos fermiers de campagne , et vous verrez que les termes de chaumière , de cabane ne sont que trop convenables ; les logemens des plus gros laboureurs , en Picardie et dans d'autres provinces , ont des toits de chaume.

Rien n'est plus beau , à mon gré , qu'une vaste maison rustique , dans laquelle entrent et sortent par quatre grandes portes cochères des chariots chargés de toutes les dépouilles de la campagne ; les colonnes de chêne qui soutiennent toute la charpente sont placées à des distances égales sur des socles de roche ; de longues écuries règnent à droite et à gauche. Cinquante vaches proprement tenues occupent

un côté avec leurs geniffes; les chevaux et les bœufs font de l'autre; leur pâture tombe dans leurs crèches du haut de greniers immenses; les granges où l'on bat les grains font au milieu; et vous savez que tous les animaux, logés chacun à leur place dans ce grand édifice, sentent très-bien que le fourrage, l'avoine qu'ils renferment, leur appartiennent de droit.

Au midi de ces beaux monumens d'agriculture font les basses-cours et les bergeries; au nord font les pressoirs, les celliers, la fruiterie; au levant, les logemens du régisseur et de trente domestiques; au couchant, s'étendent les grandes prairies pâturées et engraiées par tous ces animaux, compagnons du travail de l'homme.

Les arbres du verger, chargés de fruits à noyaux et à pepins, font encore une autre richesse. Quatre ou cinq cents ruches font établies auprès d'un petit ruisseau qui arrose ce verger; les abeilles donnent au possesseur une récolte considérable de miel et de cire, sans qu'il s'embarrasse de toutes les fables qu'on a débitées sur ce peuple industrieux, sans rechercher très-vainement si cette nation vit sous les lois d'une prétendue reine, qui se fait faire soixante à quatre-vingts mille enfans par ses sujets.

Il y a des allées de mûriers à perte de vue;

les feuilles nourrissent ces vers précieux qui ne sont pas moins utiles que les abeilles.

Une partie de cette vaste enceinte est fermée par un rempart impénétrable d'aubépine, proprement taillée, qui réjouit l'odorat et la vue.

La cour et les basses-cours ont d'assez hautes murailles.

Telle doit être une bonne métairie; il en est quelques-unes dans ce goût vers les frontières que j'habite; et je vous avouerai même sans vanité, que la mienne ressemble en quelque chose à celle que je viens de vous dépeindre; mais, de bonne foi, y en a-t-il beaucoup de pareilles en France?

Vous savez bien que le nombre des pauvres laboureurs et des métayers qui ne connaissent que la petite culture, surpasse des deux tiers, au moins, le nombre des laboureurs riches que la grande culture occupe.

J'ai dans mon voisinage des camarades qui fatiguent un terrain ingrat avec quatre bœufs, et qui n'ont que deux vaches: il y en a dans toutes les provinces, qui ne sont pas plus riches. Soyez très-sûr que leurs maisons et leurs granges sont de véritables chaumières où habite la pauvreté: il est impossible qu'au bout de l'année ils aient de quoi réparer leurs misérables ailes; car après avoir payé



tous les impôts, il faut qu'ils donnent encore à leurs curés la dixme du produit clair et net de leurs champs; et ce qui est appelé dixme très-improprement, est réellement le quart de ce que la culture a coûté à ces infortunés.

Cependant, quand un payfan trouve un seigneur qui le met en état d'avoir quatre bœufs et deux vaches, il croit avoir une grande fortune : en effet il a de quoi vivre, et rien au-delà; c'est beaucoup pour lui et pour sa famille; et cette famille connaît encore la joie; elle chante dans les beaux jours et dans les temps de récolte.

Ne sachons donc pas mauvais gré, Monsieur, à l'aimable auteur des *Saisons* d'avoir parlé des chaumières de mes camarades les laboureurs. Il est certain qu'ils feraient tous plus à leur aise si les seigneurs habitaient leurs terres, neuf mois de l'année, comme en Angleterre : non-seulement alors les possesseurs des grands domaines feraient quelquefois du bien par générosité à ceux qui souffrent, mais ils en feraient toujours par nécessité à ceux qu'ils feraient travailler. Quiconque emploie utilement les bras des hommes, rend service à la patrie.

Je fais bien qu'il y a plus de deux cents mille âmes à Paris qui s'embarrassent fort peu de nos travaux champêtres. De jeunes dames,



foupant avec leurs amans au fortir de l'opéra comique , ne s'informent guère si la culture de la terre est en honneur ; et beaucoup de bourgeois qui se croient de bonnes têtes dans leur quartier , pensent que tout va bien dans l'univers , pourvu que les rentes sur l'hôtel-de-ville soient payées ; ils ne songent pas que c'est nous qui les payons , et que c'est nous qui les faisons vivre.

Le gouvernement nous doit toute sa protection ; c'est un crime de lèse-humanité de gêner nos travaux ; c'en est un de nous condamner encore dans certains temps de l'année à une honteuse et funeste oisiveté , deux ou trois jours de suite : on nous oblige de refuser après midi à la terre les soins qu'elle nous demande , après que nous avons rendu le matin nos hommages au ciel ; on encourage nos manœuvres à perdre leur raison et leur fanté dans un cabaret , au lieu de mériter leur subsistance par un travail utile. Cet horrible abus a été réformé en partie , mais il ne l'a pas été assez : hé qui peut réformer tout !

*Est quadam prodire tenus , si non datur ultra.*

Je n'en dirai pas davantage , Monsieur , sur des sujets que vous et vos associés avez si bien approfondis pour l'avantage du genre humain.

*Fin du quatrième et dernier volume.*

# T A B L E

## DES PIÈCES CONTENUES

DANS CE QUATRIÈME VOLUME.

AUX AUTEURS DU NOUVELLISTE DU PARNASSE.	3
A M. LE FEVRE , <i>sur les inconvéniens attachés à la littérature.</i>	17
AUX AUTEURS DE LA BIBLIOTHEQUE RAI- SONNÉE , <i>sur l'incendie de la ville d'Altena.</i>	24
A UN PREMIER COMMIS.	29
AU PERE TOURNEMINE , JESUITE.	34
AU MEME.	39
AU MEME , <i>en réponse à une lettre que ce jésuite avait publiée dans le journal de Trévoux.</i>	49
A M. DE FORMONT , <i>en réponse à une lettre du 6 janvier 1736 , sur la matérialité de l'ame.</i>	68
A M. ***	75
AU PERE DE LA TOUR , JESUITE.	89
FRAGMENT D'UNE LETTRE ECRITE A UN MEMBRE DE L'ACADEMIE DE BERLIN.	101

A M. KOENIG.	113
REPONSE D'UN ACADEMICIEN DE BERLIN, A UN ACADEMICIEN DE PARIS. <i>Tirée de la bibliothèque raisonnée, mois de juillet, août, septembre, page 227.</i>	125
FRAGMENT D'UNE LETTRE SOUS LE NOM DU LORD BOLINGBROKE.	128
A M. MARTIN KAHLE, <i>professeur et doyen des philosophes de Gættingen, sur des questions métaphysiques.</i>	132
A M. DE *** <i>professeur en histoire.</i>	134
<i>Lettre au sieur Jean Neaulme, libraire de la Haie et de Berlin.</i>	143
LETTRE ECRITE SOUS LE NOM DE M. CUBS- TORF, PASTEUR DE HELMSTAD, A M. KIR- KERF, PASTEUR DE LAUVTORP.	145
LETTRE DU SECRETAIRE DE M. DE VOLTAIRE, AU SECRETAIRE DE M. LE FRANC DE POM- PIGNAN.	150
A M. LE DUC DE LA VALLIERE, <i>grand-fau- connier de France, sur Urceus Codrus.</i>	153
A L'AUTEUR DU MERCURE.	168
A M. L'ABBÉ D'OLIVET, <i>chancelier de l'académie française.</i>	171
LETTRE ECRITE SOUS LE NOM DE M. FORMEY.	180

DES MATIÈRES. 489

LETTRE ECRITE SOUS LE NOM DE M. CLOCPICRE , A M. ERATOU ; <i>sur la question : Si les Juifs ont mangé de la chair humaine , et comment ils l'apprêtaient ?</i>	185
AUX AUTEURS DE LA GAZETTE LITTERAIRE.	190
AUX MEMES.	196
AUX MEMES.	201
AUX MEMES , <i>sur l'anglomanie.</i>	206
A UN JOURNALISTE.	210
A M. L'ABBÉ D'OLIVET , <i>sur la nouvelle édition de la prosodie.</i>	217
LETTRE CURIEUSE DE M. ROBERT COVELLE , <i>célèbre citoyen de Genève ; à la louange de M. Vernet , professeur en théologie dans ladite ville.</i>	231
SUR LES PANEGYRIQUES ; PAR IRENÉE ALETHÈS , <i>professeur en droit dans le canton suisse d'Uri.</i>	239
LETTRE D'UN AVOCAT DE BESANÇON AU NOMMÉ NONOTTE , EX-JESUITE.	253
AU GAZETIER D'AVIGNON.	258
LETTRE ( D'UN PARENT DE M. DE VOLTAIRE ) A L'EVEQUE D'ANNECI.	261
A M. DU M *** , <i>membre de plusieurs académies , sur plusieurs anecdotes.</i>	271

A M. ***	277
SUR MADEMOISELLE DE L'ENCLOS. A M. ***	280
FRAGMENT D'UNE LETTRE SUR LES DICTIONNAIRES SATIRIQUES.	291
SUR UN ECRIT ANONYME.	298
A UN ACADEMICIEN DE SES AMIS.	308
FRAGMENT D'UNE LETTRE SOUS LE NOM DE M. DE MORZA, A M. ***	312
A M. DE LA HARPE.	315
AU MEME.	324
LETTRE SUR LA PRETENDUE COMETE.	328
A M. *** SUR LES ANECDOTES.	335
A M. ROSSET, MAITRE DES COMPTES, <i>auteur d'un poëme sur l'Agriculture, dédié au roi.</i>	339
A MM. LES EDITEURS DE LA BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE DES ROMANS, <i>ouvrage périodique.</i>	344
A M. LE COMTE DE TRESSAN, <i>lieutenant-général des armées du roi.</i>	349
A M. *** <i>sur les prétendues lettres du pape Ganganelli, Clément XIV.</i>	355
LETTRE DE M. DE VOLTAIRE A L'ACADEMIE FRANÇAISE ; <i>lue, dans cette académie, à la solennité de la Saint-Louis.</i>	365

DES MATIERES.	491
PREMIERE PARTIE.	367
SECONDE PARTIE.	390
LETTRE ECRITE SOUS LE NOM DE M. DE LA VISCLEDE, à M. le secrétaire perpétuel de l'académie de Pau.	399
LETTRE DU REVEREND PERE POLYCARPE, PRIEUR DES BERNARDINS DE CHEZERY, à M. l'avocat-général Séguier.	425
AUTRE LETTRE D'UN BENEDICTIN DE FRAN- CHE-COMTÉ, AU MEME MAGISTRAT.	435
A M. *** auteur du livre intitulé : <i>Des vrais principes du gouvernement français.</i>	438
AUX AUTEURS DE LA BIBLIOTHEQUE FRAN- ÇAISE.	441
LE TOMBEAU DE LA SORBONNE.	457
A M. DUPONT, auteur des <i>Ephémérides du citoyen, sur le poëme des Saisons.</i>	478

Fin de la Table du quatrième volume.



